


6
12-e.
18
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
7 F
11
Digitized by Google

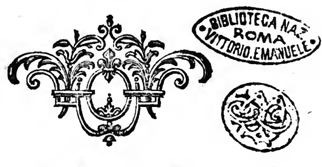


SERMONS
DU PERE
BOURDALOUE,
de la Compagnie de Jesus.

POUR LE CARESME.

TOME TROISIE'ME.

NOUVELLE ÉDITION.



A PARIS,
Aux dépens de Rigaud, Directeur de l'Imprimerie Royale.

M. DCC. XVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

POur le Dimanche de la cinquiéme Semaine : *Sur la Parole de Dieu.* page 1.

Pour le Lundi de la cinquiéme Semaine : *Sur l'Amour de Dieu.* 46.

Pour le Mercredi de la cinquiéme Semaine : *Sur l'état du péché & l'état de la Grace.* 87.

Pour le Jeudi de la cinquiéme Semaine : *Sur la conversion de Magdelaine.* 126.

Pour le Vendredi de la cinquiéme Semaine : *Sur le Jugement téméraire.* 174.

Pour le Dimanche des Rameaux : *Sur la Communion Paschale.* 213.

Pour le Lundi de la Semaine Sainte : *Sur le retardement de la Pénitence.* 253.

Pour le Vendredi Saint : *Sur la Passion de Jesus-Christ.* 288.
Pour la fête de Pâques : *Sur la Résurrection de Jesus-Christ.* 337.
Pour le Lundi de Pâques : *Sur la Persévérance Chrétienne.* 383.
Pour le Dimanche de Quasimodo : *Sur la Paix Chrétienne.* 424.



SERMON



SERMON

POUR LE DIMANCHE

de la cinquiéme Semaine.

Sur la Parole de Dieu.

Qui ex Deo est, verba Dei audit.

Celui qui est de Dieu, entend la parole de Dieu.
En saint Jean, Chap. 8.

IRE,



Il n'est rien de plus efficace & de plus fort que la parole de Dieu. Je ne dis pas seulement cette parole conçûe dans Dieu-même, & par laquelle Dieu se parle à lui-même, qui est le Verbe increé : mais celle que Dieu produit au dehors, & qu'il fait entendre à ses

créatures, soit qu'il la leur adresse immédiatement, ou qu'il se serve pour cela du ministére des hommes qui en sont les organes & les interprétes. C'est cette parole que Salomon dans le livre de la sagesse a appellée tou-
Sap. 18. te-puissante : *Omnipotens sermo tuus.* Et en effet, à voir ce qu'elle a opéré, soit dans l'ordre de la nature ou dans celui de la grace, rien ne lui convient mieux que ce caractére de toute-puissance. Car c'est elle, dit l'Ecriture, qui par un pouvoir souverain a tiré tous les êtres du néant, qui a affermi les cieux, qui a donné à la terre sa consistance & sa fécondité. C'est elle, selon l'expression de saint Paul, qui appelle les choses qui ne sont pas, & qui n'ont jamais été, comme si elles étoient; qui en ressuscitant les morts, fera sentir un jour sa vertu à celles qui ne sont plus; & qui sans aucune résistance, leur fait prendre, tandis qu'elles sont, tous les mouvemens qu'il plaît à Dieu leur créateur de leur imprimer. Ensorte qu'il n'y en a pas une, ajoûte saint Augustin, qui par quelque prodige extraordinaire, n'ait rendu hommage à cette adorable parole.

A peine fut-elle sortie de la bouche de Josué, que le soleil arrêta sa course. Moyse ne l'eut pas plutôt prononcée, que les eaux devinrent immobiles. Le ciel s'ouvrit & se ferma, à mesure qu'elle fut employée par E-

lie. On vit la mer s'humilier, & les tempêtes ſe calmer, au moment que Jeſus-Chriſt parla. Voilà ce que peut dans la nature la parole de Dieu : mais ce n'eſt rien encore, j'oſe le dire, en comparaiſon des miracles éclatans qu'elle a faits dans l'ordre de la grace. Car c'eſt cette même parole, qui a converti & ſanctifié le monde, qui a triomphé de l'idolâtrie, qui a dompté le vice & l'impiété, qui a briſé les cédres du Liban, & abattu l'orgueil des puiſſances de la terre : *Vox Domini confringentis cedros.* Pſal. 28. C'eſt elle qui annoncée par douze pêcheurs, s'eſt fait entendre par tout l'Univers ; qui ſans nul artifice & ſans nul ſecours de l'éloquence humaine a perſuadé les Philoſophes, a confondu les libertins, a convaincu les Athées ; en un mot, qui par la ſeule force de la vérité, a engendré, pour m'exprimer avec l'Apôtre ſaint Jacques, des millions de fidéles à Jeſus-Chriſt : *Voluntariè enim genuit nos verbo veritatis.* Jac. 1. D'où vient donc, demande ſaint Chryſoſtome, que cette parole toute féconde & toute divine qu'elle eſt, paroît aujourd'hui ſi foible & ſi ſtérile dans le Chriſtianiſme ? D'où vient que le ſaint miniſtére de la prédication, qui dans le cours naturel de la providence, devroit produire des fruits ſi abondans, par une malheureuſe fatalité, eſt devenu à notre confuſion un des emplois, ce ſemble, les plus

inutiles? D'où vient même que la parole du Seigneur, bien loin d'être ſalutaire pour nous, a tous les jours un effet tout oppoſé; & qu'au lieu d'être le principe de notre converſion, elle devient par un jugement de Dieu bien redoutable, le ſujet de notre condamnation? C'eſt ce que j'entreprends d'examiner dans ce diſcours. Je veux vous découvrir la ſource, d'où procéde un mal ſi pernicieux; & en vous la faiſant connoître, vous mettre en état d'y apporter les remédes néceſſaires. Il s'agit, ô Eſprit Saint, de juſtifier votre parole. Répandez ſur moi vos lumiéres, afin qu'à la faveur de vos lumiéres, je puiſſe pénétrer dans les cœurs, & y graver profondément les grandes vérités que cette matiére m'engage à traiter. C'eſt la grace que je vous demande par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

IL eſt conſtant, Chrétiens, que jamais la parole de Dieu n'a été plus ſouvent annoncée dans le Chriſtianiſme, qu'elle l'eſt de nos jours; mais il eſt également vrai que ce bon grain ſemé dans le champ de l'Egliſe, n'y fut jamais plus ſtérile, & que jamais les Chrétiens n'en ont retiré moins de fruit. Il n'eſt point maintenant de prédicateurs de l'Evangile qui ne puiſſent ſe plaindre à Dieu, & lui
Iſaï 53. dire avec Iſaïe: *Domine, quis credidit audi-*

tui nostro ? Seigneur, c'est votre parole que nous avons prêchée ; nous avons paru dans le monde comme vos ambassadeurs ; on nous a reçûs, & reçûs même avec honneur : mais s'est-il trouvé quelqu'un qui nous ait donné créance ? Après nous être épuisés pour représenter de votre part les vérités éternelles, quel en a été le succès ? Nous avons pû quelquefois remuer les consciences, exciter dans les cœurs la crainte de vos jugemens ; mais du reste quel changement avons-nous vû dans les mœurs, & à quoi avons-nous pû connoître l'effet de votre sainte parole ?

Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui faisoit autrefois l'étonnement des Prophétes, & ce qui fait encore le mien. Je demande d'où peut venir cette inutilité de la parole de Dieu, & à qui elle doit être imputée ? Est-ce à la parole même de Dieu ? est-ce aux prédicateurs qui la débitent ? est-ce aux Chrétiens qui l'écoutent ? car il faut par nécessité que ce soit à l'un de ces trois principes. Or de vouloir en accuser la parole de Dieu même, ce seroit une injustice : car elle n'est pas moins puissante aujourd'hui, qu'elle l'a été du tems des Apôtres. De dire qu'elle s'est altérée dans la succession des siécles, ce seroit tomber dans l'erreur de nos Hérétiques. L'Eglise, dit Cassiodore, a toujours conservé & conservera jusqu'à la consommation des tems, la parole de

Dieu auſſi pure que la foi. Nous prêchons le même Evangile que ſaint Pierre prêchoit, lorſque dans un ſeul diſcours il convertit trois mille auditeurs; & quand le Saint Eſprit deſcendit viſiblement ſur les fidéles qui entendoient la parole de Dieu, comme il eſt rapporté par ſaint Luc, ce n'étoit pas une autre parole que celle dont nous vous faiſons part tous les jours, & que vous écoutez dans nos temples. Quoi donc ? ſont-ce les prédicateurs qui cauſent ce déſordre ? J'avoue, Chrétiens, que tous ne la diſpenſent pas avec les mêmes diſpoſitions, ni la même édification. J'avoue qu'il s'en eſt trouvé, comme dit l'Apôtre, qui l'ont retenue captive ; qu'il s'en trouve encore qui la rendent mercenaire, & qui par une eſpéce de ſimonie en trafiquent, pour acheter je ne ſçais quel crédit & une vaine réputation dans le monde. J'avoue même que quelques-uns ont deshonoré le ſaint miniſtére par le déréglement de leurs mœurs : ſemblales à ces Phariſiens, qui enſeignoient, mais qui ne pratiquoient pas : *Dicunt, & non faciunt.*

Mais après tout, ce n'eſt ni au mérite ni à la ſainteté des prédicateurs que l'efficace de la parole de Dieu eſt attachée : elle opére par ſa propre vertu; & elle a même cet avantage ſur les Sacremens, qu'elle ne dépend point de l'intention de ſes Miniſtres. S'ils la pro-

phanent, ils se pervertissent eux-mêmes : mais en se pervertissant, ils ne laissent pas de sanctifier les autres ; & l'on peut dire de cette divine parole ce que saint Augustin disoit du Baptême conféré par les Schismatiques : il est nuisible à ceux qui le donnent mal, & il est profitable à ceux qui le reçoivent bien : *Nocet indignè tractantibus, sed prodest dignè suscipientibus.* Si donc, mes Freres, la parole de Dieu fructifie si peu parmi vous, c'est à vous-mêmes que vous devez vous en prendre ; & pour en venir à mon dessein, je trouve dans la plûpart des Chrétiens trois obstacles bien ordinaires à la prédication de l'Evangile : sçavoir, le dégoût de la parole de Dieu, l'abus de la parole de Dieu, enfin une résistance volontaire à la parole de Dieu ; & ce sont ces trois obstacles que j'entreprends, ou de lever, ou du moins de combattre dans ce discours. Le dégoût de la parole de Dieu, qui se rencontre particuliérement dans les ames lâches ; l'abus de la parole de Dieu, où tombent communément les ames vaines ; la résistance à la parole de Dieu, qui est le caractére des pécheurs. Or suivant l'ordre & le partage de ces obstacles ainsi distingués, j'avance trois propositions qui renferment un grand fonds d'instruction & de morale. Car je dis que le dégoût de la parole de Dieu est une des plus terribles punitions que doive

August.

craindre un Chrétien, c'eſt la premiére partie. Je dis que l'abus de la parole de Dieu eſt un des déſordres les plus eſſentiels que puiſſe commettre un Chrétien ; c'eſt la ſeconde. Je dis que la réſiſtance à la parole de Dieu eſt une des plus prochaines diſpoſitions à l'endurciſſement & à la réprobation d'un Chrétien ; c'eſt la troiſiéme. Les premiers ne l'écoutent point, parce qu'ils s'en dégoûtent ; les ſeconds l'écoutent, mais non point comme parole de Dieu, & en cela ils en abuſent. Les derniers l'écoutent, & l'écoutent même comme parole de Dieu, mais ne la veulent point pratiquer ; & c'eſt ainſi qu'ils y réſiſtent. De là par une régle toute contraire, je veux conclurre avec Jeſus-Chriſt : *Beati qui audiunt verbum Dei, & cuſtodiunt illud* ; heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, & qui la pratiquent. En trois mots : dégoût de la parole de Dieu oppoſé à la béatitude de ceux qui l'écoutent ; *Beati qui audiunt.* Abus de la parole de Dieu oppoſé au bonheur de ceux qui l'écoutent comme parole de Dieu ; *Beati qui audiunt verbum Dei.* Réſiſtance à la parole de Dieu oppoſée au mérite & à l'avantage de ceux qui l'écoutent comme parole de Dieu, & qui la pratiquent ; *Beati qui audiunt verbum Dei, & cuſtodiunt illud.* C'eſt tout le ſujet de votre attention. Commençons.

Luc. 11.

JE vous l'ai dit, Chrétiens, & il eſt vrai: c'eſt par la parole de Dieu qu'il a plû à la providence de ſanctifier le monde. Voilà le moyen que Dieu a choiſi, & l'inſtrument dont il s'eſt ſervi pour la converſion des ames. Il pouvoit y en employer d'autres: mais dans le cours ordinaire & même naturel de ſa ſageſſe, il s'eſt en quelque ſorte borné à celui-là. En effet, dit le grand Apôtre, la foi n'eſt venue, que de ce qu'on a entendu; & l'on n'a entendu que parce que la parole de Jeſus-Chriſt a été prêchée: *Fides ex auditu, auditus autem per verbum Chriſti.* Or ce qu'il diſoit alors de la foi à l'égard des infidéles, je puis le dire de la pénitence à l'égard des pécheurs, & de la perſévérance à l'égard des Juſtes: on ne ſe convertit & l'on ne change de vie, que parce qu'on ſe ſent touché des vérités éternelles; & ces vérités ſont la parole de Dieu que l'on entend. Parole qui publiée & légitimement annoncée par les Miniſtres de l'Evangile, frappe d'abord nos oreilles; mais pénétre enſuite juſques dans nos cœurs, & en remue les plus ſecrets reſſorts. Parole, ajoute excellemment ſaint Auguſtin, qui ſert de diſpoſition & comme de véhicule à toutes les graces intérieures, que Dieu veut répandre ſur nous. Parole qu'il nous fait diſtribuer comme un de ſes dons les plus précieux, &

I. PARTIE.

Rom. 10.

qui par une efpéce d'enchaînement, attire encore tous les autres dons à quoi la prédeftination de l'homme eft attachée. N'eft-ce pas ainfi que Dieu en a toujours ufé; & en confultant les oracles de l'Ecriture, ou plutôt l'expérience de tous les fiécles, trouve-t-on que les hommes foient jamais fortis des ténébres du péché, & parvenus à la lumiére de la grace par une autre voie, que par celle de la parole qu'ils avoient entendue? D'où je conclus qu'un des plus grands malheurs que l'homme Chrétien ait à craindre, difons mieux, qu'une des punitions de Dieu les plus vifibles dont l'homme Chrétien doive fe préferver, eft de tomber dans le dégoût de cette fainte parole. Car quel malheur pour moi, que de concevoir du dégoût pour ce qui doit me convertir, pour ce qui doit me fauver, pour ce qui doit m'affectionner à mes devoirs, pour ce qui doit guérir mes foibleffes, pour ce qui doit corriger mes erreurs, pour ce qui doit me ranimer fi je fuis tiéde, pour ce qui doit m'éclairer fi je fuis aveugle, pour ce qui doit me nourrir fi je fuis vivant, pour ce qui doit me reffufciter fi je fuis dans un état de mort; & ne font-ce pas là les effets de la parole de Dieu?

Ceci, Chrétiens, fuffiroit pour établir ma premiére propofition. Mais parce que vous attendez que je vous en donne une intelligence

plus parfaite, appliquez-vous à ce que je vais vous dire. Je n'examine point ici les sources d'où peut procéder ce dégoût si commun dans le Christianisme & si pernicieux. Si j'en voulois rechercher le principe, je vous ferois aisément reconnoître, qu'il vient dans les uns d'un orgueil secret, dans les autres d'un fonds de libertinage, dans ceux-ci d'un attachement honteux aux plaisirs des sens, dans ceux-là d'une insatiable cupidité des biens temporels. Car le moyen, dit saint Chrysostome, de goûter une parole qui ne prêche que l'humilité, que l'austérité, que la pauvreté Evangélique, tandis qu'on est ambitieux, sensuel, intéressé ? Comment goûter ce qui remet sans cesse devant les yeux l'obligation indispensable de haïr & de fuir le monde, tandis qu'on a l'esprit & le cœur préoccupés de l'amour du monde ? Voilà, dis-je, de quoi je vous ferois convenir, & par où vous verriez que ce dégoût de la parole de Dieu, est de la nature de ces choses, qui selon la doctrine des Peres, sont tout à la fois dans nous & péché & peine du péché; c'est-à-dire, de ces choses pour lesquelles Dieu nous punit, & par lesquelles il nous punit. Réflexion qui confondroit au moins notre infidélité, lorsque nous prétendons sur ce point nous justifier aux dépens de Dieu, puisqu'il est évident que tous les principes d'où naît le dégoût de sa parole,

ſont par rapport à nous autant de principes volontaires, & par là-même autant de ſujets de condamnation. Cependant ſans entreprendre de les approfondir, contentons-nous d'en voir les malheureuſes conſéquences. Car que fait ce dégoût de la divine parole? il nous en éloigne, & il nous rend incapables d'en profiter. Or l'un & l'autre eſt également à craindre, parce que l'un & l'autre eſt un des plus rigoureux châtimens que Dieu exerce ſur un pécheur, quand il le livre dès cette vie à la ſévérité de ſa juſtice.

Sçavez-vous, Chrétiens (ceci mérite votre attention, & ſous une figure ſenſible va vous découvrir un des plus importans ſecrets de la prédeſtination & de la réprobation des hommes) ſçavez-vous par où la colére de Dieu commença à éclater ſur les Iſraëlites, & par où ces eſprits rebelles commencérent eux-mêmes à s'appercevoir qu'ils avoient irrité contre eux le Seigneur? L'Ecriture nous l'apprend: ce fut par le dégoût qu'ils conçurent pour la manne. Je m'explique. Cette manne tomboit du ciel, & c'étoit l'aliment dont Dieu les avoit pourvûs dans le déſert, & qu'il prenoit ſoin lui-même de leur diſtribuer chaque jour à proportion de leurs beſoins. Nourriture qui les maintenoit tous dans une ſanté parfaite, enſorte, dit le texte ſacré, qu'on ne voyoit point dans leurs tri-

bus de malade; *Et non erat in tribubus eorum infirmus.* Nourriture, qui toute ſimple qu'elle étoit, avoit néanmoins les qualités les plus rares; qui par une merveille bien ſurprenante s'accommodoit à tous les goûts, & qui ſans nul autre aſſaiſonnement leur tenoit lieu des mets les plus exquis. Mais qu'arrive-t-il? A peine ont-ils ſecoué le joug du Dieu d'Iſraël, & par là obligé le Dieu d'Iſraël à ſe retirer d'eux, qu'il leur prend un dégoût de cette viande. Quoiqu'elle ſoit en ſubſtance toujours la même, elle commence à n'avoir plus pour eux le même attrait; ils ne vont plus la recueillir qu'avec dédain, & dans l'uſage qu'ils en font, ils n'y trouvent plus rien que d'inſipide. Etonnés de ce changement, que ſe diſent-ils les uns aux autres? *Anima noſtra jam nauſeat ſuper cibo iſto leviſſimo:* quel prodige! cette manne autrefois ſi délicieuſe nous eſt maintenant inſupportable. Ils ſoupirent après des viandes plus materielles & plus groſſiéres; & l'Ecriture ajoûte, qu'au même-tems la colére de Dieu s'éleva contre eux: *Et ira Dei aſcendit ſuper eos.* Comme ſi la dépravation de leur goût, ſelon la belle réfléxion d'Origéne & de ſaint Jérôme, eût été le premier effet de la vengeance du Seigneur. Or tout cela, reprend l'Apotre, n'étoit que l'ombre de ce qui devoit s'accomplir en nous. Car voici, mes

Pſ. 104.

Num. 21.

Pſal. 77.

chers Auditeurs, ce qui se passe tous les jours en je ne sçai combien de Chrétiens du siécle ; & plaise au ciel, qu'une funeste expérience ne vous l'ait pas fait connoître. La parole de Dieu, dit saint Augustin, est la vraie manne, c'est-à-dire, la nourriture spirituelle que Dieu nous a préparée, & qui doit être pour nos ames, suivant le dessein de la providence, tout ce que la manne du désert étoit pour le corps. Et en effet, quand autrefois nous étions dans l'ordre & que nous marchions dans les voies de Dieu, cette parole nous soutenoit, cette parole nous consoloit, cette parole se proportionnoit à nos besoins & à nos goûts : nous l'écoutions avec plaisir, nous la recevions avec avidité, nous en sentions la vertu secrette & toute miraculeuse. Mais maintenant que par notre infidélité nous avons engagé Dieu à se tourner contre nous, nous n'éprouvons plus rien de tout cela. Cette parole, toute divine qu'elle est, ne fait plus, ni sur nos cœurs, ni sur nos esprits nulle impression. Il ne nous en reste qu'un triste dégoût, qui nous fait dire comme les Juifs : *Nauseat anima nostra super cibo isto levissimo.* De là vient que nous la négligeons & que nous refusons de l'entendre, que nous préférons à ce devoir les plus vains amusemens, que tout nous sert de prétexte pour nous en dispenser, que nous regardons ce saint tems du Carême comme un

Num. 21.

tems de fatigue. De-là vient si quelquefois nous y assistons, ou forcés par une certaine bienséance, ou entraînés par l'exemple, que nous n'en profitons plus, pourquoi ? parce que pour profiter d'une viande, il faut l'aimer & la goûter; & que ce qui est vrai des alimens du corps, l'est encore plus des alimens spirituels. Aussi Dieu s'est-il déclaré lui-même, qu'il remplira de biens les ames affamées; *Animam esurientem satiavit bonis* : Psalm. 106.
c'est-à-dire, qu'à mesure que nous entretiendrons dans nous un saint désir de sa parole, cette parole entrera dans nos ames avec la plénitude des graces qui la suivent immédiatement : comme au contraire il menace ailleurs de renvoyer ces ames dédaigneuses, qui ne sçavent pas estimer un de ses dons les plus précieux, & de les priver de tous les avantages qui y sont attachés : *Esurientes implevit bonis, & divites dimisit inanes*; Luc. 1.
un autre texte porte, *fastidiosos dimisit inanes.*

Ainsi voyons-nous tant de mondains n'entendre la parole de Dieu qu'avec indifférence, & n'en remporter qu'un vuide affreux de toutes les pensées du ciel, & de tout ce qui pourroit les exciter à chercher le royaume de Dieu & sa justice. Ainsi les voyons-nous sortir des prédications les plus touchantes sans en être émus, souvent rebutés des choses mêmes dont les autres sont pénétrés, & par

leur inſenſibilité montrant bien qu'ils ſont de ces délicats que Dieu rejette : *Faſtidioſos dimiſit inanes.* Mais, dites-vous, ce dégoût que nous condamnons & que nous vous reprochons, n'eſt point précisément un dégoût de la parole de Dieu, mais de la parole de Dieu mal annoncée : car ſi je trouvois, ajoûtez-vous, des hommes ſolides & judicieux, des hommes, comme les Prophétes, animés de l'eſprit de Dieu, & capables de me repréſenter avec force les obligations de mon état ; ſi je trouvois des prédicateurs de l'Evangile, tels que les déſiroit ſaint Paul, qui joigniſſent le zéle à la ſcience, & qui ſçuſſent en éclairant l'eſprit, remuer le cœur, je les écouterois & je les écouterois avec plaiſir. C'eſt ainſi qu'un lâche auditeur voudroit encore ſe juſtifier aux dépens de la providence, & qu'il prononce lui-même ſon jugement. Car, s'il étoit vrai, Chrétiens, qu'il n'y eût plus de ces hommes Evangéliques, propres à émouvoir & à inſtruire, quelle marque plus ſenſible pourriez-vous avoir de la colère de Dieu ? Ne ſeroit-ce pas l'accompliſſement de cette menace que Dieu faiſoit à ſon peuple : Je leur ôterai les prédicateurs de ma parole : & ceux qui en porteront encore le nom, & qui en feront l'office, ne ſeront plus que des hommes vains, ſemblables à un airain ſonnant & à une cimbale retentiſſante. Voilà, di-

ſoit le Seigneur, par où je le punirai. Je ne ſuſciterai plus de Prophéte qu'ils écoutent; il n'y en aura plus qui ait le don de les toucher & de les convertir; ils demeureront ſans maître & ſans docteur qui leur enſeigne ma loi; *Abſque ſacerdote, doctore, & abſque lege.* 2. Par. 15. Ne commenceriez-vous pas, dis-je, à reſſentir l'effet de cette malédiction; & ſaiſis d'une frayeur ſalutaire, à quel autre qu'à vous-mêmes pourriez-vous imputer cette triſte diſette? Mais malgré l'iniquité du monde nous n'en ſommes pas-là. Rendons graces au Seigneur: il y a encore dans l'Egliſe des hommes éclairés & fervens, des ſucceſſeurs de Jean-Baptiſte, qui comme des lampes ardentes & luiſantes découvrent la vérité & la prêchent ſaintement, fortement, utilement. Mais vous en voulez qui la prêchent poliment & agréablement, rien davantage; je dis poliment ſelon vos idées, & agréablement par rapport à votre goût; & parce que ceux que vous entendez, quelque zéle qu'ils puiſſent avoir d'ailleurs, n'ont pas néanmoins le don de vous plaire, c'eſt aſſez pour vous en éloigner. Or en cela même conſiſte la miſére ſpirituelle de votre ame, & le châtiment de Dieu; je veux dire en ce qu'il n'y a plus d'hommes aſſez parfaits pour ſatisfaire votre goût & pour répondre à votre délicateſſe. Voilà par où Dieu commence à vous réprouver. Car

la réprobation de Dieu s'accomplit auſſi-bien à votre égard, quand il n'y a plus de prédicateurs qui vous plaiſent, que s'il n'y en avoit plus abſolument pour vous inſtruire; & peut-être vaudroit-il mieux pour vous qu'il n'y en eût plus abſolument, que de n'en plus trouver qui s'attirent votre attention & votre eſtime. Etat déplorable ; mais état ordinaire des gens du monde, & particuliérement de ceux qui vivent à la Cour; il n'y a plus pour eux de parole de Dieu, parce qu'il n'y a plus de ſujets qui ayent ces qualités requiſes pour la leur rendre ſupportable. S'ils reſonnoient bien, ils conclurroient de là, que Dieu donc eſt irrité contre eux; qu'il y a donc en eux quelque principe de Religion ou corrompu ou altéré ; que ce rafinement de goût dont ils ſe piquent, eſt pour m'exprimer de la ſorte, un des indices les plus certains de la mauvaiſe conſtitution de leur foi ; que de-là, s'ils n'y prennent garde, s'enſuit la ruine évidente de leur ſalut. Car enfin Dieu, tout ſage & tout bon qu'il eſt, ne fera pas pour eux d'autres loix de providence, que celles qu'il a établies. Or il a ſanctifié le monde par la prédication de l'Evangile, & il n'eſt pas croyable qu'il les convertiſſe par un autre moyen que celui-la.

Je ſçais que le fond de ſes graces n'eſt point épuiſé, & qu'il pourroit, pour les ſau-

ver, au lieu de sa parole, employer les prodiges & les miracles : mais pour peu qu'ils se fissent justice, ils reconnoîtroient qu'exiger de Dieu ces miracles, après avoir rejetté sa parole, c'est une présomption criminelle. Ainsi, dis-je, raisonneroient-ils. Mais le comble du malheur pour eux est de ne rien comprendre de tout cela, & par un aveuglement dont ils se sçavent encore bon gré, de s'en tenir à des vûes purement humaines, comme si le défaut de prédicateurs, tels qu'ils les demandent, n'étoit qu'une preuve & de la finesse & de la justesse de leur esprit ; comme si Dieu ne devoit pas confondre cette prétendue finesse & cette fausse justesse d'esprit par elle-même, en permettant qu'elle serve d'obstacle à un nombre infini de graces à quoi leur salut étoit attaché, & qui dépendoient de la docilité d'un esprit humble. Je ne dis point par quelle injustice, ou plutôt par quelle bisarrerie, ce qu'il y a de plus vénérable & de plus saint dans la parole de Dieu, a cessé d'être du goût du siécle & sur-tout du goût de la Cour. Autrefois les mystéres de la Religion, expliqués & développés, étoient les grands sujets de la chair. Maintenant, parce que la foi des hommes est languissante, on ne trouve plus dans ces grands sujets que de la sécheresse ; & ceux qui les doivent traiter, forcés en quelque sorte de condescendre

au gré de leurs auditeurs, ou évitent d'y entrer, ou ne font en y entrant que les effleurer. Si les Peres de l'Eglise revenoient au monde. & qu'ils prêchassent dans cet auditoire ces éloquens discours qu'ils faisoient aux peuples, & que nous avons encore dans les mains, je ne sçais s'ils seroient écoutés, & Dieu veuille qu'ils ne fussent pas abandonnés. Les éloges des Saints, les merveilles que Dieu a opérées par ses élûs, étoient des matiéres touchantes pour les fidéles : c'est de là que les Ministres de l'Evangile tiroient certains exemples éclatans & convaincans, qui animoient, qui encourageoient, qui servoient de modéles & de régles : comment aujourd'hui ces exemples seroient-ils reçûs ? On ne veut plus qu'une morale délicate, qu'une morale étudiée, qui fasse connoître le cœur de l'homme, & qui serve de miroir où chacun, non pas se regarde soi-même, mais contemple les vices d'autrui : & qui sçait si cette morale n'aura pas enfin le même sort, & si elle ne perdra pas bientôt cette pointe qui la soutient ? Après cela que restera-t-il à un prédicateur pour gagner les ames ; disons mieux, que restera-t-il par où la grace de Jesus-Christ, sans un miracle du ciel, puisse trouver entrée dans les cœurs ?

Ah! Chrétiens, où en sommes-nous ; & à quelle extrémité notre foi est-elle réduite ?

d'où peut venir un tel désordre, si ce n'est pas de l'abandon de Dieu, & à quoi peut-il aboutir qu'à notre perte éternelle ? ne goûtant plus la parole de vie, que devons nous attendre que la mort? Voilà, mes chers Auditeurs, où nous conduit l'esprit du siécle ; vous le sçavez, à ne chercher plus que l'agréable & à rejetter le sérieux & le solide, à n'aimer que ce qui plaît & à mépriser ce qui instruit & ce qui corrige, à faire perdre aux plus saintes vérités toute leur vertu, & si j'ose le dire, à les anéantir: *Quoniam diminutæ sunt veritates à filiis hominum.* *Psal. 11.* Heureux donc, mon Dieu, ces Chrétiens dociles & fidéles, qui goûtent votre parole, & qui l'écoutent, parce qu'ils la goûtent: *Beati qui audiunt.* Leurs cœurs, comme une terre bien cultivée, reçoivent ce bon grain, & ce bon grain y prend racine & y fructifie au centuple. Sont-ils dans les ténébres? c'est une lumiére qui les dirige. Sont-ils dans la langueur? c'est une grace qui les ranime. Excitez en nous, Seigneur, un désir ardent & un goût salutaire de cette parole de vérité, de cette parole de sainteté, de cette parole de salut: mais en nous la faisant aimer, faites, ô mon Dieu, que nous l'aimions comme votre parole, afin d'en éviter l'abus. C'est le sujet de la seconde partie

II. PARTIE.

SAint Paul instruisant les premiers fidéles



ſur l'Euchariſtie, qui de nos myſtères eſt le plus auguſte, ſe ſervoit d'une expreſſion bien remarquable, pour leur donner à entendre l'abus qui ſe faiſoit dès-lors, & qui ſe fait encore tous les jours dans le Chriſtianiſme, de
I.Cor.11. cet adorable Sacrement : *Qui enim manducat indignè, judicium ſibi manducat ; non dijudicans corpus Domini ;* quiconque, leur diſoit-il, mes Freres, mange indignement ce pain de vie, doit ſçavoir qu'il mange ſa propre condamnation, & pourquoi ? parce qu'il ne fait pas le diſcernement qu'il doit faire du corps du Seigneur. Prenez garde, s'il vous plaît : l'Apôtre réduiſoit l'abus de la communion à ce ſeul point, de recevoir le corps de Jeſus-Chriſt ſans diſtinguer que c'eſt le corps de Jeſus-Chriſt ; d'uſer de cette viande céleſte, qui eſt immolée ſur l'autel, comme on uſeroit d'une viande commune ; de ne la pas prendre avec ce ſentiment reſpectueux que demande la chair d'un Dieu ; de la confondre avec les alimens les plus vils, ne mettant nulle différence entre manger & communier, entre participer à la ſainte table & être admis à une table prophane. Abus, qui dans ces premiers ſiécles de l'Egliſe, pouvoit venir de l'ignorance des Gentils, ou de l'ignorance même des Juifs nouvellement convertis à la foi : mais abus qui par notre infidélité & par la corruption de nos mœurs, eſt devenu bien plus fré-

quent & plus criminel, parce qu'il n'eſt rien de plus ordinaire ni rien de plus déplorable, que de voir encore aujourd'hui des Chrétiens qui communient ſans diſcerner la nourriture ſacrée qui leur eſt offerte; c'eſt-à-dire, ſans qu'il paroiſſe que c'eſt une viande divine & la chair même du Rédempteur qu'ils croyent recevoir : *non dijudicans corpus Domini.*

Or j'applique ceci à mon ſujet, & ſans prétendre que la comparaiſon ſoit entiére, elle me ſervira néanmoins & me tiendra lieu de preuve pour établir ma ſeconde propoſition. Nous commettons tous les jours mille abus dans l'uſage de la parole de Dieu; & malheur à nous ſi les commettant, ou nous ne les connoiſſons pas, ou nous ne les reſſentons pas. Mais, Chrétiens, l'abus capital, celui que nous devons ſans ceſſe nous reprocher & d'où ſuivent tous les autres, c'eſt que dans la pratique nous ne faiſons pas le diſcernement néceſſaire de cette adorable parole; je veux dire, que nous ne l'écoutons pas comme parole de Dieu, mais comme parole des hommes; qu'au moment qu'elle nous eſt annoncée, au lieu de nous élever au-deſſus de nous-mêmes, pour la recevoir avec cette préparation d'eſprit qui nous la rendroit également vénérable & profitable, en nous ſouvenant que c'eſt la parole du Seigneur, nous nous en formons des idées toutes humaines; que nous ne la

deshonorons pas moins, selon la remarque de saint Chrysostome, en l'approuvant, qu'en la méprisant, puisque dans nos éloges & dans nos mépris, nous en jugeons comme si c'étoit l'homme & non pas le Dieu tout-puissant qui nous parlât. Voilà ce que l'expérience m'a appris, ce qu'elle vous apprend à vous-mêmes, & de quoi je voudrois vous faire sentir toute l'indignité.

En effet, convenez avec moi, mes chers Auditeurs, que cet abus est un des désordres les plus essentiels où nous puissions tomber : désordre, reprend saint Augustin, par rapport à Dieu, qui selon l'Ecriture, étant un Dieu jaloux, l'est singuliérement de l'honneur de sa parole : désordre par rapport à nous-mêmes, qui par-là détruisons & anéantissons toute la vertu, que Dieu comme auteur de la grace communique à cettte sainte parole, pour nous sanctifier. Deux points d'une extrême importance. Ecoutez-moi. Quand vous ne faites pas un juste discernement du corps de Jesus-Christ, saint Paul prétend & avec raison, que vous le prophanez, *Reus erit corporis & sanguinis Domini* ; 1.Cor.11. & moi je soutiens par la même régle, que vous prophanez la parole de Dieu, quand vous ne sçavez pas la discerner de la parole de l'homme, selon l'esprit de notre Religion. Ne comparons point ici ces deux désordres, pour

en mesurer l'excès & la grieveté. Vous avez horreur d'une communion sacrilége ; & loin d'affoiblir & de diminuer en vous ce sentiment, je voudrois, s'il m'étoit possible, l'augmenter encore & le confirmer. Mais ma douleur est, qu'avec cette horreur d'une communion indigne, vous n'ayez nul remords de l'outrage que vous faites à Dieu, en écoutant, si je puis m'exprimer de la sorte, sa parole indignement ; & je voudrois que l'horreur de l'un, par une conséquence naturelle, servît à exciter en vous l'horreur de l'autre. Tremblez, vous dirois-je, quand vous mangez le pain des Anges, avec aussi peu de foi que vous mangeriez un pain terrestre & matériel ; en user ainsi, c'est un crime que vous ne détesterez jamais assez. Mais tremblez encore, ajouterois-je, quand vous entendez la parole que l'on vous prêche, avec aussi peu de religion, que si c'étoit un discours académique : quand, dis-je, vous l'entendez sans mettre entre elle & celle des hommes la différence que Dieu y met & qu'il veut que vous y mettiez ; & comprenez bien qu'il y a dans l'abus de la prédication une espéce de sacrilége que nous pouvons comparer à l'abus de la communion. Voici comment saint Augustin lui-même s'en est expliqué : *Non minus est verbum Dei, quàm corpus Christi.* Non, mes Freres, disoit-il, la parole de Dieu que *August.*

nous entendons, n'est rien à notre égard de moins précieux, ni de moins sacré, que le corps même de Jesus-Christ. Voilà le principe qu'il supposoit comme incontestable : d'où il tiroit cette conclusion, qui toute sensée qu'elle est, avoit toutefois besoin d'être appuyée de son autorité : *Non minus ergo reus erit, qui verbum Dei perperàm audierit, quàm qui corpus Christi in terram cadere suâ negligentiâ præsumpserit.* Celui-là donc, ajoutoit-il, n'est pas en quelque sorte moins criminel ni moins sujet à l'anathême de saint Paul, qui abuse de cette sainte parole & qui la prophane, que s'il prophanoit le corps du Sauveur en le laissant tomber par terre, & le foulant aux piés. Avouons-le néanmoins, mes chers Auditeurs, c'est ce qui vous arrive tous les jours, & à quoi vous n'avez peut-être jamais pensé, pour en faire devant Dieu le sujet de votre confusion & de votre douleur. Car si l'on venoit entendre la parole de Dieu comme parole de Dieu, y viendroit-on par un esprit de curiosité pour l'examiner, par un esprit de malignité pour la censurer, par un esprit d'intérêt pour faire sa cour, par un esprit de mondanité pour voir & pour se faire voir; le dirai-je & n'en serez-vous point scandalisés? par un esprit de sensualité pour contenter les désirs de son cœur, & pour trouver l'objet de sa passion.

Augus.

Ah ! Chrétiens, ne rougiroit-on pas de s'y présenter avec de telles dispositions? cette pensée seule, c'est la parole de mon Dieu que je vais écouter, ne suffiroit-elle pas pour nous saisir d'une salutaire frayeur ? occupé de cette pensée, n'y viendroit-on pas avec un esprit humble, avec une ame recueillie, avec un cœur touché & pénétré des plus vifs sentimens de la religion ; en un mot, comme l'on iroit à un Sacrement & au plus redoutable des Sacremens, qui est celui de nos autels ? Car voilà toujours la véritable & juste idée que nous devons avoir de la parole Dieu ; *Non minus est verbum Dei, quàm corpus Christi.* Quand donc vous venez l'entendre avec des vûes toutes contraires, il est évident que vous ne la regardez plus comme parole de Dieu, mais comme parole de l'homme. Et tel est l'abus que je combats, & qu'on ne peut assez déplorer. Car, dit saint Chrysostome, Dieu parlant en Dieu veut être écouté en Dieu & quand il parle par la bouche des prédicateurs qui sont ses organes, il veut que ses organes soient écoutés comme lui-même : *Qui vos audit, me audit, & qui vos spernit, me spernit.* Luc. 10 Mais vous, sans remonter si haut, vous voulez les écouter comme hommes, les contrôler comme hommes, les railler même souvent & les décréditer comme hommes ; & ce que vous ne feriez pas au

moindre ſujet qui vous annonceroit les ordres du Prince, & vous parleroit en ſon nom, vous le faites impunément & ſans ſcrupule au miniſtre de votre Dieu. Après cela, étonnez-vous que j'en appelle à vous-mêmes, & que je vous accuſe devant le tribunal de votre conſcience d'avoir été cent fois, & d'être encore tous les jours les prophanateurs du ſaint dépôt que Dieu nous a confié, & qu'il nous a confié pour vous, qui eſt le miniſtere de ſa parole.

De-là par une conſéquence immanquable, l'inutilité de ce divin miniſtere. Car la parole de Dieu reçûe comme parole de l'homme, ne peut produire dans les cœurs que des effets proportionnés à la vertu de la parole de l'homme; & il eſt de la foi, que la parole de l'homme, quelque touchante, quelque convaincante, quelque forte & quelque puiſſante qu'elle ſoit d'ailleurs, n'eſt d'elle-même pour le ſalut qu'un vain inſtrument. C'eſt ce que le grand Apôtre faiſoit entendre aux
1. *Theſ.* 2. Theſſaloniciens: *Ideò & nos gratias agimus Deo ſine intermiſſione: quoniam cùm accepiſſetis à nobis verbum auditus Dei, accepiſtis illud, non ut verbum hominum, ſed (ſicut eſt verè) verbum Dei qui operatur in vobis.* Votre bonheur, mes Freres, leur diſoit-il, & le ſujet de ma conſolation, c'eſt qu'ayant entendu la parole de Dieu que nous vous prêchons,

vous l'avez reçûe, non comme parole des hommes, mais comme parole de celui qui agit efficacement en vous. Voilà la ſource de toutes les bénédictions que Dieu a répandues ſur votre Egliſe, & ce qui fait que votre foi eſt devenue célebre juſqu'à ſervir de modéle à toutes les Egliſes d'Aſie. Prenez garde, dit Théophylacte : c'étoit la parole de ſaint Paul qui opéroit dans ces nouveaux fidéles, mais qui opéroit comme parole de Dieu. Au contraire voulez-vous voir la parole de Dieu, quoiqu'annoncée par ſaint Paul, opérer comme parole de l'homme ? En voici un exemple bien remarquable. Saint Paul entre dans une ville de Lycaonie pour y publier la loi de Dieu ; on l'écoute, on eſt charmé de ſes diſcours, on le ſuit en foule, on va juſqu'à lui offrir de l'encens, juſqu'à vouloir lui ſacrifier comme à une divinité, juſqu'à le prendre pour Mercure & pour le dieu de la parole : *Et vocabant Barnabam Jovem, Paulum verò Mercurium, quoniam ipſe erat dux verbi.* Act. 4. N'étoit-ce pas, ce ſemble, une diſpoſition bien avantageuſe pour l'Evangile ? Ah! Chrétiens, diſons plutôt que c'étoit un obſtacle au progrès de l'Evangile. Ils écoutoient ſaint Paul comme homme ; autrement ils n'auroient pas penſé à en faire un Dieu : ſa parole agiſſoit donc en eux comme la parole d'un homme. Et en effet ces applaudiſſemens,

ces éloges ſont les fruits ordinaires de la parole des hommes, quand ils ont le don de s'énoncer avec éloquence ou avec agrément. Mais n'attendez rien de plus. O profondeur des conſeils de Dieu ! de ce grand nombre d'admirateurs, ſaint Paul ne convertit pas un infidéle ; & de tous ces auditeurs charmés, il n'y en eut pas un qui renonçât à ſes erreurs pour embraſſer la foi. Voilà ce qu'éprouvent maintenant encore tant de mondains ; ce ſont des corrupteurs, ou s'il m'eſt permis d'uſer de la figure du ſaint Eſprit, ce ſont des adulteres de la parole de Dieu. Peu en peine de ſa fécondité, ils n'en cherchent que le plaiſir, *Adulterantes verbum Dei.* Que fera le prédicateur le plus zélé ? Leur repréſentera-t-il l'horreur du péché, la ſévérité des jugemens de Dieu, les conſéquences de la mort? ils s'arrêteront à la juſteſſe de ſon deſſein, à la force de ſon expreſſion, à l'arrangement de ſes preuves, à la beauté de ſes remarques. Leur mettra-t-il devant les yeux l'importance du ſalut éternel & la vanité des biens de la vie ? ils conviendront qu'on ne peut rien dire de plus grand ; que tout y eſt noble, ſenſé, ſuivi : mais dans la pratique nulle concluſion. Ils admireront, mais ils ne ſe convertiront pas ; déshonorant, dit ſaint Auguſtin, la parole de Dieu par les louanges mêmes qu'ils lui donnent, ou plutôt qu'ils lui ôtent pour les donner

II. Cor. 2.

à celui qui n'en eſt que le diſpenſateur.

C'eſt ce que faiſoient les Juifs, lorſque le Prophéte Ezéchiel leur annonçoit les calamités dont Dieu, pour le juſte châtiment de leurs crimes, devoit bientôt les affliger. Car l'Ecriture nous apprend qu'ils étoient enchantés des diſcours de ce Prophéte, ſans être émûs de ſes menaces; & Dieu lui-même lui en marquoit la raiſon : *Filii populi tui loquuntur de te juxta muros & in oſtiis domorum.* Ezech. 33. Hé bien, Prophéte, lui diſoit le Seigneur, ſçais-tu l'effet des vérités étonnantes que tu prêches à mon peuple? c'eſt qu'ils parlent de toi par toute la ville & dans toutes les compagnies. Au lieu de glorifier ma parole, ils te préconiſent toi-même. *Et dicunt unus ad alterum : Venite, & audiamus quis ſit ſermo egrediens à Domino.* Ibidem. Quand tu dois les inſtruire, ils s'invitent les uns les autres : allons, & voyons comment le Prophéte aujourd'hui réuſſira : *Et veniunt ad te, quaſi ingrediatur populus;* Ibidem. & en effet, ils viennent t'entendre comme ils iroient à un ſpectacle : *Et es eis quaſi carmen muſicum quod ſuavi dulcique ſono canitur;* Ibidem. ils t'écoutent comme une agréable muſique, qui leur flatteroit l'oreille. Mais prends garde, ajoutoit le Dieu d'Iſrael, qu'ils ſe contentent d'écouter ce que tu leur enſeignes, & du reſte qu'ils ſe ſont mis dans une malheureuſe poſſeſſion

de n'en rien pratiquer ; *Et audiunt verba tua, & non faciunt ea.* Pourquoi ? parce que c'eſt ta parole qu'ils entendent, & non pas la mienne : *Et audiunt verba tua.* Or ta parole peut bien avoir la grace de leur plaire, mais elle n'aura jamais la force de les convertir.

Auſſi, reprend ſaint Jerôme, y va-t-il de l'honneur de Dieu, que la converſion des ames, qui eſt le grand ouvrage de ſa grace, ne ſoit pas attribuée à la parole des hommes, ni même à la ſienne confondue avec celle des hommes. Vous voulez entendre ce prédicateur, parce qu'il vous plaît ; & Dieu ne veut pas que ce ſoit par ce qu'il vous plaît dans ce prédicateur que vous ſoyez converti, mais par la ſimplicité de la foi. N'eſpérez pas qu'il change cet ordre, & qu'il faſſe pour vous une loi particuliere. Mais ſçavez-vous comment il vous punira ? il ſe vengera de vous par vous-mêmes : il vous laiſſera en partage la parole des hommes, puiſque c'eſt celle que vous cherchez ; & pour ſa parole il la révélera aux vrais fidéles qui la reçoivent avec une humble docilité : ou pour mieux dire, de cette même parole, il vous laiſſera tout ce qu'elle peut avoir de ſpécieux & d'inutile à quoi vous vous attachez ; mais tout ce qu'elle a de ſolide & d'avantageux pour le ſalut, il le réſervera à ces ames choiſies, qui ne cher-

chent dans sa parole que sa parole même. Etrange & pernicieux abus! On écoute les prédicateurs pour juger de leurs talens, pour faire comparaison de leurs mérites, pour rabaisser celui-ci, pour donner la préférence à celui-là : & souvent on verra dans une ville, dans une Cour, touchant les ministres de la parole Evangélique, le même partage d'esprits qu'on vit autrefois à Corinthe touchant les ministres du baptême; quand l'un disoit, pour moi je suis à Apollo; & l'autre, pour moi je suis à Céphas. Ah! mes Freres, reprenoit saint Paul, pourquoi ces contestations & ces partialités? Jesus-Christ est-il donc divisé? *Divisus est Christus*? Est-ce Apollo qui a été crucifié pour vous, & avez vous été baptisés au nom de Céphas? N'est-ce pas le même Dieu qui vous a sanctifiés par eux? A quoi j'ajoute, Chrétiens, n'est-ce pas le même Dieu qui vous parle, & qui vous exhorte par notre bouche; *Deo exhortante per nos*? Qui sommes-nous, disoit ailleurs saint Pierre, en prêchant aux Juifs, pour mériter que vous vous occupiez de nous, & que vous fassiez distinction de nos personnes? Pourquoi nous regardez-vous, tandis que nous faisons l'office de simples ambassadeurs? *Viri fratres, quid miramini in hoc, aut nos quid intuemini*? Sans cette qualité d'ambassadeur de Jesus-Christ, moi qui parois

I. Cor. 1.

2. Cor. 5.

Act. 3.

aujourd'hui dans cette chaire après y avoir déja tant de fois paru, oſerois-je ſoutenir la préſence du plus grand des Rois, & la ſoutenir de ſi près, tandis que les nations entieres tremblent devant lui, & qu'il répand ſi loin la terreur? Oſerois-je élever la voix au milieu de la plus floriſſante Cour du monde, ſi tout indigne que je ſuis, je n'étois prévenu, & vous ne l'étiez comme moi de cette penſée, que Dieu m'a confié ſa parole, & que c'eſt en ſon nom que je vous l'annonce: *Viri fratres, quid miramini in hoc, aut nos quid intuemini*?

Cependant, quoi qu'il ſoit vrai que tout prédicateur de l'Evangile, en conſéquence de ſa miſſion, eſt l'ambaſſadeur & l'organe de Dieu, n'en peut-on pas faire le choix, & s'attacher à l'un plutôt qu'à l'autre? Oui, Chrétiens, ce choix peut être bon & utile: mais il doit être réglé ſelon la prudence du ſalut. Ainſi le diſciple Ananie fut-il choiſi préférablement à tout autre, pour être le docteur & le maître de celui-même qui devoit l'être de toutes les nations. Ainſi Dieu même inſpira-t-il à ſaint Auguſtin encore pécheur de ſe faire inſtruire par ſaint ambroiſe, & de l'écouter. Ainſi, mon cher Auditeur, Dieu peut-être a-t-il réſolu d'opérer votre converſion par le miniſtere de tel prédicateur, & lui a-t-il donné grace pour ce-

là : car c'eſt ce qui arrive tous les jours, & rien n'eſt plus ordinaire dans la conduite de la providence. Mais voulez-vous que votre choix ne faſſe rien perdre, ni à la parole de Dieu de l'honneur qui lui eſt dû, ni à vous-même du profit que vous en pouvez retirer ? voici deux avis importans que je vous donne, & que vous devez ſuivre. Premierement, entre les miniſtres de l'Evangile, ne préférez pas tellement l'un, que vous mépriſiez les autres. Car étant tous envoyés de Dieu, vous les devez tous honorer, & tel ſur qui tomberoient vos mépris, eſt celui peut-être dont Dieu ſe ſervira pour convertir tout un peuple : or il eſt de la providence qu'il y ait des prédicateurs pour ce peuple, auſſi bien que pour vous. Secondement, n'ayez égard dans le choix que vous faites, qu'à votre avancement ſpirituel & à votre perfection : c'eſt-à-dire, ne vous attachez à aucun prédicateur, que parce qu'il vous eſt plus utile pour le ſalut : car il faut vouloir les choſes pour la fin qui leur eſt propre ; or la parole de Dieu n'a point d'autre fin que notre ſanctification. Quand pour la ſanté du corps j'ai à choiſir un Médecin, je n'examine point s'il eſt Orateur ou Philoſophe, s'il s'exprime avec politeſſe, & s'il ſçait donner à ſes penſées un tour ingénieux & délicat : mais je veux qu'il ait de l'expérience, & qu'il ſoit verſé dans ſon art ;

je veux qu'il connoiſſe mon tempérament, & qu'il ſoit en état de me guérir; cela me ſuffit. Si donc je trouve un miniſtre de la divine parole qui m'édifie, qui faſſe impreſſion ſur moi, qui ait le don de remuer mon cœur, qui me porte plus efficacement, plus fortement à Dieu, c'eſt-là que je dois m'en tenir. Voilà l'homme que Dieu m'a député pour me faire connoître ſes volontés; voilà pour moi ſon ambaſſadeur. Qu'il n'ait du reſte nul avantage de la nature: il me touche, il me convertit; c'eſt aſſez. En l'écoutant, j'écoute Dieu même; & mon bonheur en écoutant Dieu dans ſon Miniſtre, eſt d'attirer ſur moi les graces les plus puiſſantes, & de me préſerver de cet enduciſſement fatal & de cette réprobation où conduit une opiniâtre reſiſtance à la parole de Dieu, comme nous l'allons voir dans la troiſiéme Partie.

III. PARTIE. IL y a des choſes dont l'uſage nous eſt tellement profitable, qu'elles peuvent ſans conſéquence & ſans danger devenir inutiles. Mais il y en a d'autres, qui du moment qu'elles nous deviennent inutiles, par une malheureuſe fatalité, nous deviennent préjudiciables. Les alimens & les remédes ſont de cette nature. Si je ne profite pas des alimens, ils ſe tournent pour moi en poiſon; & la médecine me tue, dès qu'elle n'opére pas pour me gué-

rir. Or il en eſt de même, Chrétiens, de la parole de Dieu : elle eſt dans l'ordre de la grace, le principe de la vie ; mais quand elle ne donne pas la vie, elle cauſe néceſſairement la mort. Ne vous étonnez pas, dit ſaint Bernard, que le ſaint Eſprit nous la propoſe tout à la fois dans l'Ecriture, & comme une viande, & comme une épée : *Non te moveat, quod idem verbum Dei & cibum dixerit & gladium.* Bernard. Car il eſt vrai que c'eſt une viande pour ceux qui ſe la rendent ſalutaire : mais il n'eſt pas moins vrai que c'eſt une épée dont les coups ſont mortels, pour ceux qui ne s'en nourriſſent pas. Et en cela même, ajoute ce ſaint Docteur, Dieu vérifie parfaitement ce qu'il avoit dit par ſon Prophéte, que ſa parole ne ſeroit jamais oiſive, & que de quelque maniere qu'on la reçût dans le monde, elle auroit toujours ſon effet : *Sic erit verbum meum quod egredietur ex ore meo : non revertetur ad me vacuum, ſed faciet omnia quæcumque volui.* Iſaï. 55 Cette parole, diſoit le Seigneur, qui ſort de ma bouche, & dont les prédicateurs ne ſont que les organes, ne reviendra point à moi vuide & ſans fruit ; & malgré l'iniquité des hommes, elle fera toujours ce que je veux. Mais en quel ſens pouvons-nous entendre que la parole de Dieu ſoit toujours ſuivie de l'exécution des ordres & des volontés de Dieu même ? notre in-

docilité n'en arrête-t elle pas tous les jours la vertu ? Non, répond l'Ange de l'école, saint Thomas : car Dieu, dit-il, en nous faisant annoncer sa parole, a deux volontés différentes, dont l'une est tellemenr substituée à l'autre, que si la premiere vient à manquer, il faut par une indispensable nécessité que la seconde ait son accomplissement. Je m'explique. Dieu veut que sa parole opere en nous des effets de grace & de salut, & c'est sa premiere volonté : mais supposé qu'elle ne les opere pas ces effets de salut & de grace, il veut qu'elle en produise d'autres, qui sont des effets de justice & de colere ; voilà la seconde. Je puis bien empêcher que l'une ou l'autre de ces deux volontés ne s'exécute : mais il ne dépend pas de moi d'arrêter toutes les deux ensemble, & de faire que ni l'une ni l'autre ne s'accomplisse. C'est-à-dire, il est bien en mon pouvoir, que la parole de Dieu ne soit pas pour moi une parole de vie, parce que je puis l'écouter avec un esprit rebelle. Il dépend bien de moi qu'elle ne soit pas à mon égard une parole de mort, parce que je puis l'écouter avec un cœur docile. Mais je ne sçaurois éviter qu'elle n'ait l'une ou l'autre de ces deux qualités ; je veux dire, qu'elle n'ait par rapport à moi ou ces effets de justice ou ces effets de miséricorde ; & c'est ainsi que
Isai 55 Dieu dit toujours avec vérité : *Non reverte-*

tur ad me vacuum, sed faciet quæcumque volui. Mais encore quels sont ces effets de justice attachés pour nous à la parole de Dieu, quand nous lui résistons ? Les voici, Chrétiens, expressément marqués dans l'Ecriture : l'endurcissement du pécheur, & sa condamnation devant le tribunal de Dieu. Effets directement opposés aux desseins de Dieu en nous faisant part de cette sainte parole. Car dans les vûes de Dieu, poursuit le Docteur Angélique, elle devoit amollir & fléchir nos cœurs : mais par la résistance que nous y apportons, elle les endurcit. Dans les vûes de Dieu elle devoit nous justifier ; mais à mesure que cette résistance croit, elle nous accuse & nous condamne, pour achever un jour de nous confondre devant le souverain Juge. Encore un moment d'attention.

Dieu sans intéresser aucuns de ces divins attributs, sur-tout sa sainteté, endurcit quelquefois les cœurs des hommes. C'est lui-même qui s'en déclare : *Indurabo cor ejus* ; j'endurcirai le cœur de Pharaon. De sçavoir comment il peut contribuer à cet endurcissement, lui qui est la charité même, & comment en effet il y contribue, c'est un mystere que nous devons révérer & que je n'entreprends point ici d'examiner. Je m'en tiens à la foi ; & la même foi qui m'enseigne que Dieu fait miséricorde à qui il lui plaît, m'apprend enco- *Exod. 3.*

Rom. 9. re qu'il endurcit qui il lui plaît : *Ergo cujus vult miseretur , & quem vult indurat.* Or je prétends que rien ne conduit plus efficacement le mondain à ce funeste état, que la parole de Dieu méprisée & rejettée ; & j'en tire la preuve de l'exemple même de Pharaon. Comprenez-le , Chrétiens ; & vous consultant ensuite vous-mêmes , reconnoissez que ce qui se passa d'une maniere visible dans la personne de ce Prince réprouvé de Dieu, se renouvelle tous les jours intérieurement dans ces pécheurs que saint Paul appelle des vaisseaux de colere & de damnation. Dieu remplit Moyse de son esprit ; il lui met dans la bouche sa parole, & lui dit : Allez, c'est moi qui vous envoye. Vous parlerez à Pharaon , & vous lui signifierez mes ordres. Je sçais qu'il n'y déferera pas, mais au même tems j'endurcirai son cœur : *Tu lo-*
Exod. 3. *quêris ad Pharaonem omnia quæ mando tibi , & non audiet te , sed ego indurabo cor ejus.* L'effet répond à la menace : le saint Législateur parle, il s'acquitte de la commission qu'il a reçûe ; mais autant de fois qu'il parle au nom de son Dieu, le texte sacré ajoute que
Exod. 7. le cœur de Pharaon s'endurcissoit : *Et induratum est cor Pharaonis.* C'est le Dieu d'Israel , disoit Moyse, qui vous ordonne de mettre son peuple en liberté, & de le tirer de la servitude où vous le tenez si injustement & si long-

tems : mais qui êtes-vous, répondoit Pharaon, & qui eſt le Dieu dont vous vous autoriſez? où ſont les preuves & les ſignes de votre miſſion? Vous en allez être témoin, répliquoit l'envoyé de Dieu ; & frappant de cette baguette myſtérieuſe qu'il tenoit dans ſes mains, il couvroit l'Egypte de ténebres, & la rempliſſoit de ces autres fléaux dont l'Ecriture nous fait une ſi affreuſe peinture. N'étoit-il pas ſurprenant que Pharaon, malgré tant de prodiges, s'obſtinât dans ſa déſobéiſſance? Non, Chrétiens, il n'en falloit point être ſurpris, puiſque c'étoit par là même que Dieu vengeoit l'outrage fait à ſa parole, & qu'une réſiſtance auſſi outrée que celle de Pharaon ne devoit pas être ſuivie d'un moindre châtiment. Ah, Seigneur! ne nous puniſſez jamais de la ſorte; & plutôt que de nous livrer à un endurciſſement ſi fatal, employez contre nous toutes vos autres vengeances. Envoyez-nous comme à Pharaon des adverſités, des calamités, des humiliations; pour peu que nous ſoyons Chrétiens, nous nous y ſoumettrons ſans peine : mais, mon Dieu, préſervez-nous de cette dureté de cœur qui nous rendroit inſenſibles à tous les traits de votre grace, & à tous les intérêts de notre ſalut: *Auſer à nobis cor lapideum.* Voilà néanmoins, mes chers Auditeurs, ce qui arrive. A force de réſiſter à Dieu & à ſa parole, ce cœur

de pierre se forme peu à peu dans nous. Ne me demandez point, dit saint Bernard, quel est ce cœur dur ; c'est le vôtre, répond ce Pe-
Bernard. re, si vous ne tremblez pas: *Si non expavisti, tuum est.* Car il n'y a qu'un cœur endurci, qui puisse n'avoir pas horreur de soi-même,
Idem. parce qu'il ne se sent plus lui-même. *Solum enim est cor durum, quod semetipsum non exhorruit, quia nec sentit.* Aussi, qu'un prédicateur tâche à l'intimider, à l'engager, à l'exciter; rien ne l'émeut, ni promesse, ni menaces, ni récompenses, ni châtimens.

De là cette même parole, qui devoit servir à justifier le pécheur, ne sert plus qu'à le condamner. Car plus le talent qu'on lui avoit mis dans les mains étoit précieux, plus est-il criminel de n'en avoir fait nul usage, plus la parole de Dieu par elle-même avoit d'efficace pour le toucher & le convertir, plus est-il coupable d'en avoir anéanti toute la vertu. C'est pourquoi le Fils de Dieu fulminoit de si terribles anathêmes contre les habitans de Bethsaïde & de Corosaïm : & certes, reprend Origène, il falloit bien que cette terre fût maudite, puisqu'une semence aussi féconde que la parole de Dieu n'avoit pû y rien produire. C'est pour cela que le même Sauveur du monde ordonnoit à ses Apôtres de sortir des villes & des bourgades où ils ne seroient point écoutés, & de secouer en se retirant la

poussiere de leurs souliers, pour marquer à ces peuples infidéles que Dieu les rejettoit. Enfin, c'est en ce même sens que saint Augustin explique cet important avis que nous donne Jesus-Christ dans l'Evangile : *Esto consentiens adversario tuo citò, dum es in via cum eo ;* marchez toujours d'intelligence & accordez-vous avec votre ennemi. Cet ennemi, dit ce saint Docteur, c'est la parole de Dieu, que nous suscitons contre nous en lui résistant. Elle se déclare contre nos vices, contre nos habitudes, contre nos passions : *Adversarium tuum fecisti sermonem Dei.* Mais suivant le conseil du Fils de Dieu, travaillons à nous la rendre favorable. Conformons nos mœurs à ses maximes : profitons de ses enseignemens, écoutons-les, aimons-les, pratiquons-les : pourquoi ? *Ne forte tradat te adversarius judici, & judex tradat te ministro* : de peur que ce formidable adversaire ne vous livre entre les mains de votre juge, & ne s'éleve contre vous pour vous accuser.

August.

Matt. 5.

Matt. 5.

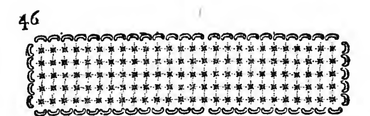
Oui, Chrétiens, elle s'élevera contre vous, elle vous accusera, elle vous réprouvera; elle demandera justice à Dieu de tous les mépris & de tous les abus que vous en aurez faits : & Dieu qui fut toujours fidéle à sa parole, & qui ne lui a jamais manqué, la lui rendra toute entiere. Deux sortes de personnes interviendront à ce jugement, & se join-

dront à elle pour la seconder, auditeurs & prédicateurs. Auditeurs, qui l'auront honorée, & qu'elle aura sanctifiés. Prédicateurs, qui l'auront annoncée, & que Dieu avoit remplis pour vous de son esprit. Les premiers, représentés par les Ninivites; & les seconds, par les Apôtres. Car vous sçavez avec quelle promptitude les Ninivites obéirent à Jonas qui leur prêchoit la pénitence; & ce sera
Mat. 12. votre condamnation : *Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione ista, & condemnabunt eam: quia pœnitentiam egerunt in prædicatione Jonæ.* Et vous n'ignorez pas que le Sauveur du monde a promis à ses Apôtres, & dans la personne de ses Apôtres aux Ministres fidéles de sa parole, de les faire asseoir auprès de lui pour juger toutes les nations :
Mat 19. *Sedebitis & vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel.*

Ah, Seigneur, serai-je donc employé à ce triste ministere? Après avoir été le prédicateur de cet auditoire chrétien, en serai-je l'accusateur, en serai-je le juge? prononcerai-je la sentence de réprobation contre ceux que je voudrois sauver au prix même de ma vie? Il est vrai, mon Dieu, ce seroit un honneur pour moi d'avoir place auprès de vous sur le tribunal de votre justice. Mais cet honneur, je ne l'aurois qu'aux dépens de tant d'ames qui vous ont coûté

tout votre ſang. Peut-être même en les condamnant, me condamnerois-je moi-même, puiſque je ſuis encore plus obligé qu'eux à pratiquer les ſaintes vérités que je leur prêche. J'aurai donc plutôt recours dès maintenant & pour eux & pour moi, au tribunal de votre miſéricorde. Je vous ſupplierai de répandre ſur nous l'abondance de vos graces, afin que par la vertu de votre grace, votre parole nous ſoit une parole de ſanctification, & une parole de la vie éternelle, où nous conduiſe, &c.





SERMON

POUR LE LUNDI

De la cinquiéme Semaine.

Sur l'amour de Dieu.

Hoc autem dixit de ſpiritu quem accepturi erant credentes in eum.

Or il dit cela de l'eſprit qu'ils devoient recevoir par la foi. En ſaint Jean, chap. 7.

CE n'étoit pas ſeulement ſur les Apôtres que devoit deſcendre ce divin eſprit, mais ſur les fidéles; & comme la même foi devoit nous unir tous dans le ſein de la même Egliſe, le même eſprit devoit tous nous animer & nous combler des dons de ſa grace. Eſprit de vérité, envoyé de Dieu, ſelon le témoignage du Sauveur du monde, pour nous enſeigner toutes choſes : mais de toutes les choſes qu'il nous a enſeignées, il nous ſuffira d'en bien apprendre une ſeule à quoi les autres ſe rapportent; & que ſaint Paul a voulu
Rom. 5. nous marquer dans ces belles paroles; *Chari-*

tas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum; la charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs par le saint Esprit. Car cet esprit de lumiere est sur-tout encore un esprit d'amour; & quand une fois nous sçaurons aimer Dieu, nous posséderons dans l'amour de Dieu toute la science du salut, & dès cette vie même nous commencerons ce qui doit faire toute notre occupation & tout notre bonheur dans l'éternité. Mais n'est-il pas étrange, Chrétiens, qu'uniquement créés pour aimer Dieu, nous ayons peut-être jusques à présent ignoré en quoi consiste l'amour de Dieu; & que soumis à la loi, nous ne connoissions pas le premier & le grand précepte de la loi? Il est donc important de vous en donner une reconnoissance exacte, & c'est ce que j'entreprends dans ce discours. Il s'agit, mes chers Auditeurs, du plus essentiel de nos devoirs; & ce que le Sage a dit de la crainte de Dieu, que c'étoit proprement l'homme & tout l'homme, je puis bien encore le dire à plus forte raison de l'amour de Dieu : *Hoc est enim omnis homo*. Vous, ô Esprit de charité, secondez mon zéle, & me mettez aujourd'hui dans la bouche des paroles de feu; de ce feu céleste, dont vous êtes la source intarissable; de ce feu sacré, qui fait les bienheureux dans le séjour de la gloire & les saints sur la terre. C'est la grace que je *Ecclef. 12.*

vous demande par l'interceſſion de Marie, en lui diſant, *Ave, Maria.*

ADoucir les préceptes de la loi de Dieu, en leur donnant des interprétations favorables à la nature corrompue, c'eſt une maxime, Chrétiens, très-pernicieuſe dans ſes conſéquences : mais outrer ces mêmes préceptes, & les entendre dans un ſens trop rigide, & au-delà des termes de la vérité, c'eſt un excès que nous devons également éviter. Dire, ceci n'eſt pas péché, quand il l'eſt en effet, c'eſt une erreur dangereuſe pour le ſalut : mais dire, ceci eſt péché, quand il ne l'eſt pas, c'eſt une autre erreur peut-être encore plus préjudiciable. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on s'eſt élevé contre ceux qui par des principes trop larges ont voulu ſauver tout le monde : mais auſſi n'eſt-ce pas d'aujourd'hui, qu'on a condamné ceux qui par l'indiſcrette ſévérité de leurs maximes, ont expoſé tout le monde à tomber dans le déſeſpoir. Il y a plus de quatorze ſiécles que Tertullien reprochoit aux Catholiques le relâchement de leur morale ; mais il y a auſſi plus de quatorze ſiécles qu'on a reproché à Tertullien ſa rigueur extrême & ſans meſure, qui le conduiſit enfin à l'héréſie. Il faut tenir le milieu, & lorſqu'il s'agit de la réprobation d'une ame ou de ſa juſtification, on ne doit être ni trop commo-

de

de ni trop févére : mais il faut être fage, & fage felon les régles de la foi.

Or je vous dis ceci, Chrétiens, parce qu'ayant à traiter dans ce difcours une des vérités fondamentales de la Réligion, il feroit à craindre que vous ne fuffiez prévenus, ou que j'exaggére vos obligations, ou que je les diminue. Double extrémité dont j'ai à me défendre ; & pour cela je n'avancerai rien qui ne foit univerfellement reçû, rien qui ne foit évident & inconteftable, rien même qui ne foit de la foi. Je ne m'attacherai point à l'opinion de celui-ci, plutôt qu'à la penfée de celui-là : mais je fuivrai celle de tous les Docteurs. Je ne prendrai point le plus probable en laiffant le moins probable. Je ne me contenterai point de vous dire ce qui eft vrai, mais je vous dirai ce que l'Evangile vous oblige à croire. Cela fuppofé, j'entre dans mon deffein, & je le propofe en trois mots. Je prétends que l'amour de Dieu qui nous eft commandé, doit avoir trois caractéres : l'un par rapport à Dieu, l'autre par rapport à la loi de Dieu, & le troifiéme par rapport au Chriftianifme où nous fommes engagés par la vocation de Dieu. Par rapport à Dieu, l'amour de Dieu doit être un amour de préférence. Par rapport à la loi de Dieu, l'amour de Dieu doit être un amour de plénitude ; & par rapport au Chriftianifme, l'amour de Dieu

doit être un amour de perfection. Amour de préférence : en voilà pour ainsi dire, le fonds, & ce sera la premiere partie. Amour de plénitude : en voilà l'étendue, & ce sera la seconde partie. Enfin, amour de perfection: en voilà le degré, & ce sera la derniere partie. Je vais m'expliquer, & je vous prie de me suivre avec attention.

I. PARTIE. CE n'est pas sans raison que Jesus-Christ expliquant lui-même le précepte de l'amour de Dieu, en réduit toute la substance à ces Luc. 10. deux paroles, *Diliges ex toto corde tuo, & ex omni mente tua*, vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur & de tout votre esprit; puisque selon la belle remarque de saint Augustin, l'un sert à déterminer l'obligation de l'autre, & que le culte de l'esprit doit être ici la juste mesure de celui du cœur. En effet, à quoi m'engage précisément cette sainte & adorable loi, *Diliges*? tâchez à en bien comprendre toute la force. Elle m'engage, répond le Docteur Angélique saint Thomas, à avoir pour Dieu un amour de distinction, un amour de singularité, un amour qui ne puisse convenir qu'à Dieu; c'est-à-dire, en vertu duquel je préfere Dieu à toute créature. Et voilà le tribut essentiel par où Dieu veut que je rende hommage à la souveraineté de son être : *Diliges Dominum*. Il ne me commande

pas abſolument de l'aimer d'un amour tendre & ſenſible; cette ſenſibilité n'eſt pas toujours en mon pouvoir : beaucoup moins, d'un amour contraint & forcé; il ne lui ſeroit pas honorable d'être aimé de la ſorte : ni même d'un amour fervent juſqu'à certain degré; ce degré de ferveur ne m'eſt point connu, & Dieu par condeſcendance à ma foibleſſe, n'a pas voulu me le preſcrire. Mais il exige de moi, ſous peine d'une éternelle réprobation, que je l'aime comme Dieu, par préférence à tout ce qui n'eſt pas Dieu. Obſervez, Chrétiens, ce terme de préférence. Je ne dis pas d'une préférence vague & de pure ſpéculation, qui me faſſe ſeulement reconnoître que Dieu eſt au-deſſus de tous les êtres créés: car il n'eſt pas néceſſaire pour cela d'avoir cette charité ſurnaturelle dont je parle, puiſque les démons-mêmes qui haïſſent Dieu, ont néanmoins pour lui malgré leur haine ce ſentiment d'eſtime. Mais je dis d'une préférence d'action & de pratique: enſorte que je ſois diſpoſé, mais ſincérement, à perdre tout le reſte, plutôt que de conſentir à perdre un moment la grace de Dieu. Diſpoſition tellement néceſſaire, que de toutes les choſes que je puis déſirer ou poſſéder, s'il y en a une ſeule que je poſſéde ou que je déſire au hazard d'encourir la diſgrace de Dieu; c'eſt-à-dire, ſi cet acte d'amour que je forme dans mon

cœur quand je proteste à Dieu que je l'aime, n'a pas assez de vertu pour m'engager à rompre tous les liens & toutes les attaches qui peuvent me séparer de Dieu ; dès-là je dois prononcer anathême contre moi-même, dès-là je dois me condamner moi-même comme prévaricateur de la charité de Dieu, dès-là je dois conclurre que je n'accomplis pas le commandement de l'amour de Dieu, que je ne suis donc plus en état de grace avec Dieu, ni par conséquent dans la voie du salut : pourquoi ? parce que je n'aime pas Dieu avec cette condition essentielle, de l'aimer par préférence à tout.

En quoi, dit saint Chrysostome, non seulement Dieu ne nous demande rien de trop ; mais à le bien prendre il ne dépend pas même de lui de nous demander moins. Car remarquez, mes Freres, dit ce saint Docteur, que Dieu veut que nous le servions, que nous l'honorions, que nous l'aimions à proportion de ce qu'il est, & d'une maniere qui le distingue de ce qu'il n'est pas : est-il rien de plus raisonnable ? Un Roi veut être servi en Roi ; pourquoi Dieu ne sera-t-il pas aimé en Dieu ? Or il ne peut être aimé en Dieu, s'il n'est aimé préférablement à toutes les créatures : car il n'est Dieu que parce qu'il est au-dessus de toutes les créatures ; & si dans une supposition chimérique, une créature

avoit de quoi être aimée autant que Dieu, elle cesseroit d'être ce qu'elle est, & deviendroit Dieu elle-même. Comme il est donc vrai que si j'aimois une créature de cet amour de préférence, qui est proprement le souverain amour, je ne l'aimerois plus en créature, mais en Dieu; aussi est-il évident que si j'aime Dieu d'un autre amour que celui-là, je ne l'aime plus en Dieu. Or n'aimer pas Dieu en Dieu, c'est lui faire outrage; & bien loin d'observer sa loi, c'est commettre un crime, qui dans le sentiment des Théologiens & dans l'intention des pécheurs va jusqu'à la destruction de la divinité.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce que Dieu lui-même nous a révélé en cent endroits de l'Ecriture; & voilà à quoi se termine le devoir capital de l'homme: *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo.* Mais développons cette vérité; & pour en avoir une intelligence plus exacte, consultons saint Paul, écoutons saint Augustin; & par ce qu'en ont dit cet Apôtre des nations & ce Docteur de l'Eglise, voyons si nous pouvons nous rendre aujourd'hui témoignage que nous aimons Dieu. Il falloit une ame bien établie dans la foi pour faire à toutes les créatures un défi aussi général & aussi plein de confiance, que celui de saint Paul, quand il disoit: *Quis nos separabit à charitáte Christi?* qui nous sépa- *Rom. 8.*

rera de l'amour de Jesus-Christ ? Sera-ce l'affliction, le danger, la persécution, la faim, la nudité, le fer, la violence ? Sera-ce l'injustice & la plus barbare cruauté ? Non, répondoit ce vaisseau d'élection : car je suis assuré, que ni la mort, ni la vie, ni la grandeur, ni l'abaissement, ni la pauvreté, ni les richesses, ni les principautés, ni les puissances, ni toute autre créature ne pourra jamais nous détacher de l'amour qui nous lie à notre Dieu. Ainsi parloit cet homme Apostolique. Qu'en pensez-vous, Chrétiens ? ne vous semble-t-il pas que c'étoit un excès de zéle qui le transportoit ? & pour l'intérêt même de sa gloire, ne croyez-vous pas qu'il renfermoit dans ces paroles toute la perfection de la charité divine ? Vous vous trompez. Il n'a exprimé que l'obligation commune d'aimer Dieu. En faisant ce défi & en y répondant, il ne parloit pas en Apôtre, mais en simple fidéle. Il disoit beaucoup, mais il ne disoit rien à quoi tous les hommes ne soient tenus dans la rigueur : & quiconque n'en peut pas dire autant que lui, n'a point de part à l'héritage du Royaume de Dieu & de Jesus-Christ :
Ephes. 5. *Non habet hereditatem in regno Dei & Christi.* Appliquez-vous à ma pensée. Car c'est justement comme si chacun de nous se disoit à lui-même ; & plût à Dieu, qu'à l'exemple de ce grand Saint nous voulussions nous

le dire souvent ! Hé bien, de toutes les choses que j'envisage dans l'Univers & qui pourroient être les objets de mon ambition & de ma cupidité, en est-il quelqu'une capable de m'ébranler, s'il s'agissoit de donner à Dieu une preuve de mon amour & de la fidélité que je lui dois ? *Quis nos separabit à charitate Christi* ? Venons au détail aussi bien que saint Paul. Si j'étois réduis à soutenir une violente persécution, & qu'il fût en mon pouvoir de m'en délivrer par une vengeance, permise selon le monde, mais condamnée de Dieu, le voudrois-je à cette condition ? *An persecutio* ? Si par un renversement de fortune je me voyois dans l'extrêmité de la misére, & qu'il ne tînt qu'à moi, pour en sortir, de franchir un pas hors des bornes de la justice & de la conscience, oserois-je le hasarder ? *An angustia* ? Si pour acquérir ou pour conserver la faveur du plus grand Prince de la terre, il ne dépendoit que d'avoir pour lui une complaisance criminelle, l'aurois-je en effet au préjudice de mon devoir ? *An principatus* ? Si violant pour une fois la loi Chrétienne, il m'étoit aisé par là de m'élever à un rang d'honneur où je ne puis autrement prétendre, le désir de m'avancer l'emporteroit-il ? *An altitudo* ? Si la voie de l'iniquité étoit la seule par où je pusse me sauver dans une occasion où il iroit de ma vie, succom- Rom. 8.

berois-je à la crainte de la mort? *An periculum*? Ah! mes Freres, sçachez, que si l'amour que vous croyez avoir pour votre Dieu, n'est pas d'une qualité à prévaloir au dessus de tout cela, quelque ardent & quelque affectueux d'ailleurs qu'il puisse paroître, ce n'est point l'amour que Dieu vous demande; & souvenez-vous que vous êtes dans l'erreur, si comptant sur un tel amour, vous pensez en être quittes devant lui. Non seulement vous n'aimez point Dieu avec ce surcroît de charité qu'ont eu les ames parfaites: mais vous ne l'aimez pas même selon la mesure précise de la loi: pourquoi? parce que cet amour prétendu ne donne point à Dieu dans votre cœur la place qu'il y doit occuper; c'est-à-dire, ne l'y met pas au-dessus de mille choses, qui néanmoins y doivent être dans un ordre bien inférieur. Car supposé même cet amour dont vous vous flattez, vous faites encore plus d'état de votre vie, de vos biens, de votre crédit, de votre repos, que de l'héritage de Dieu, ou pour mieux dire, que de Dieu même: d'où il s'ensuit que cet amour n'est point l'amour de préférence, que Dieu attend de vous & que la loi vous ordonne: *Diliges ex toto corde tuo, & ex omni mente tua.*

C'est ainsi que saint Paul l'a compris, & quelque subtile que soit la raison humaine, elle n'opposera jamais rien à l'évidence de ce

principe. Mais après l'Apôtre, écoutons ſaint Auguſtin: c'eſt dans le commentaire du Pſeaume trentiéme, que ce ſaint Docteur s'adreſſant au fidéles, & les inſtruiſant ſur le même ſujet que je traite, leur fait cette propoſition. Que votre cœur me réponde, dit-il, mes Freres : *Reſpondeat cor veſtrum, Fratres.* *Auguſt.* Car pour aujourd'hui, c'eſt votre cœur que j'interroge, n'oſant pas m'en tenir au témoignage de votre bouche, & ſçachant bien que ſur ce qui regarde l'amour de Dieu, il n'y a que le cœur qui ait droit de parler. Que ce ſoit donc votre cœur qui parle, *Reſpondeat cor veſtrum.* Si Dieu vous faiſoit à ce moment l'offre la plus avantageuſe en apparence & la plus capable de remplir toute l'étendue de vos déſirs : s'il vous promettoit de vous laiſſer pour jamais ſur la terre dans l'affluence des biens, comblés d'honneurs, & en état de goûter tous les plaiſirs du monde, & qu'il vous dît : Je vous fais maîtres de tout cela ; vous ſerez riches, puiſſans, à votre aiſe, enſorte qne rien ne pourra vous troubler, ni vous affliger ; & ce que vous eſtimez encore plus, vous ſerez exempts de la mort, & cette félicité humaine durera éternellement : mais auſſi vous ne me verrez jamais, & jamais vous n'entrerez dans ce Royaume de gloire, que j'ai préparé à mes élus : je vous demande, reprend ſaint Auguſtin, ſi Dieu vous parloit

de la sorte, seriez vous contens d'une pareille destinée, & voudriez-vous vous en tenir à
August. cette offre? *Ergò si diceret Deus, faciem meam non videbitis, an gauderetis istis bonis?* Si vous vous en réjouissiez, Chrétiens, ce seroit une marque infaillible, que vous n'avez pas en-
Idem. core commencé à aimer Dieu : *Si gauderes, nondùm cœpisti esse amator Christi.* C'est la conséquence que tire ce Pere. Et d'où la tire-t-il? de ce principe fondamental, que l'amour de Dieu doit être un amour de préférence, & & que vous ne pouvez l'avoir cet amour de préférence, en consentant à être privé de Dieu pour jouir des biens temporels.

Faisons une supposition plus naturelle encore & plus pressante. Imaginez-vous la chose du monde pour laquelle vous avez plus de passion : c'est votre honneur. On vous l'a ôté, ou par une atroce calomnie, ou par un affront qui va jusqu'à l'outrage. Supposons la plaie aussi sanglante qu'il vous plaira : vous voilà perdu d'estime & de crédit dans le monde, & vous êtes d'une condition où cette tache doit être moins supportable que la mort même. Cependant il ne vous reste qu'une seule voie pour l'effacer, & cette voie est criminelle. On vous la propose; & si vous ne la prenez pas, vous tombez dans le mépris. Sur cela je vous demande, mon cher Auditeur; aimez-vous assez Dieu, pour croire

que vous voulussiez alors lui faire un sacrifice de votre ressentiment ? Ne me répondez point que Dieu dans cette conjoncture vous donneroit des secours particuliers : il ne s'agit point des secours que Dieu vous donneroit ; mais de la fidélité avec laquelle vous usez de ceux qu'il vous donne. Il n'est pas question de l'acte d'amour que vous formeriez ; mais de celui que vous produisez maintenant, & je veux sçavoir, s'il est tel de sa nature, qu'il pût réprimer tous les mouvemens de vengeance qu'exciteroit dans votre cœur l'injure que vous auriez reçûe. Car si cela est, vous avez sujet d'espérer & d'être content de vous : mais si cela n'est pas, vous devez trembler, parce que vous n'êtes pas dans l'ordre de cette charité vivifiante, qui opére le salut, & dont l'indispensable loi vous oblige à aimer Dieu plus que votre honneur.

Mais il est bien difficile qu'un homme du monde puisse être disposé de la sorte. Difficile ou non, répond saint Bernard, voilà la balance où il faut être pesé ; voilà la régle que Dieu prendra pour vous juger. Amour de préférence, c'est ce qui condamnera tant d'ames mondaines, qui pour s'être attachées à de fragiles & de viles créatures, les ont aimées, adorées, servies, jusqu'à oublier l'essentielle obligation que leur imposoit la charité

dûe au Créateur. Ne parlons point même de certaines passions honteuses. Amour de préférence, c'est ce qui condamnera tant de peres & de meres, qui pour avoir idolâtré leurs enfans, mériteront que Dieu leur fasse le reproche qu'il faisoit au grand Prêtre Héli:
I. Reg. 2. *Magis honorasti filios tuos quàm me* : parce que vous avez fait plus d'état de vos enfans que de moi, je vous réprouverai. Amour de préférence, c'est ce qui condamnera tant de femmes chrétiennes, qui pour avoir poussé au-delà des bornes le devoir de leur état, auront préféré à Dieu celui qu'elles ne devoient aimer que pour Dieu. Amour de préférence, c'est ce qui condamnera tant d'amis, qui s'étant fait de l'amitié une Religion, & par un dévouement sans mesure étant entrés dans toutes les intrigues & toutes les entreprises de leurs amis, se seront rendus aux dépens de Dieu les fauteurs de leurs injustices & de leurs violences. Amour de préférence, premier devoir de l'homme par rapport à Dieu. Amour de plénitude, second devoir de l'homme par rapport à la loi de Dieu, & le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE. C'Est le propre de Dieu de renfermer dans l'unité de son être, la multiplicité de tous les êtres, & c'est le propre de la charité divine de réduire à l'unité d'un seul précepte, tous

les préceptes, qui quoique différens & quoiqu'infinis en nombre, sont compris dans la loi de Dieu. *Dilige, & fac quod vis* : aimez, *August.*
& faites ce que vous voudrez, disoit saint Augustin. Il semble par cette maniére de parler, que l'amour de Dieu soit une abolition générale de tous les autres devoirs de l'homme : mais il s'en faut bien que ce saint Docteur l'ait conçû de la sorte, puisqu'au contraire il a prétendu nous faire entendre par-là, que tous les autres devoirs de l'homme étant réunis, comme ils le sont, dans l'amour de Dieu, on peut sûrement donner à l'homme une pleine liberté de faire ce qu'il voudra, pourvû qu'il aime Dieu, parce qu'en aimant Dieu il veut nécessairement tout ce qu'il doit vouloir, & ne peut rien vouloir de ce qu'il ne doit pas. Voilà, mes chers Auditeurs, le mystére de cette grande parole de l'Apôtre, *Plenitudo ergò legis est dilectio*, la charité est *Rom. 13.*
la plénitude de la loi. Parole dont il est si important pour vous d'avoir une parfaite intelligence ? Car il s'ensuit de-là que pour produire cet acte d'amour, qui est le sujet du premier commandement, ou du commandement par excellence, *Diliges Dominum* ; il *Deut. 6.*
faut être préparé, & pour mieux dire, déterminé par une volonté absolue, sincére, efficace, à observer sans réserve & sans exception tous les autres commandemens ; & se persua-

der qu'il eſt autant impoſſible d'aimer Dieu & de n'être pas dans cette préparation d'eſprit, que de l'aimer tout enſemble & de ne le pas aimer. Je dis tous les commandemens ſans exception: car prenez garde, Chrétiens, à ce que vous n'avez peut-être jamais bien compris: il n'en eſt pas de la charité, comme des vertus morales & naturelles, enſorte que vous puiſſiez dire quand vous accompliſſez un précepte, J'ai une charité commencée; ſi j'en accomplis pluſieurs, cette charité croît dans moi, & elle ſéra entiére lorſque je les accomplirai tous. Non, il n'en va pas ainſi. L'eſſence de la charité ne ſouffre point de partage; elle eſt attachée à l'obſervation de toute la loi: & de même, dit l'Ange de l'Ecole ſaint Thomas, que ſi je doutois d'un ſeul article de la Religion que je profeſſe, quelque ſoumiſſion d'eſprit que je puſſe avoir ſur tout le reſte, il ſeroit vrai néanmoins que je n'aurois pas le moindre degré de foi, parce que la ſubſtance de la foi eſt indiviſible; auſſi eſt-il certain, que quand j'aurois pour tous les autres commandemens cette ſoumiſſion de volonté que la loi demande, ſi elle me manque à l'égard d'un ſeul, dès-là je n'ai pas le moindre degré d'amour de Dieu. Il y a une grande charité, pourſuit ſaint Thomas; & par comparaiſon à celle-là, on peut dire qu'il y a une moindre charité: mais la charité que

je conçois la moindre, si c'est une vraie charité, s'étend aussi-bien que la plus grande à toutes les obligations présentes, futures, possibles; & quand saint Paul aimoit Dieu de cet amour fervent & extatique, qu'il sçavoit si bien exprimer, il ne s'engageoit, quant au fonds, à rien davantage, que le dernier des justes qui aime Dieu le plus foiblement, pourvû qu'il l'aime véritablement. C'est pour cela que l'Apôtre appelle cet amour la plénitude de la loi, *Plenitudo legis*: parce que tous *Rom.* 13. les commandemens de la loi de Dieu, entrent pour ainsi dire, dans la charité comme autant de parties qui la composent; & qu'ils se confondent dans elle comme autant de lignes, qui hors de leur centre sont séparées, mais dans leur centre trouvent leur union sans préjudice de leur distinction.

En effet, entre tous les préceptes particuliers considérés hors de ce centre de l'amour divin, il n'y a ni connexion, ni dépendance naturelle. On peut observer l'un, sans accomplir l'autre: celui qui défend le larcin, ne défend ni le parjure, ni l'adultére; celui qui commande l'aumône, ne commande, ni la priére, ni la pénitence: mais par rapport à l'amour de Dieu, tout cela est inséparable; pourquoi? parce que cet amour en vertu de ce qu'il contient & de ce que nous appellons sa plénitude, est une défense générale de tout

ce qui répugne à l'ordre, & un commandement universel de tout ce qui est conforme à la raison. En sorte que dans le langage de la Théologie, dire intérieurement à Dieu que je l'aime, c'est faire un vœu d'obéir à toutes ses volontés, comme si je spécifiois chaque chose en détail, & que développant mon cœur, je m'expliquasse par ce seul acte sur tout ce que Dieu sçait que je lui dois & que je veux lui rendre. Surquoi saint Augustin fait une réfléxion bien judicieuse dont voici le précis. Il examine ces paroles du Sauveur du monde, *Si præcepta mea servaveritis, manebitis in dilectione mea*, si vous gardez mes commandemens, vous serez dans l'exercice & comme dans la possession de mon amour; & il les compare à cet autre passage du même Evangile, *Si diligitis me, mandata mea servate*, si vous m'aimez, gardez mes commandemens. Là-dessus il raisonne, & voici comment. D'une part Jesus-Christ nous assure que si nous l'aimons, nous obéïrons à sa loi; & de l'autre il nous déclare, que si nous obéïssons à sa loi, nous l'aimerons. Quoi donc? est-ce par la charité que la loi s'accomplit; ou par l'accomplissement de la loi, que la charité se pratique? Aimons-nous Dieu, parce que nous faisons ce qu'il nous commande; ou faisons-nous ce qu'il nous commande, parce que nous l'aimons? Ah, mes Freres, répond cet

Joan. 15.

Joan. 14.

incomparable Docteur, ne doutons point que l'un & l'autre ensemble ne se vérifie selon l'oracle & la pensée du Fils de Dieu. Car quiconque aime Dieu de bonne foi, a déja accompli tous les préceptes dans la disposition de son cœur; & quand il vient à les accomplir dans l'exécution, il ratifie seulement & il confirme par ses œuvres ce qu'il a déja fait par ses sentimens & dans le secret de l'ame. D'où il s'ensuit qu'il y a de la contradiction à former l'acte d'amour de Dieu, & à n'avoir pas une volonté absolue d'observer tous les commandemens de Dieu : *Plenitudo legis, dilectio.* Rom. 13. Supposons donc un homme tel que l'imperfection de notre siécle ne nous en fait aujourd'hui que trop voir; je veux dire, un homme d'une fidélité bornée, & qui dans l'obéissance qu'il rend à Dieu, usant de réserve, accomplisse, si vous voulez, hors un seul point, toute la loi: il n'est ni blasphémateur, ni impie, ni fourbe, ni usurpateur, ni emporté, ni vindicatif; il est religieux envers Dieu, équitable envers le prochain : mais il est foible sur une passion qui le domine, & qui pour être l'unique dont il soit esclave, n'en est pas moins le scandale de sa vie. Ou bien pour le considérer sous une autre idée, il est chaste, réglé dans ses plaisirs, ennemi du libertinage, il a même du zéle pour la discipline & pour la pureté des mœurs : mais avec

cette pureté de mœurs & de zéle, il ne peut oublier une injure; avec cette régularité, il n'eſt pas maître de ſa langue, & par ſes médiſances il déchire impunément le prochain. Je dis que cet homme n'a pas plus de charité, j'entends de cette charité divine & ſurnaturelle dont dépend le ſalut, qu'un Publicain & qu'un Payen; & Dieu dont le diſcernement, quoique ſévére, eſt infaillible, ne le réprouve pas moins que s'il violoit toute la loi: pourquoi? parce qu'en omettant un point de la loi, il n'a plus ce qui eſt eſſentiel à la charité, ſçavoir une volonté efficace de remplir toute l'étendue de la loi.

Et voilà le ſens de cette parole de ſaint Jacques, qui paroiſſoit autrefois ſi obſcure aux Peres de l'Egliſe, & ſur laquelle ſaint Auguſtin même crut avoir beſoin de conſulter ſaint Jérôme: *Qui peccat in uno, factus eſt omnium reus*; quiconque péche contre un ſeul précepte, eſt auſſi coupable que s'il péchoit contre tous. Quoi, demande ſaint Auguſtin, eſt-ce que la tranſgreſſion d'un ſeul précepte eſt cenſée auſſi criminelle que la tranſgreſſion de tous les préceptes? eſt-ce qu'il n'y a pas plus de déſordre à les violer tous, qu'à n'en violer qu'un ſeul? eſt-ce que l'un & l'autre eſt égal à Dieu, & que Dieu ne s'en tient ni plus ni moins offenſé? En ce ſens, répondoit ſaint Jerôme, la propoſition ſeroit une er-

Jac. 2.

reur; & une erreur pernicieuſe dans ſes conſéquences. Mais dans le ſens de l'Apôtre elle contient un dogme inconteſtable de notre foi, que quiconque viole dans un ſeul point la loi de Dieu, eſt auſſi bien privé de la grace, perd auſſi immanquablement la charité, n'a non plus de part à l'héritage de la gloire, enfin n'eſt pas moins un ſujet de réprobation, que s'il ſe trouvoit l'avoir violée dans toutes ſes parties. Et ſur cela, mon Dieu, reprenoit ſaint Bernard méditant cette vérité, je n'ai nulle raiſon de me plaindre, comme ſi la loi de votre amour étoit un joug trop peſant. Car eſt-il rien au contraire de plus équitable que cette loi; & ſi je la condamnois, ne me condamnerois-je pas moi-même; puiſque n'étant qu'un homme mortel, je prétends néanmoins avoir droit d'exiger de mes amis la même fidélité? Qu'un deux m'ait manqué dans une affaire importante, qu'il ait pris parti contre moi, qu'il m'ait deshonoré, qu'il m'ait fait outrage, quoiqu'en toute autre choſe il ſoit ſans reproche à mon égard, je ne le regarde plus alors comme un ami, & je conclus qu'il ne me rend pas même le devoir de cette charité commune que les hommes ſe doivent les uns aux autres. Mais il ne m'a offenſé qu'en ce ſeul point: il n'importe; cela me ſuffit pour comprendre qu'il ne m'aime pas, parceque s'il m'aimoit ſincérement &

ſolidement, il ſeroit dans la diſpoſition de me ménager en tout, & de ne me bleſſer en rien. C'eſt ainſi, ô mon Dieu que je le conçois ; & ſi j'en juge de la ſorte dans ma propre cauſe, pourquoi en jugerai-je autrement lorſqu'il s'agit des intérêts de mon Créateur & de mon Souverain ? Pourquoi, quand il m'arrive de franchir un pas contre vos ordres & au préjudice de votre honneur ; quelque irrépréhenſible que je ſois d'ailleurs, me paroîtra-t-il étrange que vous m'effaciez du livre de vie, comme prévaricateur de la loi d'amour que vous m'avez impoſée ? De conclurre de là, Chrétiens, qu'il n'y a donc plus de meſures à garder quand on eſt une fois pécheur ; & que puiſque la charité ne ſe partage point, il vaut donc autant la perdre pour beaucoup que de la perdre pour peu, être tout à fait libertin que de ne l'être qu'à demi, ſuivre en aveugle toutes ſes paſſions que de n'en ſatisfaire qu'une, ſe porter à toutes les extrémités que de ſe modérer dans le crime, c'eſt raiſonner en impie & en mercenaire ; en impie, qui par cette maxime de tout ou rien, prétend s'autoriſer dans ſes excès & dans ſon libertinage : en mercenaire, qui n'ayant en vûe que ſon intérêt propre dans le déréglement de ſes mœurs, ſe ſoucie peu du plus ou du moins qu'en ſouffre l'intérêt de Dieu.

Mais vous vous trompez, mon Frere, dit

ſaint Auguſtin : car quelque indiviſible que ſoit la charité & l'amour de Dieu ; il eſt toujours vrai que plus vous violez de commandemens, plus vous vous rendez Dieu ennemi, plus le retour à ſa grace vous devient difficile, plus vous groſſiſſez ce tréſor de colére dont parle ſaint Paul, plus vous devez attendre de châtimens dans l'éternité malheureuſe : s'il vous reſte quelque principe de Religion, en voilà plus qu'il ne faut pour vous obliger à ne vous pas emporter dans le péché-même. Mais du reſte convenons auſſi, mes chers Auditeurs, qu'il y a bien de l'illuſion dans la conduite des hommes à l'égard de ce grand précepte : *Diliges Dominum Deum* Luc. 10. *tuum :* vous aimerez le Seigneur votre Dieu. Rien n'eſt plus aiſé que de dire, j'aime Dieu, mais rien dans la pratique n'eſt plus rare que cet amour ; pourquoi ? c'eſt que nous nous flattons, & que nous ne diſtinguons pas le vrai & le faux amour de Dieu. Non ſeulement nous trompons les autres par notre hypocriſie ; mais nous nous trompons nous-mêmes par un aveuglement volontaire. Qu'il s'éléve dans notre ame le plus léger ſentiment d'amour pour Dieu, nous voilà perſuadés que tout eſt fait, & nous croyons avoir la plénitude de ce divin amour. Ce qui n'eſt ſouvent qu'affection naturelle, nous le prenons pour un mouvement de la grace ; ce qui

n'eſt qu'un mouvement de la grace, nous le regardons comme un effet de notre fidélité; nous confondons l'inſpiration qui nous porte à aimer, avec l'amour même; & ce que Dieu opére dans nous indépendamment de nous, nous nous l'attribuons, comme ſi c'étoit tout ce que Dieu veut que nous faſſions pour lui. Mais abus, Chrétiens: & malheur à nous, ſi nous tombons, ou ſi nous demeurons en de ſi groſſiéres erreurs. Aimer Dieu, c'eſt s'interdire tout ce que défend la loi de Dieu, & pratiquer tout ce qu'elle ordonne; c'eſt ſe renoncer ſoi-même, c'eſt faire une guerre continuelle à ſes paſſions; c'eſt humilier ſon eſprit, crucifier ſa chair, & la crucifier, comme dit ſaint Paul, avec ſes vices & ſes concupiſcences; c'eſt réſiſter aux illuſions du monde, au torrent de la coutume, à l'attrait du mauvais exemple; en un mot, c'eſt vouloir plaire en tout à Dieu, & ne lui vouloir déplaire en rien. En l'aimant ainſi d'un amour de préférence, d'un amour de plénitude, il nous reſte encore à l'aimer d'un amour de perfection par rapport au Chriſtianiſme, comme je vais l'expliquer dans la troiſiéme partie.

III. PARTIE. QUoique Dieu ſoit toujours le même, & que par rapport à lui ſes perfections qui ne changent point, le rendent toujours égale-

ment aimable, il eſt toutefois vrai, comme l'a remarqué ſaint Bernard, que ſelon les divers états où l'homme peut être conſidéré, l'amour qu'il doit à Dieu ne laiſſe pas d'avoir ſes degrés différens; & qu'à proportion des dons qu'il a reçûs, les meſures de hauteur, de profondeur & de largeur que ſaint Paul donne à la charité, doivent être plus ou moins étendues. Or de ce principe que la raiſon même autoriſe, je tire deux conſéquences: la premiere, que dans le Chriſtianiſme, le précepte de l'amour de Dieu impoſe à l'homme des obligations beaucoup plus grandes que dans l'ancienne loi: la ſeconde, que l'acte d'amour de Dieu doit donc être dans nous beaucoup plus héroïque, qu'il ne devoit l'être dans un Juif ou dans un Gentil, avant que la loi de grace eût été publiée. Parlons ſans exaggération; voici la preuve de l'un & de l'autre. Du moment que je ſuis Chrétiens, il faut que j'aime Dieu en Chrétien. Or aimer Dieu en Chrétien, c'eſt bien plus que de l'aimer ſimplement en homme; pourquoi? parce que c'eſt ſe charger en l'aimant, outre la loi éternelle & divine qui nous eſt commune à tous, de la loi particuliere dont Jeſus-Chriſt eſt l'auteur. Par conſéquent, c'eſt ajoûter à la charité un nouvel engagement, qu'elle n'avoit pas dans ſon origine, & qui dans la ſuite

des siécles est devenu le comble de sa perfection. Je vous déclare, mes Freres, disoit saint Paul, que quiconque se fait circoncir, prend sur lui tout le fardeau de la loi de Moyse :
Galat. 5. *Testificor autem omni homini circumcidenti se, quoniam debitor est universæ legis faciendæ.* Et je vous dis, Chrétiens, conformément à ces paroles de l'Apôtre, qu'au même tems que vous avez été engagés à Jesus-Christ par le Baptême, vous vous êtes imposé un nouveau joug encore plus saint que celui de la loi de Moyse ; un joug que vous devez porter jusqu'à la mort, un joug auquel votre salut est indispensablement attaché, un joug sans lequel Dieu ne veut plus, ni ne peut plus être aimé de vous. Ah ! mes chers Auditeurs, quel fonds de réfléxions ! Croire que la loi de Jesus-Christ est une loi de douceur, une loi de grace, une loi de liberté, une loi d'amour, c'est croire ce que le Saint-Esprit même nous a révélé, & ce que toutes les Ecritures nous prêchent : mais se persuader que cette loi soit douce, parce qu'elle nous prescrit des devoirs moins rigoureux & moins contraires au sens & à la nature ; se persuader que sa liberté consiste dans le relâchement, & que pour une loi de grace & d'amour, elle en soit moins une loi d'abnégation & de travail ; non-seulement c'est la méconnoître, mais la détruire. Non, non, mes

mes Freres, disoit Tertullien, expliquant sur cela sa pensée, la liberté que Jesus-Christ nous a apporté du ciel, ne favorise en aucune sorte la licence des mœurs. Si cet homme-Dieu a fait cesser les sacrifices & les cérémonies de la loi écrite, il nous a en échange donné des régles de vie bien plus capables de nous sanctifier ; & ce qui étoit condamné dans l'Ancien Testament par le précepte de la divine charité, est doublement criminel, depuis que le Dieu de la charité est venu lui-même nous enseigner sa doctrine ; & nous proposer ses exemples : ***Libertas in Christo***, ces paroles sont admirables, ***Libertas in Christo non fecit innocentiæ injuriam. Operum juga rejecta sunt, non disciplinarum ; & quæ in veteri testamento erant interdicta, etiam æmulatorio præcepto apud nos prohibentur.*** *Tertull.*

Rien de plus vrai, Chrétiens. Car comment ce Sauveur adorable s'en est-il déclaré dans l'Evangile ? Combien de fois nous a-t-il fait entendre, que pour embrasser sa religion, il falloit renoncer au monde & se renoncer soi-même beaucoup plus parfaitement que Moyse ne le demandoit ? En combien de sens beaucoup plus étroits & plus sévéres, n'a-t-il pas interprété les principaux articles de la loi de Dieu ? Combien de dispenses, même légitimes, n'a-t-il pas abolies ? S'il nous a délivrés des observances légales, à combien d'au-

tres ne nous a-t-il pas assujettis? Le seul précepte de l'amour des ennemis, n'est-il pas d'une perfection plus éminente, que tout ce qu'enseignoient & pratiquoient les Pharisiens? Jusques à quel point n'a-t-il pas élevé, pour ainsi dire, certaines obligations du droit naturel? sur combien de sujets n'a-t-il pas usé de son souverain pouvoir, pour nous faire de nouvelles défenses? On a dit à vos peres que telle & telle chose leur étoient permises, ainsi parloit-il aux Juifs; & moi je vous dis, que ces choses alors prétendues permises ne le seront plus pour vous.

Je sçais ce qu'ont avancé quelques interprétes, que le Fils de Dieu parloit de la sorte, non pas pour enchérir sur la loi, ni pour y rien ajouter, mais seulement pour corriger les fausses explications des Scribes & des Docteurs de la Synagogue. Mais je sçais aussi que ce sentiment a été combattu par la plûpart des Peres. Car comme remarque saint Jérôme, si le Sauveur du monde ne prétendoit autre chose que de réfuter les Pharisiens, sans établir de nouveaux préceptes, pourquoi auroit-il dit: Et moi je vous ordonne de faire du bien à ceux mêmes qui vous maltraitent, de prier pour ceux mêmes qui vous persécutent, d'aimer ceux mêmes qui vous calomnient? où trouvoit-on ce commandement? dans quels livres de la loi étoit-il inséré?

n'y voit-on pas tout le contraire; & le droit de haïr ceux qui nous haïssent, n'y paroît-il pas autorisé? Il est donc vrai que Jesus-Christ vouloit enchérir sur Moyse, quand il disoit, *Ego autem dico vobis*; que son dessein étoit de nous prescrire des loix qui lui fussent propres, *Hoc est preceptum meum*: que ce que nous appellons Décalogue, est quelque chose pour nous de plus parfait qu'il n'étoit pour les Juifs; & par une conséquence nécessaire, que pour aimer Dieu dans le Christianisme, il en doit plus coûter, qu'il n'en coûtoit avant la prédication de l'Evangile. *Joan.* 15.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce que Tertullien dans son style ordinaire appelloit le poids du Baptême, *Pondus baptismi*: & voilà ce qui lui donna lieu d'appuyer un sentiment, qui pour n'avoir pas été entierement conforme à l'esprit de l'Eglise, ne laisse pas de nous fournir la matiere d'une excellente réflexion: faites-la, s'il vous plaît, avec moi. Il parloit des Catéchuménes, qui touchés de la grace, & pressés d'un impatient désir de se voir incorporés dans l'Eglise de Jesus-Christ, demandoient avec instance qu'on les admît au Baptême, ce que l'on jugeoit quelquefois à propos de différer pour avoir des preuves plus certaines de leur foi. Ce retardement leur causoit une douleur extrême;

& Tertullien au contraire ſurpris de leur douleur & de l'empreſſement qu'ils témoignoient, leur remontroit, que s'ils avoient bien compris ce que c'étoit que le Baptême, ils l'auroient plutôt craint qu'ils ne l'auroient ſouhaité : *Si pondus intelligerent baptiſmi, ejus conſecrationem magis timerent quàm dilationem.* J'ai dit, Chrétiens, que ce ſentiment n'étoit pas conforme à l'eſprit de l'Egliſe, parce qu'il favoriſoit un déſordre déja trop commun, de remettre juſqu'au moment de la mort à recevoir le Baptême, afin de vivre dans une plus grande liberté & avec plus de licence. Déſordre que l'Egliſe ne toléra jamais : pourquoi ? parce qu'elle eſtimoit que le Baptême étant le premier lien qui nous unit à Jeſus-Chriſt, & le premier Sacrement qui nous fait membres de ſon corps myſtique, c'étoit un crime de ſe priver d'un tel avantage par la ſeule crainte des obligations qui y ſont attachées. En cela donc Tertullien, auſſi-bien qu'en d'autres ſujets, s'égaroit, aveuglé par ſon propre ſens : mais en ce qu'il ſoutenoit, que le Baptême étoit un engagement pénible & onéreux, ne parloit-t-il pas juſte ? Jeſus-Chriſt lui-même ne nous l'a-t-il pas fait entendre, & ne nous propoſe-t-il pas ſa loi comme un joug ? *Tollite jugum meum ſuper vos.* Mais il y en a, dites-vous, dans le Chriſtianiſme qui ne ſentent pas

Tertull.

Mat. 11.

la pesanteur de ce joug. Ah, mon Frere, répond saint Augustin, cela peut bien être, & cela est en effet : mais prenez garde à ne pas confondre les choses. Car vous ne ressentez pas le joug du Baptême, ou parce que Dieu vous donne des forces pour le porter, ou parce que vous vous en déchargez par une lâche infidélité. Si c'est l'onction de la grace qui vous empêche de le sentir, j'en bénis Dieu, & j'envie votre état, bien loin de vouloir vous le rendre suspect : mais si vous ne sentez pas ce joug, parce que vous ne le portez pas, ou que vous ne le portez qu'à demi ; si vous ne le sentez pas, parce que vous sçavez l'accommoder à vos inclinations, & que vous croyez pouvoir l'accorder avec les douceurs de la vie ; si vous ne le sentez pas, parce que vous le réduisez à une austérité superficielle & apparente, & que vous n'en prenez que ce qui vous plaît, tremblez & confondez-vous. Car ce joug que vous pensez avoir secoué, vous accablera un jour ; & ces devoirs que vous aurez negligés, feront au jugement de Dieu la matiere de votre condamtion.

De-là concluons que l'amour de Dieu doit donc être beaucoup plus généreux & plus fort dans un Chrétien, puisqu'il doit avoir une vertu proportionnée à ces saintes & rigoureuses obligations que le Baptême nous

impose. Disons obligations, & non pas purement ni proprement vœux : car un vœu, dit saint Thomas, c'est dans sa propre signification une chose dont j'ai le choix libre, que Dieu ne me commande pas & que je me commande à moi-même, sans laquelle je pourrois me sauver & parvenir à ma fin. Or il n'en est pas ainsi des obligations du Baptême. Comme le Baptême depuis Jesus-Christ est l'unique voie du salut, les obligations qui en dépendent sont d'une absolue nécessité pour nous ; & quand je m'y soumets, quelque obéissance que je rende à Dieu, je ne lui fais point ce sacrifice pleinement volontaire que le vœu exprime. C'est ainsi que raisonnent les Théologiens, non pas pour ôter à une ame fidelle la consolation de se croire engagée à Dieu par des vœux, pourvû qu'elle convienne que ces vœux du Baptême sont tellement des vœux, que Dieu ne lui en a point laissé la disposition ; pourvû qu'elle reconnoisse qu'outre ces vœux de nécessité, il y en a d'autres de conseil, dont Dieu se tient spécialement honoré, & qui élevent l'homme à une perfection encore plus éminente, tels que sont les vœux de la Religion & du Sacerdoce : enfin, pourvû que sans y penser, elle ne favorise pas l'erreur des derniers Hérésiarques, qui pour colorer dans le monde leur apostasie, commencerent sous

ombre de réforme à exalter les vœux du Baptême, pour décrier celui de la continence qu'ils avoient honteusement abandonnée. Du reste, que ce soient obligations ou vœux du Baptême, toujours est-il vrai qu'ils nous rendent beaucoup plus difficile la pratique de ce premier commandement, *Diliges*; puisqu'il est impossible dans la loi de grace de former l'acte d'amour de Dieu, sans vouloir accomplir de bonne foi tout ce qui est contenu dans la profession du Christianisme.

Je vais même plus avant, & je finis par une pensée de Guillaume de Paris, digne du zéle de ce grand Evêque; mais dont je craindrois de vous faire part, si je n'étois également sûr, & de votre intelligence, & de votre piété. Ecoutez-là. C'est qu'afin que l'acte d'amour de Dieu ait ce caractere de perfection que Dieu exige pour le salut, il ne suffit pas qu'il s'étende absolument à tous les préceptes, soit naturels, soit positifs de la loi Chrétienne; mais il doit encore sous condition embrasser tous les conseils : sous contion, dis-je, remarquez bien, s'il vous plaît, ce terme; ensorte que s'il étoit nécessaire pour marquer à Dieu mon amour, de pratiquer ce qu'il y a dans les conseils évangéliques de plus mortifiant, de plus humiliant, de plus opposé à la nature & à l'amour-pro-

pre, en vertu de ce ſeul acte, j'aime Dieu, je fuſſe diſpoſé à tout entreprendre & à tout ſouffrir. Ne penſez pas que cette diſpoſition, quoique conditionnelle, ſoit chimérique. Il n'eſt rien de plus réel : pourquoi ? parce que comme il n'y a pas un conſeil Evangélique qui ne puiſſe devenir, & qui dans mille rencontres ne devienne un commandement pour moi, il faut que l'amour de Dieu me mette au moins habituellement dans la diſpoſition où je devrois être, & m'inſpire la force que je devrois avoir ſi je me trouvois dans ces conjonctures. Ainſi, je ne ſuis point obligé, parce que j'aime Dieu, à quitter le monde, ni à prendre le parti de la retraite; mais je ſuis obligé d'être préparé à l'un & à l'autre, parce que ma foibleſſe pourroit être telle, que le monde ſeroit évidemment un écueil à mon innocence, & qu'il n'y auroit que la retraite qui pût me garantir. Renoncer à mes biens, ce n'eſt dans la doctrine de Jeſus-Chriſt qu'un ſimple conſeil : mais être prêt à y renoncer, c'eſt un précepte rigoureux, parce que l'expérience pourroit me convaincre que je ne puis les retenir ſans m'y attacher, ni m'y attacher ſans me perdre. Dieu ne me commande pas d'endurer le martyre : mais il me commande d'être réſolu à l'endurer, parce qu'il pourroit y avoir telle occaſion où le martyre ſeroit

une preuve indiſpenſable de ma foi ; d'où vient que Tertullien parlant de la foi des Chrétiens, diſoit excellemment qu'elle nous rend reſponſables & redevables à Dieu de nous-mêmes, juſqu'à nous obliger à ſouffrir pour lui le martyre, quand il y va de ſa gloire : *Fidem martyrii debitricem.* *Tertull.*

Or la charité ne vous charge pas moins de cette dette. Dites-moi donc, Chrétiens, quand les Martyrs dans les perſécutions ſe laiſſoient immoler comme des victimes, quand ils ſe laiſſoient brûler par le feu, quand on les étendoit ſur les roues & ſur les chevalets, & que pour l'amour de Dieu, ils ſoutenoient avec un courage invincible toute la rigueur des tourmens, faiſoient-ils une œuvre de ſurérogation, & pouvoient-ils s'en diſpenſer ? non : mais cela étoit néceſſaire ſelon la loi de la charité, & s'ils n'avoient eu cette réſolution & ce courage, ils auroient été réprouvés de Dieu. L'Evangile nous en aſſûre ; & voilà pourquoi l'on excommunioit ceux qui ne réſiſtoient pas juſqu'à l'effuſion de leur ſang. Bien loin d'avoir égard à leur foibleſſe, on les déclaroit apoſtats, & on les retranchoit comme des membres indignes de Jeſus-Chriſt. Les Martyrs qui triomphoient de la cruauté des bourreaux, étoient ſeulement loüés pour avoir fait leur devoir, & non pas plus que leur devoir. Si la crain-

te les eût fait ſuccomber, au lieu des bénédictions que leur donnoit l'Egliſe, elle n'auroit eu pour eux que des foudres & des anathêmes. Mais quoi ? le commandement d'aimer Dieu alloit-il donc juſques-là ? oui, mes chers Auditeurs; & ſi nous nous en étonnons, c'eſt que nous n'avons pas encore commencé à connoître Dieu, ni à meſurer la perfection de ſon amour par la ſévérité des loix du monde. Car telle eſt la fidélité dont on ſe pique dans le monde à l'égard de ſon Prince & de ſa patrie. On ſe fait un devoir parmi les hommes d'être prêt à mourir pour des hommes ; & non-ſeulement on s'en fait un devoir, mais on érige ce devoir en point d'honneur. Nous voyons tous les jours des ſages du monde ſacrifier pour cela leur repos, leur ſanté, leur vie ; & parce que ſouvent ils ne s'y propoſent que des vûes humaines, ce ſont des Martyrs du monde : pourquoi donc trouver étrange, que Dieu du moins en demande autant de ceux qui l'aiment, & que la charité ait ſes Martyrs comme le monde a les ſiens.

Cependant, mes chers Auditeurs, s'il s'agiſſoit de donner à Dieu ce témoignage de notre amour, y ſerions nous diſpoſés? S'il falloit au moment que je parle, ou le renoncer ou mourir, trouveroit-il encore dans nous des Martyrs ? Diſpenſez-moi, Chré-

tiens, de répondre à cette queſtion, qui m'expoſeroit peut-être, ou à trop préſumer de votre conſtance, ou à trop me défier de votre lâcheté. Ce que je ſçais & ce que toute la Théologie m'apprend, c'eſt, mes Freres, que ſi nous avons cet amour qui eſt le grand commandement de la loi, ſans autre préparation d'eſprit & de cœur, nous ſommes en état d'être les Martyrs de notre Dieu; & que s'il nous manque auſſi quelque choſe pour être les Martyrs de notre Dieu, quoi que nous ſentions d'ailleurs pour lui, nous n'avons pas encore cet amour qui nous eſt ſi expreſſément ordonné dans la loi. Quelques-uns prétendent qu'il eſt dangereux de faire ces ſuppoſitions; & moi je ſoutiens que ces ſuppoſitions ainſi faites, ſont d'une utilité infinie: pourquoi? premierement, pour nous donner une haute idée de l'excellence & de la grandeur du Dieu que nous ſervons; en ſecond lieu, pour nous inſpirer, quand il eſt queſtion de lui obéir, des ſentimens nobles & génereux; enfin pour nous humilier & pour nous confondre, quand nous manquons à certains devoirs aiſés & communs, puiſque la charité nous impoſe de ſi grandes obligations.

Mais ces ſuppoſitions vivement conçûes peuvent porter au déſeſpoir. Oui, Chrétiens, elles y peuvent porter, mais qui? ceux

qui comptent ſur leurs propres forces, & non point ceux qui s'appuient ſur les forces de la grace ; puiſqu'au contraire rien n'eſt plus capable d'animer notre eſpérance, que la grandeur & la difficulté de ce commandement. Car il me ſuffit de ſçavoir que Dieu m'oblige à cela, & que cela ſurpaſſe infiniment tout ce que je puis de moi-même, pour être aſſûré que Dieu, qui eſt fidéle, me donnera infailliblement des ſecours proportionnés à ce qu'il me commande. Et voilà ce qui ſoutient l'eſpérance chrétienne; au lieu que de moindres préceptes, par leur facilité apparente, font ſouvent naître la préſomption. Ah ! mes Freres, c'eſt maintenant que je conçois d'où vient l'efficace, ou pour mieux dire, la toute-puiſſance de la charité divine. Quand on me diſoit autrefois qu'il ne falloit qu'un acte d'amour de Dieu pour effacer tous les péchés ; quand on m'alléguoit l'exemple de Magdelaine, qui par ce ſeul acte intérieur avoit expié tous les déſordres de ſa vie ; quand on me citoit les Peres de l'Egliſe, qui conviennent que cet acte, s'il eſt ſincere, a autant de vertu pour juſtifier un pécheur, que le Baptême & que le martyre : quoique je cruſſe ces vérités, parce que la foi les autoriſe, à peine les pouvois-je goûter, parce que je n'en pénétrois pas le ſecret. Mais à préſent, ô mon Dieu, je n'en ſuis pas ſurpris :

car il eſt bien juſte, que puiſque notre amour pour vous eſt une diſpoſition au martyre, il ait autant de pouvoir que le martyre; & que puiſqu'il embraſſe toutes les promeſſes & toutes les obligations du Baptême, il ſoit auſſi ſanctifiant & auſſi purifiant que le Baptême. Mais ſi cela eſt vrai, Chrétiens, & ſi tout ce que j'ai dit eſt néceſſaire pour produire un acte d'amour de Dieu, quel eſt celui qui aime Dieu? C'eſt un myſtere de prédeſtination qu'il ne nous appartient pas d'examiner. Dieu a ſes prédeſtinés, & il les connoît. Ne nous mettons point en peine s'ils ſont en grand nombre, ou en petit nombre; mais tâchons à faire ce qui dépend de nous pour avoir place parmi cette troupe ſainte. L'Apôtre ſe proſternoit tous les jours devant le Pere des miſéricordes, pour lui demander la ſcience ſuréminente de ſon amour: faiſons la même priere, & démandons-lui cette ſcience qui eſt la premiere de toutes les ſciences. Diſons lui avec S. Auguſtin: *Serò te amavi*; Ah, Seigneur, c'eſt trop tard que je vous ai aimé: je le dis à ma confuſion, & je reconnois avec douleur que dans tout le cours de ma vie je n'ai peut-être jamais fait un ſeul acte de votre amour. Et comment l'aurois-je fait, ô mon Dieu, puiſque je ne ſçavois pas même en quoi il conſiſte & ce qu'il renferme. Mais maintenant *Auguſt.*

que j'en ſuis inſtruit, je veux enfin vous aimer de toute l'étendue de mon cœur & de toutes les forces de mon ame. Je veux, dis-je, vous aimer comme vous méritez de l'être, & comme vous voulez l'être ; d'un amour de préférence, d'un amour de plénitude, d'un amour de perfection. Faites cela, mon cher
Luc. 10. Auditeur, & vous vivrez : *Hoc fac, & vives.* Après avoir aimé Dieu dans le tems, vous l'aimerez & vous le poſſéderez dans l'éternité bienheureuſe que je vous ſouhaite, &c.





SERMON

POUR LE MERCREDI

de la cinquiéme Semaine.

Sur l'état du Péché, & l'état de la Grace.

Si mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoſcatis & credatis quia Pater in me eſt & ego in Patre.

Si vous ne voulez pas me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connoiſſiez & que vous croyiez que mon Pere eſt en moi, & que je ſuis dans mon Pere. En ſaint Jean, chap. 10.

MADAME, La Reine.

QUelque idée que nous ayons de la ſainteté de Jeſus-Chriſt, il falloit, pour être Saint, que Dieu fût en lui & qu'il fût dans Dieu; & il n'a même été le Saint des Saints, que parce que Dieu étoit en lui & qu'il étoit en Dieu d'une façon plus particuliere & par une union beaucoup plus intime. Si Dieu, par une

ſuppoſition chimérique, eût ceſſé d'être avec lui & dans lui, ou que lui-même il eût ceſſé d'être avec Dieu & dans Dieu; dès-là il eût ceſſé d'être ce qu'il étoit; & ce que nous appellons Jeſus-Chriſt, ou plutôt ce qui ſeroit reſté de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, ſon humanité ainſi délaiſſée & abandonnée à elle-même, eût été dans une impuiſſance abſolue d'agir pour Dieu & de rien faire d'agréable à Dieu. Mais parce que ce Sauveur des hommes & ce Fils unique de Dieu étoit dans ſon Pere, & qu'il agiſſoit toujours avec ſon Pere & au nom de ſon Pere, il pouvoit bien dire, comme il le dit aux Juifs dans notre Evangile, que toutes ſes œuvres rendoient témoignage en ſa faveur, & qu'elles étoient devant Dieu d'un prix infini: *Opera quæ ego*
Joan. 10. *facio in nomine Patris mei; hæc teſtimonium perhibent de me.* Appliquons-nous cette vérité, Chrétiens: car ce qui étoit vrai de Jeſus-Chriſt notre chef & notre modele, l'eſt autant par proportion de nous-mêmes; & ſi nous voulons bien connoître la valeur de nos actions & le fruit que nous en pouvons eſpérer, jugeons-en par le principe d'où elles partent, & voyons ſi c'eſt dans l'état du péché qu'elles ſont faites ou dans l'état de la grace. Etat du péché; état de la grace, deux états l'un à l'autre directement oppoſés. Deux états qui partagent le Chriſtianiſme, & preſ-

que toutes les sociétés du monde ; avec cette triste inégalité, que le nombre des pécheurs ennemis de Dieu par le péché est infiniment au-dessus de celui des justes unis à Dieu par la grace. Deux états dont j'entreprends de vous faire voir aujourd'hui l'essentielle différence, non point en général, mais par rapport à notre intérêt propre. Heureux, si je puis ainsi vous donner de l'un toute l'horreur qu'il mérite, & de l'autre toute l'estime qui lui est dûe. Je vais mieux encore vous expliquer mon dessein, après que nous aurons salué Marie, en lui disant, *Ave, Maria.*

DE tous les intérêts de l'homme le plus important, c'est le salut : par conséquent de tous les soins de l'homme dans la vie, celui qui le doit occuper préférablement à tout autre & même uniquement, c'est le soin du salut. C'est, dis-je, le soin de s'enrichir pour cette demeure céleste où nous sommes tous appellés, & qui doit être le terme de notre course ; de travailler pour cela, d'agir pour cela, de rapporter là toutes nos pensées, tous nos désirs, toutes nos œuvres ; enfin de grossir chaque jour ce trésor de gloire qui nous est promis, en grossissant chaque jour le trésor de nos mérites. Voilà, mes chers Auditeurs, le souverain point de la sagesse chrétienne ; & si nous nous aimons solidement

nous-mêmes, voilà le précieux avantage dont nous devons être jaloux, & le bien durable & permanent que nous devons rechercher. Riches pour le ciel, il nous importe peu de l'être pour la terre, puisque les richesses de la terre sont périssables; & riches pour la terre, si vous ne l'êtes pas pour le ciel, au milieu de cette opulence fastueuse que vous étalez avec tant de pompe aux yeux des hommes, vous êtes pauvres devant Dieu, & dans une misére d'autant plus déplorable que vous en devez ressentir éternellement les effets. S'il y a donc un état où rien ne nous profite pour l'éternité bienheureuse, & un état au contraire où rien ne soit perdu de tout le bien que nous pratiquons, c'est par-là qu'il faut juger de l'un & de l'autre : & c'est aussi la grande régle que je prends pour vous faire connoître le malheur d'une ame dans l'état du péché, & l'inestimable prérogative du juste dans l'état de la grace sanctifiante. En effet, dans l'état du péché, l'homme n'est plus en Dieu, ni avec Dieu, parce que le péché l'en sépare; & dans l'état de la grace, le juste est avec Dieu, & en Dieu, parce que le propre de la grace sanctifiante est de l'y tenir étroitement uni. Or puisque le pécheur est séparé de Dieu, il n'agit plus avec Dieu, & par-là même rien de tout ce qu'il fait ne peut plaire à Dieu. Puisque le juste est uni à Dieu,

c'eſt avec Dieu qu'il agit, & par une ſuite infaillible tout ce qu'il fait eſt agréé de Dieu. De-là je forme deux propoſitions qui vont partager ce diſcours. Etat du péché, état ſouverainement malheureux, pourquoi ? parce qu'alors, quoi que faſſe le pécheur, ſon péché en détruit devant Dieu tout le mérite, c'eſt la premiere partie. Etat de la grace, état ſouverainement heureux, pourquoi ? parce qu'alors pour peu que faſſe le juſte, la grace qui le ſanctifie, en releve devant Dieu le mérite: c'eſt la ſeconde partie. Deux penſées que j'ai à développer, & théologie ſublime que je tâcherai de rendre également ſenſible & inſtructive.

POur éclaircir la premiere propoſition que j'ai avancée, & qui toute fondée qu'elle eſt ſur les principes de la foi les plus ſolides, ne laiſſe pas d'avoir beſoin d'explication: il faut d'abord en déterminer le ſens & vous le faire bien comprendre. Quand donc je dis que le péché anéantit la valeur & le mérite de toutes nos bonnes actions, prenez garde, je ne dis pas que nos actions bonnes d'elles mêmes, en conſéquence du péché, ou dans l'état du péché, deviennent mauvaiſes & criminelles: ce ſeroit une erreur groſſiere, autrefois ſoutenue par Wiclef, mais condamnée ſolemnellement dans le Concile de Conſtance. Non, I. PARTIE.

Chrétiens, quelque désordre que cause à l'ame le péché, sa malignité ne va pas jusques-là. Fussions-nous chargés devant Dieu de tous les crimes, nous pouvons encore dans cet état faire des actions vertueuses, honorer Dieu, secourir les pauvres, obéir à nos supérieurs, pratiquer mille autres devoirs de piété & de justice. Non-seulement nous le pouvons, mais nous le devons, parce que l'état du péché ne nous en dispense pas : & quoiqu'alors Dieu nous considére comme ses ennemis, il nous commande néanmoins tout cela; & malgré cette qualité d'ennemis, il nous en récompense quelquefois, selon la doctrine de saint Augustin, par des prospérités & des graces temporelles, comme il récompensa, dit ce Pere, les vertus des Romains par l'Empire & la Monarchie du monde qu'il leur donna. Or Dieu qui est juste & saint, n'auroit garde de nous commander ce qui ne pourroit être en nous que vicieux & corrompu : beaucoup moins nous en récompenseroit-il & béniroit-il une telle obéissance. D'où je conclus, que dans l'état même du péché nous pouvons donc faire des actions honnêtes & louables. Maximes de religion dont il ne nous est pas permis de douter.

Bien plus. Quand je dis que nos bonnes œuvres dans l'état du péché, n'ont aucun mérite devant Dieu, ma pensée n'est pas que

l'état du péché les rende abſolument inutiles pour le ſalut. A Dieu ne plaiſe que je ſois dans ce ſentiment. Je ſçais trop quelle eſt ſur ce point la doctrine du Concile de Trente, & ce que toute la Théologie nous enſeigne. Jeûner, prier, faire des aumônes, mortifier ſa chair, lorſqu'on eſt ſéparé de Dieu par le péché, non-ſeulement ce ſont des actions vertueuſes, mais des actions ſurnaturelles & d'un ordre divin, qui diſpoſent le pécheur à ſa converſion & qui lui ſervent de moyens pour retourner à Dieu. *Quis ſcit ſi convertatur & ignoſcat?* Qui ſçait, diſoit le Prophete, ſi Dieu ne ſera point touché de tout ce que vous faites, & ſi tout ce que vous faites ne l'obligera point à uſer envers vous de miſéricorde? Toutes ces œuvres ont donc en effet quelque vertu, pour nous réconcilier avec Dieu: & ſi Dieu, remarque Theophylacte, n'exauce pas les pécheurs juſqu'à faire en leur faveur des miracles, conformément à ces paroles de l'aveugle né, *Scimus quia peccatores Deus non audit;* il faut toutefois convenir, ajoute ce ſçavant interpréte, que les pécheurs à force de prieres & de vœux obtiennent tous les jours des ſecours de graces, qui les convertiſſent enfin, & qui opérent dans eux ces changemens de mœurs & de vie que nous admirons. Autrement le publicain de l'Evangile auroit inutilement prié,

Joan. 3.

quand il disoit : Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur : *Si peccatores Deus non audit, frustra publicanus diceret, Deus propitius esto mihi peccatori.* Il est donc encore vrai que dans l'état du péché & dans la disgrace de Dieu, on peut faire des œuvres qui comme des dispositions contribuent à nous rapprocher de lui & à nous sauver.

Theoph.

Mais cette vérité ainsi supposée, voici ce que j'ai ensuite à vous déclarer. C'est qu'encore que l'état du péché n'exclue point toute action vertueuse, ni même toute action surnaturelle, il est pourtant de la foi, que les actions quoique vertueuses & même surnaturelles, faites dans l'état du péché, ne méritent rien pour le ciel ; que Dieu dans l'ordre de la gloire ne leur a promis nulle récompense, qu'il ne nous en tiendra jamais compte dans l'éternité, & que du moment qu'elles ne sont pas marquées du sceau de la grace sanctifiante, elles ne nous donnent nul droit à l'héritage des enfans de Dieu & à cette couronne de justice, que Dieu, comme souverain rémunérateur, réserve à ses élûs. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elles ne recouvrent jamais ce mérite qu'elles ont une fois perdu ; & lors même que nous rentrons dans la voie du salut, elles demeurent toujours stériles & infructueuses, jusques-là, que quand nous serions du nombre des prédestinés, ce

ne ſera point pour ces actions, toutes ſaintes qu'elles ont été, que Dieu nous béatifiera ; mais qu'elles ſeront toujours oubliées, toujours réprouvées, parce qu'elles n'ont point eu ce germe de vie qui devoit les animer, & les rendre agréables & méritoires. Voilà, chrétienne Compagnie, le point importanc que j'ai à développer ; & j'avoue d'abord que je ne puis aſſez admirer ici la profondeur & la ſévérité des jugemens de Dieu. Car enfin, s'il étoit permis d'en juger ſelon les premieres vûes de la raiſon humaine, je ne m'étonne pas que les actions les plus éclatantes & les plus glorieuſes ſelon le monde, ſoient ſouvent les plus indignes des récompenſes de Dieu ; pourquoi ? parce qu'elles ſont ſouvent les plus vicieuſes dans leurs fonds. Combien de Grands ſeront damnés pour les mêmes choſes, qui leur ont attiré l'admiration & les applaudiſſemens des peuples ? On les louoit de leurs entrepriſes ; & leurs entrepriſes, dit ſaint Auguſtin, étoient ſouvent des injuſtices énormes. Ils ſe rendoient célebres par leurs conquêtes ; & leurs conquêtes, ajoute ce Pere, en parlant des Héros du Paganiſme, n'étoient communément que des brigandages publics. Je ne ſuis point ſurpris que certaines vertus qui ſont en effet des vertus, & qui comme telles ſervent d'ornement, & de lien à la ſociété civile, l'honnêteté, la pro-

bité, la fidélité, l'équité dans le commerce; l'intégrité dans les jugemens, la régularité dans les mariages, la modestie dans le succès, la force & la constance dans les malheurs, ne soient ordinairement comptées pour rien devant Dieu; parce que ce sont des vertus purement humaines, qui de la maniere qu'elles se pratiquent dans le monde, n'ont point la foi pour principe. Je conçois même, ce qui arrive tous les jours, comment des actions chrétiennes au moins en apparence, sont cependant rejettées de Dieu, parce qu'elles se trouvent corrompues dans l'intention & dans le motif: dévotions que la vanité soutient, ferveurs de zéle que l'intérêt allume, exercices de pénitence & bonnes œuvres dont l'hypocrisie se pare: voilà ce que je comprends. Mais que des actions vraiement religieuses & saintes dans toutes leurs circonstances, & à quoi il ne manque rien, hors qu'elles n'ont pas été faites dans l'état de la grace soient éternellement & absolument perdues, ah! mes chers Auditeurs, c'est là ce qui me fait trembler; & si nous sçavons peser les choses dans la balance du sanctuaire, c'est par où nous devons connoître, combien le péché est un mal à craindre, & quelles en sont les funestes conséquences.

Or l'arrêt, Chrétiens, en est porté dans l'Ecriture, & saint Paul lui-même l'a prononcé.

noncé. Non, mes Freres, disoit-il, écrivant aux Corinthiens, quoi que je fasse, & quoi que mon zéle m'inspire, si je ne suis en grace avec Dieu, & si je n'ai la charité de Dieu, c'est en vain que je travaille. Quand je parlerois le langage des Anges, quand j'aurois distribué tous mes biens aux pauvres, quand j'aurois livré mon corps au feu & que j'aurois souffert tous les tourmens, quand je ferois des miracles & que j'aurois assez de foi pour transporter les montagnes; sans la grace & la charité qui l'accompagne, je ne suis rien, & tout ce que je fais ne me sert à rien. Ainsi parloit cet homme apostolique. D'où S. Chrysostome concluoit, ce que nous devons conclurre nous-mêmes avec lui, que Dieu donc a bien en horreur le péché, puisqu'un seul péché suffit pour faire disparoître à ses yeux, & pour anéantir dans son estime, ce qu'il y a d'ailleurs de plus héroïque & de plus grand. Car Dieu dont la nature n'est que bonté, & que toutes ses inclinations portent à nous faire du bien; Dieu qui, selon la doctrine des Théologiens, se plaît à récompenser au-delà du mérite, & qui ne punit jamais le péché autant que le péché est punissable, ne réprouveroit pas des actions saintes en elles-mêmes, telles que sont les bonnes œuvres du pécheur, si elles avoient la moindre proportion avec cette gloire qui doit être le prix de nos

mérites. Il faut donc qu'elles en ſoient bien indignes, puiſque Dieu poſitivement les exclut; & qu'il y ait de puiſſantes raiſons qui l'obligent à exercer une ſi rigoureuſe juſtice.

Or quelles ſont ces raiſons? c'eſt ce que je vous prie d'écouter. Premiere raiſon, tirée de l'état ou de la diſpoſition habituelle du pécheur. Qu'eſt-ce que l'état du péché? Apprenez, Chrétiens, ce que vous êtes, quand Dieu ceſſe d'être avec vous, & que vous ceſſez par le péché d'être avec lui. L'état du péché, répond le Docteur Angélique ſaint Thomas, eſt proprement un état de mort. De-là vient que le péché eſt appellé mortel, parce qu'il éteint en nous, & qu'il fait mourir, pour ainſi dire, la grace & la charité
Jean. 6. qui ſont les principes de la vie : *Spiritus eſt qui vivificat*, diſoit le Sauveur du monde : c'eſt l'eſprit de Dieu qui vivifie; & qui nous communique à tous, en qualité de juſtes & d'enfans de Dieu, une vie ſurnaturelle. Que fait le péché? il étouffe cet eſprit, ou pour parler plus exactement, il l'éloigne de nous; & par cette ſéparation, il réduit notre ame dans une eſpéce de mort plus terrible mille fois que cette mort naturelle qui nous cauſe d'ailleurs tant d'effroi. Myſtere que l'Apôtre S. Jacques exprimoit ſi bien, quand il diſoit que le péché au moment qu'il s'ac-

complit, engendre la mort : *Peccatum verò cùm consummatum fuerit, generat mortem.* Jac. 1.

Or voilà, mes chers Auditeurs, ce qui détruit d'abord tout le mérite des bonnes œuvres du pécheur. Car comment dans un état de mort, pourroit-il faire des actions de vie ? & ne pouvant pas faire des actions de vie, comment pourroit-il mériter la plus excellente & la plus parfaite de toutes les vies, qui est la vie de la gloire ? Comprenez, s'il vous plaît, la force de cette raison. Tout ce qui est fait dans Dieu, dit saint Augustin, porte le caractere de la vie de Dieu. Car c'est ainsi qu'il interpréte ces paroles de l'Evangile, *Quod factum est in ipso, vita erat* : c'est-à- Joan. 1. dire, que toutes nos bonnes actions, tandis que Dieu demeure en nous & que nous demeurons en lui par la grace, sont autant d'actions vivantes qui se rapportent à cette vie bienheureuse & immortelle que nous attendons. Mais dans l'état du péché, nous sommes, pour parler de la sorte, hors de Dieu ; & comme Dieu est la vie de notre ame, elle ne peut, séparée de Dieu, opérer que des actions de mort. Quelque résolution qu'elle prenne, quelque effort qu'elle fasse, quelque devoir qu'elle pratique, elle ne vit plus, & par conséquent il n'y a plus rien en elle qui soit vivant & animé. Et parce qu'il est impossible que des actions mortes puissent ja-

mais conduire à la vie, la récompense éternelle que Dieu nous prépare, étant selon le témoignage de Jesus-Christ la souveraine & premiere vie, *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te :* il s'ensuit qu'entre cette récompense & les plus saintes actions du pécheur, il ne peut y avoir de proportion. C'est donc dans cet état, que l'on peut bien nous dire sans figure, ce que l'Ange de l'Apocalypse disoit à un des premiers Evêques de l'Eglise : *Scio opera tua, quia nomen habes quòd vivas & mortuus es.* Je sçais quelles sont vos œuvres ; mais je sçais au même tems de quel œil Dieu les regarde, & qu'elles ne peuvent être devant lui de nulle valeur. Vous satisfaites à vos devoirs, vous accomplissez votre ministere, vous avez de la religion, & vous en donnez même des marques publiques, mais avec cela vous n'êtes rien moins que ce que vous paroissez. Car on vous croit vivant, & vous êtes mort. Vos actions dans la substance sont les mêmes que celles des justes : vous priez comme eux, vous offrez à Dieu le sacrifice comme eux, vous exercez la miséricorde aussi-bien qu'eux, & peut-être plus abondamment qu'eux ; mais ce péché secret, dont votre conscience est infectée, gâte tout, corrompt tout, ensorte que vous n'amassez pas, & que vous ne recueillez pas avec eux ; pourquoi ? parce qu'é-

Joan. 17.

Apoc. 3.

tant mort, vous n'êtes plus comme eux en état de travailler pour cette vie future, qui doit être leur partage ; *Quia nomen habes quòd vivas, & mortuus es.*

Approfondissons encore cette pensée. Quelle est, selon les Peres de l'Eglise & les Théologiens, l'essence du péché, & en quoi consiste sa malice ? Les uns prétendent que le péché est quelque chose de positif & de réel ; & les autres, que ce n'est qu'un pur néant & une privation totale de la grace. Saint Augustin s'est déclaré, ce semble, pour la premiere de ces deux opinions, & saint Bernard pour la seconde. Mais quoi qu'il en soit, ils sont convenus, que si le péché n'étoit pas un néant, au moins avoit-il la vertu d'anéantir l'homme en quelque maniere, & de le réduire par une espece de destruction, à n'être plus rien dans l'ordre de la grace. C'est ce que David confessa lui-même, quand il commença à ouvrir les yeux & à découvrir le désordre de sa conduite. Il est vrai, Seigneur, dit-il à Dieu, que le péché a fait dans moi un prodigieux changement. Au moment que la passion qui m'a porté à le commettre, s'est emparée de mon esprit, & s'est allumée dans mon cœur, je me suis trouvé par la plus malheureuse destinée, ou plutôt par un juste abandon de votre grace, réduit au néant : *Quia inflammatum est cor meum, & renes* *Psal. 71.*

mei commutati sunt. Et ego ad nihilum redactus sum & nescivi. Je ne le sçavois pas, ô mon Dieu : mais enfin vous me l'avez fait connoître ; & désormais je n'envisagerai plus mon péché comme un simple mal, mais comme la source de tous les maux & l'anéantissement de tous les biens : *Ad nihilum redactus sum.* En effet, dit saint Augustin, n'être plus à Dieu, n'être plus pour Dieu, n'être plus, comme le pécheur, avec Dieu ni en Dieu, c'est même un état pire, que de cesser absolument d'être. D'où vient que l'Apôtre, pour exprimer la nature du péché, n'avoit point d'expression plus énergique & plus propre que celle-ci : Si je ne suis en grâ-
I. Cor. 13. ce auprès de mon Dieu, je ne suis rien : *Si charitatem non habuero, nihil sum.* Or d'un rien, reprend Guillaume de Paris, on ne doit rien attendre ; & il y a de la contradiction, que ce qui n'est rien, soit capable de mériter, Car toute action présuppose l'être ; & dans un pécheur, tout l'être de la grace est anéanti. C'est encore ce que nous marque le Prophete Royal dans ces paroles du Pseaume soi-
Psal. 75. xante quinziéme : *Dormierunt somnum suum, & nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* Les pécheurs, dit-il, se sont endormis ; voilà l'assoupissement des consciences criminelles : & dans cet état il leur est arrivé, ce qui arrive tous les jours à un

homme qui dort. Tout pauvre qu'il eſt, il ſe figure quelquefois des richeſſes immenſes dont il devient poſſeſſeur, il augmente ſes revenus, il accumule tréſors ſur tréſors : mais tout cela n'eſt qu'en idée ; car à ſon réveil, il ſe trouve les mains vuides, & auſſi pauvre que jamais : *Et nihil invenerunu omnes viri divitiarum in manibus ſuis.* Il en eſt de même du pécheur. Le pécheur en pratiquant de bonnes œuvres, croit s'enrichir devant Dieu, & cependant rien ne lui profite. Il eſt aſſidu au ſervice divin, il eſt charitable envers les pauvres, il eſt dur à lui-même ; je le veux : mais dans le ſommeil du péché où il eſt enſeveli, tout cela n'eſt qu'un ſonge ; & quand la mort vient, qui eſt comme le réveil de l'ame, il n'apperçoit rien dans ſes mains : *Et nihil invenerunt in manibus ſuis.* Il ne doit pas s'en étonner, pourſuit ſaint Jérôme : car puiſqu'en qualité de pécheur, il eſt lui-même réduit au néant, la raiſon veut qu'il ne trouve que le néant. Autrement le néant trouveroit l'être ; & ſi j'oſe ainſi parler, le plus abominable de tous les néants, qui eſt le péché, trouveroit le plus ſaint de tous les êtres, qui eſt Dieu.

Seconde raiſon fondée ſur la nature du mérite. Ceci me paroît encore plus touchant. D'où penſez-vous, mes chers Auditeurs, que procéde le mérite de nos bonnes

œuvres, je dis ce mérite surnaturel qui les rend dignes de la gloire & de l'héritage céleste? Est-ce de la substance même de nos œuvres? ce seroit une erreur insoutenable de le présumer. Non, mes Freres, dit saint Paul, ce n'est point sur ce fondement que nous devons établir notre esperance. Quelque sainteté qu'il y ait dans nos actions, nos actions prises en elles-mêmes, n'ont rien qui les éleve à ce dégré d'excellence. Si elles méritent le Royaume de Dieu, c'est parce qu'elles sont consacrées, & comme divinisées par Jesus-Christ, qui en est aussi-bien que nous le principe, & qui par l'étroite liaison qu'il y a entre lui & nous, se les rend propres & leur donne une heureuse fécondité. Voilà, dit l'Ange de l'Ecole saint Thomas, d'où dépend tout le mérite des justes. Or pour cela il faut que nous soyons unis à Jesus-Christ par la charité: & pour user de la comparaison de Jesus-Christ même, il faut que nous lui soyons attachés comme les branches de la vigne à leur sep. Car il est le sep de la vigne,
Joan. 15. & nous en sommes les branches: *Ego sum vitis, vos palmites.* Et comme les branches de la vigne séparées de leur sep, ne portent aucun fruit, & sont incapables d'en porter; ainsi ne produirons-nous jamais un seul fruit de grace & de salut, si nous ne sommes, selon le terme de l'Apôtre, entés sur Jesus-Christ;

In quo complantati facti sumus. Tandis que cette union ſubſiſte, toutes nos actions tirent de lui une vertu particuliere; de même que les branches de vigne tirent du ſep à quoi elles tiennent, le ſuc ou la ſéve, qui les nourrit. Mais ôtez cette communication, nous devenons comme des ſarmens inutiles ; *Sicut palmes non poteſt ferre fructum à ſemetipſo, ita & vos niſi in me manſeritis.* Or tel eſt votre état, Chrétiens, dans le péché. Il vous détache de Jeſus Chriſt. Dès-là veillez, priez, humiliez-vous ; jamais par toutes vos veilles, par toutes vos prieres, par vos plus profonds abaiſſemens, vous n'acquerrez le moindre degré de gloire : pourquoi ? parce que vous êtes alors, mon cher Auditeur, une branche coupée & deſſéchée. Comparaiſon que le Fils de Dieu empruntoit de la vigne, & non des autres plantes ni des autres arbres, pour nous donner à entendre, remarque ſaint Auguſtin, que comme il n'y a point de bois plus inutile, que celui de la vigne, quand il eſt une fois hors de ſon ſep ; auſſi n'eſt il rien de plus infructueux que les bonnes œuvres du pécheur, lorſqu'il eſt ſéparé de Jeſus-Chriſt. Prophete, diſoit Dieu, parlant à Ezéchiel, que veux-tu que je faſſe de ce ſarment ? *Fili hominis, quid fiet de ligno vitis ex omnibus lignis nemorum ?* On met en œuvre tout autre bois ; mais le bois de la vigne ſans force,

Rom. 5.
Joan. 15.
Ezech. 15.

sans solidité, à quoi est il propre qu'à jetter au feu ? C'est ainsi, Prophete, ajoutoit le Seigneur, que je regarde les habitans de Jerusalem. Ils se sont retirés de moi pour se livrer à leurs passions : or sçache que tandis qu'ils sont dans cet état, je n'accepte plus leurs sacrifices, que je méprise leurs jeûnes, que je les réprouve comme un bois stérile & de nul usage : *Propterea hæc dicit Dominus ; quomodò erit vitis inter ligna sylvarum, sic erunt habitatores Jerusalem.* Or c'est à nous-mêmes, Chrétiens, aussi-bien qu'aux Juifs, que Dieu faisoit cette menace ; c'est cette même menace que notre divin Maître a renouvellée dans la suite des tems, & que nous lisons au quinziéme chapitre de saint Jean : *Si quis in me non manserit, mittetur foras sicut palmes, & arescet, & in ignem mittent, & ardet.*

Ibidem.

Joan. 15.

Mais si cela est, que pouvons-nous dire de la plûpart des hommes ? ce que disoit David, en se représentant avec douleur l'iniquité de son siecle : *Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt.* N'appliquons point ces paroles aux Payens & aux Idolâtres ; laissons les Héretiques & les Schismatiques ; ne parlons point des libertins & des athées ; ne comprenons pas même dans ce nombre certains pécheurs insolens, qui connoissant Dieu par la foi, font profession de le renoncer par

Psal. 52.

leurs œuvres : c'eſt à des ſujets moins odieux & plus dignes de compaſſion, que je m'adreſſe. Combien peu de Chrétiens, engagés dans le commerce du monde, ſont en état d'agir utilement pour Dieu & pour eux-mêmes, ſi pour agir de la ſorte il faut être ami de Dieu ? De ceux que nous appellons gens d'honneur, gens de probité, & qui comme tels vivent dans l'exercice de leur Religion, combien peu au milieu des occaſions & des dangers à quoi le monde les expoſe, conſervent cette pureté de conſcience ſi néceſſaire pour ſe maintenir dans la grace de Dieu ? Déſolation génerale que déploroit le Prophete : *Omnes declinaverunt, ſimul inutiles facti ſunt.* Pſal. 52. Ils ſe ſont tous égarés ; & en s'égarant, ils ſe ſont tous rendus inutiles : inutiles pour Dieu, & inutiles pour eux-mêmes ; pour Dieu, qui ne ſe tient plus honoré du bien même qu'ils font ; pour eux-mêmes, parce que tout ce qu'ils font, quoi que ce ſoit, n'eſt point marqué dans le livre de vie ; en ſorte que faiſant même le bien, & le faiſant avec ardeur & avec perſévérance, ils ne font rien, *Non eſt qui faciat bonum, non eſt uſque ad unum.* S'ils oſoient s'en plaindre à Dieu & lui en demander la raiſon ; s'ils oſoient lui dire comme ces Iſraélites : *Quare jejunavimus & non aſpexiſti ? humiliavimus animas noſtras, & neſciſti ?* Iſaï. 58. Pourquoi, Seigneur,

n'avez-vous pas daigné jetter les yeux sur nous, quand nous nous sommes prosternés devant vos Autels ? pourquoi avons-nous jeûné sans que vous ayez paru le sçavoir & y prendre garde ? Dieu toujours sûr de la droiture & de l'équité de sa conduite, leur feroit la même réponse qu'à cette nation infi-
Ibidem. déle : *In die jejunii vestri invenitur voluntas vestra* ; C'est que sous ces beaux dehors de pénitence, vous cachez un cœur criminel, une haine dont rien ne peut adoucir l'amertume, une injustice dont même vous ne faites nul scrupule, un attachement opiniâtre à quoi vous ne voulez pas renoncer. Voilà, diroit le Dieu d'Israël, voilà le ver qui corrompt le fruit de vos meilleures actions. Ne le cherchez point ailleurs, que dans vous-mêmes. C'est ce péché, qui vous dépouillant de ma grace, a ruiné le fonds de votre
Agg. 1. mérite. *Seminastis multùm, & intulistis parùm* : vous avez beaucoup semé ; mais votre misere est, qu'au tems de la moisson vous n'aurez rien à recueillir : vous avez bâti, mais sur le sable ; & au lieu d'édifier de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, vous n'avez édifié que du bois & de la paille.

Contemplez-vous, mes Freres, dans ce tableau ; telle est votre vie, & telle est votre malheur tout ensemble. Cependant devez-vous conclurre de-là, que dans l'état du pé-

ché il ne faut donc plus se mettre en peine de bien faire ni de bien vivre ; qu'il faut quitter tout, abandonner tout, puisque les œuvres les plus saintes ne sont plus alors de nulle valeur ? Ah, Chrétiens, c'est un des prétextes du libertinage & un des obstacles les plus ordinaires à la pénitence des pécheurs. On dit, Je suis dans l'habitude du péché & dans la disgrace de Dieu : pourquoi donc prier ? pourquoi m'acquitter des devoirs de la Religion ? que m'en reviendra-t-il, & quel avantage en pourrai-je tirer ? Raisonnement impie, qui ne peut être suggéré que par l'esprit tentateur, & suivi que d'un funeste désespoir. Non, mon cher Auditeur, ce n'est point là le parti que vous avez à prendre. Si par un criminel attachement à la créature vous êtes tombé dans la haine de votre Dieu, il ne faut point encore ajouter à ce déplorable état une illusion si pernicieuse. Vous êtes pécheur ; & c'est pour cela même que vous devez pratiquer de bonnes œuvres, afin de disposer Dieu à vous donner une grace de conversion, & de vous disposer vous-même à vous convertir. Car il est de la foi, que vous ne disposerez jamais Dieu à se réconcilier avec vous que par les œuvres de la pénitence chrétienne ; & que sans les œuvres de la pénitence chrétienne, vous ne vous disposerez jamais vous-même à rentrer en grace avec lui. Outre les œu-

vres d'obligation que vous ne pouvez omettre dans l'état même du péché ſans vous rendre coupable d'un nouveau péché, n'eſt-il pas juſte que vous tâchiez encore, par des œuvres de ſurérogation, à toucher la miſéricorde de Dieu & à fléchir ſa juſtice ? En uſe-t-on autrement dans le monde, ſur-tout à la Cour ? Quand par une faute dont on ne tarde guéres à ſe repentir, & que l'on paye bien cher, on s'eſt attiré l'indignation du Prince, quels efforts ne fait-on pas pour s'en rapprocher ? Que ne met-on pas en uſage pour le prévenir? amis, patrons, prieres, larmes, proteſtations de zéle, que n'employe-t-on pas ? Or voilà, homme du monde, où le péché vous a réduit. Vous êtes ce criminel d'État, dégradé auprès de Dieu de tout mérite : on vous dit que votre ferveur & vos bonnes œuvres peuvent contribuer à vous rétablir dans la poſſeſſion de cette grace que vous avez perdue, & que c'eſt la ſeule reſſource qui vous reſte : mais vous la négligez ; & parce que vous êtes pécheur, vous prétendez encore avoir droit de demeurer ſans action & ſans ſoin. Eſt-ce raiſonner en Chrétien ? Eſt-ce même raiſonner en homme ? Mais le bien que vous ferez dans cet état, dites-vous, ſera inutile : inutile dans un ſens, j'en conviens; mais infiniment avantageux dans l'autre : inutile, parce qu'il ne vous rendra pas encore di-

gne de la gloire ; mais infiniment avantageux, parce qu'il vous disposera à la pouvoir mériter : inutile, parce que Dieu ne le récompensera jamais ; & souverainement nécessaire, parce qu'il engagera Dieu à vous rappeller de votre égarement & à vous remettre dans la voie du salut. La conséquence que vous devez donc tirer, c'est de rompre au plutôt vos liens & de sortir promptement de votre péché ; pour commencer à jouir du privilege de l'état de grace, qui sanctifie jusques à nos moindres actions, & les rend précieuses devant Dieu, comme je vais vous le montrer dans la seconde Partie.

II. PARTIE.

IL y a dans Dieu, dit le Prophete Royal, une espece d'émulation entre sa miséricorde & sa justice ; en sorte que l'une contrebalance toujours l'autre, que l'une sert de tempérament à l'autre, que l'une doit être mesurée par l'autre ; & que l'une & l'autre enfin, quoique par des voies entierement opposées, concourent néanmoins de concert au salut de l'homme. C'est par un effet de sa justice que Dieu se resserrant dans les bornes d'une étroite sévérité, veut que les plus saintes œuvres du pécheur soient sans mérite & sans fruit ; & c'est aussi par un effet de sa miséricorde, qu'ouvrant son sein, & dispensant ses dons sans mesure, il veut que les moindres actions

du juste soient récompensées d'une éternité de gloire. Ecoutez comment raisonne là-dessus le Chancelier Gerson. Car Dieu, dit-il, pour dédommager les hommes des pertes qu'ils devoient faire dans l'état du péché, a voulu qu'il pussent acquérir dans l'état de la grace, par les moyens les plus faciles, des
Matt. 6. richesses infinies. *Thesaurisate vobis thesauros in cœlo;* faites-vous un trésor pour le ciel, & de quoi, Seigneur, le composerons-nous, ce trésor? de mille choses que vous avez entre les mains, & qui bien ménagées suffisent pour vous enrichir devant Dieu; de certaines peines que vous endurez, de certaines mortifications que vous essuyez, de certains emplois que vous exercez, de certains devoirs que vous rendez, des actions mêmes les plus communes. Ramassez tout jusques aux fragmens, afin que rien ne périsse: *Colligite*
Joan. 6. *fragmenta, ne pereant.* Tout cela vous paroît de peu de valeur: mais si vous êtes en grace avec Dieu, tout cela sanctifié par la charité de Dieu sera d'un grand prix.

Et que signifient ces fragmens, demande saint Grégoire Pape? Ah, mes Freres, ce sont mille petits mérites, que notre lâcheté, jointe à la dissipation de notre esprit, nous fait négliger; mais qui seroient pour l'autre vie une abondante provision, si nous avions soin de les recueillir. Ne vous imaginez pas,

ajoute ce Pere, qu'il n'y ait que les grandes choſes, qui faſſent les grands Saints : erreur. Les hommes, il eſt vrai, de peu ne font jamais beaucoup, & ſouvent même de beaucoup ne font rien : mais Dieu, qui de rien a tout fait, & qui dans l'ordre de la grace a une vertu encore plus puiſſante que dans l'ordre de la nature, de nos plus petites actions ſçait tirer nos plus grands mérites. Avec peu, dit ſaint Bernard, on gagne tout auprès de lui ; & la charité que poſſédent les juſtes, a établi entre lui & eux, un commerce auſſi divin, qu'il eſt rare & ſingulier. En quoi ſingulier & divin ? en ce que pour l'avantage de l'homme, les choſes y ſont exceſſivement priſées, & infiniment rabaiſſées. Je m'explique. Ce que l'homme fait pour Dieu, n'eſt rien, ou preſque rien ; & ce que Dieu promet à l'homme, eſt un bien qui comprend tout, & que l'Ecriture par excellence appelle tout bien : *Oſtendam tibi omne bonum.* Cependant en vertu du commerce que la charité établit entre Dieu & le juſte, ce rien de l'homme produit au juſte un ſouverain bonheur, & ce tout de Dieu lui eſt donné, ſelon ſaint Paul, pour le plus foible effort qu'il lui en coûte & pour un moment de tribulation : *Momentaneum hoc & leve tribulationis noſtræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.* D'homme à homme, pourſuit ſaint Bernard,

Exod. 33. *II. Cor.* 4.

ce seroit usure, & une usure criminelle: mais si c'est une usure à l'égard de Dieu, non-seulement elle est permise, mais elle est louable, mais elle est sainte, mais elle est digne de Dieu même. Cent pour un, voilà le traité qu'il
Mat. 19. fait avec nous: *Centuplum accipiet*. En sorte qu'on peut bien appliquer aux justes ce que le Prophete Royal, quoique dans un sens
Ps. 105. tout différent, disoit des Israélites: *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem*; ils ont eu pour rien cette terre bienheureuse, qui doit être l'objet de nos désirs. Qu'est-ce à dire, qu'ils l'ont eue pour rien? oui, pour rien, répond saint Jérôme, parce qu'en effet ils l'ont acquise & méritée par des actions de nul éclat, par de légeres observances, par quelques pratiques de piété, de charité, d'humilité. Ce n'étoit rien aux yeux des hommes: mais par-là néanmoins ils sont arrivés à l'hé-
Ps. 125. ritage des enfans de Dieu: *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem*

Aussi le Fils de Dieu dans l'Evangile ne fait pas seulement dépendre le salut, des actions héroïques. Il ne nous dit pas seulement: Vous parviendrez à ma gloire en quittant le monde, en vous dépouillant de vos biens, en souffrant le martyre. Il ne l'attache pas même uniquement aux préceptes de la loi, dont la pratique est plus difficile, & qui sont d'une perfection plus relevée, au sacrifice d'un res-

ſentiment, à l'oubli d'une injure, à l'amour d'un ennemi. Mais que fait-il ? il prend de toutes les actions chrétiennes la plus aiſée ; & pour un verre d'eau donné en ſon nom, il nous promet ſon Royaume, & nous le promet avec ſerment : *Amen dico vobis non perdet mercedem ſuam.* Et pour combien de tems encore nous le promet-il ? pour toujours ; *In perpetuas æternitates.* Remarquez cette expreſſion du Prophete : ce n'eſt pas ſeulement pour une éternité, mais en quelque ſorte pour autant d'éternités, que nous aurons pratiqué de devoirs, puiſqu'il n'y en aura pas un qui n'ait ſa récompenſe & une récompenſe éternelle. Ah, mes Freres, s'écrie ſaint Bernard, où eſt notre zéle? où eſt notre foi, ſi ces motifs ne nous touchent pas; & à quoi ſommes-nous ſenſibles, s'il ne ſont pas capables de nous exciter & de nous piquer ? Où eſt notre prudence, ſi nous ne travaillons pas comme des hommes perſuadés que ces œuvres, quoique paſſageres, ne paſſent point? & que pour être faites dans le tems, elles n'en ſont pas moins les précieuſes ſemences de l'éternité ? *Neſcitis quòd non tranſeunt opera noſtra, ſed velut quadam æternitatis ſemina jaciuntur.* Si le laboureur négligeoit ſon grain ſous prétexte que c'eſt peu de choſe, & s'il le diſſipoit au lieu de le mettre dans le ſein de la terre, ne le traiteroit-t-on pas d'"inſenſé? Il eſt

Matt. 10.

Dan. 12.

Bernard.

vrai, lui diriez-vous; c'eſt peu de choſe en apparence que ce grain : mais tout petit qu'il eſt maintenant, il contient toute l'eſpérance de l'avenir; & quand vous le laiſſez perdre, vous ne renoncez à rien moins qu'à une ample récolte que vous en pouviez attendre.

Faiſons-nous la même leçon. Car voilà, mes chers Auditeurs, l'idée véritable de la vie lâche & pareſſeuſe de tant de juſtes. Voilà le déſordre à quoi tous les jours nous ſommes ſujets, vous dans le monde, & moi, ſi je n'y prends garde, dans la profeſſion Religieuſe. Dieu par une protection toute ſpéciale nous préſervant des chûtes grieves, il ne tiendroit qu'à nous que toutes nos œuvres ne fuſſent autant de gages d'une glorieuſe immortalité, & qu'à proportion de la ferveur qui les animeroit, elles ne rendiſſent les unes trente, les autres ſoixante, & pluſieurs même juſqu'à cent ſelon la parabole de l'Evangile. Dans le commerce du monde, combien d'occaſions avez-vous ſans ceſſe de pratiquer la patience, la ſoumiſſion, l'abnégation chrétienne? vous le ſçavez, & vous ne le dites que trop. Et moi-même dans ma profeſſion, combien de ſacrifices aurois-je à faire de ma volonté, de ma liberté, de mon eſprit, des aiſes & des commodités de la vie? je le reconnois à ma confuſion, & j'en fais publiquement l'aveu pour ma propre inſtruction. Qu'eſt-ce que

tout cela, ſinon ce grain Evangélique, cette divine ſemence qui rendroit notre vie féconde? Mais au lieu de tant de richeſſes que nous pourrions amaſſer, nous languiſſons dans une triſte diſette: tout nous échappe des mains, ou rien preſque ne profite dans nos mains, ſoit lâcheté ou tiédeur, ſoit diſſipation d'eſprit & diſtraction, ſoit embarras & ſoins ſuperflus, ſoit habitude, ſoit vanité, il y a toujours dans nos actions un ver qui en altere la vertu & qui en arrête le fruit.

Cependant ne ceſſons point d'admirer le pouvoir de la grace ſanctifiante. Car dans cet état, il n'eſt pas même toujours néceſſaire, dit ſaint Thomas, que nos œuvres pour être des œuvres de ſalut, ſoient ſaintes par elles-mêmes: c'eſt aſſez, quoiqu'elles ſoient indifférentes de leur nature, que la charité les dirige & que la grace les ſanctifie. Ainſi l'Apôtre nous l'a-t-il appris, lorſqu'il diſoit aux Corinthiens, non pas préciſément, ſoit que vous jeûniez ou que vous vacquiez à la priere; mais même, ſoit que vous bûviez ou que vous mangiez, *Sive manducatis, ſive bibitis*: faites tout pour la gloire de Dieu, *omnia in gloriam Dei facite*; & la gloire que vous procurerez à Dieu, ſervira à la vôtre, & vous donnera un droit légitime à cette couronne de juſtice qu'il vous réſerve. Il n'y a rien que de naturel dans ces actions conſi- 1. Cor. 10.

dérées seulement en elles-mêmes ; je le sçais : mais la grace, ce germe sacré & ce levain de bénédiction, qui se répandra dans toute la masse de vos actions, en rehaussera le prix, & les élevera à un ordre supérieur. Ah ! Chrétiens, quelle consolation pour une ame juste & fervente, si nous goûtions, selon la parole de saint Paul, les choses du ciel ! *Quæ sursum sunt sapite.* Quelle impression feroit sur nos cœurs une vérité si touchante ! Vous me demandez sur quoi elle peut être fondée ? le voici, & c'est par-là que je finis. Car je la trouve établie sur trois belles qualités, qui conviennent au juste & qui le distinguent devant Dieu, qualité d'ami de Dieu, qualité de ministre de Dieu, & qualité de membre incorporé à Jesus-Christ qui est l'homme-Dieu.

Colos. 3.

Qualité d'ami de Dieu. Oui, mon cher Auditeur, cette bonne œuvre, quelle qu'elle soit d'ailleurs, est dans la personne du juste une action d'ami. Faut-il s'étonner si Dieu la fait tant valoir, & s'il ouvre les trésors de sa gloire pour la récompenser ? D'un ami tout est bien reçû, & les moindres services de sa part ont un agrément & un mérite particulier. Dieu aime le juste ; & sans avoir les imperfections & les foiblesses de l'amitié, parce que l'amitié n'est point en lui une passion comme elle l'est en nous, il en a tou-

te l'ardeur & tout le zéle. D'où il s'ensuit que toutes les œuvres de justice, même les moins importantes, sont agréables à Dieu. Or ce qui est digne de la complaisance de Dieu, est digne de la gloire aussi long-tems qu'il plaît à Dieu de l'agréer; & parce que cette action sera éternellement agréée de Dieu, il faut qu'éternellement elle ait sa récompense. Voyez comment Dieu s'en explique lui-même à l'ame fidelle, qu'il traite de sœur & d'épouse bien-aimée, *Vulnerasti cor meum, Soror mea Sponsa*; vous avez blessé mon cœur, lui dit-il : & par où ? *In uno oculorum tuorum, & in uno crine colli tui*; par l'éclat d'un de vos yeux, & par un cheveu de votre tête. Qu'entend-il par-là, demandent les Peres, ou que nous fait-il entendre, si ce n'est, répond saint Bernard, que son cœur est aussi-bien touché de la fidélité du juste dans les plus petites choses que dans les grandes ? Car cet œil brillant de lumiere, nous marque ce qu'il y a de plus éclatant dans la sainteté; & ce cheveu de la tête au contraire nous représente ce qu'il y a de moins remarquable. Mais Dieu envisage tout à la fois l'un & l'autre dans son épouse, & se laisse tout à la fois gagner par l'un & par l'autre : *Vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, & in uno crine colli tui.* Or il n'est pas étonnant que ce qui gagne au juste le cœur de

Cant. 3.

Dieu, lui gagne le Royaume de Dieu.

Qualité de Miniſtre de Dieu : Comment ? c'eſt que le juſte agiſſant comme juſte, agit pour Dieu & au nom de Dieu. Or quand les Saints agiſſoient au nom de Dieu, dit ſaint Chryſoſtome, que n'ont-ils pas fait avec les plus foibles inſtrumens ? Moyſe avec une baguette, remplit l'Egypte de prodiges. Samſon avec un reſte d'oſſemens, défit des milliers d'hommes. Elie avec un manteau, diviſa les eaux du Jourdain. L'ombre de ſaint Pierre guérit les maladies les plus mortelles. Qu'eſt-ce que cette baguette, ce manteau, cet oſſement, cette ombre ? Les actions du juſte ne ſont-elles pas encore plus nobles ; & par conſéquent dans les mains du juſte, ne ſont-elles pas encore plus efficaces auprès de Dieu ?

Enfin, qualité de membre incorporé à Jeſus-Chriſt, qui eſt l'homme-Dieu. Car du moment que nous ſommes en grace avec Dieu, nous ne faiſons plus qu'un corps avec Jeſus-Chriſt, nous n'agiſſons plus que comme ſes membres, nous ne vivons plus que de ſon eſprit, ou plutôt, ce n'eſt plus nous qui vivons, mais Jeſus-Chriſt qui vit en nous : Galat 2. *Vivo ego, jam non ego, vivit verò in me Chriſtus.* Or ſi Jeſus-Chriſt vit en nous, c'eſt Jeſus-Chriſt qui agit en nous ; & s'il agit en moi, toutes mes œuvres ſont donc marquées de ſon ſceau & revêtues de ſes mérites. Par conſéquent

conséquent chaque action que je fais, est un fonds pour l'éternité, & un fonds d'autant plus précieux que c'est dans un sens l'action de Jesus-Christ même plus que la mienne. Que ne disent pas les Théologiens, quand ils parlent de l'humanité sainte de cet adorable Rédempteur? un seul acte de sa volonté, une larme de ses yeux, une parole de sa bouche auroit mérité la rémission de tous les péchés du monde ; pourquoi ? parce que tout cela, quoiqu'humain, partoit d'une personne divine. Je sçai que quand ce divin Médiateur agit en moi, il n'agit pas avec la même perfection : mais toujours est-il vrai que tout le bien que je pratique, vient de lui; & puisqu'il vient de lui, il n'est point au dessous de la souveraine béatitude. Ainsi je m'adresse à Dieu avec une sainte confiance, & j'ose lui dire : Vous me la devez, Seigneur, cette suprême félicité, & votre justice aussi-bien que votre parole y est engagée. Car ce peu que je vous offre, n'est pas de moi, mais du Sauveur que vous m'avez donné ; & si ce que je vous demande est grand, tout grand qu'il est, il n'excéde point les mérites de votre Fils.

Voilà, Chrétiens, ce que dit le juste ; voilà ce que vous pouvez dire à chaque moment de la vie, parce qu'il n'y a point de moment dans la vie que vous ne puissiez sanctifier par

une œuvre chrétienne & méritoire. Si vous ne profitez pas de cet avantage, c'eſt que vous ne le connoiſſez pas, ou que vous êtes moins touchés des intérêts de votre ſalut que des intérêts du monde. Car que ne faites-vous pas pour vous élever & vous agrandir dans le monde? vous y penſez, vous y travaillez ſans relâche, vous en ménagez toutes les occaſions; vous n'attendez pas qu'elles ſe préſentent, vous les cherchez, vous les prévenez; parce que vous vous êtes laiſſé infatuer de la fortune du monde & de ſes faux biens. Mais pour ce véritable & ſolide bien, qui doit être le terme de votre eſpérance; mais pour ce bien, le ſeul de tous les biens capable de combler les déſirs de votre cœur; mais pour ce bien incorruptible, & que le tems ne finit point; mais pour ce bien qui eſt en Dieu & qui n'eſt rien moins que Dieu, c'eſt ſur quoi vous vivez dans l'oubli le plus profond & dans la plus mortelle indifférence.

Ah! mon cher Auditeur, ſi je vous diſois que dans l'état de la juſtice chrétienne & de la grace, tout réuſſit & tout proſpére ſelon le monde, qu'on s'avance à la Cour, qu'on parvient aux premiers rangs & aux premiers miniſtéres, qu'on a part à toutes les faveurs du Prince; que c'eſt par là qu'on groſſit ſes revenus, par là qu'on établit ſa famille, par là qu'on ſe fait un grand nom & qu'on éter-

nise sa mémoire : quel feu & quelle ardeur j'allumerois tout à coup dans vos cœurs ! La pénitence a-t-elle rien de si austére, & la Religion rien de si parfait, qui vous étonnât? C'est alors que vous commenceriez à être Chrétiens, si toutefois avec de telles vûes on pouvoit l'être. Mais si j'ajoûtois que cette prospérité temporelle est attachée aux moindres exercices du Christianisme ; que tout y peut servir, une pensée, un sentiment, un désir, une parole, un regard, un geste, & qu'il ne tient qu'à une condition qui est l'innocence de l'ame, quels soins vous verrois-je prendre & quels efforts feriez-vous, ou pour vous maintenir, ou pour rentrer dans cette voie sainte dont les issues vous paroîtroient si heureuses? Or ce que je ne puis vous dire à l'égard du monde & de ses faux biens, je vous le dis par rapport à Dieu & au bonheur que vous en devez attendre. Vos jours, si vous le voulez, seront des jours pleins, parce que la grace, si vous le voulez, en les sanctifiant, les remplira ; *Dies pleni invenientur in eis* : au lieu *Psal. 72.* que ce sont des jours vuides, parce que le péché ruine tout, & vous dépouille de tout. D'autant plus malheureux, que vous ne sentez pas votre malheur. On perd la grace sans peine, & l'on vit dans le péché sans remords ; on s'en fait une béatitude, un plaisir, une gloire, souvent même un intérêt & une

loi. Mais, mon Dieu, jusques à quand aimeront-ils la vanité & la bagatelle? *Usquequò, parvuli, diligitis infantiam?* Et ce qui est encore plus déplorable, jusques à quand chercheront-ils eux-mêmes ce qu'il y a pour eux de plus funeste & de plus mortel? *Et stulti ea quæ sibi sunt noxia cupiunt?* Sur toute autre chose ils sont éclairés; ce sont de sages politiques, ce sont d'habiles ministres, ce sont de grands Capitaines; ils ont en partage l'esprit, la politesse, l'agrément, l'opulence, l'autorité, la grandeur: le monde leur applaudit, il les adore; & à en juger selon la prudence de la chair, ils ont en effet de quoi s'attirer les applaudissemens & les adorations du monde. Mais, Seigneur, votre divin esprit les traite d'enfans, *Parvuli*; il va même plus loin, & il les traite d'insensés, *Stulti*; parce qu'uniquement occupés du présent qui les séduit & qui passe, ils ne sont rien, ils n'amassent rien pour un avenir qui ne passera jamais: *Usquequò, parvuli, diligitis infantiam, & stulti ea quæ sibi sunt noxia, cupiunt?* Dissipez, mon Dieu le charme qui les aveugle. Pénétrez-les d'une crainte salutaire du péché. Inspirez-leur une haute estime de votre grace. Il y a jusques au milieu de la Cour de fidéles Israëlites, qui ne fléchissent point le genou devant Baal; il y a des ames droites, pieuses, innocentes. Que

Prov. 1.

Ibidem.

ce diſcours ſerve à réveiller toute leur ferveur ; qu'il leur donne une ſainte avidité d'accumuler bonnes œuvres ſur bonnes œuvres, & mérites ſur mérites. Ce ſont les ſeules richeſſes que nous pouvons emporter avec nous, & que nous retrouverons dans l'éternité bienheureuſe où nous conduiſe, &c.



SERMON

POUR LE JEUDI

De la cinquiéme Semaine.

Sur la conversion de Magdelaine.

Propter quod dico tibi, remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.

C'est pourquoi je vous déclare, que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. En Saint Luc, chap. 7.

C'est ce que le Sauveur du monde répondit au Pharisien, en parlant de cette femme pécheresse dont notre Evangile nous représente aujourd'hui la conversion. Réponse dont je me sers, non pas pour faire l'éloge de cette illustre pénitente, mais l'éloge du divin amour qui la sanctifia. Le désordre de Magdelaine fut d'avoir beaucoup aimé; & par un changement visible de la main du Très-haut, la sainteté de Magdelaine consista à aimer beaucoup. Son amour en avoit fait une esclave du monde; & par un effet merveil-

leux de la grace, son amour en fit une prédestinée & une épouse de Jesus-Christ. Ce qui avoit été son crime, devint sa justification ; & l'amour chaste du Créateur fut le reméde salutaire qui la guérit dans un moment de l'amour impur & prophane des créatures. Miracle de l'amour de Dieu, dont je prétends faire le sujet de ce discours. Miracle, que Dieu par une providence singuliere a voulu rendre public, afin que les pécheurs du siécle eussent dans cet exemple, & un puissant motif de confiance, & un parfait modéle de pénitence. Un puissant motif de confiance, pour ne pas tomber dans le désespoir, quelque éloignés qu'ils puissent être des voyes de Dieu : & un parfait modéle de pénitence, pour ne pas donner dans une dangereuse présomption en comptant sur la miséricorde de Dieu. Car c'est ici que je pourrois bien dire à une ame mondaine, troublée des remords de sa conscience, ce que saint Ambroise dit à l'Empereur Théodose : *Qui secutus es errantem, sequere pœnitentem.* Ce saint Evêque parloit de David ; & moi, mon cher Auditeur, je parle de Magdelaine, & je vous dis : Si vous avez eu le malheur de suivre cette pécheresse dans les égaremens de sa vie, rassurez-vous, puisque toute pécheresse qu'elle étoit, elle n'a pas laissé de trouver grace devant Dieu. Mais d'ailleurs trem- *Ambros.*

blez, si l'ayant suivie dans ses égaremens, vous n'avez pas le courage de la suivre dans son retour. Car que doit-on, & que peut-on espérer de vous, si vous ne profitez pas d'un exemple si touchant, après qu'il a converti tant d'ames endurcies, & s'il ne fait pas sur vous les plus fortes impressions? Magdelaine est la seule qui paroisse dans l'Evangile s'être adressée à Jesus-Christ, sans autre vûe que d'obtenir la rémission de ses péché. Plusieurs, encore charnels, recouroient à lui pour des graces purement temporelles; pour être guéris de leurs maladies, pour être délivrés du démon qui les tourmentoit : mais Magdelaine, déja Chrétienne & d'esprit & de cœur, ne cherche, en cherchant ce Sauveur des hommes, que la guérison de son ame; & convaincue que son péché est son unique & souverain mal, elle ne lui demande point d'autre miracle que celui de sa conversion. Voyons par où elle y parvint, & implorons auparavant le secours du Ciel par l'intercession de la Mere de Dieu. *Ave, Maria.*

C'Est une question qui se présente d'abord, & dont la difficulté fondée sur l'Evangile même, a besoin d'éclaircissement : sçavoir, si les péchés de Magdelaine lui furent remis, parce qu'elle aima beaucoup; ou si elle

aima beaucoup, parce que ses péchés lui avoient été remis. A en juger par les paroles de mon texte, la premiere de ces deux propositions est incontestable; puisque le Sauveur du monde déclare en termes exprès que parce que cette pénitente a beaucoup aimé, beaucoup de péchés lui sont pardonnés : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.* La seconde, quoique contraire en apparence, n'est pas moins certaine, puisque c'est une conséquence nécessaire du raisonnement que fait ensuite le Fils de Dieu, & qu'il tire de la comparaison de deux débiteurs : dont l'un à qui l'on remet plus, se croit plus obligé d'aimer que l'autre à qui l'on a moins remis. D'où Jesus-Christ prétend conclurre, que Magdelaine aimoit donc plus que le Pharisien, parce qu'on lui avoit plus pardonné de péchés : *Quis ergò eum plus diligit ? æstimo, quia is cui plus donavit.* Il est aisé, Chrétiens de concilier ces deux propositions; & pour les réduire à un point de morale où je me renferme, mais qui sera d'une grande instruction, disons avec saint Chrysostome, que l'une & l'autre est également vraie : c'est-à-dire, qu'il est également vrai, & que Magdelaine obtint la rémission de ses péchés parce qu'elle avoit beaucoup aimé, & qu'elle aima beaucoup parce qu'elle avoit obtenu la rémission de ses péchés; ensorte que le pardon

Luc. 7.

Ibidem.

que Jesus-Christ lui accorda, fut tout ensemble & l'effet & le principe de son amour. Pour mieux entendre ma pensée, distinguons un double amour de Dieu ; l'un qui précéde la conversion, l'autre qui la suit; l'un que j'appelle amour pénitent, & l'autre amour reconnoissant ; l'un qui fit rentrer Magdelaine en grace avec Jesus-Christ, & l'autre qui la fit pleinement correspondre à la grace qu'elle avoit reçûe de Jesus-Christ. Appliquez-vous. Magdelaine encore mondaine & pécheresse, lassée de marcher dans la voie de perdition, se sentit touchée tout-à-coup de repentir, mais d'un repentir plein de confiance, & c'est ainsi qu'elle plut au Fils de Dieu. Magdelaine convertie & sensible à l'insigne faveur qu'elle venoit d'obtenir dans le pardon de ses crimes, fut tout-à-coup pénétrée de la plus parfaite reconnoissance, & ne pensa plus qu'à se dévouer pour jamais au Fils de Dieu. Or voilà par où je résous la difficulté que j'ai d'abord proposée. Car je dis que ce fut l'amour pénitent de Magdelaine, qui la réconcilia avec Jesus-Christ ; & j'ajoûte qu'une si prompte réconciliation avec Jesus-Christ excita dans son cœur l'amour reconnoissant qui l'attacha pour toujours à cet adorable & aimable maître. En deux mots, ses péchés lui furent remis, parce qu'elle aima beaucoup de cet amour qu'inspire la vraie

pénitence ; ce sera la premiere partie : & elle aima beaucoup de cet amour qu'inspire la reconnoissance, parce que ses péchés lui avoient été remis, ce sera la seconde partie. L'une justifiera la miséricorde du Sauveur envers Magdelaine : l'autre vous apprendra comment Magdelaine s'acquitta de ce qu'elle devoit à la miséricorde du Sauveur ; & c'est tout mon dessein.

J'Entre dans ma premiere proposition par la pensée de saint Grégoire Pape, & surpris aussi-bien que ce saint Docteur du pouvoir souverain de l'amour de Dieu, & du miracle que l'Evangile aujourd'hui lui attribue, je demande : est-il donc vrai, qu'il n'en coûta à Magdelaine que d'aimer, pour trouver grace devant Jesus-Christ ? Est-il vrai que le seul acte d'amour qu'elle forma, fut après tant de désordres un reméde suffisant pour la guérison de son ame ? Est-il vrai qu'une pécheresse si chargée de crimes, sans autre effort que celui-là & sans autre disposition, mérita d'être pleinement & parfaitement justifiée ? Oui, Chrétiens, il est vrai ; & non seulement vrai, mais même de la foi. Parce qu'elle aima beaucoup, beaucoup de péchés, c'est-à-dire, dans le langage de l'Ecriture, tous ses péchés lui furent remis : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit*

I. PARTIE.

Luc. 7.

multùm. Mais il ne s'ensuit pas du reste, que le Fils de Dieu en lui pardonnant, ait été prodigue de sa grace: il ne s'ensuit pas, qu'il l'ait donnée à vil prix, ni que sa bonté l'ait fait relâcher de ses droits aux dépens de sa justice. Car je prétends, & voilà par où je veux consoler les pécheurs, en leur faisant connoître le don de Dieu & en justifiant la miséricorde du Sauveur: je prétends que ce seul amour formé dans le cœur de Magdelaine au moment qu'elle connut Jesus-Christ, fut la satisfaction la plus entiere que Jesus-Christ pût attendre d'un cœur contrit & humilié. Je prétends, que sans y rien ajoûter, cette satisfaction seule pesée dans la balance du sanctuaire, eut une juste proportion avec le pardon que Jesus-Christ lui accorda. Entrons, mes chers Auditeurs, dans les sentimens de cette illustre pénitente. Développons s'il est possible, ce qu'opéra dans elle l'esprit divin au moment de sa conversion. Mesurons toute la grandeur & toute l'étendue de ce parfait amour de Dieu qui la sanctifia: & voyons si la facilité du Sauveur du monde à la recevoir & à lui remettre ses péchés, préjudicia en aucune sorte aux régles les plus exactes & les plus sévéres de la pénitence.

Pour cela, Chrétiens, je distingue & je vous prie de distinguer avec moi quatre cho-

ses, que l'Evangile nous fait expressément remarquer dans Magdelaine; son péché, la source de son péché, la matiere de son péché, & le scandale de son péché. Son péché, qui fut sa vie déréglée & dissolue; la source de son péché, qui fut la foiblesse & le malheureux penchant de son cœur; la matiere de son péché, qui fut son luxe & ses sensualités criminelles; enfin le scandale de son péché, qui fut le dangereux & funeste exemple qu'elle avoit donné à toute la ville de Jérusalem: *Mulier in civitate peccatrix*. Or voilà par un effet bien surprenant, à quoi remédia tout-à-coup l'amour qu'elle conçut pour Jesus-Christ: je veux dire, que ce saint amour expia son péché, que ce saint amour purifia la source de son péché, que ce saint amour consacra à Dieu la matiere de son péché, & qu'enfin il répara le scandale de son péché. Il expia son péché, en rétablissant dans le cœur de Magdelaine l'empire de Dieu, que le péché y avoit détruit. Il purifia la source de son péché, en tournant toute la sensibilité & toute la tendresse de Magdelaine vers Jesus-Christ; objet digne d'être souverainement aimé. Il consacra à Dieu la matiere de son péché, en inspirant à Magdelaine la pensée de répandre sur les pieds de Jesus-Christ un parfum précieux, & lui faisant trouver jusques dans son luxe de quoi honorer son

Luc. 7.

Dieu, & dans sa vanité même de quoi lui faire un sacrifice. Et il répara le scandale de son péché, en déterminant Magdelaine à changer de vie par une conversion éclatante. N'ai-je donc pas raison de dire que ce seul amour fut une pénitence complette; & une pénitence si efficace, que la miséricorde du Sauveur, si j'ose parler de la sorte, ne put même y résister? Reprenons par ordre chaque article, & suivez-moi, je vous prie, avec attention.

Son péché fut le libertinage de ses mœurs. Ne disons rien de plus, & tenons-nous-en à l'Evangile qui est notre régle. Il nous marque seulement en général que Magdelaine étoit pécheresse : cela nous doit suffire ; & le respect dû à cette pénitente encore plus célébre par son changement qu'elle ne se rendit fameuse par son désordre, ne nous permet pas de nous expliquer davantage : *Mulier in civitate peccatrix.* *Luc. 7.*

Cette digression regarde le Sermon de l'impureté. Si dans un autre discours j'ai parlé plus en détail de ce péché, c'est des paroles toutes pures de saint Paul que je me suis servi. J'ai crû qu'étant consacrées, je pouvois à l'exemple de ce grand Apôtre les employer dans un auditoire Chrétien : & ceux qui m'ont entendu, sçavent avec quelle réserve, toute consacrées qu'elles sont, bien loin d'en développer tout le sens, je n'ai fait que l'effleurer. Quand saint Paul avec une entiere liberté re-

prochoit aux fidéles certains vices énormes, ou quand il tâchoit à leur en imprimer l'horreur par le dénombrement & la peinture qu'il leur en faisoit, il se contentoit de les prévenir, en leur disant, Plût à Dieu, mes Freres, que vous voulussiez un peu supporter mon imprudence! & supportez-la, je vous prie: car vous sçavez le désir ardent que j'aurois, de vous voir tous dignes d'être présentés à Jesus-Christ comme une vierge sans tache: *Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ meæ! sed & supportate me: æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo.* II. Cor. 11. J'ai usé de la même précaution; & quoiqu'indigne de me comparer à cet homme apostolique, Dieu m'est témoin que le même zéle m'a porté à vous faire les mêmes reproches ou les mêmes remontrances. Confondez-moi, Seigneur, si j'oublie jamais la fin pour laquelle vous m'avez confié la grace de votre Evangile. Or non seulement les Chrétiens de ces premiers tems ne s'offensoient pas de ce que saint Paul leur représentoit avec tant de force & sans nul adoucissement; mais persuadés de l'importance & de la nécessité de cette instruction, ils la recevoient avec une docilité parfaite; ils en étoient édifiés, touchés, pénétrés ou d'une sainte componction s'ils y avoient part, où d'une crainte salutaire, s'ils

étoient encore dans l'innocence. J'avois droit de croire que je trouverois dans vous les mêmes diſpoſitions, & qu'une morale que ſaint Paul avoit crû bonne pour le ſiécle de l'Egliſe naiſſante, c'eſt-à-dire, pour le ſiécle de la ſainteté, pouvoit l'être encore à plus forte raiſon pour un ſiécle auſſi corrompu & auſſi perverti que le nôtre. Je me ſuis trompé ; ce ſiécle tout corrompu qu'il eſt, a eu ſur cela plus de délicateſſe que celui de l'Egliſe naiſſante. Ce que j'ai dit n'a pas plû au monde; & Dieu veuille que le monde en me condamnant, ait au moins gardé les meſures de reſpect, de Religion, de piété, qui ſont dûes à mon miniſtére : car pour ma perſonne, je ſçais que rien ne m'eſt dû. Trop heureux, ſi me voyant condamné du monde, je pouvois eſpérer d'avoir confondu le vice & glorifié Dieu ! Trop heureux, ſi la cenſure du monde n'a rien fait perdre à ce que j'ai dit, de ſon efficace & de ſon utilité; & s'il y a eu des ames, qui comme les premiers Chrétiens en ayent été non ſeulement inſtruites, mais converties ! Ce qui plaît au monde, n'eſt pas toujours le meilleur ni le plus néceſſaire pour le monde. Ce qui lui déplaît eſt ſouvent la médecine, qui toute amére qu'elle peut être, le doit guérir. Se choquer de ſemblables vérités & s'en ſcandaliſer, c'eſt une des marques les plus évidentes du beſoin qu'on en a. S'en

édifier & ſe les appliquer, c'eſt la preuve la plus certaine d'une ame ſolide, qui cherche le Royaume de Dieu. Mais c'eſt à vous, Seigneur, à faire le diſcernement, & de ceux qui en ont abuſé, & de ceux qui en ont profité. Vous êtes le ſcrutateur des cœurs; & vous ſçavez que ce n'eſt point pour ma juſtification que je m'en explique ici, mais pour l'honneur de votre parole. Qu'importe que je ſois condamné? mais il importe, ô mon Dieu, que votre parole ſoit reſpectée. Revenons à notre ſujet.

Le péché de Magdelaine fut le libertinage de ſes mœurs; ou pour comprendre ſous des termes moins odieux tous les déſordres auſquels elle s'abandonna, quand Dieu par une juſte punition l'abandonna à elle-même & à ſes propres déſirs, diſons que ſon péché fut & ſon orgueil & ſon amour propre; que ce fut, & une idolâtrie ſecrette de ſa perſonne, & une ambition criminelle d'être non-ſeulement aimée, mais adorée. En effet, dit Zenon de Vérone, elle ne fut libertine, que parce qu'elle fut vaine, & parce qu'elle s'aima avec excès. Mais l'amour divin qui toucha ſon cœur, ſçut bien venger Dieu de l'un & de l'autre. Car à cet amour propre qui l'aveugloit, il ſubſtitua une ſainte haine d'elle-même; & au lieu de cet orgueil dont elle avoit fait ſa paſſion dominante, il lui inſpira la plus profonde humilité.

Elle aima, *Dilexit*; & par une conféquence néceffaire elle commença à fe haïr. Car comment auroit-elle pû aimer fon Dieu, & ne fe haïr pas elle-même? Aimant ce Dieu de pureté & de fainteté, & ne voyant dans elle que corruption & que défordre, comment auroit-elle pû fe défendre de concevoir pour elle même, non-feulement du mépris, mais de l'horreur; & comment avec cette horreur d'elle-même n'auroit-elle pas dès-lors pratiqué ce qui fembloit ne devoir être que pour les ames parfaites, mais ce qu'elle jugea convenir bien mieux à une pécherefle qu'à tout autre, fçavoir le renoncement à foi-même, le détachement de foi-même, la mort à foi-même? Comment, dis-je, n'auroit-elle pas été remplie de ces fentimens, puifqu'éclairée des lumiéres de la grace elle fe regarda comme un monftre devant Dieu; comme une créature infidelle, qui n'avoit jamais connu Dieu, ou qui l'ayant connu ne lui avoit jamais rendu la gloire qui eft dûe à Dieu; comme une créature rebelle, qui fi long-tems avoit fait une profeffion ouverte de violer toutes les loix de Dieu, qui par une vie licentieufe avoit infolemment outragé Dieu, qui dans fa perfonne avoit prophané tous les dons de Dieu, qui par l'abus le plus puniffable s'étoit fervi contre Dieu même des avantages qu'elle avoit reçûs de Dieu?

Elle aima, *Dilexit*; & du moment qu'elle aima, elle cessa d'avoir ces soins excessifs d'une beauté fragile, dont elle s'étoit toujours occupée. Voyez-la aux piés de Jesus-Christ, les cheveux épars, le visage abattu, les yeux baignés de larmes. Voilà ce que l'Evangile nous présente comme un modéle de l'amour propre anéanti. Pense-t-elle encore dans cet état à ce qui la peut rendre plus agréable? Craint-elle à force de pleurer, de ternir & de défigurer son visage? A-t-elle sur cela dans la douleur que lui cause son péché, la moindre inquiétude? Non, non, mes Freres, dit saint Grégoire Pape, ce n'est plus là ce qui la touche. Que ce visage, disoit la bienheureuse Paule, détrompée du monde, & animée d'un vrai désir de satisfaire à Dieu: que ce visage dont j'ai été idolâtre, & que tant de fois contre la loi de Dieu je me suis efforcée d'embellir par de damnables artifices, soit couvert d'un éternel opprobre: *Turpetur facies illa, quam toties contra Dei præceptum cerussa & purpurisso depinxi.* Remarquez, Mesdames, ces paroles de saint Jerome; & si vous êtes Chrétiennes, ne préférez pas au sentiment de ce grand homme qui est le sentiment de tous les Peres, l'erreur d'une fausse conscience qui vous séduit: *Facies illa quam toties contra Deì præceptum cerussa & purpurisso depinxi*; ce visage que

Hierm.

tant de fois j'ai voulu déguiser par des couleurs empruntées, à qui tant de fois j'ai donné un faux lustre malgré les défenses & contre la volonté de mon Dieu. Ainsi en jugea Magdelaine convertie. Ah ! que cette grace périssable soit pour jamais effacée ; que ces yeux deviennent comme deux fontaines, pour arroser la terre de mes larmes ; que ces cheveux, sujet ordinaire de ma vanité, ne servent plus qu'à mon humiliation ; que cette chair soit désormais une victime de mortification & d'austérité. Bien loin de s'aimer soi-même elle voudroit pouvoir se détruire ; & parce que Dieu ne lui permet pas cette destruction volontaire d'elle-même, elles 'offre du moins à lui comme une hostie vivante, pour lui être & plus long-tems, & plus souvent immolée.

Elle aima, *Dilexit* ; & parce qu'elle aima, elle voulut faire à Dieu une réparation solemnelle & comme une amende honorable de tous les attentats de son orgueil. Prosternée aux piés de Jesus-Christ, elle se souvint combien elle avoit été jalouse d'avoir dans le monde des adorateurs ; c'est-à-dire, des hommes nés, ce semble, pour elle ; des hommes non seulement fols & insensés, mais sacriléges & impies pour elle, des hommes prêts pour elle à renoncer au culte de leur Dieu, prêts à lui sacrifier leur liberté, leur repos, leurs

biens, c'eſt trop peu, leur conſcience & leur ſalut : car l'ambition d'une femme mondaine va juſques-là. Les Iſraëlites irritoient le Dieu de leurs Peres, en ſacrifiant à des idoles de bois & de pierre : *Et in ſculptilibus ſuis ad æmulationem eum provocaverunt :* & cette femme pécheresſe l'avoit outragé & comme piqué de jalouſie, en lui oppoſant dans ſa perſonne une idole de chair. Elle ſe ſouvint des piéges qu'elle avoit dreſſés à l'innocence des ames, des ruſes qu'elle avoit employées pour les ſéduire, des charmes dont elle avoit uſé pour les corrompre, des paſſions qu'elle avoit fait naître dans les cœurs : elle s'en ſouvint ; & Dieu lui ouvrant les yeux, elle crut voir au milieu des flammes de l'enfer, diſons mieux, elle y vit en eſprit, mais avec effroi, des pécheurs ſans nombre qu'elle avoit précipités dans une éternelle damnation. Tant de commerces dont l'indiſcrette familiarité avoit été entre eux & elle le lien des plus mortelles habitudes ; tant de converſations, dont la licence leur avoit fait perdre toute pudeur ; tant de libertés contre leſquelles ſa conſcience par mille remords, mais tous inutiles, avoit ſi ſouvent réclamé ; tant de cajolleries dans les diſcours, tant d'immodeſties dans les actions ; que dirai-je ? tant d'autres choſes qu'elle ſçavoit avoir été de ſa part les dangereuſes amorces des déſordres d'autrui ; tout

Pſal 77.

cela lui revint à l'esprit ; & ce seul désir de plaire, dont elle n'avoit jamais compris les pernicieuses conséquences; ce désir de plaire qu'elle avoit jusques-là compté pour rien, lui parut comme un abysme, mais un profond & affreux abysme, qui selon l'expression du Saint-Esprit, l'attirant dans d'autres abysmes l'avoit conduite aux dernieres extrémités. Voilà ce que son amour, je dis un amour tout sacré, lui fit connoître ; voilà sur quoi elle se confondit mille fois elle-même. Ah! dit-elle à son Dieu dans la ferveur de la plus sainte contrition, n'ai-je donc été, Seigneur, jusqu'à présent dans le monde que pour vous y faire la guerre, que pour arrêter les conquêtes de votre grace, que pour y être l'ennemie déclarée de votre gloire ? N'ai-je donc vécu, que pour perdre ce que vous vouliez sauver, que pour détruire l'ouvrage de votre Rédemption, que pour faire périr des ames que vous êtes venu chercher & qui vous ont déja couté si cher ? Mais que puis-je faire désormais autre chose, ô mon Dieu, que de vous aimer, autant que je me suis aimée moi-même ; que de m'étudier à vous plaire, autant que j'ai eu le malheur de plaire à d'autres qu'à vous ? Par où puis-je mieux vous dédommager de tant d'injustices commises contre vous & de tant de crimes, que par cet amour sincére & pur dont j'ai

commencé à connoître le prix inestimable ?

Elle aima, *Dilexit* ; & toutes ces injustices furent expiées ; elle aima, & tous ces crimes lui furent pardonnés. Ne concluez pas de-là, pécheurs qui m'écoutez, que notre Dieu est donc un Dieu bien facile & bien indulgent : cette conclusion dans le sens que vous l'entendez, seroit une erreur ; & cette erreur vous pourroit être plus funeste, que votre libertinage même. Mais concluez de-là, que l'amour de Dieu a donc une vertu supérieure à tout ce que nous en concevons. Concluez de-là, que l'amour de Dieu est donc aussi fort que la mort même, je veux dire, aussi méritoire & aussi agreable à Dieu que le martyre. Concluez de-là, que l'amour de Dieu est donc aussi saint & aussi sanctifiant que le baptême. Concluez de-là, qu'en comparaison de l'amour de Dieu, toute satisfaction de l'homme pécheur est donc peu efficace ; & que séparée de l'amour de Dieu, elle n'est même de nulle valeur : c'est de quoi je conviendrai avec vous. Mais aussi serez-vous obligés de convenir avec moi, que peu de pécheurs aiment donc Dieu, comme l'a aimé Magdelaine, jusqu'à la haine d'eux-mêmes, jusqu'au renoncement à eux-mêmes ; & par conséquent, que peu de pécheurs, en pensant même se convertir à Dieu, aiment sincérement Dieu, puisqu'aimer Dieu sans se haïr

ſoi-même, ſans ſe renoncer ſoi-même, c'eſt l'aimer & ne l'aimer pas.

Non ſeulement l'amour de Dieu expia le péché de Magdelaine, mais il en purifia la ſource. Cette ſource étoit ſon cœur, un cœur ſenſible & tendre. Or pour le purifier, elle aima, *Dilexit*: mais elle aima, dit ſaint Auguſtin, celui qui ne peut être trop ſenſiblement ni trop tendrement aimé; & par là elle ſe fit de ſa ſenſibilité même & de ſa tendreſſe un mérite & une vertu. Elle comprit que ce n'étoit pas en vain que Dieu lui avoit donné un cœur tendre : que ce cœur étoit fait pour lui; & que ſi juſqu'alors il avoit été dans le trouble, ce n'étoit point parce qu'il étoit tendre, mais parce qu'il étoit tendre pour qui il ne le devoit pas être. Elle ne crut pas qu'un cœur converti dût être un cœur ſec, un cœur dur, un cœur froid & indifférent. Bien loin de le croire, elle ſuppoſa & avec raiſon, que pour être un cœur converti, il falloit que ce fût un cœur ardent, un cœur zélé, un cœur affectueux, un cœur capable d'être émû & touché; & trouvant dans ſon propre cœur toutes ces qualités, elle jugea qu'elle ne devoit plus les faire ſervir qu'à aimer avec plus de tendreſſe le Dieu même de qui elle les avoit reçûes, & pour qui elle n'avoit eu juſques-là que trop d'inſenſibilité. Comme cette tendreſſe ainſi rectifiée lui pouvoit

voit être d'un excellent uſage pour ſa pénitence, au lieu de la combattre elle s'efforça de l'augmenter : & de même que dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, à meſure que la foi s'établiſſoit ſur les ruines du paganiſme, on ne détruiſoit pas les temples dédiés aux Idoles, mais on les purifioit en les employant au culte du vrai Dieu; auſſi l'amour de Dieu prenant poſſeſſion du cœur de cette pécheresſe, n'en détruiſit pas le tempérament, mais le corrigea; ne lui ôta pas le penchant qu'elle avoit à aimer, mais la mit en état d'aimer ſûrement, en la faiſant aimer ſaintement. Ce cœur de Magdelaine avoit été, ſelon la figure de l'Apôtre, l'olivier ſauvage, qui n'avoit produit que des fruits de malédiction; mais par la divine charité qui y fut entée, il devint l'olivier franc, qui ne porta plus que des fruits de grace & de ſalut. Ah! mon Dieu que votre providence eſt aimable, de nous avoir ainſi facilité la plus auſtére de toutes les vertus, qui eſt la pénitence! Qu'il y a de douceur dans votre ſageſſe, d'avoir tellement diſpoſé les choſes, que ſans changer de naturel, & avec le même cœur que vous nous avez donné en nous formant, de pécheurs nous puiſſions devenir juſtes, & de charnels des hommes parfaits & ſpirituels! Si pour nous convertir à vous, il falloit nous anéantir & ceſſer d'être ce que

nous ſommes, cet anéantiſſement de nous-mêmes, quelque néceſſaire qu'il fût d'ailleurs, nous effrayeroit : mais votre grace toute-puiſſante s'accommodant à notre foibleſſe, ſe ſert pour notre converſion de notre propre fonds, & nous fait trouver juſques dans nos paſſions le reméde à nos paſſions mêmes; puiſqu'il n'y en a aucune, qui purifiée par votre amour, ne puiſſe contribuer à notre ſanctification.

Allons encore plus avant. L'amour de Dieu après avoir expié le péché de Magdelaine, après en avoir purifié la ſource, en conſacra la matiere. J'appelle la matiere de ſon péché, tout ce qui ſervoit à ſes plaiſirs & à ſon luxe. C'étoit une femme voluptueuſe. Elle avoit aimé les parfums, & tout ce qui flatte les ſens. Les aima-t-elle toujours après ſa converſion? Vous le ſçavez, puiſque par un effet viſible de la prédiction du Sauveur du monde, ce qu'elle fit chez le Phariſien, & ce qui ſembla n'être qu'un mouvement paſſager de ſa piété, ſe publie encore aujourd'hui à ſa gloire, par tout où l'Evangile de Jeſus-Chriſt eſt annoncé. Non, non, dit-elle, dans l'heureux moment qu'elle ſentit l'impreſſion de la grace & de l'amour de ſon Dieu, il ne m'appartient plus de chercher les délices de la vie. Cela convient mal à une péchereſſe, & encore plus mal à une péchereſſe péniten-

te. Faut-il donc des délices pour un corps, qui n'a mérité que des feux éternels? Faut-il des parfums pour une chair, qui jusques à présent n'a été qu'une chair de péché, & qui dans le tombeau sera bientot un sujet de pourriture? N'est-il pas plus juste, Seigneur, que ce corps, que cette chair, que tout ce qui les a révoltés contre votre loi, vous soit consacré, & que j'emploie maintenant pour vous ce que tant de fois j'ai prodigué pour moi-même? En effet touchée de ce sentiment, elle apporte avec elle un parfum précieux & exquis, elle le répand sur les pieds adorables de Jesus-Christ, elle les essuye de ses cheveux, elle les arrose de ses larmes. Ainsi, reprend saint Grégoire Pape, elle trouva dans son luxe même de quoi honorer le Fils de Dieu, & dans sa vanité de quoi lui faire un agréable sacrifice: *Et quot in se invenit oblectamenta, tot de se obtulit holocausta.* Gregor. Voilà, Femmes du monde, une pénitence solide: sacrifier à Dieu ce qui a été la matiere du péché. Car être convertie, & cependant être aussi mondaine & aussi vaine que jamais; être dans la voie de la pénitence, & cependant être aussi esclave de son corps, aussi adonnée à ses aises, aussi soigneuse de se procurer les commodités de la vie; réduire tout à des paroles, à des maximes, à de prétendues résolutions, c'est une chimére; & compter alors

sur sa pénitence, c'est s'aveugler soi-même, & se tromper.

A Dieu ne plaise, Mesdames, que je veuille examiner ici & vous marquer tout ce que la pénitence doit réformer dans vos personnes ; outre que ce détail iroit trop loin, peut-être en feriez-vous encore le sujet de votre censure. Toutefois c'est dans ce détail, que sont entrés les Peres de l'Eglise, & même les Apôtres, quand ils se sont appliqués à régler les mœurs. Comme ils travailloient à former une Religion pure, sainte, exempte de tache, ils n'ont point estimé que cette morale fût au-dessous de la dignité de leur ministére. Car c'est pour cela que saint Paul, cet homme ravi jusques au troisiéme ciel, & qui avoit appris de Jesus-Christ même ce qu'il enseignoit aux fidéles, faisoit aux femmes chrétiennes des leçons touchant la modestie & la simplicité des habits : les obligeant sur ce point à une régularité, contre laquelle l'esprit du monde ne prescrira, ni ne prévaudra jamais ; leur spécifiant les choses en particulier à quoi il vouloit qu'elles renonçassent, & ne croyant pas ce dénombrement indigne de ses soins Apostoliques. Mais je ne veux pas aujourd'hui descendre jusques-là. Je veux que vous en soyez vous-mêmes les juges. Je veux que vous considérant vous-mêmes, vous reconnoissiez sincérement & de bonne foi ce qu'il

y a dans l'extérieur de vos personnes à corriger & à retrancher. Je veux que devant Dieu vous vous demandiez à vous-mêmes, si ce luxe qui croît tous les jours, si cette superfluité d'ajustemens & de parures toujours nouvelles, s'accorde bien avec l'humilité de la pénitence. Et si vous me répondiez que ce ne sont point là des crimes, & qu'à la rigueur il n'y a rien en tout cela qu'on puisse traiter de péché ; après vous avoir conjurées de vous défaire de cet esprit intéressé qui réduit tout à la rigueur du précepte, & qui s'en tient précisément à l'obligation de la loi, esprit peu chrétien, esprit même dangereux pour le salut : Qui doute, vous dirois-je, sans hésiter, que Dieu ne condamne ce qui constamment & de votre aveu sert au moins d'attrait au péché, ce qui excite les passions impures, ce qui entretient la mollesse, ce qui inspire l'orgueil ? De si pernicieux effets peuvent-ils partir d'une cause innocente & indifférente ? Qui doute par cette raison, & même indépendamment de cette raison, que tout cela ne doive être la matiere du sacrifice que vous devez à Dieu comme pécheresses ? Car détrompez-vous aujourd'hui, ajoûterois-je, de l'erreur où vous pourriez être, que la pénitence ne doive sacrifier à Dieu que ce qu'il y a d'essentiellement criminel. Non, il n'en est pas ainsi. C'est par le retranchement des choses permi-

ſes, qu'on répare les péchés commis dans les choſes défendues. C'eſt par le renoncement à la vanité, qu'on expie l'iniquité. Sans cela, quelques meſures que vous preniez en vous convertiſſant à Dieu, Dieu n'eſt point ſatisfait de vous. Voilà comment je vous parlerois. Mais j'ai quelque choſe de plus fort encore & de plus touchant à vous dire : & quoi ? aimez comme a aimé Magdelaine, & tous ces ſacrifices de votre amour propre qui vous paroiſſent ſi difficiles ne vous couteront plus rien. On vous en a parlé cent fois; mais ç'a été inutilement & ſans fruit, ſi l'on n'a pas été juſques à la ſource. On vous a apporté des raiſons convaincantes & ſans replique, pour vous obliger à quitter ce luxe prophane; mais en vain, parce que l'eſprit corrompu du monde, par d'autres raiſons apparentes, vous obſtinoit à le défendre. On n'a pas beaucoup gagné, quand on a ôté à une ame mondaine, ou pour mieux dire, quand on lui a arraché certains dehors de vanité, à quoi elle étoit attachée. Car ſi ce ſacrifice n'eſt animé par le principe de l'amour de Dieu, elle reprendra bientôt tous ces dehors de la vanité humaine, & retombera dans ſon premier dégoût de la piété. Mais allumez, diſoit ſaint Philippe de Neri, allumez dans le cœur d'une pechereſſe ce feu divin que Jeſus-Chriſt eſt venu répandre ſur la terre; & ce feu, ou même une

étincelle de ce feu, aura dans peu tout consumé. Toute pécheresse qu'est cette mondaine, faites-lui bien connoître Dieu, donnez-lui du zéle pour Dieu, apprenez-lui à aimer Dieu, & elle ne tiendra plus à rien: bien loin de refuser tout ce que vous exigerez d'elle pour une parfaite conversion, elle s'y portera d'elle-même, elle vous préviendra, elle en fera plus que vous ne voudrez, elle ira au delà des bornes, & souvent il faudra de la prudence pour la modérer. Agissant par ce grand motif de l'amour de Dieu, elle ne comptera pas même pour quelque chose tout ce que son cœur lui inspirera; elle ne s'en applaudira point comme d'un triomphe; & pour quelques pas qu'elle aura faits dans les voies de la perfection chrétienne, elle ne se croira pas déja parfaite. Au contraire, elle se reprochera sans cesse de donner si peu à Dieu, elle se confondra d'avoir eu tant de peine à s'y résoudre, elle s'étonnera qu'il veuille bien s'en contenter. Ainsi par son amour elle expiera comme Magdelaine son péché, elle purifiera la source de son péché, elle consacrera la matiere de son péché, enfin elle réparera le scandale de son péché.

Le scandale du péché, ce sont les pernicieux exemples que donne le pécheur, & c'est ce que Magdelaine eut à réparer. C'étoit une pécheresse connue dans toute la ville par sa

vie mondaine & déréglée: mais elle aima, *Dilexit*; & déformais, autant qu'elle s'étoit déclarée pour le monde, autant voulut-elle se déclarer pour Jesus-Christ. Elle ne chercha point à lui parler en secret; elle voulut que ce fût au milieu d'une nombreuse assemblée. Elle ne craignit point ce qu'on en diroit; au contraire, elle voulut que le bruit s'en répandît de toutes parts. Elle prévit tous les raisonnemens qu'on feroit, toutes les railleries qu'elle s'attireroit, & c'est justement ce qui l'engagea à rendre son changement public : pourquoi ? afin de glorifier Dieu par sa pénitence, autant qu'elle l'avoit deshonoré par son désordre; afin de gagner à Dieu autant d'ames par sa conversion, qu'elle en avoit perdu par son libertinage; afin de se mieux confondre & de se mieux punir elle-même par cette confusion, de tous les faux éloges & de tous les hommages qu'elle avoit reçûs & goûtés avec tant de complaisance. C'est pour cela qu'elle entre dans la maison de Simon le Pharisien remplie d'une sainte audace. Elle n'avoit rougi de rien lorsqu'il s'agissoit de satisfaire sa passion; & maintenant elle ne rougit de rien lorsqu'il s'agit de faire au Dieu qu'elle aime une solemnelle réparation. On l'avoit vûe dominer dans les compagnies, & maintenant elle veut qu'on la voye prosternée en posture de suppliante.

On avoit été témoin du soin qui l'avoit si long-tems occupée, de se parer & de s'ajuster, de se conformer aux modes & d'en imaginer de nouvelles; & maintenant elle veut qu'on soit témoin du mépris qu'elle en fait. Elle le veut; & ne le vouloir pas comme elle, c'est n'être pas pénitent comme elle; & ne l'être pas comme elle, c'est ne le point être du tout. Car je ne me persuaderai jamais qu'une ame vraiement pénitente, c'est-à-dire, une ame vraiement touchée d'avoir quitté Dieu, ait honte du service de Dieu, & qu'elle ne cherche pas au contraire à lui rendre dans son retour toute la gloire qu'elle lui a fait perdre dans son égarement. Je ne me persuaderai jamais qu'une ame vraiement pénitente, c'est-à-dire, vraiement sensible à la ruine spirituelle de tant de pécheurs qu'elle a précipités dans le crime, manque de zéle pour les en retirer, après qu'elle n'a pas manqué d'adresse pour les y engager; qu'elle ne tâche pas à les ramener dans les voies du salut, après qu'elle les a conduits dans les voies de l'iniquité. *Docebo iniquos vias tuas* : Ah *Psal. 50.*
Seigneur, s'écrioit David, j'ai scandalisé votre peuple; mais ma consolation est que ce scandale n'est pas sans reméde: mon exemple le détruira; & en reprenant vos voies, je les enseignerai à ceux que j'en ai éloignés : ma pénitence sera une leçon pour eux, &

quand ils me verront retourner à vous, ils apprendront eux-mêmes à y revenir : *Docebo iniquos vias tuas, & impii ad te convertentur.* Enfin, je ne me persuaderai jamais qu'une ame vraiement pénitente, c'est-à-dire, une ame bien détrompée des bagatelles du monde, craigne encore les discours du monde, & qu'elle ne se fasse pas plutôt un devoir de venger Dieu de la vaine estime qu'elle a tant recherchée dans le monde, par les reproches qu'elle peut avoir à soutenir de la part du monde même. Non pas que j'ignore qu'il faut de la fermeté pour s'élever de la sorte au-dessus du monde, & pour s'exposer à toute la malignité de ses jugemens : mais voilà le mérite d'une parfaite pénitence, & c'est en quoi je l'ai fait consister. Ainsi beaucoup de péchés furent remis à Magdelaine, parce qu'elle aima beaucoup d'un amour pénitent ; & elle aima beaucoup d'un amour reconnoissant, parce que beaucoup de péchés lui avoient été remis : c'est la seconde partie.

II. PARTIE. DE tous les sentimens dont le cœur de l'homme est capable, il n'y a selon l'ingénieuse & solide réflexion de S. Bernard, que l'amour de Dieu, par où l'homme puisse rendre en quelque maniere, si l'on ose ainsi parler, la pareille à Dieu ; & c'est le seul acte de Religion en vertu duquel, tout foibles que nous

ſommes, nous puiſſions ſans préſomption prétendre quelque ſorte d'égalité dans le commerce que nous entretenons avec Dieu. En tout autre ſujet, ce réciproque de la créature à l'égard de ſon créateur ne nous peut convenir. Par exemple, quand Dieu me juge, je ne puis pas entreprendre pour cela de le juger ; quand il me commande, je n'ai pas droit de lui commander ; mais quand il m'aime, non ſeulement je puis, mais je dois l'aimer. A tous les autres attributs qui ſont en Dieu & qui ont du rapport à moi, je réponds par quelque choſe de différent, ou pour mieux dire, par quelque choſe d'oppoſé à ſes attributs mêmes. Car j'honore la ſouveraineté de Dieu par ma dépendance, ſa grandeur par l'aveu de mon néant, ſa puiſſance par le ſentiment de ma foibleſſe, ſa juſtice par ma crainte & par mon reſpect ; & ſi là-deſſus j'avois la moindre penſée de m'égaler à lui, ce ſeroit l'outrager & me rendre digne de ſes plus rigoureuſes vengeances. Mais quand j'aime Dieu parce qu'il m'aime, & que je veux lui rendre amour pour amour, bien loin qu'il s'en offenſe, il s'en fait honneur, & il trouve bon que je m'en faſſe un mérite. Je puis donc en cela ſeul ſans témérité me meſurer, pour ainſi dire avec Dieu ; & quelque diſproportion qu'il y ait entre Dieu & moi, j'ai par cet amour, non pas de quoi ne devoir rien à Dieu, mais

de quoi lui payer exactement ce que je lui dois. Car je ne puis rien lui devoir au-delà de cet amour ; & en lui payant ce tribut, j'accomplis envers lui toute justice : c'est-à-dire, que comme tout Dieu qu'il est, il ne peut rien faire de plus avantageux pour moi, que de m'aimer, aussi de ma part ne peut-il rien exiger de plus parfait, ni de plus digne de lui, que mon amour.

Ainsi raisonnoit saint Bernard ; & voilà, Chrétiens, par où Magdelaine trouva le secret de témoigner à Jesus-Christ sa reconnoissance après en avoir obtenu la rémission de tous ses crimes. Elle aima, & elle aima beaucoup, *Dilexit multùm.* Dans les ames lâches, remarquez ceci, s'il vous plaît ; c'est une vérité qui ne vous est peut-être que trop connue par la malheureuse expérience que vous en avez faite & que vous en faites tous les jours : dans les ames lâches cette vûe des péchés remis ne produit, ou qu'une fausse sécurité, ou qu'une oisive tranquilité. Je m'explique. On s'applaudit intérieurement, & Dieu veuille qu'on ne s'y trompe pas, on se félicite d'être déchargé par le Sacrement de pénitence, d'un fardeau dont la conscience sentoit tout le poids, & sous lequel elle gémissoit. Parce qu'on a entendu de la bouche du Ministre ces paroles consolantes, *Remittuntur tibi peccata*, vos péchés vous sont

pardonnés, on s'en croit abſolument quitte. Au lieu de ſuivre la régle du Saint-Eſprit, & de craindre pour les péchés même pardonnés, parce qu'en effet dans cette vie on ne peut jamais s'aſſurer qu'ils le ſoient, on eſt en paix ſur celui qui peut-être ne l'eſt pas: & ſuppoſé qu'il le fût, au lieu de faire les derniers efforts, pour reconnoître la grace ineſtimable de ce pardon; au lieu de dire comme David, *Quid retribuam Domino*, que rendrai-je au Seigneur: au lieu d'imiter ce Roi pénitent, & de chercher comme lui avec un ſaint empreſſement & un ſaint zéle à s'acquitter auprès de Dieu d'une obligation auſſi eſſentielle que celle là, on vit dans un repos ſouvent beaucoup plus dangereux que tous les troubles dont peut être ſuivie la pénitence d'une ame ſcrupuleuſe & timorée. Il ſemble que cette grace de l'abſolution dont on ſe flatte, n'ait point d'autre effet que de mettre le pécheur en état de vivre avec plus de liberté; & par une ingratitude qui n'a point d'exemple, parce qu'on oſe compter ſur la miſéricorde de Dieu, & qu'on penſe l'avoir éprouvée, on ſe croit en droit d'être moins occupé du ſoin de lui plaire, & du regret de lui avoir déplû. Ainſi l'on regarde la rémiſſion de ſes péchés comme un ſoulagement, & non comme un engagement. On la conſidére par rapport à ſoi, & non par rapport à Dieu. On

Pſ. 115.

veut jouir des fruits qu'elle produit, sans accomplir les devoirs qu'elle impose ; & en goûter la douceur intérieure, sans se mettre en peine des œuvres de pénitence qui en sont les charges. Consultez-vous vous-mêmes, & vous conviendrez que c'est peut-être l'abus le plus commun, & un des relâchemens les plus ordinaires qui se glissent dans la pénitence.

Mais apprenez aujourd'hui, Chrétiens, à vous détromper de ces erreurs. Apprenez ce que doit à Dieu un pécheur converti, & ce que Dieu en attend. Magdelaine vous l'enseignera ; & par les progrès qu'elle fit dans l'amour de son Dieu, elle sera pour vous le plus parfait modéle, non plus d'un amour pénitent, mais d'un amour reconnoissant : *Dilexit multùm.* Il est vrai, Chrétiens, le Sauveur du monde, dans la maison du Pharisien, avoit dit à Magdelaine : Votre foi vous a sauvée, vos péchés vous sont remis, allez en paix. Mais c'est pour cèla même que son amour pour Jesus-Christ n'eut plus de paix, & qu'il lui causa ces ardens & saints transports de reconnoissance, dont elle fut si souvent & si vivement agitée. Parce que ses péchés lui avoient été pardonnés, elle se dévoua par un attachement inviolable à cet homme Dieu, pendant qu'il vécut sur la terre. Parce que ses péchés lui avoient été par-

donnés, elle lui marqua une fidélité héroïque dans le tems de sa passion & de sa mort. Parce que ses péchés lui avoient été pardonnés, elle demeura avec une invincible persévérance auprès de son tombeau. Parce que ses péchés lui avoient été pardonnés, elle le chercha avec toute la ferveur d'une épouse & d'une épouse saintement passionnée quand elle le crut ressuscité. Quatre effets merveilleux de la reconnoissance de Magdelaine; mais auxquels je ne m'arrête, qu'autant qu'ils peuvent se rapporter à votre instruction, & qu'ils doivent vous servir d'exemple. Ecoutez-moi, pécheurs réconciliés & sanctifiés par la grace de votre Dieu. Ecoutez-moi, pécheresses converties & revenues de vos égaremens: vous allez connoître en quoi consiste la perfection de votre état.

Magdelaine convertie n'eut plus désormais d'attachement que pour Jesus-Christ. Vous le sçavez: tant que cet homme-Dieu demeura sur la terre, elle lui parut tellement dévouée, qu'elle sembla ne plus vivre que pour lui. Quelle fut son occupation? elle le suivoit, dit saint Luc, dans la Judée & dans la Galilée, compagne inséparable de ses voyages, lorsqu'il parcouroit les bourgades prêchant le Royaume de Dieu. Que fit-elle de ses biens? elle les employoit pour ce Dieu Sauveur, *Et ministrabat ei de facultatibus* Luc. 8.

suis : trop heureuse, dit saint Chrysostome, de contribuer à l'entretien d'une vie si importante & si nécessaire ; trop heureuse de nourrir celui même à qui elle étoit redevable de son salut ; trop heureuse de le recevoir dans sa maison, & de lui rendre tous les offices de la plus libérale & de la plus affectueuse hospitalité. Où la trouve-t-on plus ordinairement ? aux piés de cet adorable Maître, écoutant sa parole, la méditant, la goûtant :
Luc. 7. *Sedens secùs pedes Domini, audiebat verbum illius.* En vain lui en fait-on des reproches : elle s'en feroit elle-même de bien plus forts, si jamais elle pensoit à rien autre chose qu'à renouveller sans cesse son amour pour ce Dieu de patience & de miséricorde. En vain Marthe se plaint qu'elle la laisse chargée de tous les soins domestiques, pour vacquer uniquement à lui ; tout le reste hors de lui n'est plus rien pour elle, & tout le reste ne lui paroît grand, qu'autant qu'elle peut l'abandonner pour lui. En vain Marthe l'accuse de négliger le service de Jesus-Christ, sous prétexte de s'appliquer à Jesus-Christ même : elle sçait de quelle maniere Jesus-Christ veut être servi ; & mieux instruite que personne de ses inclinations, au lieu de s'empresser comme Marthe à lui préparer des viandes matérielles, elle lui en présente une autre mille fois plus délicieuse, mais que Marthe

ne connoît pas, je veux dire, une protestation toujours nouvelle de sa reconnoissance & de son amour. Or c'est ainsi, comme nous l'apprend saint Chrysostome, qu'en use une ame chrétienne, que Dieu a tirée de l'abîme du péché, quand elle est fidéle à la grace de sa conversion. Son premier soin est de se défaire de mille autres soins superflus, dont le monde l'embarrasse, & qui seroient autant d'obstacles à cette sainte liberté où elle doit être, pour pouvoir dire à Dieu : *Dirupisti vincula mea ; tibi sacrificabo hostiam laudis.* Ps. 115. Vous avez rompu mes liens, Seigneur ; je ne penserai plus qu'à vous offrir tous les jours de ma vie un sacrifice de louanges. Car si j'entreprenois encore de satisfaire à toutes les vaines & prétendues bienséances du monde ; si je m'engageois à remplir cent devoirs imaginaires, qui passent pour devoirs dans le monde, mais dont le monde même est le premier à déplorer & à condamner l'excès ; si je voulois me livrer à tant de distractions qu'attire le commerce du monde, que me resteroit-il pour mon devoir essentiel & capital, qui est de régler ma vie, ensorte que toute ma vie soit un témoignage perpétuel du souvenir que je conserve des miséricordes infinies de mon Dieu & des péchés sans nombre qu'il m'a pardonnés? Si les conversations, si les visites, si les plaisirs même honnêtes, si

le jeu, ſi les promenades partageoient encore mon tems, & que par complaiſance, par foibleſſe, peut-être par une oiſiveté habituelle, je vouluſſe remplir mes jours de ces amuſemens mondains ſans en rien retrancher, comment ma vie ſeroit-elle un ſacrifice de louanges & d'action de graces, tel que Dieu l'attend de moi, & tel que je le lui promis ſi ſolemnellement en me convertiſſant à lui ? Non, non, conclut cette ame dans le ſentiment d'une vive reconnoiſſance, ce n'eſt plus là ce qui me convient : mais me tenir en la préſence de Jeſus-Chriſt comme Magdelaine ; mais écouter comme elle la parole de Jeſus-Chriſt qui m'eſt annoncée ; mais nourrir comme elle Jeſus-Chriſt & le ſoulager dans la perſonne de ſes pauvres ; mais travailler comme elle à lui préparer une demeure dans mon cœur, & le recevoir ſouvent chez moi & dans moi, voilà à quoi je dois me borner. Et pourquoi ce Dieu de bonté, malgré tant de maux que j'ai commis m'a-t-il encore laiſſé des biens, ſi ce n'eſt afin que j'aye en main dequoi racheter mes péchés, & que je contribue par mes aumônes à le faire ſubſiſter lui-même dans ſes membres vivans ? Pourquoi ce Dieu-homme réſide-t-il perſonnellement dans nos temples & ſur nos Autels, ſi ce n'eſt afin que chaque jour, dégagée des penſées du ſiécle, je me faſſe auſſi bien

que Magdelaine un exercice de me tenir à ses piés, de converser avec lui, de lui ouvrir mon cœur, & de lui dire sans cesse comme le Prophéte : *Oblivioni detur dextera mea : adhæreat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.* Ps. 136. Que ma main droite, Seigneur, s'oublie elle-même, & que ma langue demeure attachée à mon palais, si j'oublie jamais les graces dont vous m'avez comblée, & les bénédictions de douceur dont vous m'avez prévenue.

Magdelaine convertie fit plus encore : elle marqua au Sauveur du monde une fidélité héroïque dans le tems même de sa Passion & de sa mort. Ah ! mes Freres, s'écrie saint Chrysostome, le grand exemple, si nous en sçavons profiter, & si nous y faisons toute l'attention qu'il mérite ! Le troupeau de Jesus-Christ s'étoit dispersé, les Apôtres avoient pris la fuite, saint Pierre après sa chûte n'osoit plus paroître, les colonnes de l'Eglise étoient ébranlées, & Magdelaine avec la Mere de Jesus demeuroit ferme & intrépide auprès de la croix. *Stabant autem juxta crucem Jesu mater ejus & Maria Magdalene.* Joan. 19. Magdelaine avec la Mere de Jesus ! Magdelaine auparavant pécheresse, avec Marie Mere de Jesus toujours sainte ! comme si la pénitence avoit alors en quelque sorte égalé l'innocence & participé à ses droits ; comme

s'il y avoit eu entre la pénitence & l'innocence une eſpéce d'émulation ; comme ſi le Fils de Dieu, après Marie pure & exempte de tout péché, n'avoit point trouvé d'ame plus inébranlable, ni plus conſtante dans ſes intérêts que Marie délivrée de la corruption & de la ſervitude du péché. Mais ne vous étonnez pas, pourſuit ſaint Chryſoſtome, d'une telle conſtance. Magdelaine ſçavoit trop ce qu'elle devoit à ce Dieu crucifié, pour s'éloigner de lui, lorſqu'il accompliſſoit ſur la croix l'ouvrage de ſon ſalut. Elle ſçavoit trop ce qu'elle devoit à la croix de ce Dieu mourant; que cette croix avoit été par avance la ſource de ſon bonheur; qu'en vertu des mérites anticipés de cette croix, Jeſus-Chriſt lui avoit dit, Femme, vos péchés vous ſont remis; & que c'étoit enfin ſur cette croix que cette parole ſi ſalutaire alloit être authentiquement confirmée. Delà, bien loin de ſe ſcandaliſer comme les diſciples, ni d'avoir comme eux horreur de la croix, elle la révére, elle l'adore, elle s'en approche, elle l'embraſſe, elle la ſerre étroitement. On diroit qu'elle y eſt attachée par les liens inviſibles de ſon amour, & qu'elle ait droit de dire auſſi-bien que ſaint Paul, *Chriſto confixa ſum cruci*; Mon partage & ma gloire eſt d'être crucifiée avec Jeſus-Chriſt. Ainſi ce fut ſur la croix que Magdelaine reconnut plus que

jamais Jesus-Christ pour son Sauveur; & ce fut pareillement sur la croix que Jesus-Christ reconnut Magdelaine, si j'ose user de ce terme, pour son amante la plus zélée & la plus fidéle.

En effet, Chrétiens, être fidéle à Dieu dans l'affliction & dans la souffrance; être constant dans son amour, tandis qu'il nous éprouve par la croix; lui demeurer toujours uni, lorsqu'il semble nous délaisser; persévérer dans ses voies, lorsque nous n'y trouvons que des épines & des difficultés, c'est à quoi nous oblige le souvenir d'une grace aussi précieuse que celle de notre conversion. Mais n'avoir pour Dieu de constance & de fidélité, qu'autant qu'il nous fait trouver de goût dans son service; n'être à Jesus-Christ & ne se déclarer pour lui, que lorsqu'il n'en coûte rien; ne le suivre, comme dit saint Chrysostome, qne jusqu'à la Céne, & l'abandonner lâchement au Calvaire, c'est oublier qu'on a été pécheur, c'est démentir les engagemens où l'on est entré par la pénitence, c'est ne payer le plus grand de tous les bienfaits que d'une reconnoissance apparente & superficielle. Ah! Seigneur, votre croix, voilà mon héritage, depuis que vous m'avez appellé à vous & réconcilié avec vous; *Christo confixus sum cruci*: non pas cette croix extérieure, sur laquelle vous expirâtes, & dont Galat. 2.

j'honore l'image sur vos autels ; mais la croix intérieure & personnelle que j'ai à porter, cette humiliation que vous m'envoyez, cette disgrace que je n'attendois pas, cette perte de biens qui me désole, cette maladie qui m'afflige, cette persécution que l'on me suscite. C'est en acceptant tout cela de votre main, que je dois vous répondre de moi-même, & vous montrer que je suis fidéle. Toutes les autres preuves de ma fidélité sont équivoques, suspectes, douteuses; il n'y a que la croix qui vous assure de moi, & que le bon usage de la croix qui puisse vous faire connoître que mon péché m'est toujours présent; *Et peccatum meum contra me est semper.* Oui, il m'est toujours présent pour me retracer toujours, & mon indignité, & votre bonté: mon indignité après l'avoir commis, & votre bonté qui me l'a remis; *Et peccatum meum contra me est semper.* Il m'est toujours présent, pour m'inspirer toujours un zéle & un courage nouveau, soit dans les adversités de la vie, soit dans les pratiques de la pénitence. Quoi qu'il m'arrive par votre ordre, ou quoi que je m'impose à moi-même, mon péché ou le pardon de mon péché sera toujours un motif pressant qui me réveillera, qui m'excitera, qui m'encouragera à tout entreprendre pour vous, à tout endurer pour vous, à me sacrifier, s'il le faut, & à m'immoler pour

Psal. 50.

vous : *Et peccatum meum contra me est semper.*

Cependant Jesus-Christ mort sur la croix, où se retira Magdelaine ? autre effet de sa reconnoissance & de son amour. Elle demeura avec une invincible persévérance auprès du tombeau de son aimable maître. Là, quelles pensées l'occuperent ? Quels sentimens toucherent son cœur ? Quelles résolutions forma-t-elle de mourir en esprit, comme il étoit mort en effet ; de s'ensevelir elle-même dans une vie pénitente & obscure, comme il étoit enseveli dans les ténébres & l'obscurité du sépulchre ? Combien de fois se fit-elle pour sa propre instruction, ces divines leçons que l'Apôtre dans la suite devoit faire aux premiers fidéles pour la sanctification de toute l'Eglise : *Mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* ; vous êtes morts, & votre vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu : *Consepulti estis cum Christo* ; Vous êtes ensevelis avec Jesus-Christ & en Jesus-Christ. Contente de passer ses jours auprès de cet adorable Sauveur, elle y fût restée des siécles entiers sans ennui ; ou si quelquefois elle eût malgré elle ressenti les atteintes d'un ennui secret, elle eût bien sçû le soutenir & le surmonter. Car elle n'ignoroit pas combien de tems le Fils de Dieu l'avoit attendue elle-même ; combien d'années elle l'avoit laissé appeller sans lui répondre, &

Coloss. 3.

Rom. 6.

frapper à la porte de ſon cœur ſans lui ouvrir ; combien de rebuts elle lui avoit fait eſſuyer par de longues & de continuelles réſiſtances. Elle ne l'ignoroit pas ; & c'étoit aſſez pour la fortifier contre tous les dégoûts & toutes les horreurs que peut cauſer la vûe d'un tombeau & l'idée d'un mort qui y vient d'être inhumé : ou plutôt c'étoit aſſez pour la fortifier contre tous les dégoûts & toutes les horreurs de cette mort ſpirituelle à quoi elle s'étoit condamnée , & dont elle avoit un modéle ſenſible dans le tombeau & dans ce corps ſans ſentiment & ſans action qui y étoit enfermé. Affreuſe mort pour tant de femmes mondaines, qui voudroient vivre à Dieu, mais ſans mourir au monde & à elles-mêmes ! Avoir un cœur, mais pour le tenir dans un dégagement parfait du monde; avoir des yeux, mais pour les fermer à toutes les pompes du monde ; avoir des ſens, mais pour ſe rendre inſenſible à tout ce que le monde à de plus flateur & de plus doux; être dans le monde & au milieu du monde, mais pour n'avoir plus de part à ſes aſſemblées , à ſes entretiens, à ſes divertiſſemens; mais pour y mener une vie retirée; une vie auſtére & mortifiée, voilà ce qui arrête tant de converſions ; ou après de prétendues converſions, voilà ce qui fait reculer tant de faux pénitens, & ce qui les replonge dans leurs premieres habitu-

des

des, malgré les plus belles eſpérances qu'ils avoient données & qu'on en avoit conçues. Il n'appartient qu'à l'amour de Dieu, à un amour reconnoiſſant, d'affermir une ame contre ces retours ſi ordinaires & ſi funeſtes. Mille réfléxions la ſoutiennent, & lui font prendre le ſentiment de l'Apôtre : *Mihi vivere Chriſtus eſt, & mori lucrum.* Il eſt vrai, je ſerai dans le monde comme n'y étant plus, j'y vivrai comme n'y vivant plus; mais pour qui dois-je vivre que pour Jeſus-Chriſt mon Sauveur ? N'eſt-ce pas un gain pour moi, que de mourir à tout pour lui ; & en me rendant la vie de la grace, n'a-t-il pas bien mérité que je lui fiſſe un ſacrifice des vaines douceurs de la vie du monde ? *Mihi vivere Chriſtus eſt, & mori lucrum.* Il eſt vrai, je ne ſerai plus comptée pour rien dans le monde, parce que je ne ſerai plus de ſes ſociétés, de ſes converſations, de ſes jeux ; mais ce que je dois compter par-deſſus tout, & qui me doit tenir lieu de tout, c'eſt que dégagée des liens du monde, j'en ſerai plus étroitement unie à mon Dieu, à ce Dieu qui m'a aimée lors même que j'étois ſon ennemie; à ce Dieu qui m'a recherchée, lors même que je le fuyois ; à ce Dieu qui par choix & par préférence m'a tirée de cette voie de perdition, où le torrent du monde m'entraînoit. Si je l'aime ce Dieu de paix, il me ſuffira ; & non ſeulement il me

Philip. 1.

suffira, mais tout, hors de lui, me deviendra insipide, & mon plus grand plaisir sera de me priver pour lui de tous les plaisirs. Or après l'insigne faveur dont je lui suis redevable, après qu'il a bien voulu se convertir à moi pour me convertir à lui; après qu'il m'a reçûe entre ses bras, & recueillie dans son sein, pourrai-je lui refuser mon cœur & ne lui pas rendre amour pour amour? *Mihi vivere Christus est, & mori lucrum.*

Enfin, Magdelaine chercha Jesus-Christ ressuscité avec toute la ferveur de l'amour le plus généreux & le plus ardent. Si pour quelques heures elle avoit quitté le tombeau, c'étoit pour préparer des parfums, & pour venir bientôt ensuite embaumer le corps de son maître. Mais quelle surprise, lorsqu'elle ne le trouva plus! quels torrens de larmes coulérent de ses yeux! avec quel soin, quel empressement, quelle inquiétude, elle visita de toutes parts pour découvrir le lieu où il pouvoit être! *Tulerunt Dominum meum, & nescio ubi posuerunt eum*: Ah! s'écria-t-elle, on m'a enlevé mon Seigneur & mon Dieu, & je ne sçais où on l'a mis. Avec quelle générosité elle s'offrit à l'enlever elle-même, si elle étoit assez heureuse pour le trouver! *Et ego eum tollam.* Mais y pensoit-elle? & comment eût-elle seule enlevé un corps qu'à peine plusieurs hommes ensemble auroient

Jean. 20.

Ibidem.

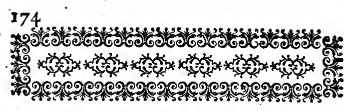
pû porter ? Comment ? Je n'en ſçais rien, & peut-être n'en ſçavoit-elle rien elle-même : mais elle ne conſulta point ſes forces ; elle n'écouta que ſon amour, & l'amour ſe croit tout poſſible. Cependant dès que Jeſus-Chriſt qui lui parloit, ſe fit connoître à elle, quel fut le raviſſement de ſon ame ? avec quelle ardeur courut-elle à lui, & ſe jetta-t-elle à ſes piés pour les embraſſer ? avec quelle promptitude alla-t-elle annoncer aux Apôtres ſa réſurrection, devenue elle-même l'Apôtre des Apôtres, & ayant mérité par ſa ferveur de voir avant eux le Fils de Dieu dans l'état de ſa gloire ? Sainte ferveur que nous voyons encore dans les plus grand pécheurs, lorſque de bonne foi revenus à Dieu ils conſidérent dans quel abîme ils s'étoient plongés, & par quelle miſéricorde la grace les a ſauvés. Grace dont ils étoient indignes en la recevant, mais grace qu'ils voudroient payer par mille vies après l'avoir reçûe : pourquoi ? parce qu'ils en comprennent beaucoup mieux l'excellence & le prix. Jamais ſaint Pierre aima-t-il plus tendrement Jeſus-Chriſt, qu'après qu'il eut été converti par ce regard favorable du Sauveur du monde, qui le toucha & qui lui fit pleurer ſi amérement ſon péché ? Jamais ſaint Auguſtin fut-il tranſporté d'un amour de Dieu plus vif & plus agiſſant, qu'après qu'il eut entendu cette voix qui

pénétra jusqu'à son çœur, & qui le dégagea de ses habitudes criminelles? Non contens des pratiques ordinaires & des œuvres indispensables de la pénitence chrétienne, ils y ajoûtent tout ce que la reconnoissance peut inspirer; & que ne peut point inspirer un amour reconnoissant? Le tems ne me permet pas de vous l'expliquer; car il faut finir: & d'ailleurs de ceux qui m'écoutent, les uns l'ont éprouvé, & ils le sçavent assez; les autres n'en ont jamais fait l'épreuve, & peut-être ne m'entendroient-ils pas.

Quoi qu'il en soit, voilà, pécheurs, l'avantage que vous pouvez tirer de vos péchés mêmes. Ils vous ont séparés de Dieu; mais du moment qu'ils vous sont pardonnés, ils peuvent servir à vous attacher à Dieu par un amour plus ardent, par une fidélité plus héroïque, par une piété plus fervente: *Vides hanc mulierem*? Voyez-vous cette femme? dit le Sauveur au Pharisien. Quoique pécheresse publique, elle a fait pour moi beaucoup plus que vous. Elle a répandu sur mes piés les parfums les plus exquis, elle les a arrosés de ses larmes, elle les a essuyés de ses cheveux. Tout juste & tout irrépréhensible que vous êtes, ou que vous vous flattez d'être, vous n'avez rien fait de semblable. A voir le zéle de certains pécheurs convertis, les progrès qu'il font auprès de Dieu, les commu-

Luc. 7.

nications qu'ils ont avec Dieu, il y auroit, ce semble, dit saint Augustin, de quoi piquer de jalousie les plus justes ; & sans l'intérêt de Dieu qui leur est plus cher que leur propre intérêt, ils se plaindroient presque à Dieu même, comme le frere aîné de l'enfant prodigue se plaignit à son pere. Admirable effet de la pénitence, qui peut en quelque sorte, non plus seulement l'égaler à l'innocence, mais l'élever encore au-dessus de l'innocence. C'est en ce sens & à la lettre que souvent les Anges, selon l'expression de l'Evangile, se réjouissent plus de la conversion d'un pécheur, que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neufs justes. C'est ainsi que des femmes perdues, suivant la parole de Jesus-Christ, mais par un retour parfait heureusement rentrées dans la voie du salut, en précéderont, au Royaume des cieux, bien d'autres dont la vie d'abord plus innocente aura été dans la suite beaucoup moins sainte. Comprenons cette vérité, mes chers Auditeurs. Justes, comprenez-la pour vous humilier : mais au même tems pour vous animer. Pécheurs, comprenez-la pour vous consoler & pour vous encourager. Travaillons tous de concert, ou plutôt, travaillons tous à l'envi ; ce ne sera pas en vain, puisque nous pouvons tous emporter la couronne de la gloire que je vous souhaite, &c.



SERMON

POUR LE VENDREDI de la cinquiéme Semaine.

Sur le Jugement téméraire.

Collegerunt Pontifices & Pharisæi concilium adversùs Jesum.

Les Princes des Prêtres & les Pharisiens tinrent un conseil contre Jesus. En saint Jean, chap. 11.

SIRE,

CE sont les Princes des Prêtres & les Pharisiens qui s'assemblent, c'est-à-dire, les sages du Judaïsme & les dévots de la synagogue. Ce n'est point pour délibérer sur une affaire d'une légére conséquence, puisqu'il ne s'agit pas moins que de porter un arrêt de mort contre un homme accrédité parmi le peuple & connu dans toute la Judée par ses miracles. Ce n'est point en particulier ni chacun selon ses vûes, qu'ils ont à juger, mais dans un

conſeil & en ſe communiquant leurs lumiéres les uns aux autres. Qui ne croiroit donc qu'ils vont former un jugement équitable & conforme aux loix les plus exactes de la juſtice & de la raiſon? Cependant ces ſages, tout ſages qu'ils ſont, ſe laiſſent aveugler; ces dévots ſe laiſſent prévenir, & ce conſeil aſſemblé prononce enfin la ſentence la plus injuſte, & trahit la cauſe de l'innocent. Voilà, mes chers Auditeurs, où nous conduit la foibleſſe humaine, & ce qui doit ſervir à notre inſtruction. Nous avons dans nous-mêmes un tribunal ſecret, & c'eſt à ce tribunal que nous appellons comme d'un plein droit le prochain pour le juger & le condamner. Jugemens auſſi faux que celui des Pontifes & des Phariſiens de notre Evangile. Jugemens téméraires dont on ſe fait ſi peu de ſcrupule dans le monde, & dont je veux aujourd'hui vous repréſenter le crime & vous faire craindre les ſuites funeſtes, après que nous aurons ſalué Marie en lui diſant, *Ave, Maria.*

TRois choſes, dit ſaint Thomas, ſont abſolument néceſſaires pour former un jugement équitable; l'autorité la connoiſſance, & l'intégrité: l'autorité, dans la perſonne du juge; la connoiſſance, dans ſon eſprit; & l'intégrité, dans ſon cœur: l'autorité pour pouvoir juger; la connoiſſance, pour ſça-

voir juger; & l'intégrité, pour vouloir bien juger. Si celui qui juge n'a pas un pouvoir & une autorité légitime, son jugement est chimérique & nul: s'il n'a pas une juste connoissance de la cause, son jugement est faux & aveugle; & s'il manque d'intégrité, son jugement est vicieux & corrompu. De-là concluons d'abord que les Prêtres & les Phariſiens, en voulant juger Jesus-Christ, péchoient contre toutes les régles & toutes les formes qui doivent être observées dans un jugement. Car ils jugeoient sans autorité, puisque ce Fils du Dieu vivant ne dépendoit point d'eux: ils jugeoient sans connoissance, puisqu'ils ne sçavoient pas qu'il étoit Fils de Dieu; & ils jugeoient sans intégrité, puisque la passion les animoit contre lui & qu'ils agissoient par intérêt. Trois défauts qui se rencontrent dans les jugemens désavantageux que nous faisons du prochain; & d'où il s'ensuit que ce sont des jugemens injustes & téméraires: défaut d'autorité, défaut de connoissance, défaut d'intégrité. Appliquez-vous: voici le partage de ce discours. Nous jugeons le prochain, mais nous le jugeons témérairement. Pourquoi? parce que Dieu ne nous a donné sur lui nulle jurisdiction; ce sera la premiere partie: parce que nous ne pouvons pénétrer son cœur, ni le bien connoître: ce sera la seconde; enfin, parce que

ce sont nos passions qui nous préoccupent, & que notre intérêt propre est le plus ordinaire motif de nos jugemens ; ce sera la troisiéme. Ne jugeons donc point : *Nolite judicare* : c'est la conséquence que nous tirerons après Jesus-Christ. Luc. 6.

I. PARTIE.

IL n'y a que Dieu qui essentiellement & par lui-même, ait une légitime autorité, pour juger les hommes, parce qu'il n'y a que Dieu qui soit le créateur & par conséquent le souverain & le maître des hommes. Vérité incontestable & si universelle, que Jesus-Christ même en qualité d'homme n'auroit pas le pouvoir de juger le monde, comme nous apprenons de l'Evangile qu'il le doit juger, si ce pouvoir ne lui avoit été donné de son Pere. Seigneur, disoit David, par un esprit de prophétie, donnez au Roi votre jugement : le texte Hébraïque porte, donnez au Roi votre puissance pour juger le peuple que vous lui avez confié : *Deus, judicium tuum Regi da.* Comme s'il eût dit : ce jugement, mon Dieu, n'appartient qu'à vous ; mais faites-en part à celui que vous avez choisi : & puisque vous l'avez établi Roi, commettez-lui votre justice, afin qu'il l'exerce en votre nom : *Et justitiam tuam filio Regis.* Je sçais, Chrétiens, que ces paroles du Pseaume peuvent être entendues de Salomon, en faveur du- Psal. 71.

quel David faisoit à Dieu cette priere : mais je sçais aussi que tous les Peres de l'Eglise les ont expliquées de Jesus-Christ, & que les Juifs mêmes suivant leur tradition, les rapportent à la personne du Messie, dont Salomon n'étoit que la figure. Quoi qu'il en soit, dit saint Augustin, il est de la foi, que jamais le Sauveur du monde ne jugera les vivans & les morts qu'en vertu de la commission qu'il en a reçûe, *Pater omne judicium*
Joan. 5. *dedit Filio*; que comme il n'a point pris de lui-même la qualité glorieuse de Pontife, aussi ne s'est-il point attribué celle de juge; qu'il a voulu, ou pour parler plus exactement, qu'il a dû être spécialement appellé à cet important ministére ; & que sans la vocation divine, tout grand, tout sage, tout saint qu'il est, il n'en feroit jamais nul exercice. Ainsi lui-même dans l'Ecriture s'en déclare-t-il. Or de-là, mes chers Auditeurs, je tire d'abord un argument invincible contre l'abus des jugemens téméraires. Car que faisons-nous, quand au mépris de cette régle nous nous donnons la liberté de juger le prochain ? Nous attentons sur l'autorité de Dieu ; nous entreprenons sur ses droits ; nous nous donnons, ou nous prétendons nous donner un pouvoir qu'il s'est réservé & qui lui est propre : ce que Jesus-Christ ne fera que comme délégué de son Pere céleste, nous le

faisons de notre chef : ce que Dieu par privilége lui a accordé comme à son Fils, nous l'usurpons impunément & sans titre. Et voilà dans la doctrine de saint Paul, le premier principe sur quoi est fondée la témérité de la plûpart des jugemens des hommes. Car qui êtes-vous, disoit ce grand Apôtre, pour juger & pour condamner le serviteur d'autrui ? *Tu quis es, qui judicas alienum servum ?* S'il tombe ou s'il demeure ferme, ce n'est point à vous d'en connoître. C'est à celui dont il dépend, & qui comme maître est son juge : *Domino suo stat aut cadit.* C'est-à-dire, selon la paraphrase de saint Chrysostome, pourquoi jugez-vous de ce qui ne vous regarde pas ; & pourquoi vos vûes s'étendent-elles hors des limites, où l'ordre de la providence & votre condition vous renferment ? Cet homme dont vous censurez la conduite, & dont vous condamnez peut-être non seulement les actions, mais les intentions, est-il votre sujet ? avez-vous dans le monde quelque supériorité sur lui ? Rendez-vous compte de sa vie ? En devez-vous répondre à Dieu ? Si cela est, je consens que vous en jugiez ; & mon soin alors seroit de vous apprendre la maniere dont il y faudroit procéder, l'esprit & la charité qu'il y faudroit apporter, les mesures de prudence qu'il y faudroit garder. Mais puisque vous recon-

Rom. 14.

Ibidem.

noiſſez vous-même qu'il n'eſt rien de tout cela, & que la perſonne dont vous formez ces jugemens deſavantageux, n'eſt point ſoumiſe à votre direction; que vous n'en êtes point chargé, & que ni devant Dieu, ni devant les hommes, vous n'en devez point être reſponſable, pourquoi de vous-même vous ingérer dans ſa cauſe? Abandonnez-la à ſon juge naturel, & reſpectez dans votre frere le droit qu'il a de n'être jugé que de Dieu, ou du moins de ceux que Dieu a commis pour veiller ſur lui. S'il fait bien, vous pouvez par-là participer à ſon mérite; & s'il fait mal, le blâme n'en retombera pas ſur vous. Mais ſi vous le condamnez, quoi qu'il faſſe, vous vous rendez vous-même criminel. Car s'il fait bien, & que vous en jugiez mal, vous commettez à ſon égard une injuſtice; & s'il fait le mal même pour lequel vous le condamnez, vous commettez une autre injuſtice envers Dieu; parce qu'en le condamnant & le jugeant, vous vous attribuez le pouvoir de Dieu.

Voilà le grand principe que nous devons ſuivre, & une des leçons des plus ordinaires que faiſoit ſaint Paul aux premiers Chrétiens. Pourquoi? réflexion importante de ſaint Chryſoſtome: c'eſt qu'un des premiers déſordres qui s'éleva dans l'Egliſe & qui diviſa les Chrétiens, fut la liberté de juger. Les

fidéles circoncis méprisoient les Gentils qui ne l'étoient pas, & les Gentils convertis tenoient pour suspects les fidéles qui vouloient encore se distinguer par la circoncision. Ceux qui s'abstenoient des viandes, condamnoient ceux qui en usoient ; & ceux qui en usoient, censuroient ceux qui s'en abstenoient. De-là les dissensions & les troubles ; & c'est pour cela même que l'Apôtre animé d'un zéle ardent pour l'unité & pour la paix, leur disoit sans cesse : *Non ergò amplius invicem judicemus* ; Mes Freres, ne nous jugeons donc plus les uns les autres ; & par quelle raison ? point d'autre que celle-ci : *Omnes enim stabimus ante tribunal Christi* ; parce qu'il y a un tribunal où nous devons tous comparoître, qui est le tribunal de Jesus-Christ. Quelle conséquence ? elle est juste & solide. C'est-à dire, que tous les tribunaux particuliers que les hommes s'érigent de leur autorité propre pour juger le prochain, sont des tribunaux incompétens, des tribunaux sans jurisdiction, & par conséquent des tribunaux dont Dieu annulle & réprouve les arrêts. Ce pouvoir de juger les hommes, sur-tout de juger les cœurs & les consciences des hommes n'a été donné qu'à Jesus-Christ seul ; & tout autre que Jesus-Christ qui se l'arroge, fût-il un Ange & le plus éclairé d'entre les esprits bienheureux, doit être censé usurpa-

Rom. 14.

Ibidem.

teur. C'eſt donc une eſpéce d'attentat contre le Fils de Dieu, que de juger votre frere, parceque c'eſt, dit ſaint Jerôme, ôter à Jeſus-Chriſt la prérogative, dont il eſt en
Hieron. poſſeſſion; *Fratrem ergò quiſquis judicat, Chriſti palmam aſſumit.* Et en effet, pourſuit le même Pere, que réſervons nous au jugement de ce Dieu-homme, s'il nous eſt per-
Idem. mis de juger indifféremment de tout? *Si unuſquiſque de proximo judicamus, ecquid Domino reſervamus?*

Vous me direz, que le Sauveur du monde s'eſt engagé à nous ſolemnellement, de nous faire aſſeoir avec lui ſur le tribunal de ſa juſtice; & qu'une des récompenſes qu'il nous propoſe, eſt d'avoir part un jour à ce jugement univerſel où ſa qualité de Rédempteur
Mat. 19. lui donne droit de préſider: *Sedebitis & vos judicantes.* Or ſaint Paul expliquant cette promeſſe, en a étendu l'effet, non ſeulement à tous les hommes Apoſtoliques, mais généralement à tous les Chrétiens, & en particulier à ceux qui peuvent ſe rendre témoigna-
II. Cor. 6 ge d'avoir été fidéles à Jeſus-Chriſt: *An neſcitis quoniam ſancti de hoc mundo judicabunt?* Ne ſçavez-vous pas, diſoit-il aux Corinthiens, que les Saints jugeront le monde: & parlant
Ibidem. enſuite à tous, *Neſcitis quoniam Angelos judicabimus; quantò magis ſæcularia?* Ne ſçavez-vous pas, mes Freres, ajoutoit-il, que

nous devons juger les Anges mêmes ? Or s'il est vrai que nous jugerons les Anges, combien plus est-il vrai que nous jugerons les hommes du siécle ? Il reconnoissoit donc en nous un titre pour juger ; & la maniere dont il s'exprime, marque qu'il le supposoit comme un titre évident & incontestable : *Nescitis quoniam judicabimus* ? Voilà ce que S. Augustin s'est opposé à lui-même en traitant ce point de morale. Mais écoutez l'excellente conclusion qu'il en tiroit pour confirmer la vérité queje vous prêche. Hé bien, mes Freres, disoit ce saint Docteur, tenons-nous-en au principe de saint Paul. Il est vrai que nous serons un jour assis avec Jesus-Christ pour juger : mais cela étant, ne le prévenons donc pas ce souverain juge ; ne soyons donc pas plus prompts que lui ; puisque c'est alors qu'il nous communiquera son pouvoir, attendons qu'il nous en ait fait part, & attendons-le avec humilité & avec patience. En un mot, selon la maxime de l'Apôtre même, ne jugeons point avant le tems, ni avant la venue du Seigneur : *Nolite ergò ante tempus judicare, quoadusque veniat Dominus.* 1. Cor. 4. Car il seroit bien étrange, que nous qui ne sommes que des juges subalternes, nous voulussions juger avant Jesus-Christ qui est le juge supérieur.

Or prenez garde, reprend admirablement

saint Augustin, tant que Jesus-Christ a demeuré sur la terre, quelque souveraineté qu'il eût, il ne l'a jamais employée à juger les pécheurs. Il les a excusés, il les a supportés, il les a défendus, il leur a fait grace, il les a consolés; il les a aimés; mais il ne les a point jugés. Que dis-je? il a même protesté hautement qu'il n'étoit point venu pour les juger:
Jean. 3. *Non venit Filius hominis ut judicet mundum.* De deux offices, celui de Sauveur & celui de juge, il a fait le premier, tandis qu'il étoit parmi nous, & il a remis le second à la fin des siécles, quand il viendra dans l'éclat de sa Majesté. Sommes-nous plus autorisés que lui? Avons nous une jurisdiction plus étendue? Contenons-nous donc dans les bornes qu'il a voulu lui-même se prescrire. Pendant cette vie aimons nos freres comme il les a aimés, supportons-les comme il les a supportés, excusons-les comme il les a excusés, défendons-les comme il les a défendus, compatissons à leurs foiblesses, comme il y a compati, & puis nous les jugerons un jour avec lui. Il me semble que cette condition nous doit suffire. Mais que nous anticipions le jugement de notre Dieu; que dans un tems où il n'a fait que miséricorde, nous entreprenions indiscrétement de faire justice: de quelque motif que nous puissions nous flatter, c'est une présomption & un orgueil. Dieu

nous dit par la bouche de son Prophéte : *Cùm accepero tempus, ego justitias judicabo* : Lorsque le tems que j'ai marqué sera venu, alors je jugerai : pour nous faire entendre, qu'à son égard même il y a un tems de juger, & un tems de pardonner : *Tempus judicandi, & tempus miserendi.* Et nous, dit saint Grégoire Pape, par une témérité insoutenable, nous voulons juger en tout tems. Avant que Dieu ait pris le sien, nous prenons le nôtre : & nous le prenons parce qu'il nous plaît, & comme il nous plaît. *Psal. 74.*

Désordre universellement condamné de Dieu, mais spécialement condamnable, lorsque nous nous attaquons aux Puissances mêmes ; que nous osons juger ceux-mêmes de qui nous dépendons, ceux que Dieu a établis pour nous conduire, ceux qu'il nous a donnés pour maîtres & pour pasteurs, les Prélats & les Ministres de l'Eglise : pourquoi ? parce qu'il y a dans eux un caractére que nous devons singuliérement respecter, & à quoi nous ne pouvons toucher, sans blesser Dieu jusques dans la prunelle de son œil, suivant cette parole de Zacharie, *Qui tetigerit vos, tanget pupillam oculi mei.* *Zachar. 2.* C'est pourquoi il nous en fait encore ailleurs une défense si expresse : *Nolite tangere Christos meos, & in Prophetis meis nolite malignari* ; *Ps. 104.* Ne touchez point à ceux qui sont les oints du

Seigneur, & gardez-vous d'exercer ſur eux la malignité de vos jugemens. Déſordre eſſentiellement oppoſé à cette ſubordination, dont Dieu eſt l'auteur & par conſéquent le conſervateur & le vengeur; puiſque du moment que je cenſure la vie & la conduite de quiconque eſt au-deſſus de moi, je m'éléve au-deſſus de lui, je me fais le juge de mon juge, & par-là je renverſe l'ordre où Dieu m'avoit placé, & je m'expoſe aux ſuites malheureuſes que l'Apôtre nous fait craindre d'un tel renverſement. Déſordre qui affoiblit & qui énerve, diſons mieux, qui ruine & qui anéantit l'obéïſſance des inférieurs : car il eſt impoſſible que cette facilité à juger, & à juger mal, ne produiſe peu à peu un ſecret mépris de celui même dont on juge, & que ce mépris ne faſſe naître les contradictions, les murmures, les révoltes de l'eſprit & du cœur: d'où il arrive qu'on n'a plus dans les ſociétés les plus réglées, qu'une obéïſſance extérieure, qu'une obéïſſance politique, qu'une obéïſſance ſans mérite, parce que ce n'eſt point une obéïſſance chrétienne.

Je ſçais, mes chers Auditeurs, ce que vous avez coutume de répondre; que ce qui vous engage preſque malgré vous à juger de la ſorte, ce ſont les inperfections & les défauts, ou ſi vous voulez, les déréglemens & les excès de ceux que Dieu a conſtitués en dignité;

qu'en condamnant leurs actions, vous ne laissez pas d'honorer leur ministére, & que vous n'en pensez mal que parce qu'ils se comportent d'une maniere à ne pouvoir en bien penser. Tel est le langage du monde : mais je sçais aussi que cela ne vous justifie pas, & que quand Dieu dans l'Exode a prononcé cet oracle en forme de loi, *Diis non detrahes*, Vous ne jugerez, ni ne médirez point des Dieux de la terre, c'est-à-dire, des puissances ou spirituelles ou temporelles, il n'a point fait cette précision du ministére & de la personne, parce qu'il prévoyoit que le mépris de l'un seroit toujours suivi du mépris de l'autre, & que les hommes n'auroient jamais un discernement assez équitable pour respecter sincérement le ministére & la dignité, tandis qu'ils seroient prévenus contre le sujet qui s'en trouve revêtu. En effet de tout tems les personnes élevées aux premieres places, les Magistrats, les Princes, les Pasteurs des ames ont eu leurs vices & leurs passions : ce sont des hommes, qu'il n'a pas plû à Dieu de rendre impeccables, & dont les erreurs & les foiblesses dans le dessein de sa providence doivent même servir à l'exercice de notre foi & de notre humilité. Mais pour cela il n'a jamais été permis aux particuliers de s'ériger en censeurs de leur vie, beaucoup moins de leur gouvernement & de leurs ordres. Voilà nean-

Exod. 22

moins l'abus du monde. Conſtantin, quoiqu'empereur, ne voulut point par maxime de religion, juger les Evêques ſur les accuſations & les plaintes qu'on formoit contre eux : mais aujourd'hui des hommes ſans nom, par un zéle auſſi faux qu'il eſt téméraire, jugent hardiment des Evêques & des Empereurs. Ce Prince ſe fit un point de conſcience de couvrir pour ainſi dire, de ſa pourpre Royale la honte des Miniſtres de Jeſus-Chriſt : maintenant on ſe pique, je ne dis pas de la remarquer & de la révéler, mais de l'imaginer ſur les plus foibles conjectures, de la ſuppoſer, de l'aſſurer comme un fait évident & inconteſtable. Qu'un homme ſoit le plus accompli & le plus irrépréhenſible, & qu'on le mette comme la lumiére ſur le chandelier ; tout accompli & tout irrépréhenſible qu'il peut être, on en jugera ; & à force de l'obſerver, on y découvrira, ou l'on croira y découvrir des taches. Vous diriez que cette impunité avec laquelle on juge & l'on condamne, ſoit une eſpéce de conſolation dans la néceſſité où l'on ſe trouve d'obéir aux grands & d'en dépendre. Mais malheur à nous, ſi nous raiſonnons ainſi : malheur, ſi nous écoutons un chagrin bizarre, qui nous porte toujours à contrôler ceux que Dieu a mis ſur nos têtes, au lieu de nous en tenir à la grande régle d'une ſoumiſſion reſpectueuſe & humble. Car

Dieu pour réprimer cette licence, a des châtimens, qu'il sçait faire éclater sur les coupables quand sa justice le demande. Marie sœur de Moyse, l'éprouva, & sentit bien la griéveté du crime qu'elle avoit commis dans le jugement qu'elle fit de son frere. La lépre dont elle fut couverte, l'excommunication dont elle fut frappée, & qui la sépara sept jours entiers du camp des Hébreux, furent les marques autentiques de la colére divine; & plaise au ciel que nous en soyons quittes nous-mêmes pour des peines temporelles! Ne dites point que tous les conducteurs du peuple de Dieu ne sont pas des Moyses, que ce ne sont pas des hommes parfaits dont Dieu prenne également les intérêts & la cause en main. Saint Pierre vous répond, que Dieu s'intéresse pour tous, & que les imparfaits & les vicieux sont aussi bien sous sa protection contre les censeurs présomptueux de leur conduite, que ceux dont la vie exemplaire est à couvert de tout reproche: pourquoi? parce qu'en qualité de supérieurs & de maîtres, ce sont les Ministres & les Lieutenans de Dieu; & que par une suite nécessaire, il nous ordonne de l'honorer lui-même dans eux; *Non tantùm bonis & modestis, sed etiam dyscolis.* 1. Petr. 2.
J'avoue que pour les contenir dans leur devoir, Dieu permet cette injuste liberté qu'on se donne de les censurer; c'est un bien pour

eux : mais malheur à celui par qui ce bien arrive, puisque c'est un de ces biens que Dieu par la disposition de sa sagesse, ne tire que des plus grands maux, & qu'il ne peut contribuer à corriger l'un sans pervertir & dérégler l'autre.

C'est donc ici, Chrétiens, qu'il faut nous appliquer cette conclusion du Fils de Dieu : *Nolite judicare, ut non judicemini* ; Ne jugez point, & vous ne serez point jugés. Est-il vrai, Seigneur, demande saint Bernard, que cela seul puisse nous délivrer de votre redoutable & inflexible jugement ? Ou plutôt, est-il vrai que ce soit assez pour paroître avec confiance devant votre adorable tribunal ? Quoi ? ce jugement qui fait trembler les saints, & dont l'idée seule a causé les plus mortelles frayeurs aux Hilarions & aux Jérômes ; ce jugement où nous devons être pesés dans la balance rigoureuse du sanctuaire, n'aura pour nous rien de terrible, & il ne tiendra qu'à nous, en observant cette loi, de ne plus craindre les arrêts de votre justice ? Après cela plaignons nous de la sévérité de notre Dieu, & lorsque nous avons Jesus-Christ même pour garant de la promesse qu'il nous fait, serons-nous assez ennemis de nous-mêmes, pour en perdre tout le fruit ? *Nolite judicare, ut non judicemini.* Poursuivons : non seulement on juge sans autorité ;

Mat. 7.

mais encore ſans connoiſſance : autre défaut dont j'ai à parler dans la ſeconde partie.

CОnnoître ſans juger, c'eſt ſouvent modeſtie & vertu : mais juger ſans connoître, dit ſaint Chryſoſtome, c'eſt toujours indiſcrétion & témérité. Or ſi cela eſt vrai généralement, beaucoup plus l'eſt-il en particulier, ajoûte ce Pere, quand il s'agit de mépriſer & de condamner le prochain. D'où il s'enſuit que les jugemens mauvais & déſavantageux que nous faiſons du prochain, ſont preſque tous téméraires & criminels : pourquoi? parce qu'ils n'ont preſque jamais ce degré d'évidence & de certitude, qui ſeroit néceſſaire pour les juſtifier. En effet, Chrétiens, le Prophéte Royal a bien raiſon de dire, que les enfans des hommes ſont vains, que leurs balances ſont trompeuſes, & que par le ſeul défaut de connoiſſance, il n'y a dans la plupart de leurs jugemens qu'illuſion & que menſonge : *Veruntamen vani filii hominum : mendaces filii hominum in ſtateris, ut decipiant ipſi de vanitate in idipſum.* Car pour en venir à la preuve, qu'y a-t-il de plus commun dans le monde que de juger par les apparences, que de juger des intentions par les actions, que de juger ſur le rapport d'autrui ; ou ſi l'on juge par ſoi-même, que de juger avec précipitation, que de juger avec une

II. PARTIE.

Pſal. 61.

aſſûrance pleine de préſomption, que de faire valoir de ſimples ſoupçons comme des démonſtrations & des convictions, que d'abuſer de ſes propres vûes en les ſuivant trop, en les portant trop loin, en les étendant au delà même de ce qu'elles nous découvrent ? Tout cela, autant de ſources de faux jugemens que nous formons les uns contre les autres, & qui troublent parmi nous & détruiſent abſolument la ſociété. Ne perdez rien, je vous prie de ce détail.

On juge des hommes par les apparences ; & comme remarque ſaint Auguſtin, il faudroit plutôt juger des apparences par les hommes. Car ſans inſiſter ſur ce point de morale, qui eſt infini, combien voyons-nous de gens dans la vie, qui par divers principes, ne ſont rien de ce qu'ils paroiſſent, & ne paroiſſent rien de ce qu'ils ſont ? Combien qui par je ne ſçais quelle négligence, produiſent peu au dehors ce qu'ils ont de bon ; & combien au contraire dont toute l'étude va à déguiſer le mal qu'il y a dans eux, & à ſe parer du bien qui n'y eſt pas ? Combien dont certains défauts viſibles, & mêmes choquans ſont compenſés par un fond de mérite très-ſolide ; & qui ſous un extérieur groſſier & mépriſable, cachent les plus rates vertus ? Jugez de ces perſonnes ſelon l'apparence, autant d'idées que vous vous en faites, ce ſont autant d'injuſtices.

justice. Aussi Dieu, par des vûes bien différentes des nôtres, réprouve-t-il tous les jours les sujets que nous estimons, & estime-t-il ceux que nous réprouvons : pourquoi ? parce que nos jugemens n'ont pour objet que ce qui paroît, au lieu que le jugement du Seigneur est fondé sur ce qu'il y a de plus secret & de plus intime : *Homo enim videt ea quæ parent ; Dominus autem intuetur cor.* 1. Reg. 16. Dieu juge les hommes, belle pensée de saint Augustin, Dieu juge les hommes ; & si les hommes sont pécheurs, il les juge pour les condamner : mais comment ? faisons-nous une loi de son exemple, & ne craignons point que son exemple soit trop parfait pour nous, puisque dans la matiere que je traite, la perfection même de Dieu doit servir à notre instruction ou à notre confusion. Ce Dieu qui selon le langage de l'Apôtre, est la lumiere même, ce Dieu en qui il n'y a point de ténébres, ce Dieu qui posséde la plénitude de la science, quand il veut juger & condamner, se contente-t-il d'une vûe superficielle, qui ne lui représente l'homme que par les dehors ? Ah, Chrétiens, vous le sçavez : il entre jusques dans les replis les plus intérieurs de l'ame, il pénetre jusques dans les jointures & dans les moëlles, il sonde jusques aux plus profonds abîmes du cœur, il examine, il fouille, il recherche : *Scrutans corda & re-* Psal. 7.

nes Deus. Vous diriez que son œil ne soit pas de lui-même assez clairvoyant ; & afin que Jerusalem, figure d'une ame pécheresse, ne se plaigne pas qu'il l'ait jugée sans connoissance de cause, il prend encore le flambeau :
Sophon. 1. *Scrutabor Jerusalem in lucernis.* Ainsi en use ce Dieu juste & sage : mais nous, Chrétiens, aveugles & inconsidérés, nous jugeons notre frere; nous attaquons la probité de celui-ci, la réputation de celle-là, sans autre fondement que des apparences : au lieu de nous souvenir que tel sur qui tombe notre censure & que nous croyons digne de blâme, est celui peut-être pour qui nous aurions plus d'estime, s'il étoit connu de nous; que sous ces apparences qui nous séduisent, il y a peut-être des trésors de grace & d'innocence ; que cet extérieur qui nous choque, est peut-être un voile d'humilité, sous lequel il a plû à Dieu de tenir cachés les plus excellens dons. Combien de fois pour nous être arrêtés à la surface des choses, n'avons-nous pas confondu la vertu avec le vice; & quels reproches aurions-nous à nous faire devant Dieu, si nous voulions de bonne foi reconnoître la légereté, je dis légereté criminelle, qui dans nos jugememens nous a fait prendre de vains fantômes pour des vérités !

On juge des intentions par les actions. Vous me direz qu'il est impossible d'en juger

autrement ; & moi je vous réponds avec ſaint Jerôme, que c'eſt pour cela qu'il n'en faut point juger du tout. Changeons la propoſition, & exprimons-la en d'autres termes. On juge des actions ſans en connoître le principe, qui ſont les motifs & les intentions, ou plutôt, on devine les motifs & les intentions, pour avoir droit d'interpréter & de cenſurer les actions. Je vous demande, mes chers Auditeurs, s'il eſt rien de plus téméraire & de plus inique ? Car de raiſonner comme l'homme mondain, à qui ſaint Auguſtin fait dire : *Attendo quid agat, & intelligo propter quid agat*, j'obſerve la maniere d'agir, & de la maniere d'agir je conclus pourquoi l'on agit : c'eſt un abus, reprend ce ſaint Docteur, puiſqu'il eſt évident que la même choſe peut être faite par cent motifs tous différens les uns des autres, & que ces différens motifs en doivent fonder autant de jugemens tout oppoſés. En effet, quand Magdelaine répandit des parfums ſur les pieds du Sauveur du monde, ce fut par un mouvement de piété, les Apôtres l'accuſerent de prodigalité. Le Sauveur du monde lui-même ſouffroit auprès de lui les pécheurs pour les attirer à Dieu, & les Phariſiens le ſoupçonnoient d'entretenir avec eux de mauvais commerces. Nous voyons, continue ſaint Auguſtin, les mêmes actions en

Auguſt.

substance, louées & condamnées par le Saint Esprit, selon la diversité des intentions. Pharaon accable les Israélites de travaux insupportables, & Moïse en fait périr une partie dans le désert par des châtimens encore plus terribles, mais dans l'un, c'étoit un esprit de domination qui l'enfloit; & dans l'autre, un
August. zéle de religion qui l'animoit; *Sed ille dominatione inflatus, iste zelo inflammatus.* Les impies commettoient des sacriléges en massacrant les Prophétes; & les Prophétes faisoient à Dieu des sacrifices en exterminant
Idem. les impies : *Occiderunt impii Prophetas, occiderunt impios & Propheta.* Dieu même aussi-bien que Judas, a livré Jesus-Christ aux Juifs : mais Dieu en livrant son Fils, a fait éclater sa miséricorde, & Judas en livrant son Maître, s'est rendu coupable de la plus
Idem. noire perfidie : *Et tamen in hac traditione Deus pius est, & homo reus.* Qu'apprenons-nous de-là? ah! mes Freres, cela nous apprend que ce sont les intentions des hommes qui donnent la forme à leurs actions; & que ces intentions d'ailleurs, n'étant connues que
Hebr. 4. de Dieu, *Discretor cogitationum & intentionum cordis*, c'est une extrême témérité, quelque éclairée que nous puissions être, d'en vouloir faire le discernement. Pourquoi vous, qui me jugez, de deux intentions que je puis avoir, m'imputerez-vous celle

qu'il vous plaît ; ſur tout ſi celle que vous m'imputez eſt celle que je déſavoue ? Pourquoi de deux intentions, l'une bonne, l'autre mauvaiſe, prétendez-vous que c'eſt la mauvaiſe, à l'excluſion de la bonne, que je me ſuis propoſée ? Laiſſez-moi mon ſecret, diſoit Iſaïe, puiſqu'il eſt à moi, *Secretum meum mihi :* & ne vous expoſez pas, en voulant y entrer, à tomber dans des erreurs, dont il ſera difficile que votre conſcience ne ſoit pas bleſſée En un mot, ſouvenez-vous de la belle maxime de ſaint Bernard, que l'homme en mille rencontres eſt ſi peu d'accord avec lui-même, & que ce qui ſe paſſe dans lui, eſt ſouvent ſi contraire à ce qui part de lui, que jamais on ne peut bien juger, ni de ſes actions par ſes intentions, ni de ſes intentions par ſes actions. *Iſai. 24.*

On juge ſur le rapport d'autrui ; & quoiqu'en jugeant de la ſorte, on juge avec moins d'aſſûrance, on ſe croit en droit de juger avec plus de liberté : comme ſi le jugement qu'on forme n'étoit un péché que pour celui qui l'a formé avant nous, & qui l'a enſuite communiqué aux autres. Nous avons ſur cela même encore dans l'exemple de Dieu de quoi nous confondre. Les abominations de Sodome & de Gomorrhe étoient devenues publiques ; le bruit s'en étoit répandu par toute la terre, & ſelon le langage de l'Ecri-

ture, il étoit monté jusques au Trône de
Genes. 18. Dieu : *Clamor Sodomorum multiplicatus est.* Que fait Dieu? condamne-t-il d'abord ces malheureux, & les juge t-il? Ecoutez-le s'en expliquer lui-même, & voyez les mesures que sa sagesse lui fait prendre, non pas pour donner plus de poids à son jugement; mais, dit saint Bernard, pour servir de modéle aux nôtres. *Clamor Sodomorum & Gomorrhæ multiplicatus est, & peccatum eorum aggravatum est nimis. Descendam, & videbo, utrùm clamorem qui venit ad me, opere compleverint.* Le péché de ce peuple crie vengeance au ciel; & j'apprends qu'ils ont mis le comble à leur iniquité : mais ce n'est point encore assez pour moi; je descendrai, j'irai, je les visiterai en personne, & avant que de prononcer comme juge, je m'éclaircirai par moi-même comme témoin. Prenez garde, reprend saint Bernard : Dieu ne s'en fie pas en quelque sorte à sa providence ordinaire; & pour cela il veut en avoir une connoissance plus distincte & plus immédiate; *Descendam & videbo :* pourquoi? parce qu'il s'agit de juger & de condamner. Ah, Chrétiens; où en sommes-nous, & sont-ce là les sages mesures que nous prenons? Il se répand dans une ville, dans une Cour, des bruits injurieux, qui flétrissent telle personne & qui la perdent d'honneur : disons-nous alors com-

me Dieu, *Descendam*, *& videbo*, je m'instruirai, je verrai, je démêlerai le vrai d'avec le faux, j'irai à la source des choses, je les approfondirai, & jusques-là je me garderai bien de décider. Est-ce ainsi que nous parlons? vous le sçavez: ces bruits, quelque frivoles qu'ils soient, sont favorablement reçûs. Une maligne curiosité nous les fait recueillir, & une pernicieuse crédulité nous les fait trouver probables & vraisemblables. Nous donnons créance à des hommes, les uns médisans, les autres légers, ceux-ci peu éclairés, ceux-là peu sinceres; & sur leur parole nous hasardons des jugemens, dont nous devons nous-mêmes répondre. Ils nous donnent leurs réflexions pour des faits, & nous les supposons comme tels. Ils nous font une histoire de leurs soupçons, & ces soupçons nous semblent des vérités. Tout convaincus que nous sommes qu'il n'est point de canal plus infidéle, que les rapports qui se répandent en secret, & qui bientôt deviennent publics, c'est de cette source que nous tirons mille fausses idées qui nous empoisonnent le cœur, & qui sont les semences fatales des haines & des divisions. Ne nous en tiendrons-nous jamais à cette regle souveraine, *Descendam & videbo*: & la précaution dont Dieu lui-même veut user, ne nous servira-t-elle point de modele? Précaution sur-tout né-

ceſſaire aux grands & aux Princes de la terre. Ils veulent tout ſçavoir, & combien de fois arrive-t-il qu'on leur repréſente les choſes ſous de noires images qui les défigurent? Cependant un ſoupçon qu'ils ont conçû, une mauvaiſe impreſſion qu'ils ont priſe, eſt ſouvent ſelon le monde, la réprobation d'un homme, & quelquefois d'un hommme innocent, d'un homme qui n'a rendu que des ſervices & qui n'a mérité que des récompenſes. Il faut donc que le Prince ſoit incrédule : obſédé qu'il eſt de gens qui ne cherchent qu'à le prévenir les uns au déſavantage des autres, il faut qu'il ſoit difficile à croire le mal, & facile à en être détrompé. Autrement, pour peu qu'on s'apperçoive qu'il prête aiſément l'oreille à certains diſcours qui vont à la ruine du prochain, il eſt expoſé à n'avoir autour
Prov. 29. de lui que des impoſteurs : *Princeps qui libenter audit verba mendacii, omnes miniſtros habet impios.*

Mais, dit-on, je juge pour avoir vû, & il ne dépend pas de moi de voir ou de ne pas voir. Autre abús d'autant plus dangereux & plus déplorable, qu'il eſt ſouvent plus incorrigible, parce qu'il eſt ſuivi de l'obſtination & de l'entêtement. Car qu'y a-t-il de plus ordinaire que de prendre ſes conjectures pour des évidences? & qu'y a-t-il au même tems de plus à craindre, qu'un eſprit de ce carac-

tere, qui se fait des évidences de ce qu'il lui plaît, & qui croit avoir vû tout ce qu'il a jugé? Vous n'avez pû ne pas voir ce qui étoit visible, & ce que vous avez condamné: non, Chrétiens; mais il dépendoit de vous de ne vous pas appliquer à ces vûes souvent imaginaires; mais il dépendoit de vous d'en détourner votre esprit; mais il dépendoit de vous de vous défier, & de les tenir pour suspectes; mais il dépendoit de vous de leur opposer mille erreurs passées, où la présomption d'une évidence prétendue vous a fait tomber. Si vous en aviez usé de la sorte, ces vûes qui vous ont donné du mépris pour votre frere, en seroient tout au plus demeurées au terme d'un simple doute, sur lequel vous auriez moins appuyé. Il vous est permis de voir ce que vous voyez: mais quand il s'agit de condamner, il ne vous est pas permis d'aimer à le voir, de chercher à le voir, de vous attacher à le voir: pourquoi? parce qu'avec ces dispositions, il est infaillible que vous verrez souvent ce qui n'est pas, & que vous ne verrez pas ce qui est; parce qu'avec ce désir malin, il est sûr que vous étendrez vos vûes trop loin, que vous grossirez les objets, que vous verrez comme une poutre ce qui n'est qu'une paille & un atome; que vous regarderez comme un vice habituel, ce qui n'est qu'une faute passagere; que l'impétuosité de

votre esprit vous emportera, que la vraisemblance vous éblouira, que l'apparence vous trompera. Tant de fois peut-être on a jugé de vous sur ce qu'on a cru voir, & sur ce que vous prétendez qu'on n'a jamais vû; & tant de fois vous vous êtes plaint de ces jugemens précipités & mal fondés. Pourquoi ne vous dites-vous pas, ce que vous avez dit aux autres? La prudence, la retenue que vous exigez d'eux, pourquoi ne l'exigez-vous pas de vous-mêmes?

August. Concluons par la pensée, ou plutôt par la priere de saint Augustin; *Domine, noverim me, noverim te:* Seigneur, disoit ce Pere, que je me connoisse, & que je vous connoisse. Car si je m'étudie, comme je dois, à acquérir ces deux connoissances, occupé que je serai de moi-même & de vous, je penserai peu au prochain, ou je n'y penserai que dans l'ordre d'une sainte & discrette charité. Si je vous connois, ô mon Dieu, je sçaurai qu'il n'y a que vous à qui le fond des cœurs soit ouvert, & je n'aurai garde ainsi d'y vouloir entrer. Et si je me connois, je comprendrai que mon propre cœur est un abîme où je trouve assez à creuser, sans entreprendre de pénétrer dans les sentimens des autres. Si je vous connois, je respecterai votre loi, qui me défend de juger; & si je me connois, j'aurai honte de mon ignorance, qui souvent m'a

fait mal juger. Si je vous connois, j'adorerai votre divine infaillibilité ; & si je me connois, je rougirai de mes erreurs passées, & j'apprendrai dans la suite à m'en préserver. Achevons : on juge sans autorité, on juge sans connoissance, & on juge enfin sans intégrité. Dernier défaut dont il me reste à vous entretenir dans la troisiéme partie.

III. PARTIE.

C'Est une belle reflexion que fait S. Ambroise, lorsque dans l'explication du Pseaume trente-deuxiéme il observe que David n'a presque jamais parlé des jugemens, soit de Dieu à l'égard des hommes, soit des hommes mêmes les uns à l'égard des autres, sans y ajoûter la justice, comme une condition essentielle & inséparable. Du reste, si vous voulez sçavoir quelle différence nous devons mettre entre la justice & le jugement ; la voici, répond saint Ambroise : c'est que le juge, selon le langage commun, est proprement l'acte de juger ; au lieu que la justice est l'habitude même, ou infuse, ou acquise, qui nous porte à bien juger ; c'est-à-dire, cette sainte disposition du cœur qui nous fait rendre à chacun ce qui lui appartient, & qui nous dégage dans nos jugemens de toute affection & de toute passion. Or David ne vouloit pas que jamais ces deux choses fussent séparées ; & voilà

la regle de conduite qu'il se proposoit. Seigneur, disoit-il, j'ai prononcé des jugemens, mais ces jugemens ont été accompagnés d'une justice exacte : ne m'abandonnez donc pas, ô mon Dieu, à la malignité
Ps. 118. de mes calomniateurs : *Feci judicium & justitiam ; non tradas me calomniantibus me.* Cependant, Chrétiens, un des désordres où tombent encore ceux qui jugent du prochain, c'est le défaut d'équité & d'intégrité. Ils jugent selon les désirs de leur cœur, & non pas selon les lumieres de leur esprit : ils jugent par prévention, ils jugent par aversion, ils jugent par chagrin, ils jugent par intérêt, ils jugent par mille autres motifs qui corrompent la raison la plus saine & la plus droite. Arrêtons-nous à l'intérêt qui les comprend tous. Les Pharisiens refuserent de reconnoître Jesus-Christ ; pourquoi ? parce que c'étoient des hommes intéressés, ambitieux, jaloux de la domination qu'ils s'étoient acquise, ou plutôt qu'ils s'étoient usurpée parmi le peuple. Dès que le Fils de Dieu parut, ils le regarderent comme un obstacle à leurs desseins, comme l'ennemi de leur hypocrisie, comme le destructeur de leur secte ; & pour cela ils se firent un intérêt de le décrier & de le perdre. Tel fut le principe de tous les jugemens qu'ils formerent contre sa personne & contre ses mira-

cles. Le crédit de cet homme-Dieu leur étoit incommode; il n'en fallut pas davantage pour le ruiner dans leur estime, & pour leur faire croire de lui tout ce que la haine la plus envenimée est capable de suggérer.

En effet, le Sauveur du monde passoit dans la Judée pour un Prophete rempli de l'esprit de Dieu; & les Pharisiens se persuaderent que c'étoit un pécheur : *Nos scimus quia hic homo peccator est*; Nous le sçavons, disoient-ils, & nous n'en pouvons douter. Mais cet homme, leur répondoit-on, est exaucé de Dieu, mais il fait des miracles, mais il est irrépréhensible dans ses mœurs; il n'importe, c'est un pécheur, & nous le sçavons : *Nos scimus quia hic homo peccator est.* Pourquoi le sçavoient-ils? parce qu'ils vouloient & qu'il étoit de leur intérêt que cela fût. Car leur intérêt sur ce point étoit la regle de leur jugement. Si le Sauveur du monde s'étoit déclaré pour eux, ils se seroient déclarés pour lui; & sans être, ni plus juste, ni plus saint, il n'en auroit reçû que des éloges : mais parce qu'il condamnoit leurs erreurs & qu'il désabusoit le peuple séduit par leur fausse piété, quoiqu'il fît, c'étoit un pécheur : *Nos scimus quia hic homo peccator est.* Idée bien naturelle des jugemens du monde. Nous jugeons des hommes, non point par le mérite qui les distingue, mais par l'intérêt qui nous domine;

Joan. 9

non point par ce qu'ils sont, mais par ce qu'ils nous sont; non point par les qualités bonnes ou mauvaises qu'ils ont, mais par le bien ou le mal qui nous en revient. Car de-là naissent les injustices énormes que nous commettons à leur égard. De-là les entêtemens aveugles en faveur des uns, & les déchaînemens bisarres contre les autres. De-là les censures malignes des plus dignes sujets, & les louanges outrées des sujets médiocres. De-là les préférences odieuses de ceux-ci, & les exclusions iniques de ceux-là.

Rien de plus ordinaire, mes chers Auditeurs, & n'est-ce pas ce que vous avez peut-être mille fois éprouvé vous-mêmes? Qu'un homme soit dans nos intérêts, ou que nous ayons intérêt à le faire valoir, dès-là nous nous persuadons qu'il vaut beaucoup. Sans autre titre que celui-là, il est, dans notre estime, propre à tout & capable de tout. Au contraire que l'intérêt nous aliéne de lui, si nous nous en croyons, nous n'y voyons plus rien que de méprisable. Cette passion d'intérêt nous le représente tel que nous le voulons, nous le contrefait, nous le déguise, nous cache les perfections qu'il a & nous fait voir des défauts qu'il n'a pas, nous le figure sous autant de caracteres différens qu'il y a de faces différentes dans l'intérêt qui nous fait agir. Comment sur-tout

jugeons-nous d'un ennemi ? Il s'eſt attiré notre diſgrace ; c'eſt aſſez : avec cela, envain il feroit des prodiges, ſes prodiges mêmes ne ſerviroient qu'à nous le rendre & à nous le faire paroître plus odieux. En vain il poſſederoit toutes les vertus, ſes vertus les plus éclatantes prennent dans notre imagination la teinture & la couleur des vices. S'il eſt dévot, nous l'accuſons d'hypocriſie ; s'il ne l'eſt pas, nous le ſoupçonnons d'impiété ; s'il eſt humble, nous regardons ſon humilité comme une foibleſſe ; s'il eſt généreux, nous appellons ſon courage orgueil & fierté ; s'il eſt diſcret & réſervé, c'eſt dans notre opinion un homme artificieux & fourbe ; s'il eſt ouvert & ſincere, nous le traitons d'imprudent & d'évaporé. Les autres ont beau le combler d'éloges, cet intérêt qui nous préoccupe, nous fait croire que ces éloges ſont autant de flatteries & de menſonges. Au même tems qu'on lui applaudit comme les femmes d'Iſrael applaudiſſoient à David, cet intérêt nous empoiſonne contre lui, comme il empoiſonnoit Saül. Et voilà encore une fois le caractere de tous les eſprits intéreſſés, & de ceux en particulier, qui ſelon l'expreſſion de ſaint Ambroiſe, ſe ſentent piqués de l'aiguillon de l'envie. Comme l'envie a ſouvent pour objet le plus délicat de tous les intérêts qui eſt la gloire, auſſi a-t-elle une malignité

plus ſubtile pour nous aveugler. De-là vient que par une fatalité malheureuſe, ou plutôt par une indignité qui devroit nous couvrir de confuſion, il n'eſt preſque pas en notre pouvoir de conſerver des ſentimens avantageux, pour ceux qui prétendent aux mêmes rangs que nous, pour ceux qui ſont en état de nous les diſputer, beaucoup moins pour ceux qui les obtiennent & qu'on nous préfere. L'intérêt eſt comme un nuage entre eux & nous, que notre raiſon n'a pas la force de diſſiper. Nous jugeons équitablement de tout ce qui eſt, ou au-deſſus, ou au-deſſous de nous, c'eſt-à-dire, de ceux qui par leur élévation ou par leur baſſeſſe, ne peuvent nuire à nos entrepriſes : mais de ceux que la concurrence nous ſuſcite pour adverſaires, nous en jugeons, ſi je l'oſe dire, d'une maniere à faire pitié.

Plus donc d'équité, Chrétiens, quand une fois le reſſort de l'intérêt joue ; & cela eſt ſi vrai, que les hommes qui ſont nés pour la ſociété, & dont tout le commerce roule ſur une bonne foi réciproque, ne la reconnoiſſent plus cette bonne foi, dès qu'ils apperçoivent dans les affaires qui ſe traitent entre eux, le moindre mélange d'intérêt. Quelque probité qu'ait un juge, s'il eſt intéreſſé dans une cauſe, on ſe croit bien fondé à le récuſer, & l'on ne penſe point lui faire injure

d'en appeller à un autre jugement que le sien. Quelque irréprochable d'ailleurs que soit un témoin, si son intérêt se trouve joint à son témoignage, son témoignage passe pour nul. Comme si les hommes d'un commun accord se rendoient à eux-mêmes cette justice, de confesser que quand leur intérêt est de la partie, ils ne sont plus capables de bien juger les uns des autres.

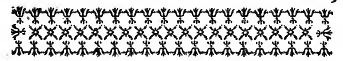
Ainsi ne nous étonnons point que les Pharisiens jugeassent si injustement de Jesus-Christ, & qu'ils fussent si aveugles sur le sujet de ce Dieu-homme. C'étoit une conséquence naturelle de leur animosité, & il y auroit eu une espéce de miracle que cet aveuglement n'eût pas été l'effet de leur intérêt. Mais étonnons-nous que Jesus-Christ étant le Saint des Saints, ils se fissent un intérêt de le butter en tout & de le contredire. Car voilà, mes chers Auditeurs, ce qui les perdit & ce qui nous perd tous les jours. Nous nous faisons des intérêts qui vont premierement à nous aveugler, & de-là par une suite infaillible à nous aigrir, à nous irriter, à nous emporter souvent contre les sujets les plus dignes de notre estime, & toujours contre ceux avec qui la charité chrétienne nous doit unir. O intérêt, combien de jugemens as-tu corrompus au préjudice de cette divine vertu, & quelles plaies ne lui fais-tu pas tous

les jours par les ſiniſtres impreſſions que tu répands dans les eſprits? Il faudroit donc, conclut admirablement S. Chryſoſtome, pour bien juger du prochain, être défait de toute préoccupation, libre de toute affection, dégagé de toute paſſion, exempt de toute averſion, de toute attache, de tout reſſentiment, de tout déſir, de toute crainte, en un mot de tout intérêt. Mais qui peut ſe promettre d'être diſpoſé de la ſorte? qui peut ſur cela s'aſſurer de ſoi-même? qui peut répondre de ſon cœur? Ne vaut-il pas mieux, puiſqu'on arrive ſi peu à cette perfection, s'en tenir à
Matt. 7. cette loi de l'Evangile : *Nolite judicare ;* Ne jugez point. Car que dirons-nous à Dieu, quand il nous demandera compte de tant de jugemens que nous aurons faits de notre prochain? Nos préventions nous ſerviront-elles d'excuſe, & Dieu n'aura-t-il pas droit de nous dire: Il eſt vrai, vous étiez prévenu; mais c'eſt pour cela même que vous deviez vous abſtenir de juger. Car vous n'avez jugé témérairement de votre frere, que quand l'intérêt vous a ſéparé de lui. Or prétendez-vous juſtifier un péché par un autre péché? Ah, mon Dieu, j'aurai bien plutôt fait de me réduire à me juger ſéverement moi-même ſans juger les autres. Par-là, Seigneur, je mériterai que vous uſiez envers moi de miſéricorde; par-là je trouverai grace devant vous; par-là je me

préſerverai non-ſeulement du déſordre attaché au jugement téméraire, mais des ſuites funeſtes qu'il traîne après lui. Car c'eſt bien ici que je puis dire avec votre Prophète, qu'un abîme attire un autre abîme, puiſque c'eſt le jugement téméraire qui donne lieu à la médiſance, que la médiſance entretient les rapports, que les rapports ſuſcitent les querelles, que les querelles engendrent les inimitiés, & que les inimitiés produiſent les vengeances. Il eſt vrai que l'Apôtre parlant de l'homme ſpirituel, ſemble en avoir renfermé le caractere dans ces deux qualités, l'une de juger de tout, & l'autre de n'être jugé de perſonne : *Spiritualis autem judicat omnia, & ipſe à nemine judicatur.* 1. Cor. 2. Mais on a abuſé de ces paroles, & les ſpirituels ou les dévots, je dis les dévots trompés & les prétendus ſpirituels du ſiécle, ſéduits par leur propre ſens, ont interprété ſaint Paul contre l'intention même de ſaint Paul. Car ils ſe ſont attribué comme de plein droit une liberté préſomptueuſe de juger impunément tout le monde; & à cette liberté préſomptueuſe ils ont joint une délicateſſe infinie à ne pouvoir ſouffrir qu'on les jugeât eux-mêmes. Or ce n'eſt point ainſi que l'a entendu l'Apôtre. Quoi qu'il en ſoit, voulons-nous être ſolidement ſpirituels, oppoſons à ces deux défauts les deux maximes de l'humilité chré-

tienne : si l'on nous juge, laissons juger de nous sans nous plaindre ; mais nous, ne jugeons point, ou jugeons toujours favorablement, afin qu'au dernier jour nous recevions un jugement de faveur qui nous mette en possession de la gloire, &c.





SERMON

POUR LE DIMANCHE

Des Rameaux.

Sur la Communion Paschale.

Hoc autem totum factum est, ut adimpleretur quod dictum est per Prophetam dicentem : Dicite filiæ Sion, Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

Or tout ceci se fit, afin que cette parole du Prophete fût accomplie : Dites à la fille de Sion, Voici votre Roi qui vient à vous plein de douceur. En saint Matthieu, chap. 21

Sire,

Le Prophete l'avoit prédit, que le Sauveur du monde entreroit dans Jerusalem glorieux & triomphant; & c'est dans le mystére de ce jour que cette parole du Prophete devoit s'accomplir, & qu'en effet elle s'accomplit. Mais du reste pourquoi les Juifs reçoivent-ils aujourd'hui le Fils Dieu avec

tant de pompe & tant de ſolemnité, & d'où leur vient ce zéle qu'ils font paroître pour lui rendre des honneurs qu'il n'en avoit jamais reçûs? Cent fois ils l'avoient vû parmi eux, ſans qu'à peine on pensât à lui : mais par un changement bien nouveau, l'Evangile nous le repréſente dans une eſpéce de triomphe, entrant au milieu des acclamations & des applaudiſſemens publics, eſcorté d'une foule de peuple, reconnu ſolemnellement comme Fils de David & comme
Mat. 21. envoyé de Dieu : *Hoſanna Filio David : Benedictus qui venit in nomine Domini.* N'en ſoyons point ſurpris, Chrétiens, puiſque les Evangéliſtes nous en apprennent la raiſon. Il venoit ce Sauveur adorable, de faire un miracle dont le bruit s'étoit répandu dans toute la Judée. La réſurrection de Lazare ; de cet homme mort depuis quatre jours & enfermé dans le tombeau (miracle que toutes ſes circonſtances rendoient inconteſtable ; miracle ſubſiſtant encore, dit ſaint Auguſtin, & que l'incrédulité même la plus obſtinée ne pouvoit déſavouer) voilà de quoi les habitans de Jeruſalem avoient été témoins ; voilà ce qu'ils avoient admiré, & ce qui leur donna une ſi haute idée de Jeſus-Chriſt. C'eſt donc en vûe de ce miracle & pour en reconnoître publiquement l'auteur, qu'ils courent au devant de lui, portant des palmes dans les

mains, & voulant honorer par-là, remarque saint Chrysostome, la victoire que cet homme-Dieu avoit remportée sur la mort. Tel est, mes chers Auditeurs, le précis de notre Evangile dans le sens historique & littéral : écoutez-en le mystere & l'application. Le tems approche, Chrétiens, & nous le commençons, où Jesus-Christ par une action spirituelle & intérieure, mais encore plus puissante & plus efficace, renouvelle ce grand miracle de la résurrection de Lazare, en faisant revivre par la grace de la pénitence des ames mortes par le péché, & comme ensevelies dans leurs habitudes criminelles. Après ce miracle, l'Eglise que tous les Prophetes nous ont marqué sous la figure de Jerusalem, prépare à ce divin Sauveur une sainte & honorable entrée dans les cœurs des fidéles par la communion Paschale; & pour me conformer à son dessein, c'est de cette communion Paschale que je dois vous entretenir. Saluons d'abord la Vierge qui eut avant nous le bonheur de recevoir ce Verbe fait chair & de le porter dans son sein. *Ave, Maria.*

DEux sortes de personnes reçoivent aujourd'hui le Fils de Dieu dans Jerusalem; d'une part ses disciples, qui faisoient profession de le suivre, & qui par un engagement particulier s'étoient attachés à son par-

ti ; d'autre par les Pharisiens, les Prêtres, les Docteurs de la Synagogue, qui par un aveuglement extrême rejettoient sa doctrine & s'étoient secrettement ligués contre lui. Ses disciples le reçoivent avec respect, avec ferveur, avec joie ; & voilà pourquoi il vient à eux comme en triomphe, & même se-
Mat. 21. lon la prophétie, en qualité de Roi : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Au contraire les Pharisiens le reçoivent avec des sentimens d'aigreur & dans la résolution de faire bientôt éclater leurs pernicieux desseins, & de le perdre : c'est pour cela qu'il vient à eux comme un ennemi, & que le Sauveur verse sur ces aveugles des larmes de compassion :
Luc. 19. *Videns civitatem flevit super illam.* Deux idées bien naturelles de ce qui se passe encore chaque année dans la communion Paschale, & dont je vais faire le partage de ce discours. Car prenez garde, Chrétiens : dans le triomphe dont les disciples de Jesus-Christ honorent ce divin maître, je trouve l'idée d'une sainte & parfaite communion ; ce sera la premiere partie ; mais dans la maniere dont ce même Dieu fut reçû des Pharisiens, je trouve l'idée d'une communion indigne & sacrilége ; ce sera la seconde partie. Pour les justes qui sont les vrais fidéles, le Sauveur vient comme un Roi débonnaire & bienfaisant : mais pour les impies engagés & obstinés dans

dans le crime, il vient comme un ennemi terrible & redoutable. C'est tout le sujet de votre attention.

I. PARTIE.

VOulez-vous sçavoir, Chrétiens, ce que c'est à proprement parler, qu'une communion faite en état de grace? Ecoutez saint Chrysostome; il va vous l'apprendre. C'est, dit ce Pere, une réception solemnelle que nous faisons à Jesus-Christ dans nous-mêmes, & une entrée triomphante que Jesus-Christ fait dans nous. Pouvoit-il s'en expliquer plus noblement, & n'ai-je pas eu raison de m'attacher d'abord à sa pensée, pour vous dire que le triomphe & l'entrée du Sauveur du monde dans Jerusalem, est la plus juste idée d'une bonne communion?

Mais afin de mieux comprendre la chose, examinons, Chrétiens, toutes les circonstances particulieres marquées dans l'Evangile; & voyez si le dessein de Dieu n'a pas été visiblement de nous proposer le modéle le plus parfait de l'action la plus sainte du Christianisme, qui est la communion? Car premierement cet homme-Dieu est reçû avec honneur dans Jerusalem; mais par qui? par ses amis, par les sectateurs de sa doctrine, par ceux que l'on distinguoit dans la Judée pour être du nombre des siens; en un mot par ses disciples, qui malgré l'envie ne laissoient pas de faire un parti considérable, puisque saint

Luc témoigne qu'ils accouroient en foule :
Luc. 19. *Et cœperunt omnes turbæ discipulorum gaudentes laudare.* En second lieu, ces fervens disciples transportés de zéle pour la personne de leur maître, n'attendent pas qu'il soit aux portes de la ville pour se disposer à le recevoir. Au premier bruit qu'ils entendent de sa venue, ils sortent de leurs maisons, & par
Joan. 12. respect ils viennent au devant de lui : *Et cùm audissent quia venit Jesus, processerunt obviam ei.* De plus, ils se présentent à lui, les
Ibidem. uns portant des branches de palmiers, *Acceperunt ramos palmarum* ; & les autres avec des branches d'oliviers, qu'ils coupoient sur la montagne, selon la remarque expresse de l'Evangile. Or la palme est le symbole de la victoire, & l'olive le signe de la paix : ce qui ne fut pas sans mystére, comme je vais vous l'expliquer. Enfin ils se dépouillent de leurs vêtemens, ils les mettent sous les pieds de Jesus-Christ, en les étendant le long du che-
Mat. 21. min par où il devoit passer : *Plurima autem turba straverunt vestimenta sua in via.* Excellente idée de la communion des justes, & des saintes dispositions qu'une ame chrétienne doit apporter à la participation du corps de Jesus-Christ & de son adorable Sacrement. Mais ce n'est pas assez pour nous d'en avoir l'idée ; Dieu veut que nous nous l'appliquions dans la pratique, & que d'une figu-

re, nous en faſſions une vérité. Tâchez donc, mes chers Auditeurs, à bien entrer dans les ſaintes leçons que j'ai à vous faire.

Il faut être diſciple de Jeſus-Chriſt pour mériter de le recevoir dans ſon Sacrement, & c'eſt la premiére diſpoſition. Mais ne ſommes-nous pas tous ſes diſciples en qualité de Chrétiens? Il eſt vrai, mes Freres, & je le ſçais: mais je dis que pour participer au divin myſtére, il ne ſuffit pas d'être diſciple du Sauveur par une profeſſion extérieure qui ſouvent ne fait qu'augmenter notre indignité, quand elle n'eſt pas ſoutenue du reſte; & j'ajoûte qu'il le faut être en eſprit & par un ſentiment de religion, puiſque ſans cela bien loin que Jeſus-Chriſt nous avoue pour ſes diſciples, il nous regarde comme ſes ennemis. Or il s'eſt lui-même déclaré qu'il ne vouloit faire la Pâque qu'avec ſes diſciples. Mais il ne parloit alors que de la Pâque Judaïque, qu'il alloit célébrer ſelon la loi. Ah, j'en conviens, répond ſaint Chryſoſtome: mais s'il parloit ainſi de l'ancienne Pâque, que penſoit-il de la nouvelle qui devoit être le don des dons, & la plus excellente de toutes les graces? & s'il falloit être ſon diſciple pour manger avec lui une Pâque qui n'étoit que la figure de ſon corps, que ne faut-il point être pour manger celle qui n'eſt rien moins que la ſubſtance même de ſon corps?

Enfin n'eſt-il pas de la foi que tout ce qui s'obſervoit dans la Pâque des Juifs, étoit une leçon pour nous, mais une leçon exacte & précife, de ce qui devoit être accompli dans celle des Chrétiens?

Qu'il n'y ait donc perſonne aſſez téméraire, concluoit éloquemment ſaint Chryſoſtome pour prétendre à cette Pâque en recevant l'agneau véritable qui eſt immolé, ſans avoir ce caractére particulier de diſciple de Jeſus-Chriſt. Qu'il ne s'y préſente point de Judas, point de Phariſiens, c'eſt-à-dire, point de traître, point d'hypocrite, point de ſimoniaque ni de profanateur des choſes ſaintes: ce ſont les paroles de ce Pere; *Nemo accedat niſi amicus: nullus avarus, nullus fœnerator, nullus impudicus.* Car je vous avertis, ajoûtoit ce ſaint Docteur, que cette divine table n'eſt point pour eux; *Nam & tales hæc menſa non ſuſcipit.* S'il y a un diſciple fidéle & ſincére, qu'il vienne, parce que c'eſt lui qui par le choix de Jeſus-Chriſt même y doit être admis; *Si quis eſt diſcipulus, adſit.* Pour les mondains, pour les ſenſuels, pour les ſcandaleux & les impies, ils en ſont exclus; & s'ils oſoient y paroître, nous qui ſommes les Prêtres du Seigneur & les diſpenſateurs de ſes myſtéres, nous ne craindrions point d'uſer du pouvoir que le Dieu vivant nous a mis en main pour leur en inter-

Chryſoſt.

Idem.

Idem.

dire l'usage. Fût-ce le premier conquérant du monde qui s'y présentât, *Sive Princeps militiæ*; fût-ce le premier Monarque du monde, *Sive Imperator*, nous lui ferions entendre les défenses & les menaces du souverain maître dont il viendroit profaner le céleste banquet. C'est ainsi que cet homme de Dieu s'acquittant du même ministére que moi, préparoit le peuple d'Antioche à la plus importante action du Christianisme: & tel est l'ordre que le grand Apôtre avoit intimé à toute l'Eglise, par ces courtes paroles, mais qui, selon le Concile de Trente, comprennent en abrégé toutes les dispositions requises pour avoir part au Sacrement du Fils de Dieu; *Probet autem seipsum homo*. Que l'homme donc s'éprouve lui-même, c'est-à-dire, qu'il se consulte lui-même, qu'il interroge son cœur; & que sans s'aveugler, sans se flatter, il examine devant Dieu, s'il est en effet de ceux qui appartiennent à Jesus-Christ, & que Jesus-Christ reconnoît pour ses vrais disciples. Car si nos consciences ne nous rendent pas sur ce point un témoignage favorable, & qu'avec humilité nous ne puissions nous glorifier de ce beau nom, il ne nous est point permis de faire la Pâque, & nous n'y devons pas penser. Je me trompe, Chrétiens: parlons plus correctement, & disons que nous y devons penser, & y penser effica- *1. Cor. 11.*

cement pour l'honneur de Jesus Christ même, & si pour n'y avoir pas pensé, nous manquons à le recevoir dans cette Pâque solemnelle, nous commettons un nouveau crime, & nous désobéissons à ses ordres. Quoi donc ? l'ordre de Jesus-Christ est-il que nous le recevions sans être du nombre de ses disciples ? A Dieu ne plaise, Chrétiens, puisque c'est ce qu'il a le plus en horreur : mais il nous ordonne de nous déclarer ses disciples ; & si nous n'avons pas été jusqu'à présent de ce nombre, il veut que nous commencions à en être, pour satisfaire à l'obligation indispensable où nous sommes de prendre place parmi les conviés qu'il fait appeller. Voilà le précepte non seulement Ecclésiastique, mais divin, qui vous est aujourd'hui signifié par les Pasteurs de vos ames : oui, le Sauveur des hommes, de quelque condition que vous soyez, veut célébrer la Pâque avec vous. Vous êtes indignes de cette grace, mais il veut que vous vous en rendiez dignes ; vous êtes pécheurs, mais il veut que vous deveniez justes ; vous êtes dans les engagemens criminels du monde, mais il veut que vous en sortiez & que vous vous mettiez en état d'approcher de lui. Point d'excuse, ni de délai ; son ordre presse, & il lui faut obéir. Dans les autres tems de l'année, peut-être auriez-vous droit d'user de remise, &

de vous prescrire un terme pour former cette résolution : mais aujourd'hui il n'est plus question de résoudre, il est tems d'exécuter & d'accomplir. Le terme est échû ; & le maître des maîtres vous envoye dire que c'est chez vous que cette Pâque se doit faire : *Magister dicit : Apud te facio Pascha.* Pour Mat. 26.
cela il faut que votre cœur, qui est comme le domicile & le sanctuaire qu'il a choisi, soit purifié par la pénitence ; & le même commandement qui vous engage à l'un, vous oblige à l'autre. Par conséquent, il faut rompre vos liens, & par de généreux efforts vous détacher une fois de la créature & de vous-mêmes. Et c'est en quoi le précepte du Fils de Dieu est admirable, je veux dire, en ce qu'il vous met dans une si heureuse nécessité. Car il ne s'agit pas moins pour vous que d'être, ou des sacriléges, ou des excommuniés ; des sacriléges, si vous recevez ce Dieu de sainteté sans vous y être disposés par une contrition sincére ; des excommuniés, si par votre impénitence vous vous trouvez hors d'état de le recevoir.

Cependant il ne suffit pas d'être disciples du Sauveur, pour mériter qu'il vienne à nous; il faut encore aller au devant de lui & le prévenir. Vous sçavez comment ces troupes sorties de Jérusalem, s'avancérent jusques vers la montagne des Olives, n'attendant pas que

Jesus-Christ fût arrivé pour commencer les honneurs de l'entrée qu'on devoit lui faire : *Cùm audissent quia venit, processerunt obviam ei.* Ainsi par un mouvement de ferveur anticiper la venue de ce Dieu-homme, c'est une seconde disposition nécessaire pour le recevoir selon les régles & l'esprit de la vraie piété. Je m'explique. Car faire ce qui se pratique aujourd'hui, & ce que la lâcheté du siécle n'a rendu que trop commun ; se réserver jusqu'au jour de la communion même pour y penser ; différer à la solemnité de Pâques les préparatifs que la Religion demande; croire s'être acquité de son devoir, parce qu'on a pris quelques momens pour se recueillir devant Dieu ; venir à la hâte & dans la foule s'accuser de ses désordres, & immédiatement après se présenter à la sainte table ; confondre les exercices de la pénitence avec la communion, & souvent communier sans avoir fait aucun exercice de pénitence : ah, Chrétiens, c'est une indignité ; & quiconque agit de la sorte, attire sur soi l'anathême de saint Paul, qui lui reproche de ne pas faire un juste discernement du corps du Sauveur, & qui le menace de manger avec cette viande céleste sa propre condamnation. Je parle à vous, mes chers Auditeurs, qui dans la profession que vous faites d'une vie mondaine & dissipée, approchez plus rarement de ces sa-

Jean. 12.

crés myſtéres, & qui vous contentez peut-être une fois dans le cours d'une année de manger ce pain établi par Jeſus-Chriſt pour être le pain de tous les jours; c'eſt vous que ceci regarde. Car pour les ames innocentes qui en font leur nourriture ordinaire, quoiqu'elles ayent abſolument ſujet de craindre, elles ont encore plus droit d'eſpérer. Une communion les diſpoſe à l'autre : la vie réguliére qu'elles menent, les bonnes œuvres qu'elles pratiquent, leur aſſiduité à fréquenter les autels, tout cela dans la doctrine des Peres, leur ſert de préparation & d'une préparation continuelle au divin Sacrement.

Mais pour vous qui tenez une conduite directement oppoſée; pour vous qui vous faites un devoir non-ſeulement d'être du monde, mais de vivre ſelon les maximes du monde; pour vous dont les liaiſons, les habitudes, les divertiſſemens, les emplois ne ſont qu'un enchaînement de péchés ajoûtés ſans ceſſe les uns aux autres; pour vous qui n'avez aucun uſage des choſes de Dieu, & qui paſſez les années entiéres ſans faire peut-être une réflexion ſérieuſe ſur l'affaire de votre ſalut; pour vous dont le dernier ſoin eſt de veiller ſur votre cœur, & qui vous étant formé une conſcience libre, diſons mieux, une conſcience libertine, ne trouvez rien de plus commode que de n'y rentrer jamais & d'ignorer

toujours ce qui se passe; pour vous enfin qui ne communiez que par je ne sçais quelle bienséance, & quand le précepte vous y oblige: attendre à vous disposer, que vous soyez au jour précis où vous devez satisfaire à cette obligation, c'est mépriser votre Dieu, & faire outrage à son Sacrement; c'est anéantir l'effet de sa venue, c'est vous exposer vous-mêmes à un scandale presque inévitable. Car enfin, mon Frere, dirois-je à un de ces pécheurs, si vous vous adressez à moi dans ces jours de solemnité, & que je ne vous trouve pas en état de recevoir cette grace de réconciliation, sans laquelle il ne vous est pas permis de communier, (or qu'y a-t-il de plus ordinaire à des hommes comme vous?) que ferai-je alors? Vous accorderai-je la grace de l'absolution que vous me demandez? je trahirai donc mon ministére. Ne vous l'accorderai-je pas? il faudra donc que vous ne mangiez point l'agneau avec le reste des fidéles, & que vous soyez absent de la table de Jesus-Christ. Si je vous y admets, je suis prévaricateur, & je me damne avec vous: si je vous en exclus, vous scandalisez l'Eglise. Voyez-vous l'extrémité où vous vous jettez, pour n'avoir pas pris les mesures que la loi de Dieu & la prudence chrétienne vous prescrivoient? Que par considération pour votre personne, j'intéresse l'honneur du Sacrement

qui m'a été confié, c'est à quoi il n'y a pas d'apparence que je me détermine jamais. Je sçais trop quelles sont les bornes de mon pouvoir; & l'éclat de votre fortune & de votre dignité ne m'éblouira pas. Qu'arrivera-t-il donc? ce que je dis: qu'il n'y aura ni Pâque, ni Sacrement, ni culte de religion pour vous, & qu'ensuite on vous remarquera; que celui qui se trouve chargé, comme Pasteur, du soin de votre ame, en sera dans l'inquiétude & dans le trouble; que votre mauvais exemple se communiquera; que le libertinage prendra sujet de s'en prévaloir, & que vous serez responsable de l'abus qu'il en fera: pourquoi? parce que vous n'avez pas usé de la diligence nécessaire pour vous préparer. Si dès l'entrée de ce saint tems, convaincu comme vous l'étiez du désordre de votre conscience, vous eussiez eu recours au reméde que l'Eglise vous présentoit, & que par une prévoyance chrétienne vous fussiez venu dès-lors vous soumettre à son tribunal, on auroit mis ordre à tout. Vous n'étiez pas encore en état de participer au corps de Jesus-Christ, mais on vous y auroit disposé; vous étiez trop foible pour manger ce pain de vie, mais on vous auroit fortifié; on auroit guéri vos plaies, on vous auroit excité à sortir de vos habitudes, on vous auroit fait passer par les épreuves de la pénitence; & après les épreuves de

la pénitence, revêtu de la robe de noces, on vous recevroit enfin maintenant dans la salle du festin. Aussi est-ce pour cela, Chrétiens, que le Carême est institué, & nous apprenons des anciens Conciles, que dès les premiers jours de ce jeûne solemnel on obligeoit les fidéles à se sanctifier, c'est-à-dire, dans le stile de l'Ecriture, à se purifier par la confession, & qu'on les préparoit ainsi à célébrer dignement la Pâque. S'il y avoit même des pécheurs publics, on les faisoit paroître dès le jour des Cendres couverts de cilices, pour les initier, si j'ose parler de la sorte, & les aggréger parmi les pénitens. Voilà comment on en usoit; & nous voyons encore dans quelques Eglises des vestiges d'une discipline si religieuse & si louable. Toutefois ces pécheurs, remarque le Docteur Angelique saint Thomas, n'étoient pas plus coupables que plusieurs de nous; & le corps de Jesus-Christ qu'ils devoient recevoir, n'épas plus saint, ni plus vénérable pour eux que pour nous. Mais aujourd'hui l'on a trouvé moyen d'abréger les choses, & si je puis me servir de cette expression, d'en être quitte à bien moins de frais.

Je ne dis point ceci pour favoriser aucun sentiment particulier, & je n'ai pas même besoin de justification sur cela : mais en vérité mes chers Auditeurs, avouons-le à notre

confusion, nous avons bien dégénéré,& nous dégénérons bien encore tous les jours de la sainteté de notre foi. De tous ceux à qui j'adresse cette instruction, & qui composent vraisemblablement la plus nombreuse partie de cet auditoire, c'est-à-dire, de tant de personnes engagées dans le péché, à peine peut-être y en a-t-il quelques-uns qui ayent fait le moindre effort pour se disposer à la communion Paschale. En dis-je trop, & serois-je assez heureux pour me tromper ? Cependant à cette fête prochaine on verra des hommes tout corrompus de vices, des Lazares encore ensevelis dans l'iniquité, des morts non pas de quatre jours, mais de quatre mois, mais de quatre années, qui se produiront à la face de l'Eglise, & qui pleins d'une confiance présomptueuse demanderont tout à la fois qu'on les délie, qu'on les ressuscite, & qu'on les fasse asseoir à la table du Seigneur. Ah, mes Freres, s'écrie saint Bernard, il n'appartient qu'au Seigneur lui-même d'opérer de semblables prodiges : notre jurisdiction & notre puissance ne s'étend point jusques-là ; ce miracle est au-dessus de nous. Que faut-il donc faire ? ce que font ces troupes zélées qui sortent de Jérusalem, & qui se mettent en marche, du moment qu'elles apprennent que Jesus-Christ approche : *Cùm audissent, processerunt.* Vous l'apprenez vous-mêmes, Jean. 12.

Chrétiens, & je vous l'annonce actuellement
Mat. 25. de sa part. *Ecce sponsus venit* : Oui mes Freres, puis-je vous dire, voici l'époux qui arrive : il est presque aux portes de votre cœur, & dans fort peu de jours il y doit faire son entrée. Ne vous laissez pas surprendre : *Exite*, sortez, pour ainsi dire, hors de vous-mêmes, hors du tumulte de vos passions, hors de l'embarras de vos intrigues malheureuses, hors du trouble & de la dissipation où vous jettent vos affaires temporelles. Ne ressemblez pas à ces Vierges folles qui s'endormirent ; mais tenez-vous prêts, & allez au devant du maître qui vient vous visiter : *Exite obviam ei*. Si vous avez différé jusqu'à ce jour, après vous en être confondu devant Dieu, appliquez-vous à réparer ce que vous avez perdu de tems. Considérez, & la sainteté de l'action que vous avez à faire, & la grandeur du Dieu que vous avez à recevoir. Pour lui faire un triomphe sortable & conforme à ses inclinations, n'oubliez pas d'envoyer les pauvres devant vous chargés de vos libéralités & de vos aumônes. Il y en a d'abandonnés dans les prisons, de languissans dans les hôpitaux, de honteux dans les familles : cherchez-les pour les soulager, & ils se joindront à vous pour vous seconder. Mais sur tout, souvenez-vous de la grande leçon
Psal. 94. du Prophéte contenue dans ces paroles : *Pra-*

occupemus faciem ejus in confessione. Avant que ce Dieu de gloire vienne à vous, prévenez-le & gagnez-le par une confession exacte & sincére de tous les déréglemens de votre vie. N'attendez pas jusqu'au moment qu'il faudra lui donner le baiser de paix: votre bouche seroit encore infectée de l'impureté de vos crimes. Dès aujourd'hui, s'il se peut, déchargez-vous du fardeau pesant qui vous accable, afin que votre ame libre & dégagée, puisse avancer à plus grands pas vers ce Seigneur qui daigne bien descendre pour vous du trône de sa Majesté. Et quoi? mon Frere, reprend saint Chrysostome, si présentement & à l'heure que je vous parle, on vous annonçoit que le plus grand Roi de la terre vient en personne loger chez vous; que c'est lui-même, qui par un choix particulier a voulu vous gratifier de cet honneur, & qu'il ne prétend rien moins par-là que de vous annoblir pour jamais, que d'établir votre fortune & de vous combler de biens, que ne feriez-vous pas? quels soins, quels empressemens, quelle activité? Que ne faites-vous pas même tous les jours pour un ami, & comment en usez-vous? Ces comparaisons sont familiéres & communes; mais c'est pour cela même, disoit saint Chrysostome, que les Prédicateurs de l'Evangile doivent s'en servir, parce qu'elles rendent les choses plus

sensibles, & qu'elles font toucher au doigt les plus essentielles obligations du Christianisme.

Je dis plus. Pour recevoir Jesus-Christ dans la communion, il faut aller au devant de lui, mais comment ? comme les disciples, avec des branches de palmiers & d'oliviers : troisiéme circonstance d'où je tire une troisié-
Jean. 12. me instruction. Voici ma pensée. *Acceperunt ramos palmarum*; Ils prirent, dit saint Jean,
Marc. 11 des palmes dans leurs mains: *Alii autem cædebant frondes de arboribus*; Les autres coupoient des branches d'arbres : or ces arbres étoient des oliviers, puisque ce fut sur la montagne même qui en portoit le nom, que les disciples allerent trouver le Fils de Dieu :
Luc. 19. *Et cùm appropinquaret jam ad descensum montis Oliveti*. Que signifie cela ? rien de plus évident, dit saint Augustin, que ce qui nous est enseigné par le Saint-Esprit, & marqué sous ces deux symboles : c'est que, ni vous, ni moi, ne devons point approcher de Jesus-Christ, si nous ne portons la palme en témoignage de la victoire que nous avons remportée sur le péché, & l'olive pour signe de la paix que nous avons conclue avec Dieu. Prenez garde, Chrétiens : saint Augustin ne dit pas que pour bien communier, il suffit d'avoir remporté quelque avantage sur l'ennemi; ni que nous devions nous contenter

d'avoir fait avec lui une ſimple treve, & que ce ſoit assez de nous être ſouſtraits, pour un tems de ſa ſervitude, & d'avoir gagné ſur lui, ou plutôt ſur nous-mêmes une réforme de quelques jours. Car cet eſprit ſéducteur ne vous la diſputera pas, puiſqu'il l'accorde aux plus libertins, & que c'eſt un artifice dont il ſe ſert pour ſe les attacher encore plus étroitement. Il y a peu de pécheurs ſi abandonnés, qui dans ces ſaints jours ne ſe modérent, ne ſe contraignent, & n'affectent tout l'extérieur d'un Chrétien touché & converti. Mais cela n'eſt rien, mon cher Auditeur ; ce n'eſt point là ce que Jeſus-Chriſt attend de vous, ni le point de pratique que l'on vous prêche. On vous dit que pour recevoir cet homme-Dieu, il faut que vous vous préſentiez à lui avec la Palme, c'eſt-à-dire, après avoir vaincu véritablement, efficacement, parfaitement le péché qui régne en vous. Or vous ſçavez que dans cette guerre ſpirituelle, les tréves & les ſuſpenſions d'hoſtilité n'ont point communément d'autre effet que de fortifier de plus en plus votre ennemi, que d'allumer la paſſion, que d'irriter la cupidité. Vous ſuccomberez donc, par des rechutes encore plus dangereuſes, à de nouvelles attaques. Après un intervalle de liberté & de fauſſe paix, vous vous trouverez plus eſclave & plus pécheur que vous ne l'aviez jamais

été ; & si cela est, vous n'êtes point du nombre de ceux dont Jesus-Christ puisse être reçû en triomphe. Il faut avoir la palme, & être vainqueur : autrement vous n'avez point droit de vous joindre aux troupes de ses disciples ; pourquoi ? parce que vous êtes encore dans les fers & dans la tyrannie du Prince du monde. Il s'agit d'en sortir une bonne fois, & de faire le même effort que l'Epouse
Cant. 7. des cantiques, lorsqu'elle disoit : *Ascendam in palmam, & apprehendam fructus ejus :* Oui, la résolution en est prise ; je monterai sur le palmier, & j'en cueillerai les fruits. Quels sont ces fruits ? les fruits d'une salutaire pénitence. Jusqu'à présent, direz-vous, je n'en ai pris que les feuilles ; je n'en ai eu que les apparences, que les dehors, que les belles paroles, que les idées, que les désirs inutiles & inefficaces : mais aujourd'hui je suis déterminé à monter plus haut, & j'en veux prendre les fruits : *Ascendam in palmam, & apprehendam fructus ejus.* Il y a trop long-tems que Dieu me sollicite, & je ne puis plus lui résister. Ces fruits ne seront pas au goût de la nature ; mais la charité dont le goût est bien plus exquis, m'y fera trouver des délices qui surpassent tous les plaisirs des sens. C'est ainsi, dis-je, Chrétiens, que vous devez agir, & que vous ferez triompher Jesus-Christ.

Enfin les disciples se dépouillérent de leurs vêtemens, & les étendirent dans le chemin par où le Fils de Dieu devoit passer : *Plurima turba straverunt vestimenta sua.* Cérémonie dont je voudrois inutilement vous développer le mystére, puisque vous le comprenez déja ; cérémonie, qui par elle-même vous instruit bien mieux que moi de cette grande vérité, que pour recevoir dignement le Sauveur des hommes dans le Sacrement de ses Autels, vous devez quitter tout ce qui s'appelle superfluité mondaine, sur tout cette superfluité d'habits, d'ajustemens, de parures, qui selon la pensée de Tertullien est comme une idolâtrie & une espéce de culte que vous rendez à votre corps : que vous devez, dis-je, la quitter, non par des considérations humaines, mais par un respect religieux. On vous l'a dit tant de fois, Mesdames, & personne ne le doit mieux sçavoir que vous-mêmes : vous le reconnoissez devant Dieu, combien ce luxe profane est opposé à l'humilité de votre religion, de combien de péchés il est le principe, à combien de scandales il vous expose. Mais ce que je ne puis comprendre, c'est qu'étant aussi portées que vous l'êtes à tout ce qui regarde la vraie piété, on vous engage néanmoins avec tant de peine à la pratique de ce détachement. Ce que je ne puis comprendre, c'est qu'après

Mat. 21.

tant de remontrances que l'on vous a faites ; après les régles que vous a données S. Paul, l'organe & l'interpréte du Saint-Esprit ; après les exhortations pressantes des Peres de l'Eglise, qui ont traité ce point de morale, comme un des plus essentiels à votre état ; après votre propre expérience, plus capable de vous convaincre que tous les discours, vous contestiez encore avec Dieu pour conserver ces restes du monde, dont on ne peut vous déprendre. Ce qui m'étonne, c'est qu'après tant de communions, on en voye toujours parmi vous d'aussi passionnées pour cette vanité, d'aussi affectées dans leurs personnes, d'aussi curieuses de plaire que les ames les plus libertines & les plus déréglées. Voilà ce qui me surprend. Mais ce scandale ne cessera-t-il point, & refuserez-vous à Jesus-Christ, je dis à Jesus-Christ entrant dans votre cœur, un sacrifice aussi léger, & néanmoins aussi nécessaire & aussi agréable à ses yeux que celui-là ? Ah, mes Freres, conclut saint Ambroise, quel avantage pour vous de pouvoir faire un triomphe à votre Dieu des mêmes choses qui font le sujet de vos désordres ? Quelle consolation de le pouvoir honorer non seulement de vos superfluités, mais de vos vanités mêmes ? Il faut mettre sous les piés de Jesus-Christ tout ce que l'orgueil du monde invente pour se donner un faux

éclat & pour ſe diſtinguer. C'eſt ainſi que vous ſanctifierez la communion, & que la communion vous ſanctifiera. Car écoutez ce que Jeſus-Chriſt fera de ſa part. Il viendra dans vous comme un Roi, mais comme un Roi triomphant; & c'eſt ce qu'il m'ordonne lui-même de vous annoncer : *Dicite filiæ Sion, ecce Rex tuus venit*: Dites à la fille de Sion, voici votre Roi qui vient. Or quelle eſt cette fille de Sion? dans le ſens même de la prophétie, c'eſt l'ame juſte, & c'eſt proprement dans la communion que cette prophétie a ſon effet. Oui, Chrétiens, c'eſt alors que le Fils de Dieu fera ſon entrée dans vous en ſouverain & en Roi. Car la foi nous apprend qu'il eſt Roi, & ſelon les termes formels de ſaint Luc, ſon Royaume eſt au milieu de nous: *Regnum Dei intra vos eſt.* Le ciel & la terre lui ſont abſolument ſoumis; mais c'eſt dans le cœur de l'homme, dit ſaint Auguſtin, qu'il ſe plaît ſur-tout à régner: pourquoi? parce qu'il le regarde, pourſuit ce ſaint Docteur, comme un Royaume de conquête. Il veut y être reçû, & y établir ſa demeure. Or quand je communie en état de grace, il eſt vrai de dire, non ſeulement que Jeſus-Chriſt eſt en moi, mais qu'il y eſt en ſouverain; qu'il y regne, qu'il y commande, qu'il s'y fait obiér, qu'il y tient toutes mes paſſions ſujettes ſous la loi de ſon

Mat. 21.

Luc. 17.

amour; qu'il y réprime ma colére, qu'il y étouffe mes vengeances, qu'il y domine ma cupidité: en un mot, qu'il eſt mon Roi: *Ecce Rex tuus.*

Si je m'arrêtois à cette premiere vûe, que ma religion me donne, je demeurerois ſaiſi de frayeur; & ſurpris de la préſence d'une ſi haute majeſté, je m'écrierois avec ſaint Pierre: *Exi à me, quia homo peccator ſum*; retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je ſuis un homme rempli de miſére & de foibleſſe. Mais ce Dieu de gloire, par un artifice & un prodige de ſa charité, m'apprend bien à ne pas porter trop loin ce prétexte, quoique ſpécieux, d'une défiance reſpectueuſe. Car s'il vient à moi, c'eſt en qualité de Roi débonnaire & plein de douceur: *Dicite Filiæ Sion, Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.* Non, non, dit ſaint Chryſoſtome, ſa grandeur n'eſt point un obſtacle qui l'empêche de s'humaniſer avec nous, & de s'incarner en quelque ſorte dans nous; & nous n'avons pas les premieres idées du myſtére de ſon corps & de ſon ſang, ſi nous ignorons qu'il ſe fait même une grandeur de cette condeſcendance infinie. Sa divinité étoit un abîme de lumieres, dont nous aurions été éblouis: pour nous la rendre ſupportable, il l'a couverte du voile de ſon humanité. Son humanité auroit eu trop d'éclat: il la cache ſous les eſpéces d'un

Luc. 5.

Mat. 21.

Sacrement qui n'a rien à l'extérieur que de ſimple & de commun. Ce Sacrement, par ce qu'il contient, auroit encore pû nous éloigner de lui : il nous le propoſe comme un pain & comme une viande qui nous doit nourrir, & que nous devons manger. Tout cela, pour nous faire entendre ce qu'il dit dans l'Ecriture, que ſes délices ſont de demeurer, tout Dieu qu'il eſt, avec les enfans des hommes, & qu'il ne veut être notre Roi que pour avoir droit de nous prévenir & de nous combler des bénédictions de ſa douceur : *Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.* Quand il entra dans Jeruſalem, il n'y avoit autour de lui que pompe & que magnificence, & cette magnificence étoit bien dûe à un Dieu auſſi grand que lui ; mais dans ſa perſonne, ce n'étoit que modeſtie, que pauvreté, qu'humilité. Ainſi quand il deſcend ſur l'autel, des millions d'Anges y deſcendent avec lui pour lui faire eſcorte & pour l'accompagner. Ce n'eſt point là une de ces penſées pieuſes qui ne ſont fondées que ſur de légéres conjectures. Saint Jean Chryſoſtome n'étoit point un eſprit foible, & il nous témoigne lui-même qu'il a vû ces légions céleſtes, *Vidi ipſe* : qu'il les a vûes : dis-je, s'aſſembler autour de Jeſus-Chriſt & l'environner ; *Vidi ipſe turbas Angelorum è cœlo deſcendentium.* Mais du reſte c'eſt ſur ce même autel que ce Dieu d'amour Chryſoſt.

obscurcit toute sa splendeur ; c'est-là qu'il s'abaisse, là qu'il se fait petit & pauvre, afin que nous puissions avoir un plus facile accès auprès de lui. Car s'il ne s'étoit humilié, dit S. Augustin, nous n'aurions jamais osé prendre cette divine nourriture & y toucher *Nisi enim esset humilis, non manducaretur.* Ah ! Seigneur, je le reconnois, & dès-à-présent je vous rends tous les hommages de respect, d'obéissance, de reconnoissance, que je dois vous rendre dans ma communion. Il n'appartient qu'à vous de joindre à une majesté incompréhensible de si profonds abbaissemens. Si les Rois de la terre ne paroissoient que dans l'humiliation & dans un dénuement entier de toutes choses, ils ne pourroient soutenir leur Royauté. Mais la vôtre se soutient par elle-même, puisque vous êtes Roi par vous-même, & que votre souveraine puis-
Mat. 21. sance est inséparable de votre être : *Dicite Filiæ Sion, Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.*

Cependant, Chrétiens, prenez-vous garde à cette parole, *Venit tibi* ? Peut-être n'y pensez-vous pas ; mais que ne comprenez-vous le don excellent qu'elle renferme ! Elle vous fait connoître que cet homme-Dieu dans la communion vient non seulement à nous & pour nous, mais pour nous uniquement & singuliérement : ensorte que si nous

étions

étions ſeuls dans le monde capables de participer à ce myſtere, il ſortiroit encore du ſanctuaire où il réſide & des tabernacles où il repoſe, pour venir avec toute la plénitude de ſa divinité prendre place dans notre cœur. Et en effet, combien de fois vous a-t-il honorés de cette grace, ſans que nul autre que vous ſe préſentât pour y avoir part ? & combien de fois a-t-on pû dire que c'étoit pour vous ſeul qu'il quittoit l'autel, & qu'il étoit porté comme en triomphe par les mains des Prêtres : *Ecce Rex tuus venit tibi* ? De vous apprendre en détail les avantages que vous devez tirer d'une union ſi intime avec lui, c'eſt ce qui demanderoit un diſcours entier. Mais je manquerois à mon ſujet & à ce qu'il me fournit de plus remarquable pour votre inſtruction, ſi je ne vous diſois pas que le Sauveur vient à nous pour opérer inviſiblement dans nos ames les mêmes miracles qu'il opéra viſiblement ſur les corps après ſon entrée dans Jeruſalem. Car l'Evangile ajoute que tout ce qu'il y avoit de malades, d'aveugles, de paralitiques parut devant lui, & qu'il les guérit : *Tunc acceſſerunt cæci & claudi, & ſanavit eos.* Or ce n'eſt point une conjecture, c'eſt un point de foi, que l'effet propre de la communion, ou plutôt de la préſence de Jeſus-Chriſt par la communion eſt de guérir nos infirmités ſpirituelles, ces foibleſſes, *Matt. 21.*

ces langueurs, ces dégoûts pour le bien, ces inclinations au mal à quoi une ame juste & convertie peut encore être sujette. Et pourquoi ne le feroit-il pas ? il guérissoit bien les maladies les plus désespérées par le seul attouchement de ses habits : auroit-il moins de vertu quand il nous est substantiellement & si étroitement uni ? Oui, Chrétiens, il veut guérir ces restes de corruption que le péché, quoiqu'effacé par la pénitence, auroit laissés dans votre cœur ; & si vous ne l'empêchez point d'agir, il fera dans vous des prodiges qui édifieront toute l'Eglise & qui vous surprendront vous-mêmes. De violens & de passionnés que vous étiez, il vous rendra doux & modérés ; de sensuels & de voluptueux, patiens & mortifiés ; de vains & d'ambitieux, humbles & soumis ; enfin il vous transformera en d'autres hommes. Allons donc à lui, mes Freres ; allons lui découvrir toutes les plaies de nos ames, & lui
Jer. 17. dire comme le Prophéte : *Sana me, Domine, & sanabor ;* Seigneur, vous voyez l'état où je suis : me voilà attaqué de bien des maux. Mais guérissez-moi, & je commencerai à jouir d'une santé parfaite : *Sana me, Domine, & sanabor.* Je suis aveugle, éclairez-moi ; je suis inconstant, affermissez-moi ; je suis foible, fortifiez-moi. Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui puissiez opérer ce miracle,

& toute autre guérison qui ne viendroit pas de votre main, ne seroit qu'une guérison apparente : *Sana me, Domine, & sanabor.* Il faut donc que vous y travailliez vous-même : mais pour y travailler efficacement, Seigneur, c'est assez que vous disiez une parole. Prononcez-la cette parole de grace : *Tantùm dic verbo.* Dites à mon ame que vous êtes son salut, & elle sera sauvée: *Dic animæ meæ, Salus tua ego sum.* Il le fera, Chrétiens, il vous sauvera: mais du reste après vous avoir donné l'idée d'une bonne communion dans la maniere dont les disciples reçurent le Fils de Dieu, voici l'idée d'une mauvaise communion dans la maniere dont il fut reçu des Scribes & des Pharisiens. C'est la seconde Partie.

Matt. 8.
Psal 34.

II. PARTIE.

SI jamais l'oracle de Simeon s'est accompli dans la personne du Sauveur, en sorte que cet homme-Dieu, sujet tout ensemble de contradiction & de bénédiction pour les hommes, ait été au même tems la résurrection des uns & la ruine des autres, on peut dire, Chrétiens, que c'est particulierement dans le mystere de ce jour, ou plutôt dans ce qui nous est signifié par le mystere de ce jour ; sçavoir, dans l'opposition extrême qui se rencontre entre la communion des justes & la communion des pécheurs. En effet, que peut-

on concevoir de plus ſaint, que ce triomphe où je viens de vous repréſenter le Fils de Dieu, béni par tout un peuple & béniſſant tout un peuple, recevant des honneurs & faiſant des graces, reconnu pour l'envoyé du Seigneur & pour le Seigneur lui-même, agiſſant en cette double qualité, faiſant des miracles, convertiſſant les ames, guériſſant les malades, reſſuſcitant les morts ? Voilà la premiere partie de la prédiction vérifiée ; & telle eſt la figure de la communion des fidéles, qui dans l'état de la grace participent au corps de Jeſus-Chriſt. Mais voyez au contraire la triſte image d'une communion indigne & ſacrilége dans la réception que les Phariſiens & leurs partiſans font au même Sauveur, lorſqu'il entre dans Jeruſalem ; & par toutes les circonſtances que j'y vais remarquer, jugez ſi l'effet n'a pas pleinement
Luc. 3. répondu à la prophétie : *Ecce poſitus eſt hic in ruinam & in reſurrectionem multorum, & in ſignum cui contradicetur.* Car premierement les Phariſiens & ceux de leur faction, ne reçoivent aujourd'hui le Sauveur du monde, que par une eſpece d'hypocriſie, que par diſſimulation, que par je ne ſçais quelle néceſſité qui les y engage, que par crainte & par reſpect humain. S'il avoit été en leur pouvoir de lui interdire pour jamais l'entrée de leur ville, c'eſt ce qu'ils auroient ſouhaité ;

mais l'Evangéliste observe qu'ils craignoient le peuple, *Timebant verò plebem* : & voilà pourquoi ils se joignent malgré eux-mêmes aux troupes des disciples, & ils se conforment extérieurement à eux. Secondement, dès que Jesus-Christ paroît dans Jerusalem, ils commencent à former des desseins contre lui, ils conspirent contre sa vie, ils prennent des mesures pour le perdre : car ce fut ce jour-là qu'ils assemblerent ce conciliabule détestable, où la mort de Jesus après bien des délibérations, fut enfin conclue : *Collegerunt Pontifices & Pharisæi concilium adversùs Jesum.* En troisiéme lieu, ils contredisent ses miracles, quoique visibles, quoiqu'éclatans ; ils s'aveuglent pour ne les pas reconnoître ; bien loin d'en être touchés, ils en témoignent de l'indignation : *Videntes autem Scribæ mirabilia quæ fecit, indignati sunt.* C'est ainsi qu'ils reçoivent le Fils de Dieu : & comment est-ce que le Fls de Dieu vient à eux ? Ah, Chrétiens, ne perdez pas ceci. Dans la vûe de ces infidéles, JesusChrist entre pénétré de douleur & versant des larmes : *Videns civitatem flevit super illam* : Car tout cela se trouve dans la suite de ce mystere. Il entre non plus comme un Roi bienfaisant à leur égard ; mais parce qu'ils ont méprisé ses graces, comme un ennemi redoutable, pour être le sujet de leur réprobation & même de la

Luc. 22. *Joan. 11.* *Mat. 21.* *Luc. 19.*

Ibidem. destruction de leur ville : *Non relinquent in te lapidem super lapidem* : Il ne restera pas, leur dit-il, pierre sur pierre; pourquoi ? parce que vous n'avez pas connu le tems où votre Ibidem. Dieu vous a visités : *Eò quòd non cognoveris tempus visitationis tuæ.* Enfin, il entre pour exercer déja sur les Pharisiens la sévérité de sa justice en les condamnant par avance, & prononçant contre eux ce terrible arrêt : *Di-* Ibidem. *co vobis, quia lapides clamabunt* ; allez, je vous annonce que ces pierres, c'étoient les pierres du temple, rendront un jour témoignage contre vous. Que de rapports avec la communion des pécheurs ! Souffrez que j'en fasse en peu de mots l'application.

Car ce que firent ces Pharisiens & ces Ministres de la Synagogue qui ne reçoivent le Sauveur du monde que par politique, & parce qu'ils craignent le peuple, c'est ce que font encore certains pécheurs du siécle, endurcis dans leur péché & nullement disposés à y renoncer, mais qui néanmoins veulent garder les apparences & sauver les dehors de la Religion : hommes dans le fond ennemis de Jesus-Christ, mais qui n'osent pas se déclarer, & qui s'aveuglent quelquefois jusqu'à se le dissimuler à eux-mêmes. Ils voudroient bien ne communier jamais; mais ils y sont engagés par des bienséances de condition & d'état, dont ils ne peuvent pas se dispenser. C'est un

magistrat, & le scandale qu'il causeroit, retomberoit sur sa personne; c'est un pere de famille, qui seroit infailliblement remarqué; c'est une femme de qualité, qui feroit tort à sa réputation; c'est un homme d'Eglise, qui se décrieroit & qui passeroit pour un libertin. Il faut donc prévenir ces conséquences, & pour cela se présenter, au moins en ce saint tems, comme les autres à la table des fidéles. Autrement il se trouveroit un Pasteur qui pour satisfaire à l'obligation de son ministere, s'éleveroit contre eux, qui parleroit, qui agiroit, qui les noteroit; & c'est encore une fois ce qu'ils ne veulent pas s'attirer. Assez hardis pour secouer le joug de la crainte de Dieu, ils le sont trop peu pour s'affranchir de la crainte des hommes. Ainsi ils se déterminent, à quoi? à communier: mais comment? par une espéce de contrainte: *Timebant verò plebem.* *Luc. 20.*

De-là vous jugez, Chrétiens, ce qui accompagne ordinairement de semblables communions: c'est qu'au moment même où ces hommes perdus & impies reçoivent le Sacrement de Jesus-Christ, ils conjurent contre lui dans le cœur; ils forment des projets pour satisfaire leurs passions brutales, & le jour de la communion devient pour eux un jour d'excès & de débauche. Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui arrive; & il vaut mieux

vous le dire pour vous en donner de l'horreur, que de s'en taire, tandis que vous êtes exposés à la contagion de cette impiété. On déclame tant tous les jours contre d'autres désordres, & l'on ne parle point de celui ci; mais c'est celui-ci néanmoins qui attaque directement la Religion. On insiste sur de légeres imperfections qu'on remarque dans quelques ames dévotes qui fréquentent les Sacremens, & l'on ne dit presque rien des Chrétiens sacriléges qui profanent le corps de Jesus-Christ : mais c'est contre eux qu'il faudroit employer le zéle Evangélique. Si de tems en tems on leur représentoit le malheur de leur état, peut-être enfin y seroient-ils sensibles; & de vives, mais salutaires remontrances les réveilleroient de leur profond assoupissement.

Au reste, n'attendez pas que Dieu fasse des miracles en leur faveur, puisqu'ils y mettent un obstacle presqu'invincible. Car à l'exemple des Pharisiens & par un dernier trait de ressemblance, ils traitent tous ces miracles d'illusions; & quand nous leur disons qu'une communion bien faite est capable de les guérir de toutes leurs foiblesses, ils s'en moquent, & ne nous répondent que par de piquantes & de scandaleuses railleries. Il n'y a qu'un seul miracle que la communion opere dans eux, & qu'ils ne peuvent empêcher. Mais quel

eſt-il ce mirable? Ah, Chrétiens, c'eſt que ce Sacrement qui devoit être pour eux une ſource de lumieres, ne ſert qu'à les aveugler ; c'eſt que ce Sacrement qui devoit être pour eux un moyen de converſion, ne ſert qu'à les endurcir; c'eſt que ce Sacrement de vie devient pour eux un Sacrement de mort, ,& d'une mort éternelle. Je n'ai donc point de peine à comprendre pourquoi le Fils de Dieu ne vient à eux qu'en pleurant : *Videns civitatem flevit super illam.* Comment ne pleureroit-il pas? Il voit que le même Sacrement qu'il a inſtitué pour la ſanctification des ames, va faire leur réprobation. Il voit que ces pécheurs qu'il vouloit ſauver, au lieu de profiter du don le plus excellent & de la viſite de leur Dieu, vont attirer ſur eux auſſi-bien que Jeruſalem toute la colere du ciel & ſes plus redoutables vengeances. Eſt-il un ſujet plus digne de ſes larmes? *Videns civitatem flevit ſuper illam.* *Luc. 19.*

Mais ſi cela eſt, ne vaudroit-il pas mieux ne point communier du tout, que de communier indignement? Autre déſordre, & déſordre d'autant plus dangereux, que le libertinage qui l'a introduit, s'en ſert comme d'un prétexte pour s'autoriſer & ſe maintenir. Il vaut mieux, dites-vous, ne communier jamais, que de communier indignement: comme s'il pouvoit y avoir du mieux dans une choſe qui eſt un ſcandale, & un des ſcanda-

les les plus évidens. Non, mon cher Auditeur; l'un ne vaut pas mieux que l'autre; & cette comparaiſon faite par ceux dont je parle, je veux dire par les libertins, marque un principe encore plus mauvais & plus corrompu que n'eſt la conſéquence même d'une communion indigne. Car ils ne raiſonnent de la ſorte, que parce qu'ils ſont impies & déterminés à vivre dans leur impiété. Ce n'eſt point par reſpect pour Jeſus-Chriſt : ils ſont bien paroître dans tout le reſte qu'ils ſont peu touchés de ce motif. Ce n'eſt point en vûe de la ſainteté du Sacrement : à peine en croient-ils la vérité. Ce n'eſt point dans le deſſein d'une prompte converſion : ils en ſont bien éloignés, & ils n'y penſent pas. Ce n'eſt donc que par un eſprit d'irreligion. Or, dire par un eſprit d'irreligion, il vaut mieux ne point communier du tout que de communier mal; je ſoutiens que c'eſt un raiſonnement d'athée.

A quoi j'ajoûte une propoſition que je ſoumets à votre cenſure, mais que je crois vraie, ſçavoir, que de ne point communier du tout par ce principe de libertinage & d'irreligion, eſt un déſordre encore plus abominable devant Dieu que de communier indignement par principe de négligence ou de fragilité. Et en effet, on a toujours crû que de manquer au devoir de la communion

Paſchale, de la maniere que je viens de l'expliquer, c'étoit une eſpéce d'apoſtaſie, parce qu'un des caracteres les plus marqués du Chriſtianiſme, c'eſt la communion. On a toujours crû que de manquer à ce devoir de Pâque, c'étoit s'excommunier ſoi-même, mais d'une excommunication plus funeſte encore que celle que fulmine l'Egliſe par forme de cenſure. Car être excommunié par l'Egliſe, c'eſt une peine que ſaint Paul même prétend être utile : mais s'excommunier ſoi-même, c'eſt un crime qui va droit à la ruine du ſalut & à la damnation. On a toujours crû qu'un Chrétien qui ne faiſoit pas la Pâque, devoit être conſidéré comme un Payen & comme un Publicain, ſelon la parole du Sauveur même ; parce qu'il n'écoute pas la voix de l'Egliſe & qu'il mépriſe ſes ordres. Et moi, non-ſeulement je le regarde comme un Publicain & comme un Payen ; mais il me paroît pire qu'un Payen, parce que je ſuis perſuadé qu'un bon Payen, je dis bon autant qu'il le peut être dans ſa religion, vaut mieux qu'un Chrétien de nom, mais au fonds ſans religion. Tel eſt le déſordre que je combats, & plût au ciel que ce fût un fantôme : mais ce déſordre n'eſt point ſi rare que vous le pouvez penſer. On ne ſçait que trop combien il y a de ces libertins, & de ces libertins diſtingués par leur qualité & par leurs emplois,

L vj

qui se flattent d'une prétendue bonne foi en ne communiant jamais, parce qu'ils ne veulent pas, disent-ils, se rendre sacriléges en communiant. Ne les scandalisons point ici, & gardons-nous de les faire connoître. Mais aussi je les conjure de ne pas scandaliser Jesus-Christ leur Sauveur, par le mépris de son Sacrement; de ne pas scandaliser l'Eglise leur mere, par une désobéissance opiniâtre; de ne pas scandaliser les fidéles leurs freres, par leur exemple pernicieux; de ne pas se scandaliser eux-mêmes par le déreglement de leur conduite. Que feront-ils donc? Communieront-ils indignement? à Dieu ne plaise! mais entre ces deux extrémités il y a un milieu; c'est de communier & de bien communier. Toute dévotion qui porte à ne point communier, est une fausse dévotion; & toute maxime qui porteroit à communier en état de péché, seroit une abomination. Mais le point solide est d'approcher de la table de Jesus-Christ, & d'en approcher avec des sentimens de religion, de pénitence, de piété, de ferveur, qui sanctifient une ame, & qui la disposent à manger ce pain céleste qui doit être pour nous le gage d'une éternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.

SERMON

POUR LE LUNDI

de la Semaine Sainte.

Sur le retardement de la Pénitence.

Maria verò accepit libram unguenti pretiosi, & unxit pedes Jesu, & extersit pedes ejus capillis suis.

Marie Magdelaine prit donc une livre d'huile de parfum qui étoit d'un grand prix, la répandit sur les piés de Jesus, & les essuya de ses cheveux. En saint Jean, chap. 12.

C'Est pour la seconde fois que durant le cours de ce Carême l'Evangile nous représente Marie Magdelaine prosternée en la présence de Jesus-Christ, répandant un parfum de très-grand prix sur les piés de ce divin maître, les essuyant elle-même de ses cheveux & renouvellant dans son cœur tous les sentimens de sa pénitence & de son amour. Modéle que je vous ai proposé, Chrétiens, selon les intentions de l'Eglise, pour vous engager à rentrer comme cette

sainte pénitente dans le devoir, à sortir comme elle de votre péché, & à vous réconcilier avec Dieu par une sincere & une prompte conversion. Mais peut-être n'y a-t-il eu que trop de pécheurs, que cet exemple a touchés & qu'il n'a pas néanmoins convertis ; qui se sont contentés de l'admirer sans le suivre ; & qui s'en tenant à de vains désirs, auroient souhaité d'être ce qu'étoit Magdelaine contrite & humiliée devant le Sauveur du monde ; mais dans la pratique ont toujours été & sont encore tout ce qu'ils étoient. Mille obstacles les arrêtent, mille engagemens les tiennent liés ; ils gémissent dans leurs fers, & sans avoir la force de les rompre, ils les traînent avec eux, & demeurent dans le plus dur & le plus honteux esclavage. Or il n'est plus question de délibérer, mes Freres, il faut agir : il faut par une salutaire violence vous tirer, ou plutôt vous arracher de cette triste servitude ; & je viens aujourd'hui vous dire ce que l'Ange dit à saint Pierre dans la pri-
Act. 12. son : *Surge velociter* ; Levez-vous & ne tardez pas. Je sçais quelle illusion vous séduit, & par quels prétextes la passion vous trompe & vous joue. Pour calmer les remords intérieurs de votre ame, vous ne renoncez pas absolument à la pénitence, mais vous a différez : vous ne dites pas, Je ne me convertirai jamais ; ce désespoir fait horreur : mais vous

dites, Je ne me convertirai pas encore si-tôt; & moi je veux vous faire voir les suites malheureuses de ce retardement, & l'affreux danger où il vous expose. C'est ici, mon Dieu, que j'ai besoin de votre grace toute-puissante, & que je la demande par l'intercession de Marie l'asyle & l'espérance des pécheurs. *Ave, Maria.*

TRois choses, disent les Théologiens, sont d'une nécessité indispensable, ou selon le terme de l'école, d'une nécessité de moyen, pour se convertir à Dieu : le tems, la grace, & la volonté : le tems, comme une condition, sans laquelle, hors de Dieu, rien n'est possible; la grace, comme le principe d'où dépend essentiellement la conversion du pécheur; & la volonté du pécheur, comme le sujet même de cette conversion. Or cela présupposé, voici d'abord en trois mots tout mon dessein, & ce que j'entreprends d'établir. Je veux vous montrer combien la conduite d'un pécheur qui differe sa conversion est téméraire : pourquoi ? parce qu'en remettant il s'assûre de trois choses sur lesquelles il doit le moins compter, & dont il a plus lieu de se défier; sçavoir, du tems de la pénitence, de la grace de la pénitence, & de la volonté de faire pénitence. Témérité lorsqu'il se promet d'avoir un jour le tems de se convertir à

Dieu, c'est la premiere partie. Témérité lorsqu'il présume que la grace ne lui manquera pas pour se convertir à Dieu, c'est la seconde. Témérité lorsqu'il se répond de lui-même, en se flattant qu'il aura la volonté de se convertir à Dieu, c'est la troisiéme. Ces pensées sont communes; mais pour être communes, elles n'en sont pas moins solides ni moins propres à faire impression sur vos cœurs.

I. PART. E. JE parle donc ici d'un homme du monde qui vit dans le désordre du péché, mais qui n'a pas néanmoins renoncé à l'espérance de son salut; qui demeure habituellement dans la disgrace & dans la haine de Dieu, mais qui toutefois est bien résolu de n'y pas persévérer jusqu'à la mort; qui prétend enfin se convertir, mais qui ne le veut pas encore sitôt. Cela ne se peut, direz-vous, & à prendre les choses moralement, ces deux volontés paroissent incompatibles. Peut-être, Chrétiens, pourroit-on dire qu'elles le sont en effet: mais supposons qu'elles ne le soient pas; & pour la conviction entiere des pécheurs, donnons-leur cet avantage, que ces deux volontés puissent s'accorder. Que fait un homme de ce caractere? voici le premier fondement sur lequel il bâtit. Il s'assûre du tems, & du tems de faire pénitence: deux

choſes bien différentes, comme vous verrez. Je dis qu'il s'aſſûre de l'un & de l'autre : car s'il avoit le moindre doute, ou qu'à l'inſtant que je lui parle, il dût mourir ; ou que dans ce qui lui reſte de vie, il ne dût jamais trouver un moment favorable pour ſa converſion, dès-là ou il tomberoit abſolument dans le déſeſpoir, ou il conclurroit qu'il doit ſans retardement quitter ſon péché & ſe remettre en grace avec Dieu. Il faut donc pour concilier enſemble & la volonté de ſe convertir & le délai de la converſion, qu'il ſe promette non ſeulement un tems à venir, mais un tems propre à la pénitence. Or je vous demande s'il y eut jamais une témérité comparable à celle-là, & s'il en faudroit davantage pour comprendre d'abord la vérité de cette parole de l'Ecriture ; ſçavoir, qu'il y a une eſpéce d'enchantement, diſons mieux, d'enſorcellement dans les eſprits des hommes ſur ce qui regarde les biens éternels. Ecoutez-moi, s'il vous plaît, ou plutôt écoutez ſaint Auguſtin raiſonnant ſur cette matiere.

De tout ce qui a rapport à l'homme, & de tout ce qui lui peut être néceſſaire, pour l'accompliſſement des deſſeins qu'il forme, il n'eſt rien, dit ſaint Auguſtin, qui dépende moins de lui, ni qui ſoit moins dans ſa diſpoſition, que le tems futur. Principe évident & inconteſtable : d'où il s'enſuit, que

c'eſt donc un aveuglement extrême de ſe le promettre, & une préſomption de s'en répondre. La conſéquence eſt infaillible. Car enfin s'aſſûrer de ce qui n'eſt nullement en notre pouvoir, & ſur cette aſſûrance chimérique fonder ſes prétentions, c'eſt ce qu'on traite dans le monde & ce qu'on doit traiter de folie. Il n'y a que l'affaire du ſalut où nous en voulons autrement juger. Mais c'eſt juſtement dans l'affaire du ſalut, que cette maxime générale, qui ne ſouffre nulle exception, doit être particulierement reçûe; puiſqu'il eſt vrai que ce qui paſſe dans le monde pour folie, le ſalut s'y trouvant mêlé, n'eſt plus une ſimple folie, mais l'excès & le comble de la folie. Or prenez garde, mes Freres; ajoute ſaint Auguſtin, ceci mérite votre attention; des trois différences qui partagent le tems, c'eſt-à-dire, du paſſé, du préſent, & de l'avenir, il n'y a proprement que le préſent qui ſoit à nous, & ſur quoi nous puiſſions compter. Et quand je dis le préſent, je dis la plus petite partie du tems, quoiqu'elle ſoit la plus importante. Car le paſſé a une vaſte étendue, le futur eſt infini; mais le préſent n'eſt qu'un inſtant, qui ceſſe d'être auſſitôt que je l'ai conçû, & qui s'écoule plus vîte que je ne puis même l'exprimer. Et néanmoins c'eſt cet inſtant ſeul que j'ai, pour ainſi dire, en mon pouvoir, dont il

m'eſt libre de faire un bon où un mauvais uſage, & duquel par conſéquent je puis être certain. Le paſſé ne dépend pas de moi : car il n'eſt plus, & il eſt impoſſible qu'il ſoit jamais. Le futur eſt hors de mon reſſort ; car il n'eſt pas encore, & peut-être ne ſera-t-il jamais. Il n'y a que le préſent qui ſubſiſte dans ſa maniere de ſubſiſter, & que j'aye droit de mettre au nombre des choſes qui m'appartiennent. Donc il n'y a que celui-là, où je puiſſe me promettre, ſi je ſuis pécheur, de changer de vie & de me convertir ; & ce qui eſt plus remarquable, c'eſt qu'il n'y a que celui-là où je me convertirai, ſi jamais je me convertis : pourquoi ? parce qu'il eſt conſtant, pourſuit ſaint Auguſtin, que tout ce qui ſe fait hors de Dieu, ſe fait dans le tems préſent. C'eſt dans le préſent que je vous parle, & c'eſt dans le préſent que vous m'écoutez. Il y a pour chacune de nos actions un certain moment préſent, auquel leur être eſt borné & ſans lequel elles ne ſeroient rien. Cette penſée de ſaint Auguſtin eſt ſubtile, mais ſolide. Si donc je dois un jour me convertir, ma converſion toute ſurnaturelle qu'elle eſt, étant du nombre & de la nature des actions humaines, il faut par néceſſité qu'elle s'accompliſſe dans le tems préſent, & qu'il ſoit vrai de dire une fois, non plus je renoncerai à mon péché, mais j'y renonce ; non

plus je penserai à mon salut, mais j'y pense ; non plus j'obéirai à Dieu & je me soumettrai à sa loi, mais je m'y soumets & je lui obéis.

C'est pour cela même que le grand Apôtre après avoir représenté aux Hébreux la déplorable & aveugle conduite de ceux qui temporisent avec Dieu ; après leur avoir fait
Ps. 94. peser cette divine parole, *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra* ; Si vous entendez aujourd'hui la voix du Seigneur, n'endurcissez pas vos cœurs : après leur avoir mis devant les yeux l'exemple de leurs peres, qui par leur obstination s'étoient rendus indignes d'entrer dans la terrre que Dieu leur avoit promise ; après, dis-je, les avoir pressés sur ce point avec tout le zéle que sa charité lui inspiroit, conclut par cet excellent avis, auquel je doute que vous ayez
Hebr. 3. jamais fait réflexion : *Videte ergò, Fratres, ne fortè sit in aliquo vestrûm cor malum incredulitatis discedendi à Deo vivo ; sed adhortamini vosmetipsos per singulos dies, donec Hodiè cognominatur :* Craignez donc, mes Freres, qu'il n'y ait en quelqu'un de vous un fonds, ou d'incrédulité, ou de malignité, qui l'éloigne du Dieu vivant ; mais exhortez-vous sans cesse les uns les autres, tandis que dure ce tems que l'Ecriture appelle *aujourd'hui* ; parce que vous devez être persuadés

que ce qui s'appelle *aujourd'hui*, eſt pour vous le tems des miſéricordes du Seigneur : *Donec Hodiè cognominatur*. Voyez, répond ſaint Chryſoſtome, l'admirable Théologie de ſaint Paul. Il n'exhorte pas les Hébreux à ſe convertir demain, ni à ſuivre les lumieres de la grace quand il ſeront libres de certains embarras du ſiécle, ni à revenir de leurs erreurs dans un certain terme qu'il auroit pû leur marquer : pourquoi ? parce que ſon exhortation eût été vaine & même trompeuſe. Car en leur diſant, convertiſſez-vous demain, il eût ſuppoſé que ce lendemain étoit aſſuré pour eux, & qu'ils en étoient maîtres ; ſur-tout, que ce lendemain étoit propre à l'exécution des ordres de Dieu qu'il leur ſignifioit. Or c'eût été une ſuppoſition fauſſe dans toutes ſes parties ; & bien loin de les inſtruire utilement, il leur eût dreſſé un piége. Mais que leur dit-il ? Ah ! mes Freres, exhortez-vous les uns les autres, pendant que vous êtes en poſſeſſion de ce jour préſent, parce que ce jour préſent vaut mieux pour vous que tous les ſiécles compris dans la durée infinie de Dieu ; parce que ce jour préſent eſt le ſeul point de l'éternité auquel vous ayez droit ; en un mot, parce qu'il n'y a que ce jour préſent où vous puiſſiez sûrement & infailliblement opérer votre ſalut : *Sed adhortamini voſmetipſos, donec Hodiè cognominatur*. Que fait donc le

pécheur qui differe, & qui ne se détermine jamais à prendre pour sa conversion ce jour si important; qui dans l'indispensable nécessité où il est de réformer sa vie, se repose toujours sur le lendemain; qui voulant en quelque sorte composer avec Dieu, par le partage le plus injuste, donne toujours à Dieu le tems à venir, & use du présent pour soi; c'est-à-dire, donne toujours à Dieu ce qu'il n'a pas & ce qu'il ne lui peut donner, & ne lui donne jamais ce qu'il a, & le tems dont il pourroit disposer pour lui en faire un sacrifice agréable; qui dans l'intérieur de son ame, semble ainsi s'expliquer à lui : Seigneur, ne me demandez pas encore cette année, dont je veux jouir tranquillement; & je vous en promets d'autres, ausquelles je ne sçais si je parviendrai jamais. Que fait-il encore une fois ce pécheur? Il raisonne, répond saint Grégoire de Nazianze, & il parle en insensé, puisqu'outre l'injustice qu'il commet envers Dieu, il trahit ses propres intérêts & se contredit lui-même. Comment cela? parce qu'il ne veut jamais se convertir dans le tems où il le peut toujours, qui est l'heure présente; & qu'il le veut toujours pour le tems où il ne le peut jamais, qui est le lendemain. Car le lendemain, selon l'ingénieuse remarque de S. Augustin, dont je vous ai déja fait part, ne doit ni ne peut être le tems de sa conversion.

Mais encore pourquoi n'y eſt-il pas propre, & quelle qualité a-t-il ſi contraire à l'ouvrage du ſalut? Il n'en faut point d'autre que l'affreuſe incertitude de ſon être & de toutes ſes circonſtances. Car c'eſt une choſe que nous devons bien obſerver, pourſuit excellemment ſaint Auguſtin, que quoique toutes les parties du tems ſoient de même eſpéce, le paſſé & le futur ont néanmoins par rapport à nous une oppoſition infinie; & qu'autant qu'il eſt vrai, qu'à notre égard tout eſt déterminé dans le paſſé, autant ſommes-nous convaincus que tout eſt incertain dans le futur. Incertain s'il ſera; qui le peut garantir? Incertain combien il durera; à qui Dieu l'a-t-il révélé? Incertain quelle iſſue il aura, funeſte ou heureuſe, ſubite ou prévûe; c'eſt un abîme d'obſcurité. Je vous demande donc, Chrétiens: un tems de cette nature eſt-il propre à la déciſion de la plus eſſentielle de toutes les affaires, qui eſt le retour à Dieu? Hé, mon Frere, concluoit ſaint Jerôme, que vous prenez mal vos meſures, de vouloir dans un tems incertain faire une pénitence certaine! Car il faut, ajoutoit-il, que vous ſoyez également perſuadé de ces deux vérités; la premiere, qu'étant certainement pécheur, vous ne pouvez être ſauvé que par une pénitence certaine; & la ſeconde, qu'une pénitence certaine ne ſe peut faire que

dans un tems certain. N'eſt-il donc pas bien étonnant que vous vous propoſiez dans le futur, qui eſt l'incertitude même, une converſion telle que doit être abſolument celle qui nous ſauve & dont dépend notre bonheur? Vous me répondrez (ceci eſt encore de ſaint Auguſtin,) que Dieu par le plus ſolemnel de tous les ſermens a promis à la pénitence, la rémiſſion & le pardon du péché; & il eſt vrai: mais en promettant la rémiſſion & le pardon à votre pénitence, a-t-il promis à votre négligence & à vos continuels retardemens le lendemain que vous vous promettez

Auguſt. à vous-mêmes? *Verùm dicis, quòd Deus pœnitentiæ tuæ indulgentiam promiſit; ſed dilationi tuæ numquid craſtinum promiſit?* Car ce ſont deux diverſes graces, & qui n'ont même rien de commun, de pardonner à l'homme qui déteſte ſon péché, & de lui donner le tems de le déteſter; & quand Dieu s'eſt obligé à l'un, il ne s'eſt point engagé à l'autre. Vous me citez les Prophetes pour montrer que ce Dieu de miſéricorde ne mépriſe jamais un cœur contrit & humilié; & ce n'eſt pas de quoi il s'agit, puiſqu'on n'en demeure d'accord. Mais dans quel Prophéte trouvez-vous, que parceque c'eſt un Dieu de miſéricorde, il doive prolonger votre vie, afin que vous ayez le loiſir de prendre un

Auguſt. jour ces ſentimens de contrition. *Sed in quo Propheta*

Propheta legis, quia qui promisit correcto gratiam, promisit & tibi longam vitam? Non, non, ne vous prévenez pas d'une si dangereuse erreur : car pour vous en détromper, voici la conduite pleine de sagesse qu'il a plû à Dieu de tenir. Il a considéré dans le monde deux sortes de pécheurs; les uns foibles & pusillanimes, qui n'espéroient pas assez; & les autres vains & téméraires, qui espéroient trop : pour les pusillanimes & les foibles qu'il vouloit consoler, il a établi la pénitence, comme un port salutaire qui leur est ouvert; & pour les téméraires & les présomptueux, qu'il vouloit contenir dans le devoir, il a ordonné que le jour de la mort fût incertain : *Propter eos qui desperatione periclitantur, proposuit pœnitentiæ portum; & propter eos qui dilationibus illuduntur, fecit diem mortis incertum.* *Idem.* Celui là troublé de la vûe de ses crimes, tomboit aussi-bien que Caïn dans un secret abattement de cœur : Dieu lui a dit par Ezéchiel, Non, ne perds point la confiance que tu dois avoir en moi; car quelques crimes que tu ayes commis, au moment que tu les pleureras, je les oublierai. Celui-ci au contraire fortifié d'une promesse si autentique, ou plutôt l'interprétant mal, péchoit avec sécurité & conservoit en péchant une fausse paix : Dieu lui a dit au même endroit, Crains, malheureux, & défie-toi de ton es-

pérance même ; car quelque autentique que ſoit ma promeſſe, elle ne s'étend point juſqu'à te répondre de l'avenir. Ainſi Dieu, reprend ſaint Auguſtin, a mis les choſes dans un juſte tempérament ; & par l'incertitude de l'avenir, il a tellement permis à l'homme d'eſpérer toujours, qu'il le réduit à la néceſſité de ne différer jamais.

Il n'y a donc rien de certain, mes Freres, dans le futur, que ſon incertitude même. Il n'y a rien de certain, ſinon que nous y ſerons ſurpris. Car le Sauveur du monde nous l'a dit
Luc. 12. en termes formels : *Quâ horâ non putatis.* Après une parole ſi poſitive, mais ſi terrible, ajouterai-je encore au déſordre de mon péché le déſordre de la plus criminelle & de la plus inſenſée témérité, remettant toujours ma converſion, demandant toujours tréve juſqu'au jour ſuivant, *Inducias uſque manè* ? Et pourquoi cette tréve, qui ne peut être, ſi je l'obtiens, qu'une continuation affectée de mon iniquité ; & ſi je ne l'obtiens pas, que la cauſe de mon impénitence finale ? Pourquoi cet appel opiniâtre au lendemain, contre l'o-
Prov. 27. racle de la ſageſſe qui me le défend. *Ne glorieris in craſtinum* ? Puis-je ignorer que ce lendemain a perdu des ames ſans nombre, & que l'enfer eſt plein de réprouvés qu'il a engagés dans le dernier malheur ? Ils ſe flattoient d'un lendemain, & il n'y en avoit point

pour eux ; ils avoient fait un pacte avec la mort selon l'expression du texte sacré, & la mort ne le gardoit pas. Est-il croyable qu'elle changera de nature pour moi, & qu'étant si infidelle pour le reste des hommes, j'aurai seul droit de pouvoir m'y fier ? Quand même je l'aurois ce lendemain, sera-ce un tems de pénitence & de conversion ? Toute sorte de tems n'est point le tems de la pénitence ; & c'est un abus insupportable dans l'homme, de croire que parce qu'il aura le tems peut-être d'exécuter les frivoles desseins que lui suggere son avarice ou son ambition, il aura celui de travailler efficacement à son salut. Si cela étoit, en vain, selon le raisonnement de saint Augustin, les Prophetes nous auroient recommandé de chercher Dieu tandis qu'on le peut trouver, & de l'invoquer pendant qu'il est proche nous : *Quærite Dominum dum inveniri potest, & invocate eum dum propè est.* Isai. 55. En vain Dieu lui-même nous auroit-il dit, C'est au tems favorable que je vous ai exaucé, & c'est au jour du salut que je vous ai aidé ; *In tempore accepto exaudivi te, & in die salutis adjuvi te.* II. Cor. 6. En vain Jesus-Christ auroit-il menacé les Juifs des dernieres calamités qu'il leur annonçoit, s'ils n'usoient bien du tems qu'il leur donnoit. Car si tous les tems sont également des tems de conversion, ces propositions & ces menaces étoient

mal fondées. Mais ſi elles étoient juſtes & vraies, comme nous n'en doutons pas, il eſt donc vrai qu'il y a un tems de pénitence, choiſi ſpécialement de la part de Dieu, & qui doit être ménagé avec vigilance de la part de l'homme : & c'eſt celui qu'a voulu définir
Ibidem. ſaint Paul, quand il diſoit : *Ecce nunc tempus acceptabile.* Il eſt donc vrai qu'il y a des jours de ſalut plus heureux que les autres jours, & comme tels, marqués dans l'ordre
Ibidem. de la prédeſtination divine : *Ecce nunc dies ſalutis.* Il eſt donc vrai qu'il y a un tems particulier pour trouver Dieu, hors duquel
Joan. 34. on le cherche inutilement : *Quæretis me, & non invenietis.* Nous diſons bien dans le langage même du monde : que toute ſorte de tems ne convient pas à toutes ſortes d'affaires ; & comme parle Salomon, que toute affaire veut être traitée & négociée dans ſon tems : n'y auroit-il que l'affaire du ſalut, qui fût exceptée de cette regle ?

Ah, mes chers Auditeurs, voilà le grand ſcandale du Chriſtianiſme. Si nous ſommes attaqués d'une maladie, nous étudions tous les tems, nous les obſervons avec exactitude, nous ne remettons point à demain ce qui ſe peut faire aujourd'hui, & tout notre ſoin eſt de bien profiter dans le cours du mal de certains momens critiques & déciſifs : ainſi en uſons-nous pour le ſalut du corps. Mais s'a-

git-il de notre ame frappée de la maladie la plus mortelle, qui eſt le péché, & infectée de la contagion d'une habitude vicieuſe dont il la faut guérir ? nous vivons tranquilles & ſansinq uiétude : J'y mettrai ordre, diſons-nous, mais rien ne me preſſe ; je ne ſuis pas encore en état, & je trouverai toujours le tems d'y penſer. Vous le trouverez, Chrétiens ? mais qui vous l'a dit ? je veux qu'il vous reſte encore des années, & même pluſieurs années de vie : qui ſçait ſi dans ces années qui vous reſtent, il y aura pour vous un jour de ſalut ? Souvenons-nous, mes Freres, conclut ſaint Bernard, ramaſſant en deux mots tout le fonds de cette premiere partie, ſouvenons-nous qu'il y a des tems & des momens que le Pere céleſte s'eſt réſervés, & qu'il ne nous appartient pas même de connoître, bien loin que nous en puiſſions diſpoſer : *Tempora & momenta quæ Pater poſuit in ſua poteſtate.* Or ces momens, dans la doctrine de tous les Peres, ſont ceux de la converſion & du ſalut. Souvenons-nous, que comme il n'a pas plû à Dieu d'envoyer en toute ſorte de tems un Rédempteur & un Meſſie pour le ſalut générale du monde ; que comme il ne lui a pas plû de répandre ſur les Royaumes & ſur les nations la lumiere de l'Evangile dans tous les tems, auſſi ne lui plaît-il pas de convertir en particulier chaque pé-

Act. 1.

cheur dans tous les momens. Souvenons-nous & comprenons bien qu'il veut nous sauver plus spécialement dans un tems que dans un autre; & qu'ayant pour cela des momens de choix, le plus grand de tous les malheurs est que ces momens nous échappent, & que nous les négligions. N'oublions jamais les étonnantes paroles du Sauveur, lorsqu'il pleure sur Jerusalem, ou plutôt comme je vous le disois hier, sur les pécheurs dont cette ville infortunée étoit la figure. Il la regarda avec compassion, non point parce qu'elle devoit être détruite par les Romains, non point parce qu'elle étoit à la veille de la ruine la plus entiere, non point parce que ses enfans alloient être, comme Caïn, exterminés de la terre; le dirai-je, non point même parce que le Saint des Saints devoit bientôt y être condamné à la mort & à la mort la plus honteuse & la plus cruelle: mais parce qu'elle n'avoit pas connu le jour de salut qui lui étoit donné, & où le Seigneur lui apportoit
Luc. 19. la paix; *Quia si cognovisses & tu, & quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi.* Voilà ce qui fit verser des larmes au Fils de Dieu. Il n'imputa point la réprobation des Juifs au déïcide abominable qu'ils alloient commettre dans sa personne, mais à l'aveuglement volontaire qui les empêchoit de connoître le tems de la visite du Seigneur: *Eò quòd non*

cognoveris tempus visitationis tuæ. Or nous le connoissons, Chrétiens, ce tems de la visite de notre Dieu, ce jour qui nous est accordé, *in hac die tua.* Nous le connoissons, & peut-être à l'instant que je vous parle, Dieu vous dit-il secrettement : Voici, pécheur, votre jour, voici le tems que j'ai destiné pour vous, c'est aujourd'hui qu'il faut quitter cette vie libertine : car je ne veux plus de retardement : *Ecce nunc tempus acceptabile.* Mais que vous arrivera-t-il, mon cher Auditeur, si vous consultez l'esprit du monde, au lieu de vous rendre attentif & docile à la voix de Dieu ? vous sortirez de cette prédication avec quelques bons désirs, mais désirs vagues & sans conséquence. Vous sentirez bien que Dieu vous aura visité ; mais sa visite par l'endurcissement de votre cœur, n'aura pas l'effet qu'il prétendoit. On ne dira pas de vous que vous ne l'aviez pas connue ; mais on pourra dire que la connoissant, vous en aurez abusé. Enfin si votre conscience vous presse, après avoir cherché de vaines raisons, pour colorer votre lâcheté ; après avoir allégué tout ce que peut inventer la prudence charnelle, après vous être défendu par mille prétextes d'affaires qui vous occupent, & d'engagemens que vous ne croyez pas encore pouvoir surmonter, vous renvoyerez à un autre tems, ce qui doit avoir la

II. Cor. 6.

préférence dans tous les tems, ſçavoir votre converſion. Et parce que pour l'accomplir il faut un jour de ſalut, & que dans les principes de la théologie, il n'y a qu'une grace, je veux dire une grace privilégiée, qui puiſſe faire ce jour de ſalut, en vous aſſurant de ce jour, vous vous aſſurerez de cette grace; & c'eſt ce que j'ai à combattre dans la ſeconde Partie.

II. PARTIE. II. Theſſ. 3.

DIeu eſt fidéle, dit le grand Apôtre, *Fidelis Deus*; & parce qu'il eſt fidéle pour nous, nous pouvons porter notre confiance juſqu'à nous aſſurer de lui. Mais il ne s'enſuit pas de-là, que nous ayons droit de compter ſur lui à ſon préjudice même, ni que ſa fidélité puiſſe jamais ſervir de fondement à notre témérité. Or c'eſt néanmoins le faux principe ſur lequel agit un pécheur du ſiécle, quand il differe ſa converſion, parce qu'il ſe flatte d'avoir un jour la grace de la pénitence. Car ſe promettre cette grace pour ſe maintenir dans l'habitude de ſon péché, prenez garde s'il vous plaît, c'eſt vouloir que Dieu ſoit fidéle à celui qui le mépriſe; c'eſt vouloir qu'il ſoit fidéle aux dépens de tous ſes intérêts, & tournant contre lui ſes propres armes, c'eſt l'attaquer & le combattre par le plus aimable de tous ſes attributs, qui eſt ſa miſéricorde; enfin c'eſt vouloir que ſa fidéli-

té le rende, tout Dieu qu'il eſt, prévaricateur & fauteur de notre iniquité. Eſt-il une eſpérance plus vaine & une préſomption plus criminelle ?

C'eſt vouloir que Dieu ſoit fidéle à celui qui le mépriſe; & Dieu s'eſt déclaré au contraire, que quiconque le mépriſe, ſera mépriſé; *Va qui ſpernis; nonne & ipſe ſpernêris*? malheur à vous qui mépriſez la grace de votre Dieu, parce que votre Dieu vous mépriſera à ſon tour. Or vous la mépriſez, pécheur cette grace, lorſque réſiſtant à ſes inſpirations ſecrettes, & ne voulant pas encore vous ſoumettre à elle, vous ne laiſſez pas de compter ſur ſon ſecours comme ſi elle vous étoit dûe. Mais Dieu vous mépriſera à ſon tour, lorſqu'après avoir long-tems frappé à la porte de votre cœur, laſſé de vos refus, il vous abandonnera enfin à vous-même, & il ſe retirera. Car c'eſt à vous que s'adreſſent ces admirables paroles de ſaint Paul: *An divitias bonitatis ejus & patientiæ & longanimitatis contemnis*? Eſt-ce ainſi, mon Frere, que rebelle à votre Dieu, vous mépriſez les richeſſes de ſa bonté & de ſon infinie patience? *Ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit*? Ignorez-vous que c'eſt cette charité de Dieu qui vous ſollicite, qui vous invite, mais inutilement & ſans effet, à une prompte converſion? voilà

Iſai. 33.

Rom. 2.

Ibidem.

le mépris que le pécheur fait de la grace. Mais doutez-vous aussi, ajoute l'Apôtre, que par votre dureté & votre impénitence, vous n'amassiez contre vous un trésor de colere, pour le jour des vengeances & de la
Rom. 2. manifestation du jugement de Dieu? *Secundùm autem duritiam tuam & impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die iræ & revelationis justi judicii Dei :* voilà le mépris que Dieu fait du pécheur. Appliquons-nous ceci, mes chers Auditeurs : l'un & l'autre ne nous convient que trop. Car nous voulons nous convertir dans un tems ou imaginaire ou réel, que chacun de nous se propose; réel, si nous y parvenons; imaginaire, si nous n'y parvenons pas : mais quoi qu'il en soit, rien de plus injurieux ni de plus outrageant pour Dieu, que ce dessein prétendu de conversion.

En effet, nous voulons nous convertir, quand nous serons rebuttés du monde, ou plutôt quand le monde sera rebutté de nous; quand nous ne serons plus en état de goûter ses plaisirs, ni d'aspirer à ses honneurs. Nous voulons nous convertir, quand les revers de la fortune & les disgraces de la vie nous y forceront, quand l'hypocrisie même du siécle nous y portera, quand elle nous en fera un intérêt, quand il n'y aura plus rien de meilleur pour nous, je dis de meilleur dans les vûes mêmes de l'amour-propre. Vous en

particulier, Femmes mondaines, vous voulez vous convertir, quand vous aurez cessé de plaire à ces sacriléges adorateurs qui vous idolâtrent ; quand l'âge aura effacé ce qui vous les attachoit, quand le dégoût de vos personnes vengera Dieu, pour ainsi dire, du sacrilége encens qu'on vous aura prodigué & que vous aurez reçû avec tant de complaisance. Enfin, mes Freres, nous voulons nous convertir, quand nous ne pourrons plus nous en défendre, quand le glaive de Dieu nous pousuivra, quand une violente maladie nous aura conduits aux portes de la mort, quand par le nombre des années nous ne serons plus maîtres de réparer le passé & de travailler au présent, quand la foiblesse de la nature servira de prétexte à nos lâchetés & de voile à notre impénitence, quand nous n'aurons plus rien à offrir à Dieu & que nous serons presque dans une impuissance absolue de faire quelque chose pour lui : car ne sont-ce pas-là les projets de la prudence bumaine? Et sans rien dire ici des risques erribles que nous courons par-là, n'ayons égard qu'au seul intérêt de Dieu & au mépris que nous faisons de sa grace ; en vérité, mes chers Auditeurs, ces projets de conversion conviennent-ils à une créature qui n'a pas tout-à-fait perdu l'idée de Dieu ? est-ce traiter Dieu en Dieu ? se contentera-t-il que nous lui don-

nions les reſtes du monde ; qu'après nous être laſſés dans la voie d'un libertinage opiniâtre, nous venions à lui préſenter un cœur infecté de vices & de paſſions, un corps uſé de débauches, un eſprit corrompu de fauſſes maximes ? Non ſans doute, & pour l'honneur de ſa grace dont il eſt jaloux, il ſçaura punir ce mépris ; & comment ? apprenez-le. Car ſi nous l'en croyons lui-même, après que nous l'aurons ainſi outragé il nous rejettera ; nous le chercherons, & nous ne le trouverons plus ; nous voudrons être à lui, & il ne voudra plus être à nous ; ou plutôt, nous ne pourrons plus même le vouloir, parce que nous ne l'aurons pas voulu, quand il nous étoit facile de le pouvoir. Nous ne laiſſerons pas d'être perſuadés plus que jamais, qu'il faut enfin nous déterminer, qu'il n'eſt plus tems de remettre cette converſion, dont nous verrons malgré nous que le terme expire : mais qui ſçait ſi Dieu ſe tournant contre nous, ne nous dira point alors comme à ces Juifs dont il eſt parlé au premier chapitre d'Iſaïe : Retirez-vous, & ne paroiſſez point devant mes autels pour me faire une offrande indigne de moi ; je ne vous connois plus, & vos ſacrifices me ſont à charge. Comme Roi des ſiécles, & Monarque éternel, je voulois les prémices de vos années ; je voulois ces années de proſpérité, qui furent pour vous des

années de dissolution ; je voulois ces années de santé, que vous avez consumées dans le repos oisif d'une vie molle & paresseuse ; je voulois cette jeunesse, dont vous avez fait le scandale de tant d'ames ; je voulois cet âge mûr, qui s'est passé dans les intrigues de votre ambition démesurée : vous avez sacrifié tout cela au monde, & vous l'avez fait dans l'assurance que ce seroit assez de m'en offrir quelques débris ; & moi je vous dis que ces oblations me sont odieuses, & qu'il est de ma gloire de les réprouver : *Solemnitates vestras odivit anima mea ; facta sunt mihi molesta, laboravi sustinens.* Ainsi parloit le Seigneur, & ainsi se comporte-t-il tous les jours à l'égard de certains pécheurs après les délais criminels qu'ils ont apportés à leur conversion. *Isai.* 1.

J'ai dit de plus, que s'assurer de la grace en différant sa conversion, c'étoit combattre Dieu par ses propres armes, & se servir de sa fidélité & de sa miséricorde contre lui-même. Pourquoi cela ? ne le voyez-vous pas, Chrétiens ? pécher contre Dieu, parce que Die est bon ; ne cesser point de l'outrager, parce qu'il ne se lasse point de nous supporter ; dire, Je ne veux pas encore changer de vie, parce que la miséricorde de Dieu n'est pas encore épuisée, & je veux continuer dans mon désordre, parce qu'il est toujours dans la volonté de me sauver ; n'est-ce pas employer

contre lui ses attributs, & abuser, pour l'offenser, de sa grace même ? Car enfin, dit saint Chrysostome, si Dieu usoit de ses droits, & s'il étoit à notre égard, ce qu'il pourroit être avec justice, un Dieu sévere, un Dieu inflexible, qui fit immédiatement succéder la peine au péché : s'il nous traitoit comme ce créancier impitoyable de l'Evangile traita son débiteur, & que sans nous accorder aucun délai, il nous pressât de lui rendre ce
Mat. 16. que nous lui devons ; *Redde quod debes* : que ferions-nous ? nous obéirions sur l'heure même à un commandement si rigoureux. Il n'y auroit point parmi nous de pécheur, qui ne pliât d'abord sous le joug de la loi de Dieu. On verroit ces prétendus esprits forts recourir les premiers au tribunal de la pénitence : non plus par cérémonie, mais en effet ; non plus après des années entieres de délibération, mais dès que leur conscience par un remords salutaire les avertiroit du danger de leur état : tous les hommes seroient dans le devoir : pourquoi ? parce qu'ils auroient affaire à un Dieu également prompt & terrible dans ses vengeances. D'où vient donc qu'on remet, & qu'on ne veut se convertir qu'à l'extrémité ? c'est qu'on se repose sur l'idée qu'on a d'un Dieu patient & toujours prêt à donner sa grace. Mais, Seigneur, s'écrioit saint Ambroise, permettez-moi de m'en plaindre à

vous pour vous-même. C'eſt cette patience qui ſemble autoriſer contre vous les pécheurs de la terre. Sans elle vous ſeriez mieux ſervi; ſans elle on vous reconnoîtroit tel que vous êtes. Que ne vous déclarez-vous? que ne prenez-vous votre cauſe en main? que ne vous levez-vous dans l'ardeur de votre colere pour dompter ces ames fieres & indociles, en les réduiſant au choix, ou d'une prochaine converſion, ou d'une inévitable damnation? Mais, que dis-je, ô mon Dieu, pourſuivoit ce ſaint Docteur? Pardonnez-moi, ſi je m'ingere à examiner votre conduite, & ſi je parois vouloir preſcrire des bornes à votre miſéricorde, moi qui dois tout à cette miſéricorde ſans bornes, puiſqu'il y a long-tems que je ſerois la victime des flammes éternelles, ſi elle ne m'avoit pas attendu. Je parle en homme, Seigneur, & vous agiſſez en Dieu. Selon mes penſées, il vous ſeroit plus avantageux de perdre des rebelles; mais ſelon les vôtres, il vous eſt plus glorieux de ſuſpendre vos coups & d'arrêter votre juſtice. Ainſi ce Pere expliquoit-il à Dieu ſes ſentimens. Mais d'ailleurs s'adreſſant au pécheur: Vous, mon Frere, lui diſoit-il, n'êtes-vous pas bien coupable de vouloir moins faire pour un Dieu bon, que pour un Dieu inflexible? Car tel eſt votre procédé. Pour un Dieu inflexible vous renonceriez dès main-

tenant à votre péché ; & pour un Dieu bon vous vous contentez de former de vains projets, & d'y vouloir un jour renoncer. Pour un Dieu sans rémission, vous produiriez des fruits de pénitence, & pour un Dieu patient vous ne donnez que des paroles. Or je prétends, Chrétiens, que dans cette disposition se répondre de Dieu & de sa grace, c'est le dernier excès de l'aveuglement.

Enfin j'ai dit que de compter ainsi sur la grace, c'est vouloir que Dieu se rende fauteur & complice de nos désordres. Car il le seroit évidemment, s'il supportoit les pécheurs avec cette patience qui tient de l'insensibilité, & si malgré leur rébellion sa grace leur étoit toujours promise. Et voilà sur quoi Tertullien se fondoit pour appuyer ses sentimens erronés touchant la pénitence. J'avoue, Chrétiens, & je vous l'ai déja fait remarquer dans un autre discours, que Tertullien sur cette matiere porta trop loin son zéle : mais ne craignons-nous point de tomber dans une autre erreur par les fausses & présomptueuses idées que nous nous formons de la bonté de Dieu, & par l'abus que nous en faisons pour nous entretenir dans le crime & pour fomenter notre iniquité ? Bien loin que nous puissions alors faire fonds sur la grace, je prétends avec saint Ambroise que notre présomption seroit pour Dieu une espéce d'en-

gagement à nous abandonner ; pourquoi ? afin de justifier sa providence & de mettre sa sainteté à couvert de tout reproche. Affreux engagement, qui intéresseroit Dieu à notre éternelle réprobation ! Sur quoi donc enfin comptera le pécheur ? sur sa volonté ? Faisons-lui voir que cette espérance n'est pas moins trompeuse que les autres, & concluons par cette troisiéme partie.

C'Est un effet du péché, Chrétiens, & Dieu l'a ainsi permis, que l'homme en soit réduit à cet état de misere, de ne pouvoir pas même s'assurer de sa volonté propre. De toutes les choses du monde, c'est celle qui naturellement devroit plus être en son pouvoir ; & néanmoins de toutes les choses du monde, c'est celle dont il a plus lieu de se défier. S'il falloit risquer le salut, disoit saint Bernard, je croirois bien moins hasarder du côté de la grace de Dieu, qui ne dépend pas de moi, que du côté de ma volonté qui en dépend. Et voici la raison qu'il en apportoit : parce que le secours de Dieu, disoit-il, vient d'un principe qui de soi est éternel & immuable ; au lieu que ma volonté est l'inconstance & la fragilité même. Dieu veut parfaitement ce qu'il veut ; & moi souvent à peine sçai-je bien ce que je veux & ce que je ne veux pas. Mais ne puis-je pas disposer de

III. PARTIE.

ma volonté? il eſt vrai, reprend ſaint Bernard, & c'eſt juſtement pour cela même que je dois craindre. Si Dieu m'avoit ôté ce pouvoir, & qu'il ſe fût rendu abſolument & uniquement maître de ma volonté, je ſerois en aſſurance : mais il a voulu que cette volonté dépendît encore de moi, & qu'elle fût ſujette à mes légeretés, à mes irréſolutions, à mes caprices, & voilà ce qui me fait trembler. Or ſi ſaint Bernard parloit de la ſorte, que doit penſer un homme du monde, qui ne veut pas actuellement ſe convertir, dans la vûe qu'il ſe convertira un jour, & dans l'eſpérance de changer quand il voudra de ſentiment & de conduite? Voyez comment il raiſonne, & comment il ſe contredit lui-même. Il ſe promet qu'il fera dans quelque tems un effort pour ſortir de ſon péché, & il avoue que dès maintenant il ſe ſent trop foible pour y réuſſir. Il ſe flatte qu'après quelques années il aura aſſez d'empire ſur ſon cœur pour le dégager de cette paſſion, & il reconnoît que cette paſſion le domine déja tellement qu'il lui eſt preſqu'impoſſible de la vaincre. Contradiction évidente. Quoi, mon Frere, lui répond ſaint Auguſtin, vous êtes dès-à-préſent trop foibles pour vous ſoutenir, & vous vous releverez après que vous vous ſerez toujours affoibli davantage ? A meſure que vous avancez dans le chemin du

vice, les forces de votre ame, je dis les forces même naturelles, diminuent, & l'expérience ne vous l'apprend que trop. Autrefois vous résistiez, & cet heureux tempérament que Dieu vous avoit donné, soutenu de la grace, surmontoit sans peine la violence du mal : mais le mal, j'entends l'habitude du péché, a tellement prévalu, qu'elle ne trouve presque plus de résistance ; vous succombez aisément, fréquemment, & pour excuser vos chûtes continuelles vous les attribuez à votre foiblesse. Que sera-ce donc quand vous aurez encore langui plus long-tems dans l'état de votre infirmité ? Dire que vous serez capable alors de vous relever, n'est-ce pas vous méconnoître & prendre plaisir à vous tromper vous-même ?

D'autant plus, ajoute saint Grégoire Pape, que ces pécheurs qui different leur conversion, la remettent enfin jusques à un tems où il leur est en quelque maniere impossible de changer sincerement de volonté. Quel est-il ce tems ? la fin de la vie & souvent le jour même de la mort. Car dites-moi, mes chers Auditeurs, si nous pouvons prétendre avec raison qu'à ces derniers momens nous agirons par les vûes de Dieu ? Toutefois ôtez ces vûes de Dieu, toutes les volontés & tous les désirs imaginables ne suffisent pas pour vous sauver. Or je vous demande : est-

il aifé d'agir par de femblables motifs, quand on eft réduit à la plus extrême & à la plus preffante néceffité, qui eft celle de la mort ? Quitter le péché, quand on ne le peut plus commettre : renoncer aux occafions, quand on n'eft plus maître de les rechercher; mourir au monde, quand le monde eft déja mort pour nous, eft-ce là cette pénitence furnaturelle, fi puiffante fur le cœur de Dieu, & qui le fléchit immanquablement ? Je ne dis point les obftacles infinis dont la volonté du pécheur eft combattue : fes forces épuifées, fes fens affoupis, fon efprit égaré, fa mémoire troublée, la douleur qui le faifit ; en forte que l'ame occupée toute entiere du mal préfent, eft incapable de réfléchir fur le paffé & de délibérer fur l'avenir. Mais je veux qu'elle ait toute l'attention & tout le difcernement néceffaire ; encore une fois eft-il facile à un homme de devenir à la mort, ce qu'il n'a jamais été pendant la vie; de prendre des inclinations toutes nouvelles, de commencer à haïr ce qu'il a toujours aimé, de commencer à aimer ce qu'il a toujours haï ? ne feroit-ce pas un prodige? Voilà néanmoins fur quoi l'efpérance de tous les pécheurs eft fondée. Ils font convaincus que ce miracle fe fera en eux ; ils fe connoiffent bien, difent-ils, & dès qu'ils le voudront ou qu'ils penferont à le vouloir, rien ne leur réfiftera : quelque mon-

daine, quelque déréglée qu'ait été leur vie, ils se transformeront tout-à-coup en d'autres hommes. Jugez si vous devez les en croire, & s'il y a pour vous de la sûreté dans une pareille conduite.

Ah, Chrétiens, attachons-nous plutôt au conseil que nous donne le grand Apôtre, & au commandement qu'il nous fait de ne pas recevoir en vain le don de Dieu qui nous est aujourd'hui présenté. Le tems est favorable, la grace abondante, la disposition même de nos esprits & de nos cœurs avantageuse. Qu'attendons-nous, & que nous reste-t-il, sinon de profiter de ces heureuses conjonctures ? Le tems favorable : car c'est un tems de renouvellement pour tous les Chrétiens ; un tems qui réveille les plus assoupis, qui ranime les plus languissans & les plus froids ; un tems où les plus endurcis auroient honte de ne pas donner des marques de leur religion, où la piété publique triomphe du respect humain, & où le libertinage confondu devient scandaleux & odieux : un tems où les ames timides peuvent avec honneur se déclarer, & où le monde même ne s'étonne point des conversions qui paroissent dans le Christianisme. Pour combien de pécheurs ce saint tems n'a-t-il pas été l'occasion d'une pénitence parfaite ? Pour combien d'ames qui sembloient désespérées n'a-t-il

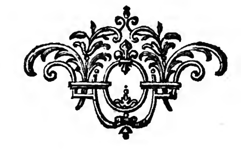
pas été, si je puis parler de la sorte, un tems de crise ? tems de crise, où la foi presque éteinte & à demi morte ressuscite, revit, & opere les plus grandes merveilles. Mais, ô profondeur & abîme des conseils de Dieu, tems de crise qui décide souvent ou de la vie ou de la mort, ou du salut ou de la damnation. Qui sçait si cette Pâque ne sera pas la derniere pour vous ; ou qui sçait si Dieu voudra faire en votre faveur à un autre Pâque les mêmes avances ? La grace abondante : car l'Eglise nous ouvre tous ses trésors ; elle veut nous appliquer tous les mérites de Jesus-Christ ; elle nous appelle à son tribunal pour délier nos consciences ; elle inspire à ses ministres un zéle tout nouveau ; elle s'intéresse pour nous auprès de Dieu, & Dieu écoutant encore sa miséricorde & ne dédaignant pas de nous prévenir, nous offre ses secours les plus puissans. La disposition de nos esprits & de nos cœurs plus avantageuse : j'ose dire qu'il n'y a point de pécheur si obstiné, qui dans ces jours de bénédiction & spécialement sanctifiés par la piété des fidéles, ne fasse malgré lui certaines réflexions, & ne sente renaître au fond de son ame certains remords, certains désirs qui le rameneroient à Dieu, s'il vouloit faire quelque effort pour les suivre.

Allons donc, mes chers Auditeurs, & mé-

nageons des momens si précieux. Disons à Dieu comme David : *Dixi , nunc cœpi* : c'est , Seigneur , un dessein formé & dès aujourd'hui je me mettrai en devoir de l'exécuter. Disons-lui comme saint Augustin : *Serò te amavi* ; Ah ! Seigneur , je commence bien tard à vous aimer , & que seroit-ce si je différois encore ? est-ce trop que de vous donner au moins quelques années qui me restent peut-être à vivre sur la terre , pour mériter de vivre éternellement avec vous dans la gloire , où nous conduise , &c.

Ps. 76.

August.



SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

Sur la Passion de Jesus-Christ.

Judæi signa petunt, & Græci sapientiam quærunt: Nos autem prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam; ipsis autem vocatis Judæis atque Græcis, Christum Dei virtutem, & Dei sapientiam.

Les Juifs demandent des miracles, & les Grecs cherchent la sagesse. Pour nous, nous prêchons Jesus-Christ crucifié, qui est un sujet de scandale aux Juifs: & qui paroît une folie aux Gentils; mais qui est la force de Dieu, & la sagesse de Dieu à ceux qui sont appellés, soit d'entre les Gentils, soit d'entre les Juifs. Dans la premiere Epître aux Corinthiens, chapitre I.

SIRE,

SI jamais les Prédicateurs pouvoient avec quelque sujet apparent rougir de leur ministere, ne seroit-ce pas en ce jour, où ils se voyent obligés de publier les humiliations étonnantes

étonnantes du Dieu qu'ils annoncent, les outrages qu'il a reçûs, les foiblesses qu'il a ressenties, ses langueurs, ses souffrances, sa passion, sa mort? Cependant, disoit le grand Apôtre, malgré les ignominies de la croix, je ne rougirai jamais de l'Evangile de mon Sauveur; & la raison qu'il en apporte, est aussi surprenante, & même encore plus surprenante que le sentiment qu'il en avoit: c'est que je sçais, ajoutoit-il, que l'Evangile de la croix est la vertu de Dieu, pour tous ceux qui sont éclairés des lumiéres de la foi. *Non erubesco Evangelium; virtus enim Dei est omni credenti*. Non seulement saint Paul n'en rougissoit point, mais il s'en glorifioit. Car à Dieu ne plaise, mes Freres, écrivoit-il aux Galates, que je fasse jamais consister ma gloire dans aucune autre chose, que dans la croix de Jesus-Christ: *Mihi autem absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi*. Bien loin que la croix lui donnât de la confusion dans l'exercice de son ministére, il prétendoit que pour soutenir son ministére avec honneur, le plus infaillible moyen étoit de prêcher la croix de l'homme-Dieu; & qu'en effet il n'y avoit rien dans tout l'Evangile de plus grand, de plus merveilleux, de plus propre même à satisfaire des esprits raisonnables & sensés, que ce profond & adorable mystére. Car voilà le sens littéral de ce passa-

Rom. 1.

Galat. 6.

ge tout divin que j'ai choisi pour mon texte :
1. Cor. 1. *Judæi signa petunt, & Græci sapientiam quærunt.* Les Juifs incrédules, demandent qu'on leur fasse voir des miracles. Les Grecs vains & superbes, se piquent de chercher la sagesse. Les uns & les autres s'obstinent à ne vouloir croire en Jesus-Christ, qu'à ces deux conditions. Et moi, dit l'Apôtre, pour confondre également l'incrédulité des uns, & la vanité des autres, je me contente de leur prêcher Jesus-Christ même crucifié ; pourquoi ? parce que c'est par excellence le miracle de la force de Dieu & tout ensemble le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu. Miracle de la force de Dieu, qui seul doit tenir lieu aux Juifs de tout autre miracle : *Christum crucifixum Dei virtutem.* Chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu, qui seul est plus que suffisant pour soumettre les Gentils au joug de la foi, & pour les faire renoncer à toute la sagesse mondaine : *Christum crucifixum Dei sapientiam.*

Admirable idée que concevoit le Docteur des nations, se représentant toujours la passion du Sauveur des hommes, comme un mystére de puissance & de sagesse. Or c'est à cette idée, Chrétiens, que je m'attache, parce qu'elle m'a paru d'une part plus propre à vous édifier, & de l'autre plus digne de Jesus-Christ, dont j'ai à vous faire aujourd'hui l'éloge funébre. Car il ne s'agit pas ici de

pleurer la mort de cet homme - Dieu. Nos larmes, si nous avons à les répandre, doivent être réservées pour un autre usage : & nous ne pouvons ignorer quel est cet usage que nous en devons faire, après que Jesus-Christ lui-même nous l'a si positivement & si distinctement marqué, lorsqu'allant au Calvaire il dit aux filles de Jerusalem : Ne pleurez point sur moi, mais sur vous. Il ne s'agit pas, dis-je, de pleurer sa mort, mais il s'agit de la méditer, il s'agit d'en approfondir le mystére, il s'agit d'y reconnoître le dessein de Dieu, ou plutôt l'ouvrage de Dieu : il s'agit d'y trouver l'établissement & l'affermissement de notre foi : & c'est avec la grace de mon Dieu, ce que j'entreprends. On vous a cent fois touchés & attendris par le récit douloureux de la passion de Jesus-Christ, & je veux moi vous instruire. Les discours pathétiques & affectueux que l'on vous a faits, ont souvent émû vos entrailles, mais peut-être d'une compassion stérile, ou tout au plus d'une componction passagére, qui n'a pas été jusqu'au changement de vos mœurs. Mon dessein est de convaincre votre raison, & de vous dire quelque chose encore de plus solide, qui désormais serve de fonds à tous les sentimens de piété que ce mystére peut inspirer. En deux mots, mes chers Auditeurs, qui vont partager cet entretien : vous n'avez

peut-être jusqu'à présent consideré la mort du Sauveur, que comme le mystére de son humilité & de sa foiblesse; & moi je vais vous montrer, que c'est dans ce mystére qu'il a fait paroître toute l'étendue de sa puissance : ce sera la premiere partie. Le monde jusques à présent n'a regardé ce mystére que comme une folie ; & moi je vais vous faire voir, que c'est dans ce mystére que Dieu a fait éclater plus hautement sa sagesse : ce sera la seconde partie.

Donnez-moi, Seigneur, pour traiter dignement un si grand sujet, ce zéle dont fut rempli votre Apôtre, quand vous le choisîtes pour porter votre nom aux Rois, & pour leur faire révérer dans l'humiliation même de votre mort, la divinité de votre personne. Je ne parle pas ici, comme saint Paul, à des Juifs ni à des Gentils. Je parle à des Chrétiens de profession ; mais parmi lesquels on voit tous les jours des foibles dans la foi ; qui pleins des maximes du siécle, & consultant trop la prudence humaine, ne laissent pas quoique Chrétiens, d'être quelquefois troublés & même tentés sur l'incontestable vérité de leur religion, quand on leur représente le Dieu qu'ils adorent, comblé d'opprobres & expirant sur une croix. Or c'est pour cela que je dois les fortifier, en leur faisant connoître le don de Dieu caché dans le my-

ſtére de votre mort, & en relevant dans leur idée vos foibleſſes apparentes. Soutenez-moi donc, ô mon Dieu ; mais au même tems donnez à mes Auditeurs cette docilité avec laquelle ils doivent entendre votre parole, pour être non-ſeulement perſuadés, mais convertis & ſanctifiés. Je vous la demande, Seigneur, cette grace, & je l'obtiendrai par les mérites de votre croix même. Car je n'enviſage aujourd'hui que votre croix, notre unique eſpérance ; & je vais lui rendre d'abord l'hommage & le culte, que lui rend ſolemnellement toute l'Egliſe, en lui diſant : *O crux ave.*

QU'un Dieu, comme Dieu, agiſſe en maître & en ſouverain ; qu'il ait créé d'une parole le ciel & la terre, qu'il faſſe des prodiges dans l'univers, & que rien ne réſiſte à ſa puiſſance, c'eſt une choſe, Chrétiens, ſi naturelle pour lui, que ce n'eſt preſque pas un ſujet d'admiration pour nous. Mais qu'un Dieu ſouffre, qu'un Dieu expire dans les tourmens, qu'un Dieu, comme parle l'Ecriture, goûte la mort, lui qui poſſéde ſeul l'immortalité ; c'eſt ce que ni les Anges ni les hommes ne comprendront jamais. Je puis donc bien m'écrier avec le Prophéte : *Obſtupeſcite cœli* : O cieux, ſoyez-en ſaiſis d'étonnement ! car voici ce qui paſſe toutes nos vûes, & ce qui demande

I. PARTIE.

Jerem. 2.

toute la soumission & toute l'obéissance de notre foi; mais aussi est-ce dans ce grand mystére que notre foi a triomphé du monde, *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Il est vrai, Chrétiens; Jesus-Christ a souffert, & il est mort. Mais en vous parlant de sa mort & de ses souffrances, je ne crains pas d'avancer une proposition, que vous traiteriez de paradoxe, si les paroles de mon texte ne vous avoient disposés à l'écouter avec respect; & je prétends que Jesus-Christ a souffert, & qu'il est mort en Dieu, c'est-à-dire, d'une maniere qui ne pouvoit convenir qu'à un Dieu; d'une maniere tellement propre de Dieu, que saint Paul sans autre raison a crû pouvoir dire aux Juifs & aux Gentils: Oui, mes Freres, ce crucifié que nous vous prêchons, cet homme dont la mort vous scandalise, ce Christ qui vous a paru au Calvaire frappé de la main de Dieu & réduit dans la derniere foiblesse, est la vertu de Dieu même. Ce que vous méprisez en lui, c'est ce qui nous donne de la vénération pour lui. Il est notre Dieu, & nous n'en voulons point d'autre marque, ni d'autre preuve que sa croix. Voilà le précis de la Théologie de S. Paul, que vous n'avez peut-être jamais bien comprise, & que j'entreprends de vous développer. Entrons, Chrétiens, dans le sens de ces divines paroles, *Christum crucifixum Dei*

Joan 5.

virtutem, & tirons-en tout le fruit qu'elles doivent produire dans nos ames pour notre édification.

Je dis que Jesus-Christ est mort d'une maniere qui ne pouvoit convenir qu'à un homme Dieu. La seule exposition des choses va vous en convaincre. En effet un homme qui meurt après avoir prédit lui-même clairement & expressément toutes les circonstances de sa mort. Un homme qui meurt en faisant actuellement des miracles, & les plus grands miracles, pour montrer qu'il n'y a rien que de surhumain & de divin dans sa mort. Un homme dont la mort bien considérée, est elle-même le plus grand de tous les miracles, puisque bien loin de mourir par défaillance comme le reste des hommes, il meurt au contraire par un effort de sa toute-puissance. Mais ce qui surpasse tout le reste, un homme qui par l'infamie de sa mort parvient à la plus haute gloire, & qui expirant sur la croix triomphe par sa croix même du Prince du monde, dompte par sa croix l'orgueil du monde, érige sa croix sur les ruines de l'idolâtrie & de l'infidélité du monde: n'est-ce pas un homme qui meurt en Dieu, ou si vous voulez, en homme-Dieu? Et voilà sur quoi s'est fondé l'Apôtre en disant, que cet homme mort sur la croix, étoit non pas le ministre de la vertu de Dieu, mais la

vertu même de Dieu incarnée ; *Christum crucifixum Dei virtutem.* Ne séparons point ces quatre preuves ; & vous avouerez, qu'il n'y a point d'esprit raisonnable, ni même d'esprit opiniâtre, qui n'en doive être touché. Venons au détail.

Non, Chrétiens, il n'appartient qu'à un Dieu de pénétrer dans l'avenir jusques à l'avoir absolument en sa puissance, & jusquesà pouvoir dire infailliblement & en maître, cela sera, quoique la chose dépende d'une infinité de causes libres, qui y doivent concourir. Il n'appartient qu'à un Dieu de connoître distinctement & par soi-même le fond des cœurs, & d'en révéler les plus intimes secrets, les intentions les plus cachées, jusqu'à sçavoir mieux ce qui est, ou ce qui sera dans la pensée & dans la volonté de l'homme, que l'homme même. Or c'est ce qu'a fait Jesus-Christ à l'égard de sa passion & de sa mort. Je m'explique. A l'entendre parler de sa passion, long-tems avant sa passion même, & sans que les Juifs eussent encore formé nul dessein contre lui, on diroit qu'il en parle comme d'un événement déja arrivé & dont il raconte l'histoire ; tant il est exact à en marquer jusques aux moindres circonstances : & à le voir le jour de sa mort subir les différens supplices qu'il endure, on croiroit que les bourreaux qui le tourmen-

rent, sont moins les exécuteurs des jugemens rendus contre sa personne, que de ses prédictions. Enfin, disoit-il à ses Apôtres, pour les préparer à ce douloureux mystére, nous allons à Jérusalem, & tout ce qui a été dit du Fils de l'homme va s'accomplir. Car ce Fils de l'homme (c'étoit la qualité qu'il se donnoit) ce Fils de l'homme que vous voyez, & qui vous parle, sera livré aux Gentils; il sera outragé, insulté, fouetté, crucifié; on lui crachera au visage, il mourra dans l'opprobre, & il ressuscitera le troisiéme jour. Prenez garde, Chrétiens, à la réflexion que fait ici saint Chrysostome. Il y avoit déja des siécles entiers que les Prophétes qui furent dans l'ancienne loi les précurseurs du Messie, avoient publié toutes ces particularités. Comme l'obstacle principal qui devoit un jour détourner les esprits mondains de croire en Jésus-Christ, étoit le prétendu scandale que leur causeroit l'ignominie de sa mort, Dieu par une singuliére providence avoit révélé aux Prophétes, que la mort, quoiqu'ignominieuse, de ce Messie seroit dans la plénitude des tems le souverain reméde du péché, la réparation solemnelle du péché, l'excellent moyen du salut & de la Rédemption du monde; afin que la prophétie, témoignage invincible de la divinité, rendît les ignominies mêmes de cette mort, non

ſeulement vénérables, mais adorables; & que les hommes dans cette vûe, bien loin de s'en ſcandaliſer, fuſſent perſuadés, qu'il n'y avoit rien dans la paſſion du Sauveur qui ne fût au-deſſus de l'homme. Car voilà, dit ſaint Chryſoſtome, quel étoit le deſſein de Dieu, lorſque dans l'ancien Teſtament il faiſoit parler Iſaïe des ſouffrances de Jeſus-Chriſt avec autant de certitude, & dans des termes auſſi précis que les Evangéliſtes en ont enſuite parlé dans le nouveau. Mais ce deſſein de Dieu étoit encore bien plus ſenſible, & la preuve beaucoup plus convaincante & plus touchante, dans la prédiction immédiate qu'en faiſoit Jeſus-Chriſt lui-même. Car c'eſt moi, diſoit-il à ſes diſciples en les entretenant de ſa mort prochaine, c'eſt moi qui ſuis cet homme de douleurs annoncé par Iſaïe. C'eſt moi qui vais remplir juſques à un point tout ce qui eſt en écrit. Nous voici arrivés au terme de la conſommation des choſes, & vous en allez être les ſpectateurs & les témoins. Mais il m'importe que dès maintenant vous en ſoyez avertis, afin que dans la ſuite vous n'en ſoyez pas troublés.

Auſſi tout ce que cet adorable Sauveur leur avoit marqué des livres de Moyſe & des Prophétes, comme ſe rapportant à lui, s'exécuta-t-il bientôt après & à la lettre, dans la

sanglante catastrophe de sa passion & de sa mort. Ce fut en conséquence & en vertu de ces divines prophéties, dont il étoit personnellement le sujet, que les Juifs au lieu de le juger selon leur loi, puisqu'il étoit Juif, le livrérent à Pilate qui étoit Gentil; que les soldats contre toutes les formes de la justice, ajoûtant à ce que portoit l'arrêt de sa condamnation, l'insulte & l'inhumanité, lui crachérent au visage, & le meurtrirent de soufflets; que jusques aux moindres circonstances du prix auquel il devoit être vendu, de l'emploi qu'on devoit faire de cet argent, du partage de ses habits & de sa robbe jettée au sort, du fiel qu'on lui présenta, les Ecritures qu'il s'étoit lui-même appliquées, furent, à ce qu'il semble, la régle de tout ce que ses ennemis attentérent contre lui; comme s'il n'eût souffert que pour justifier ces oracles prononcés tant de siécles avant qu'il eût paru au monde : *Ut adimplerentur Scripturæ; Ut impleretur sermo quem dixerat.* Argument si solide & si fort, qu'il n'en fallut pas davantage pour la conversion de ce fameux Eunuque, trésorier de la Reine d'Ethiopie, dont il est parlé au livre des Actes, & à qui saint Philippe Diacre expliqua la merveille que je vous prêche. Toutes ces prophéties, & bien d'autres, littéralement & ponctuellement vérifiées dans la passion de Jesus-

Mat. 2[illegible]
Joan. 13[illegible]

Christ, l'obligérent à reconnoître ce Messie, promis de Dieu, & envoyé dans la plénitude des tems. Nous, mes chers Auditeurs, nous revêtus du caractére de Chrétiens, en serions-nous moins touchés; & ce qui a suffi pour convaincre un homme que la lumiere de l'Evangile n'avoit point encore éclairé, seroit-il trop foible pour nous confirmer dans la foi que nous professons? Je dis le même du secret des cœurs, dont Jesus-Christ dans sa passion fit bien voir qu'il étoit le maître. Il prédit à ses Apôtres qu'un d'entr'eux le trahiroit, & Judas y pensoit actuellement & le trahit. Il prédit à saint Pierre qu'il le renonceroit, & saint Pierre le renonça en effet. Il lui prédit que malgré sa chute, sa foi ne manqueroit point, & la foi de saint Pierre n'a point manqué. Il lui prédit qu'après sa conversion il affermiroit ses freres, & sa conversion dans la suite les affermit tous. Il prédit à Magdelaine que l'action qu'elle venoit de faire, en répandant sur sa tête un parfum précieux, seroit louée & prêchée dans tout le monde; & dans tout le monde on en parle encore aujourd'hui. Il prédit à Jérusalem, en pleurant sur elle, qu'elle seroit détruite & ruinée de fond en comble; & Jérusalem fut assiégée, pillée, renversée par les Romains sans qu'il en restât pierre sur pierre. Cette science des choses futures & des se-

crets les plus impénétrables n'étoit-elle pas évidemment la science d'un Dieu; *Scrutans corda & renes Deus*? & un homme qui mouroit de la sorte, révélant & manifestant ce qui n'étoit ni ne pouvoit être connu que de Dieu, n'avoit-il pas toute la puissance & toute la vertu de Dieu même? *Christum crucifixum Dei virtutem.* Ps. 7.

Mais ce que j'ajoûte doit faire encore plus d'impression sur vous. Il meurt, cet homme-Dieu, faisant des miracles; & quels miracles? Ah! Chrétiens, y en eût-il jamais & jamais y en aura-t-il de plus éclatans? Tout mourant qu'il est, il fait trembler la terre, il ouvre les sépulchres, il ressuscite les morts, il déchire le voile du temple, il obscurcit le soleil: prodiges aussi surprenans qu'inouis: prodiges dont les soldats furent tellement émûs, qu'ils s'en retournérent convertis; mais du reste, remarque saint Augustin convertis par l'efficace du même sang qu'ils avoient répandu: *Ipso redempti sanguine quem fuderunt.* Que dis-je, que saint Matthieu n'ait pas rapporté en termes exprès? *Viso terræ motu, & his quæ fiebant, timuerunt valdè, dicentes: Verè filius Dei erat iste.* Je sçais qu'il s'est trouvé jusques dans le Christianisme, des impies plus ennemis de Jesus-Christ que les Juifs & les Payens mêmes, qui n'ont point eu honte de contester la vérité Augustin. Mat. 27.

de ces miracles, prétendant qu'ils pouvoient être supposés ; que par un dessein formé, les Evangélistes avoient pû s'accorder entre eux, pour les publier à la gloire de leur maître. Mais c'est ici que l'impiété, pour me servir du terme de l'Ecriture, se confond elle-même ; & qu'en s'élevant contre Dieu, elle fait paroître autant d'ignorance que de malignité. Car sans examiner combien ce doute est téméraire, puisqu'il n'a point d'autre fondement que la prévention & l'esprit de libertinage ; il faudroit montrer, dit saint Augustin, quel intérêt auroient eu les Evangélistes à publier ces miracles de Jesus-Christ, s'ils eussent été persuadés que c'étoient de faux miracles. N'est-il pas évident que tout le fruit qu'ils en devoient attendre & qui leur en revînt, fut la haine publique, les persécutions, les fers, les tourmens les plus cruels ? Bien loin donc de croire qu'ils eussent pris plaisir à inventer & à débiter ces miracles, dont ils auroient connu la fausseté, il faudroit plutôt s'étonner, que les ayant même connus pour vrais, ils eussent eu assez de force pour en rendre, aux dépens de leur propre vie, le témoignage qu'ils en ont rendu. De plus, poursuit saint Augustin, le stile seul dont les Evangélistes ont écrit l'histoire de Jesus-Christ & de sa passion, leur simplicité, leur naïveté ; ne marquant ni indigna-

tion contre les Juifs, ni compassion pour leur maître; parlant de lui, comme en auroient parlé les hommes du monde les plus indifférens & les moins intéressés dans sa cause; racontant ses foiblesses dans le jardin, ses dégoûts, ses ennuis, ses frayeurs, le sanglant affront qu'il eut à essuyer dans le Palais d'Hérodes, & le mépris que ce Prince lui témoigna, le traitement indigne qu'on lui fit chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate; & les racontant avec plus d'exactitude & plus au long, que ses miracles mêmes: cette sincérité, dis-je, fait bien voir, qu'ils n'écrivoient pas en hommes passionnés & prévenus, mais en témoins fidéles & irréprochables de la vérité, dont ils furent les martyrs jusques à l'effusion de leur sang. Ce n'est pas tout: car si ces miracles étoient supposés, les Juifs à qui il importoit tant de découvrir l'imposture, & qui ne manquoient pas alors d'Ecrivains célébres, n'eussent-ils pas pris soin d'en détromper le monde? ne se fussent-ils pas inscrits contre? & c'est néanmoins ce qu'ils n'ont jamais fait, & ce qu'ils ne font pas même encore, puisque leurs propres auteurs, & Josephe entre les autres, les démentiroient. Cette éclipse universelle arrivée contre le cours de la nature, eut quelque chose de si prodigieux & de si remarquable, que Tertullien deux siécles après en parloit encore aux

Payens, Magistrats de Rome, comme d'un fait dont ils conservoient la tradition dans
Tertull. leurs archives : *Cùm mundi casum relatum habetis in archivis vestris.* Ce fait même qu'on regardoit comme un fait constant & avéré, surprit tellement Denys l'Aréopagite, ce sage de la gentilité, mais devenu un des plus fermes appuis & des plus grands ornemens de notre religion, que tout éloigné qu'il étoit de la Judée & plus encore de la connoissance de nos mystéres, il en fut frappé jusqu'à reconnoître lui-même que ces ténébres avoient été pour lui comme une source de lumiére, ou l'avoient au moins disposé à recevoir avec soumission les vérités de la foi & les divines instructions de saint Paul. Que dirai-je de ce fameux criminel crucifié avec Jesus-Christ, & tout-à-coup converti par ce même Sauveur ? Ce changement si subit, qui d'un scélerat fit un vaisseau d'élection & de miséricorde, pouvoit-il être l'effet d'une persuasion humaine, & ne partoit-t-il pas visiblement d'un principe surnaturel & divin ? Si Jesus-Christ n'eût agi en Dieu, eût-il pû mourant sur la croix, faire connoître à ce malheureux & confesser sa divinité ? Et ce miracle de la grace ne sert-il pas encore à confirmer tous les prodiges de la nature, dont le ciel & la terre comme de concert, honorérent ce Dieu agonisant & expirant ?

Mais, me direz-vous, les Pharisiens malgré ces miracles ne laisserent pas de persister dans leur incrédulité. J'en conviens, mes chers Auditeurs : mais sans entrer sur ce point dans la profondeur & dans l'abîme des jugemens de Dieu, toujours justes & saints, quoique terribles & redoutables, vous sçavez quelle fut l'envie des Pharisiens contre Jesus-Christ, & vous n'ignorez pas ce que peut une telle passion pour aveugler les esprits & pour endurcir les cœurs. Quelque inconcevable qu'ait été l'obstination des Pharisiens, peut-être encore aujourd'hui trouveroit-on dans le monde, & dans le monde Chrétien, des hommes aussi incrédules, s'ils voyoient leurs ennemis faire des miracles ; & qui plutôt attribueroient ces miracles à l'enfer, comme les Pharisiens attribuoient ceux du Sauveur du monde au Prince des ténébres, que de renoncer à leurs préjugés & à leur haine. Quoi qu'il en soit, reprend saint Chrysostome, c'est par-là même que commença la réprobation des Pharisiens ; & ce mystére de la prédestination & de la réprobation divine parut en ce que les mêmes miracles qui convertirent les soldats & une grande foule de peuple, ne servirent qu'à rendre les Pharisiens plus indociles & plus opiniâtres. Mais c'est encore à cette différence que nous devons reconnoître dans Jesus-Christ mourant

la toute-puiſſante vertu dont nous parlons. Car, comme raiſonne ſaint Chryſoſtome, mourir en ſauvant les uns, & en réprouvant les autres; en éclairant les aveugles qui vivoient dans les ténébres de l'infidélité, & en aveuglant les plus éclairés qui abuſoient de leurs lumieres; convertiſſant ceux-là par miſéricorde, & laiſſant périr ceux-ci par juſtice: n'étoit-ce pas faire éclater juſques dans ſa mort les plus glorieux & même les plus eſſentiels attributs de Dieu?

Il n'y eut qu'un miracle que Jeſus-Chriſt ne voulut pas faire dans ſa paſſion: c'étoit de ſe ſauver lui-même, comme lui propoſoient ſes ennemis, l'aſſurant qu'ils croiroient
Mat. 27. en lui, s'il deſcendoit de la croix: *Si Rex Iſraël eſt, deſcendat nunc de cruce, & credimus ei.* Mais pourquoi ne le fit-il pas ce miracle? On en voit aiſément la raiſon, dit ſaint Auguſtin; & c'eſt que ce ſeul miracle eût détruit tous les autres, & arrêté le grand ouvrage qu'il avoit entrepris & à quoi tous les autres miracles ſe rapportoient comme à leur fin, ſçavoir l'ouvrage de la Rédemption des hommes qui devoit être conſommé ſur la croix. D'ailleurs ſes ennemis préoccupés de leur paſſion, auroient auſſi peu déféré à ce miracle, qu'à celui de la réſurrection de Lazare. Car ſi l'évidence du fait qui les obligea de convenir, que Lazare mort

& enseveli depuis quatre jours, étoit incontestablement ressuscité, au lieu de les déterminer à croire en Jesus-Christ, leur fit prendre la résolution de le perdre, parce que ce n'étoit plus la raison, mais la passion qui présidoit à leurs conseils; peut-on juger que le voyant descendre de la croix ils eussent été de meilleure foi, & plus disposés à lui rendre la gloire qui lui étoit dûe ? Mais sans m'arrêter aux Pharisiens, répondez-moi, mes chers Auditeurs, & dites-moi : Jesus-Christ dans la conjoncture où je le considére, pouvant, comme il est indubitable, se sauver lui-même, & ne le voulant pas, n'a-t-il pas fait quelque chose de plus grand & de plus au-dessus de l'homme, que s'il l'eût en effet voulu? Miracle pour miracle (appliquez-vous à ceci que vous n'avez peut-être jamais bien pénétré, & qui me paroît plus édifiant) miracle pour miracle, la douceur avec laquelle il permet aux soldats de se saisir de sa personne, après les avoir renversés par terre en se présentant seulement à eux, & leur disant cette parole, c'est moi, *Ego sum* : la réprimande qu'il fait à saint Pierre sur l'indiscrétion de son zéle, le blâmant d'avoir tiré l'épée contre un domestique du grand Prêtre, lui faisant entendre qu'il n'avoit qu'à prier son Pere & que son Pere lui enverroit des légions d'Anges qui combattroient pour sa dé-

fenſe ; & afin de le convaincre qu'il ne parloit pas en vain, guériſſant actuellement par un miracle le ſerviteur que Pierre avoit bleſſé : ce ſilence ſi admirable, & ſi conſtamment ſoutenu devant ſes juges, ſur-tout devant Pilate, qui convaincu de ſon innocence ne l'interrogeoit, que pour avoir lieu de l'abſoudre ; ce refus de contenter la curioſité d'Hérodes, dont il lui étoit ſi facile de s'attirer la protection ; cet abandonnement de ſa propre cauſe, & par conſéquent de ſa vie ; cette tranquillité & cette paix au milieu des inſultes les plus outrageantes ; cette détermination à ſupporter tout ſans en demander juſtice, ſans prendre perſonne à partie, ſans former la moindre plainte ; cette charité héroïque qui lui fait excuſer en mourant ſes perſécuteurs : tout cela, je dis tous ces miracles de patience dans un homme d'ailleurs d'une conduite irréprochable & pleine de ſageſſe, n'étoient-ils pas plus miraculeux, que s'il eût penſé à ſe tirer des mains de ſes bourreaux, & qu'il ſe fût détaché de la croix ? *Chriſtum crucifixum Dei virtutem.* 1. Cor. 1.

Il n'eſt donc mort que parce qu'il l'a voulu, & même encore de la maniere qu'il l'a voulu : ce qui n'appartient, dit ſaint Auguſtin, qu'à un homme-Dieu, & ce qui marque dans la mort même la ſouveraineté & l'indépendance de Dieu. Or voilà, Chrétiens,

ſur quoi j'ai fondé cette autre propoſition, que la mort de Jeſus-Chriſt bien conſidérée en elle-même, avoit été non-ſeulement un miracle, mais le plus ſingulier de tous les miracles. Pourquoi ? parce qu'au lieu que les autres hommes meurent par foibleſſe, meurent par violence, meurent par néceſſité ; il eſt mort, je ne dis pas préciſément par choix & par une diſpoſition libre de ſa volonté, mais par un effet de ſon abſolue puiſſance. En ſorte que jamais il n'a fait, comme Fils de Dieu & comme Dieu, un plus grand effort de cette puiſſance abſolue, que dans le moment où il conſentit que ſon ame bienheureuſe fût ſéparée de ſon corps ; & les Théologiens en apportent deux raiſons. Comprenez-les. Premierement, diſent-ils, parce que Jeſus-Chriſt ayant été exempt de tout péché, & abſolument impeccable, il devoit être & il étoit naturellement immortel : D'où il s'enſuit que ſon corps & ſon ame unis hypoſtatiquement à la divinité, ne pouvoient être ſéparés ſans un miracle. Il fallut donc que Jeſus-Chriſt pour faire cette ſéparation, forçât, pour ainſi dire, toutes les loix de la providence ordinaire, & qu'il uſât de tout le pouvoir que Dieu lui avoit donné, pour détruire cette belle vie, qui, quoiqu'humaine, étoit toutefois la vie d'un Dieu. Secondement, parce que Jeſus-Chriſt en vertu de ſon

ſacerdoce étant par excellence le ſouverain Pontife de la loi nouvelle, il n'y avoit que lui qui pût, ni qui dût offrir à Dieu le ſacrifice de la Rédemption du monde, & immoler la victime qui y étoit deſtinée. Or cette victime, c'étoit ſon corps. Nul autre que lui ne devoit donc l'immoler ce corps, nul autre que lui n'avoit le pouvoir pour cela néceſſaire. Les bourreaux qui le crucifioient, étoient bien les miniſtres de la juſtice de Dieu, mais ils n'étoient pas les prêtres qui devoient ſacrifier cette hoſtie à Dieu. Il falloit un Pontife qui fût ſaint, qui fût innocent, qui fût ſans tache, qui fût ſéparé des pécheurs & revêtu d'un caractére particulier. Or ce caractére ne pouvoit convenir qu'à Jeſus-Chriſt : d'où ſaint Auguſtin concluoit, que Jeſus-Chriſt par l'effet le plus merveilleux avoit été tout enſemble & le Prêtre & l'hoſtie de ſon ſacrifice : *Idem ſacerdos & hoſtia.*

Auguſt. Ce fût donc lui-même qui ſe ſacrifia, lui-même qui exerça ſur ſa propre perſonne cette fonction de Prêtre & de Pontife, lui-même qui détruiſit, au moins pour quelques jours, cet adorable compoſé d'un corps ſouffrant & d'une ame glorieuſe; en un mot, lui-même qui ſe fit mourir. Car ce ne furent point les bourreaux qui lui ôtérent la vie; mais il la quitta de lui-même : *Nemo tollit animam meam à me, ſed ego pono eam à* *Joan. 10.*

me ipso. Il est mort sur la croix, dit saint Augustin; mais à parler proprement & dans la rigueur, il n'est pas mort par le supplice de la croix. Et pour vous le faire comprendre, il est certain par le témoignage même des Juifs, que le supplice de la croix, ou plutôt, que ce qui faisoit mourir les criminels condamnés à la croix, n'étoit pas simplement d'y être attachés, mais d'y être rompus vifs. Or selon la Prophétie, Jesus-Christ avoit déja rendu le dernier soupir lorsqu'on voulut lui briser les os : d'où vient que Pilate s'étonna qu'il fût si-tôt mort : *Pilatus autem mirabatur, si jam obiisset.* Marc. 15 Et ce qui montre qu'il n'étoit point mort par défaillance de la nature, c'est qu'en expirant il poussa un grand cri vers le ciel: *Jesus autem emissâ voce magnâ, expiravit.* Ibidem. Chose si extraordinaire, qu'au rapport de l'Evangéliste, le Centenier qui l'observoit de près, & qui le vit expirer de la sorte, protesta hautement qu'il étoit Dieu & vrai Fils de Dieu : *Videns autem Centurio, qui ex adverso stabat, quia sic clamans expirasset, ait : Verè Filius Dei erat iste.* Ibidem. Si ce Centenier eût été un disciple du Sauveur & qu'il eût ainsi raisonné, peut-être son raisonnement & son témoignage pourroient-ils être suspects: mais c'est un infidéle, c'est un Payen, qui de la maniere dont il voit mourir Jesus-Christ, conclut, sans hésiter, qu'il

meurt par miracle ; & qui de ce miracle tire immédiatement la conséquence, qu'il eſt donc vraiment Fils Dieu : *Videns quia ſic expiraſſet, ait : Verè Filius Dei erat iſte.* En faut-il davantage pour juſtifier la parole de l'Apôtre : *Chriſtum crucifixum Dei virtutem ?*

Il eſt vrai que ce Sauveur mourant a eu ſes langueurs & ſes foibleſſes ; & je pourrois répondre d'abord avec Iſaïe, que les langueurs & les foibleſſes qu'il fit paroître dans ſa mort n'étoient pas les ſiennes, mais les nôtres ; & que le prodige eſt, qu'il ait porté ſeul les foibleſſes & les langueurs de tous les
Iſaï 53. hommes : *Verè languores noſtros ipſe tulit, & dolores noſtros ipſe portavit.* Mais parce que cette penſée, quoique ſolide, ſeroit peut-être encore trop ſpirituelle pour des eſprits mondains & incrédules ; je réponds autrement avec ſaint Chryſoſtome, & je dis : Oui, ce Sauveur mourant a eu ſes foibleſſes ; mais le prodige eſt, que ſes foibleſſes mêmes, que ſes langueurs mêmes, que ſes défaillances mêmes, ayent été dans le cours de ſa paſſion comme autant de miracles. Car s'il ſue en priant dans le jardin, c'eſt d'une ſueur de ſang, & ſi abondante que la terre en eſt baignée. Si quelques momens après ſa mort on lui perce le côté, par un autre effet également miraculeux, il en ſort du ſang & de l'eau ; & celui qui

qui le rapporte assûre qu'il l'a vû, & qu'il en doit être crû : *Et qui vidit, testimonium perhibuit.* On diroit qu'il ne souffre & qu'il ne meurt que pour faire éclater dans sa personne la vertu de Dieu : *Christum crucifixum Dei virtutem.* *Joan. 19.*

Concluons par une derniere preuve, mais essentielle ; c'est de voir un homme que l'ignominie de sa mort, que la confusion, l'opprobre, l'humiliation infinie de sa mort, éléve à toute la gloire que peut prétendre un Dieu : tellement qu'à son seul nom & en vûe de sa croix, les plus hautes puissances du monde fléchissent les genoux, & se prosternent pour lui faire hommage de leur grandeur : *Humiliavit, semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod & Deus exaltavit illum : ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, & infernorum.* Voilà ce que Dieu révéloit à saint Paul dans un tems, remarque bien importante, dans un tems où tout sembloit s'opposer à l'accomplissement de cette prédiction ; dans un tems où selon toutes les vûes de la prudence humaine, cette prédiction devoit passer pour chimérique ; dans un tems où le nom de Jesus-Christ étoit en horreur. Toutefois, ce qu'avoit dit l'Apôtre est arrivé ; ce qui fut pour les Chrétiens de ce tems là un point de foi, a cessé en quel- *Philip. 2.*

que façon de l'être pour nous, puisque nous sommes témoins de la chose & qu'il ne faut plus captiver nos esprits pour la croire. Les puissances de la terre fléchissent maintenant les genoux devant ce crucifié. Les Princes, & les plus grands de nos Princes sont les premiers à nous en donner l'exemple ; & il n'a tenu qu'à nous, les voyant en ce saint jour au pié de l'autel adorer Jesus-Christ sur la croix, de nous consoler & de nous dire à nous-mêmes : voilà ce que m'avoit prédit saint Paul ; & ce que du tems de saint Paul, j'aurois rejetté comme un songe, c'est ce que je vois & de quoi je ne puis douter. Or un homme, mes chers Auditeurs, dont la croix, selon la belle expression de saint Augustin, a passé du lieu infame des supplices sur le front des Monarques & des Empereurs : *A locis suppliciorum ad frontes Imperatorum.* Un homme qui sans autre secours, sans autres armes, par la vertu seule de la croix a vaincu l'idolâtrie, a triomphé de la superstition, a détruit le culte des faux Dieux, a conquis tout l'univers, au lieu que les plus grands Rois de l'univers ont besoin pour les moindres conquêtes de tant de secours. Un homme qui, comme le chante l'Eglise, a trouvé le moyen de régner par où les autres cessent de vivre, c'est-à-dire, par le bois qui fut l'instrument de sa mort : *Quia Dominus regnavit à*

August.

ligno. Et ce qui eſt encore plus merveilleux, un homme qui pendant ſa vie avoit expreſſément marqué que tout cela s'accompliroit, & que du moment qu'il ſeroit élevé de la terre, il attireroit tout à lui; voulant, comme l'obſerve l'Evangéliſte, ſignifier par-là de quel genre de mort il devoit mourir: *Et ego ſi exaltatus fuero à terra, omnia traham ad meipſum; hoc autem dicebat, ſignificans quâ morte eſſet moriturus.* Un tel homme n'eſt-il pas plus qu'homme? n'eſt-il pas homme & Dieu tout-enſemble? Quelle vertu la croix où nous le contemplons, n'a-t-elle pas eûe pour le faire adorer des peuples? Combien d'Apôtres de ſon Evangile, combien d'imitateurs de ſes vertus, combien de confeſſeurs, combien de Martyrs, combien d'ames ſaintes dévouées à ſon culte, combien de diſciples zélés pour ſa gloire; diſons mieux, combien de nations, combien de royaumes, combien d'empires n'a-t-il pas attirés à lui par le charme ſecret, mais tout-puiſſant de cette croix! *Chriſtum crucifixum Dei virtutem.* *Joan. 12.*

Ah! mes Freres, les Phariſiens voyoient les miracles de ce Dieu crucifié, & ils ne ſe convertiſſoient pas. C'eſt ce que nous avons peine à comprendre. Mais ce qui ſe paſſe dans nous, eſt-il moins incompréhenſible? Car nous voyons actuellement un miracle de la

mort de Jesus-Christ encore plus grand, un miracle subsistant, un miracle avéré & incontestable, je veux dire le triomphe de sa croix; le monde converti, le monde devenu Chrétien, le monde sanctifié par sa croix: *Et ego si exaltatus fuero à terra, omnia traham ad meipsum.* Nous le voyons, & notre foi malgré ce miracle est toujours languissante & chancelante: voilà ce que nous devons pleurer, & ce qui nous doit faire trembler. Mais pour profiter de ce mystére, au lieu de trembler & de pleurer par le sentiment d'une dévotion passagere & superficielle, tremblons & pleurons dans l'esprit d'une salutaire componction, Jesus-Christ mourant a fait des miracles: il faut qu'il en fasse encore un qui doit être le couronnement de tous les autres, & c'est le miracle de notre conversion. Il a fait fendre les pierres, il à ouvert les tombeaux, il a déchiré le voile du temple. Il faut que la vûe de sa croix fasse fendre nos cœurs, peut-être plus durs que les pierres. Il faut qu'elle ouvre nos consciences, peut-être jusques à présent fermées comme des tombeaux. Il faut qu'elle déchire notre chair, cette chair de péché, par les saintes rigueurs de la pénitence. Car pourquoi ce Dieu mourant ne nous convertira-t-il pas, puisqu'il a bien converti les auteurs de sa mort? & quand nous converira-t-il, si ce n'est en ce grand

jour où son sang coule avec abondance pour notre salut & notre sanctification ?

Pécheurs, qui m'écoutez, voilà ce qui doit vous remplir de confiance. Tandis que vous êtes pécheurs, vous êtes en qualité de pécheurs, les ennemis de Jesus-Christ ; vous êtes ses persécuteurs : le dirai-je ? mais puisque c'est après saint Paul, pourquoi ne le dirois-je pas ? vous êtes même ses bourreaux. Car autant de fois qu'il vous arrive de succomber à la tentation & de commettre le péché, vous crucifiez tout de nouveau ce Sauveur dans vous-mêmes. Mais souvenez-vous que le sang de cet homme-Dieu a eu le pouvoir d'effacer le péché même des Juifs qui l'ont répandu : *Christi sanguis sic fusus est, ut ipsum peccatum potuerit delere quo fusus est.* *August.* C'est en cela, dit saint Augustin, qu'a paru la vertu toute divine de la Rédemption de Jesus-Christ. C'est en cela qu'il a paru Sauveur. De ses ennemis il a fait des prédestinés, de ses persécuteurs il a fait des Saints : tout pécheurs que vous êtes, quel droit n'avez-vous donc pas de prétendre à ses miséricordes ? Approchez du Trône de sa grace, qui est sa croix ; mais approchez-en avec des cœurs contrits & humiliés, avec des cœurs soumis & purifiés de la corruption du monde, avec des cœurs dociles & susceptibles de toutes les impressions de l'esprit céleste. Car tel est le

miracle que ce Dieu Sauveur veut par la vertu de sa croix opérer aujourd'hui dans vous. Votre retour à Dieu & un retour parfait après de si longs égaremens, votre pénitence & une pénitence exemplaire après tant de désordres & de scandales, la profession que vous ferez & une profession haute & publique de vivre en Chrétiens après avoir vêcu en libertins, voilà le miracle qui prouvera que Jesus-Christ crucifié est lui-même personnellement la force & la vertu de Dieu. Ah! Seigneur, serois-je assez heureux, pour obtenir que ce miracle s'accomplît visiblement dans mes Auditeurs, comme il s'accomplit en effet dans les soldats qui furent présens à votre mort, & dont plusieurs s'attachérent à vous comme à l'auteur de leur salut? Donnerez-vous pour cela, Seigneur, à ma parole assez de bénédiction; & puis-je espérer qu'entre ceux qui m'écoutent, il y en aura d'aussi touchés que le Centenier, c'est-à-dire, qui sortiront de cette prédication non seulement attendris, mais convertis; non seulement baignés de larmes, mais commençant à glorifier Dieu par leurs œuvres; non seulement persuadés, mais sanctifiés & pénétrés des sentimens Chrétiens que cette premiere vérité a dû leur imprimer? Que le Juif infidéle se scandalise de la croix; Jesus-Christ mourant est la puissance & la force de Dieu in-

carnée ; *Christum crucifixum Dei virtutem* : vous l'avez vû. Que le Gentil s'en mocque, & qu'il traite la croix de folie ; Jesus-Christ mourant est la sagesse de Dieu même : *Christum crucifixum Dei sapientiam* : vous l'allez voir dans la seconde partie.

QUelque juste, quelque saint, quelque irrépréhensible que soit Dieu dans toutes ses vûes & dans toute sa conduite, il ne faut pas s'étonner que l'homme, par un effet de son ignorance & de son orgueil, ait souvent entrepris de censurer les œuvres du Seigneur, & qu'il soit assez téméraire pour s'en scandaliser. Les pensées de l'homme & celles de Dieu étant comme dit l'Ecriture, aussi opposées qu'elles le sont depuis le péché, ce scandale étoit d'une suite en quelque sorte nécessaire. Ce qui doit plus nous surprendre, c'est que par un aveuglement extrême, l'homme se soit scandalisé contre Dieu des bontés mêmes de Dieu, des prodiges mêmes de l'amour de Dieu, de l'abondance même & de l'excès des miséricordes de Dieu. Car voilà, Chrétiens, l'affreux désordre que déploroit saint Grégoire Pape dans ces excellentes paroles de l'homélie sixiéme sur les Evangiles : *Inde homo adversùs Salvatorem scandalum sumpsit, unde ei magis debitor esse debuit.* Voilà le désordre où tomba l'hérésiarque

II. PARTIE.

Gregor.

Marcion, lorſque ſous prétexte d'un faux zéle pour le Fils de Dieu, il ne voulut pas croire, ni que ce Fils de Dieu eût vraiement ſouffert ſur la croix, ni qu'il y fût vraiement mort; comme ſi la croix & la mort euſſent été abſolument indignes de la majeſté & de la ſainteté d'un Dieu. Erreur contre laquelle Dieu ſuſcita Tertullien, qui la combattit hautement & qui devint par-là le défenſeur des ſouffrances & de la paſſion de Jeſus-Chriſt. Erreur qui malgré l'établiſſement du Chriſtianiſme n'eſt peut-être encore aujourd'hui que trop commune, & contre laquelle il eſt de mon devoir d'employer ici toute la force de la parole de Dieu. Renouvellez, s'il vous plaît, toute votre attention. Le myſtére d'un Dieu crucifié paroît aux mondains auſſi-bien qu'aux Gentils une folie, *Gentibus ſtultitiam*: & ſaint Paul prétend au contraire, qu'à l'égard des prédeſtinés & des élûs, c'eſt par excellence le myſtére de la ſageſſe de Dieu: *Ipſis autem vocatis Chriſtum crucifixum, Dei ſapientiam.* Or voyons qui des deux en a mieux jugé, ou l'Apôtre, ou le mondain: l'Apôtre, après en avoir été inſtruit d'une maniere toute miraculeuſe par le Sauveur même; le mondain, qui n'en ſçait & qui n'en connoît que ce que la chair & le ſang lui en ont révélé. Voyons ſi dans ce myſtére de la croix ſi élevé, à ce qu'il ſemble, au deſ-

ſus de notre raiſon, il y a quelque choſe en effet qui bleſſe notre raiſon. Car aujourd'hui Dieu veut bien même ne pas rejetter le jugement de notre raiſon; & pourvû que notre raiſon ne ſoit, ni prévenue, ni opiniâtre, il ne refuſe pas de l'admettre dans le conſeil de ſa ſageſſe, & de lui répondre ſur les difficultés qu'elle peut former.

De quoi s'agiſſoit-il, Chrétiens, dans le grand myſtére que nous célébrons? De deux choſes, dit ſaint Leon Pape, également difficiles & néceſſaires: de ſatisfaire Dieu offenſé & déshonoré par le péché de l'homme, & de réformer l'homme perverti & corrompu. Voilà pourquoi Jeſus-Chriſt étoit envoyé, & à quoi ſe terminoit la miſſion qu'il avoit reçue. Or je vous demande: pour parvenir à ces deux fins, pouvoit-il, tout Dieu qu'il eſt, prendre un moyen plus puiſſant, plus efficace, plus infaillible que la croix? & nous-mêmes avec toute notre prétendue raiſon, en pouvons-nous imaginer un autre, où les proportions fuſſent, je ne dis pas plus exactement, mais auſſi exactement gardées? Allons au Calvaire, & témoins de ce qui s'y paſſe, étudions notre religion, dont voici tout-enſemble la hauteur & la profondeur, que ſaint Paul ſouhaitoit tant de pouvoir comprendre: *Sublimitas & profundum.* Il falloit ſatisfaire à Dieu, & nul autre ne le pouvoit qu'un *Epheſ. 3.*

homme Dieu; c'eſt de quoi la raiſon même eſt obligée de convenir. Qu'a fait cet homme-Dieu? Ah! Chrétiens, que n'a-t-il pas fait? dans la vûe d'acquitter nos dettes, quel ſoin n'a-t-il pas eu de choiſir ce qui pouvoit uniquement & ſouverainement remplir la meſure des ſatisfactions que Dieu attendoit & qu'il avoit droit d'attendre? En quoi conſiſtoit l'offenſe de Dieu? en ce que l'homme s'oubliant lui-même, avoit affecté d'être ſemblable à Dieu: *Eritis ſicut dii*. Et moi, dit l'homme-Dieu, moi non-ſeulement ſemblable à Dieu, mais égal & conſubſtantiel à Dieu, par un oubli de moi-même bien différent, je m'abbaiſſerai au deſſous de tous les hommes, je deviendrai l'opprobre des hommes, je ſerai un ver de terre & non pas un homme: car c'eſt en propres termes ce que
Pſal. 21. le Prophéte lui fait dire ſur la croix; *Ego autem ſum vermis & non homo*. Concevons-nous & pouvons-nous concevoir une réparation plus authentique? L'homme en ſe révoltant contre Dieu, avoit ſecoué le joug de l'obéiſſance, & violé le commandement de ſon ſouverain: & moi, dit l'homme-Dieu, tout indépendant que je ſuis par moi-même, je me réduirai dans la plus pénible & la plus humiliante ſujettion. Je me ferai obéiſſant,
Philip. 2. *Factus obediens*, & obéiſſant juſques à mourir, *Uſque ad mortem*, & juſques à mourir

ſur la croix, *Mortem autem crucis*; Non-ſeulement j'obéirai à Dieu, mais aux hommes; mais aux plus criminels, mais aux plus vicieux, mais aux plus ſacriléges de tous les hommes, qui ſont mes perſécuteurs & mes bourreaux. Non-ſeulement j'obéirai aux arrêts du ciel, toujours équitables & ſages, mais à ceux de la terre pleins d'injuſtice & de cruauté. Non-ſeulement j'obéirai à des puiſſances qui n'ont nulle autorité légitime ſur moi; mais à des puiſſances liguées contre moi, à des puiſſances qui m'oppriment; & par cet aſſujettiſſement volontaire, j'abolirai le crime de l'homme rebelle à la loi de ſon Créateur. C'eſt pour cela même, dit ſaint Bernard qu'il ne voulut point deſcendre de la croix; ayant mieux aimé, remarque ce Pere, laiſſer les Juifs dans leur incrédulité, que de les convaincre par un miracle de ſa propre volonté, & préférant d'accomplir l'ordre de ſon Pere & d'obéir, plutôt que de les convertir & de les ſauver en n'obéiſſant pas. L'homme par une intempérance criminelle, en goûtant du fruit de l'arbre, avoit accordé à ſes ſens un plaiſir défendu: & moi, dit l'homme-Dieu, qui pourrois ne me rien refuſer des délices de la vie, je me préſenterai à mon Pere comme un homme de douleurs, comme une victime de pénitence, comme un agneau deſtiné au ſacrifice le plus ſanglant. Car ce fut

dans sa sainte passion, qu'animé d'un zéle ardent pour la gloire & les intérêts de Dieu, Hebr. 10. il conçût ce dessein, & qu'il l'exécuta : *Hostiam & oblationem noluisti, corpus autem aptasti mihi : holocautomata pro peccato non tibi placuerunt ; tunc dixi : Ecce venio.* Vous n'avez plus voulu, ô mon Dieu, dit-il dans le secret de son cœur, au moment qu'il fut crucifié, comme il l'avoit dit, selon le témoignage de saint Paul en entrant dans le monde (remarquez ces paroles, Chrétiens, qui expriment si bien le fond & l'intérieur de ce mystére) vous n'avez plus voulu d'oblation ni d'hostie ; mais vous m'avez formé un corps. Les sacrifices des animaux ont cessé de vous agréer : c'est pourquoi j'ai dit, Me voici ; je viens, je m'immole. Paroles vénérables, qui selon la lettre même, doivent être entendues de ce qui se fit au Calvaire, puisque c'est-là que Jesus-Christ, en qualité de grand Prêtre, termina les sacrifices de l'ancienne loi par la consommation du sacrifice de la loi de grace ; là que la croix lui servant d'autel, il présenta solemnellement sa personne divine ; là qu'il offrit, non plus le sang des boucs & des taureaux, mais son propre sang ; & pour parler en des termes plus simples & plus précis, là qu'il se mit en état de satisfaire à Dieu, non plus par des sujets étrangers, mais par lui-même

& aux dépens de lui-même. Or c'eſt ce que j'appelle l'ouvrage de la ſageſſe d'un Dieu.

Ce n'eſt pas encore aſſez. Car j'ajoute que ce Sauveur des hommes nous a fait parfaïtement comprendre, ce qui de ſoi-même étoit incompréhenſible, & ce que nous aurions ſans lui éternellement ignoré. Et quoi? ce que c'eſt que Dieu, ce que c'eſt que le péché, ce que c'eſt que le ſalut. Trois choſes auſquelles ſe doit rapporter toute la ſageſſe de l'homme, & dont la connoiſſance, & pour vous & pour moi, étoit eſſentiellement attachée au myſtére de Jeſus-Chriſt mourant ſur la croix. Qu'eſt-ce que Dieu? un être pour la gloire duquel il a fallu qu'il y eût un homme-Dieu humilié & anéanti juſques à la croix. Voilà l'idée que je m'en forme aujourd'hui. Tout le reſte ne me fait point ſuffiſamment connoître Dieu: tout ce que j'en découvre dans la nature, tout ce que m'en dit la théologie, tout ce que les Ecritures m'en apprennent, tout ce que la lumiere de gloire m'en révélera, ce ne ſont proprement que des ombres. C'eſt au Calvaire où la foi comme dans un plein jour, me fait paroître ce Dieu auſſi grand qu'il eſt, parce que j'y vois un homme-Dieu immolé pour reconnoître ce qu'il eſt: & Dieu lui-même, l'oſerai-je dire? n'a point d'idée

plus sublime de la divinité de son être, que de mériter d'être glorifié par la croix d'un homme-Dieu ; je dis plus, que de ne pouvoir être autrement satisfait que par la croix d'un homme-Dieu. Qu'est ce que le péché? un mal pour l'expiation duquel il a fallu qu'un Dieu-homme se fit anathême,
Galat. 3. & devînt un sujet de malédiction : *Factus pro nobis maledictum.* Voilà ce que le mystére de la croix me prêche. Je ne concevois pas comment le péché pouvoit attirer sur nous des châtimens si terribles; & m'érigeant en censeur des arrêts de Dieu, je lui demandois raison de cette affreuse éternité de peines que sa justice prépare aux ames réprouvées dans l'enfer. Mais mon ignorance venoit de n'avoir pas bien considéré le mystére de Jesus-Christ mourant. Car la mort d'un Dieu ordonnée comme un moyen nécessaire pour l'abolition du péché, me fait comprendre plus que je ne veux, quelle proportion il y a entre le péché qui est l'offense de Dieu, & l'éternité malheureuse qui est la peine de la créature. Supposé l'un, je ne trouve plus de difficulté dans l'autre; & convaincu par le raisonnement de Jesus-Christ
Luc. 23. même, *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet?* Si le Fils & l'innocent est ainsi traité, que sera-ce de l'esclave & du coupable? je ne m'étonne plus de la rigueur des

jugemens de Dieu, ni de l'excès de ſes vengeances ; mais je m'étonne de mon propre étonnement. Qu'eſt-ce que le ſalut de l'homme ? un bien qui ſeul a coûté la vie à un Dieu, & pour lequel un homme-Dieu n'a point cru trop donner ni être prodigue, que de ſe ſacrifier ſoi-même. Voilà la grande leçon que me fait ce divin maître expirant ſur la croix. Je comptois ce ſalut pour rien, je le négligeois, je l'expoſois, je le riſquois ; un vain intérêt, un faux honneur, un moment de plaiſir & du plus infâme plaiſir, me le faiſoit abandonner. Mais approche, me dit par la voix de ſon ſang ce Dieu crucifié, approche ; & aux dépens de ce que je ſouffre, inſtruis-toi du mérite de ton ame. Tu t'eſtimes toi-même, mais tu ne t'eſtimes pas encore aſſez. Contemple-toi bien dans moi ; tu verras ce que tu es, & ce que tu vaux. C'eſt par moi que tu dois te meſurer : car je ſuis ton prix ; & ce ſalut à quoi tu renonces en tant de rencontres, n'eſt rien moins que ce que je ſuis moi-même, puiſque je me livre moi-même pour te l'aſſurer. C'eſt ainſi, dis-je, qu'il me parle. Or cela ſeul me ſuffiroit pour conclurre avec ſaint Paul, que le myſtére de la croix eſt donc le myſtére de la ſageſſe divine. Car comme raiſonne ſaint Chryſoſtome, un myſtére qui me donne de ſi hautes idées de Dieu, un myſtére qui m'inſ-

pire une horreur infinie pour le péché, un mystére qui me fait priser mon salut préférablement à tous les autres biens passés, présens, futurs, & même possibles; de quelque côté que je le regarde, doit être pour moi un mystére de sagesse. Des sentimens si raisonnables, si élevés, si sublimes, ne peuvent partir d'un principe trompeur & faux. Il n'y a que la sagesse & que la sagesse d'un Dieu, qui puisse me les donner. Et voilà pourquoi l'Apôtre des Gentils pénétré de la foi de ce mystére, faisoit profession, mais une profession ouverte, de vouloir ignorer tout le reste, hors Jesus, & Jesus crucifié:
1. Cor. 2. *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, & hunc crucifixum.* Car dans ce Jesus crucifié, il trouvoit excellemment & en abrégé tout ce qu'il devoit sçavoir, & tout ce qu'il avoit intérêt de sçavoir, c'est-à-dire, la science éminente de Dieu, & la science salutaire de soi-même. Or avec ces deux sciences, il croyoit & avec raison, pouvoir se passer de toute autre science: *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum, & hunc crucifixum.*

Mais approfondissons une vérité si édifiante, & développons le second motif de la mission de Jesus-Christ & de sa fonction de Sauveur. Après avoir satisfait à Dieu, il étoit question de réformer l'homme, qui non

ſeulement étoit tombé dans le déſordre, mais dans l'extrémité & dans l'abîme de tous les déſordres. Ce déſordre de l'homme, dit le bien aimé diſciple ſaint Jean, venoit de trois ſources; de la concupiſcence des yeux, de la concupiſcence de la chair, & de l'orgueil de la vie : c'eſt-à dire, d'une inſatiable avidité des biens temporels, d'une recherche paſſionnée des honneurs du ſiécle, & d'un attachement exceſſif aux plaiſirs des ſens. Il s'agiſſoit de nous guérir de ces trois grandes maladies; & en voici les remédes, que le Fils de Dieu nous a apportés du ciel, & qu'il nous préſente aujourd'hui dans ſa paſſion : le dépouillement de toutes choſes & la nudité où il meurt, contre l'amour des richeſſes & la cupidité qui nous brûle : les abbaiſſemens prodigieux où il ſe réduit, contre les projets de l'ambition qui nous dévore : les auſtérités d'une chair virginale, enſanglantée & déchirée de coups, contre la moleſſe & la ſenſualité qui nous corrompt. Remédes infaillibles & sûrs; remédes qu'il ne tient qu'à nous de nous appliquer, dont il ne tient qu'à nous de profiter, & où paroît toute la providence & toute la ſageſſe du Médecin qui nous les a préparés. Ne nous préoccupons point, & faiſons-nous une fois juſtice pour la faire éternellement à notre Dieu. N'eſt-il pas évident, mes chers Auditeurs, que le

mystére de la croix a une opposition essentielle à ces trois principes qui causent tous les déréglemens de votre vie ? N'est-il pas évident que ce seul mystére condamne toutes vos injustices, toutes vos violences, toutes vos haines, tous vos commerces scandaleux, toutes vos dissolutions, toutes vos débauches ; & de là ne s'ensuit-il pas que c'est un mystére où la sagesse de Dieu a présidé ? Ce qui modére nos désirs, ce qui régle nos passions, ce qui confond notre orgueil, ce qui arrache de notre cœur l'amour de nous-mêmes, en un mot ce qui corrige tous nos vices & ce qui nous tient dans l'ordre, peut-il n'être pas un effet de l'ordre, & par conséquent de cette suprême sagesse qui est en Dieu ? Que seroit-ce, disoit le sçavant Pic de la Mirande, si les hommes d'un consentement unanime s'accordoient entre eux à vivre selon les exemples que Jesus-Christ leur a donnés & les leçons qu'il leur a faites dans sa passion : en sorte que ce Dieu crucifié, fût dans la pratique, la régle universelle par où le monde se gouvernât ? A quel degré de perfection le monde aujourd'hui si corrompu, ne se trouveroit-il pas tout à coup élevé ? Cette vûe que l'on auroit toujours présente & à laquelle on se fixeroit, cette vûe de la croix, dans quelle modestie ne contiendroit-elle pas les grands, & quelle soumission n'inspire-

roit-elle pas aux petits ? Les riches abuseroient-ils de leurs richesses, & les pauvres se plaindroient-ils de leur pauvreté ? Ceux qui souffrent se tourneroient-ils contre Dieu dans leurs souffrances, & les prétendus heureux du siécle oublieroient-ils Dieu, en s'oubliant eux-mêmes dans leur prospérité ? Verroit-on dans la société humaine des vengeances & des trahisons ? l'esprit d'intérêt y régneroit-il ? la jalousie & l'ambition y causeroient-elles des divisions & des troubles ? la bonne foi & la probité en seroient-elles bannies ? autant que les hommes sont maintenant déréglés, autant leur conduite seroit-elle sage & droite, & leur vie innocente & pure.

Mais pourquoi falloit-il que Jesus-Christ, sans être sujet à nos maux, en éprouvât les remédes dans sa personne ? Ah, mes Fréres, répond saint Augustin, ces remédes étant aussi amers qu'ils le sont, pouvoit-il rien faire de mieux, que de les éprouver dans sa personne, pour nous les adoucir & pour nous en persuader l'usage ? Sans cela les aurions-nous jamais pû goûter : & pour nous engager à les prendre, ne falloit-il pas l'exemple d'un Dieu ? Supposons que cet homme-Dieu, au lieu de la croix eût choisi, pour nous sauver, les douceurs de la vie : quel avantage notre amour propre, source detou-

te corruption, n'auroit-il pas tiré de là, & jusques à quel point ne s'en seroit-il pas prévalu ? Aurois-je eu bonne grace alors de vous demander, comme je fais aujourd'hui, la mortification des sens, le crucifiement de la chair, le renoncement à vous-mêmes, l'humilité de la pénitence ? M'écouteriez-vous, & cette seule idée de votre Dieu dans l'éclat des honneurs & dans le plaisir, ne seroit-elle pas un préjugé insurmontable contre toutes mes raisons ? Mais quelle force aussi cet exemple d'un Dieu mourant sur la croix ne donne-t-il pas à mon ministére & à ma parole ? & avec quelle autorité ne vous dis-je pas qu'il faut que vous soyez humbles, mortifiés, détachés du monde ; ce que je n'aurois dit qu'en tremblant & désespérant d'en être cru ? Or n'étoit-ce pas une sagesse à Dieu, de fournir aux ministres de Jesus-Christ & aux Prédicateurs de son Evangile, de quoi vous fermer la bouche, quand ils vous prêchent les devoirs les plus difficiles de votre religion, & de vous mettre dans l'impuissance de leur répondre, quand ils vous reprochent l'opposition extrême que vous marquez à les pratiquer ?

Mais pourquoi corriger des excès par d'autres excès, les excès de l'homme par les excès d'un Dieu ? Et moi je dis : Quelle sagesse d'avoir corrigé des excès de malice par des excès

de perfection, des excès d'iniquité par des excès de sainteté, des excès d'ingratitude par des excès d'amour? Pour tirer l'homme de l'extrémité des vices où il s'étoit porté, ne falloit-il pas le faire pencher vers l'extrémité des vertus contraires? Auroit-il pû dans la violence de sa passion, tenir toujours le milieu; & n'étoit-il pas nécessaire pour éteindre en lui le feu de l'avarice, de l'ambition, de l'impureté, de lui faire aimer la pauvreté, l'humiliation, l'austérité? Car encore une fois, pour nous sauver d'une maniere parfaite, il ne suffisoit pas à Jesus-Christ de nous venir dire, que ces trois concupiscences nous perdoient. Il falloit qu'il vînt dans un état qui nous engageât à les combattre, à les contredire, à les arracher de nos cœurs. Elles ne nous perdoient qu'autant qu'elles séduisoient notre raison, & qu'elles infectoient notre cœur; & si nous en eussions conservé toujours l'amour & l'estime, nous n'étions sauvés qu'à demi. Il falloit donc que les vertus opposées à ces concupiscences malheureuses, nous devinssent non-seulement supportables, mais aimables, mais précieuses & vénérables. Or pour cela que pouvoit trouver de plus merveilleux le verbe de Dieu, que de les consacrer dans sa personne, afin, comme dit excellemment S. Augustin, que l'humilité de l'homme eût dans l'humilité d'un Dieu sur

quoi s'appuyer & de quoi se soutenir contre les atteintes & les insultes de l'orgueil
August. *Ut humilitas humana contra insultantem sibi superbiam divinæ humilitatis patrocinio fulciretur.*

En voilà trop, Chrétiens, je ne dis pas pour convaincre, mais pour confondre un jour notre raison dans le jugement de Dieu ; & plaise au ciel que ce jugement de Dieu où notre raison doit être convaincue de ses erreurs & confondue, ne soit pas déja commencé pour nous. Car dès aujourd'hui ce Sauveur mourant s'est mis en possession de juger le monde ; & la croix a été le premier tribunal, sur lequel il a paru, prononçant contre les hommes, ou en faveur des hommes, des arrêts de vie ou de mort. Ce n'est point un sentiment particulier que la piété m'inspire, mais une vérité que la foi m'enseigne, quand je vous dis que le jugement du monde commença au moment même que commença la passion de Jesus-Christ ; puisque c'est ainsi que lui-même il s'en expli-
Joan. 12. qua à ses Apôtres : *Nunc judicium est mundi.* Ce ne sont point de vaines terreurs qu'on veut nous donner, quand on nous dit que la croix où cet homme-Dieu fut attaché, sera produite à la fin des siécles, pour être la régle du jugement que Dieu fera de nous & de
Mat. 24. tous les hommes : *Tunc parebit signum Filii*

hominis. Penſée terrible pour un mondain ! c'eſt la croix de Jeſus-Chriſt qui me jugera, cette croix ſi ennemie de mes paſſions ; cette croix que je n'ai honorée qu'en ſpéculation, & que j'ai toujours eue en horreur dans la pratique ; cette croix dont je n'ai jamais fait aucun uſage, & dont à mon égard j'ai anéanti tous les mérites. C'eſt cette croix qui me ſera confrontée : *Tunc parebit ſignum Filii hominis.* Tout ce qui ne s'y trouvera pas conforme, portera le caractére & le ſceau de la réprobation. Or quels traits de reſſemblance puis-je découvrir entre cette croix & mon libertinage, entre cette croix & mes folles vanités, entre cette croix & ma vie ſenſuelle ? Ah ! Seigneur, ſerai-je donc condamné par le plus grand de vos bienfaits & par le gage même de mon ſalut ? & ce qui devoit me réconcilier avec vous, ne ſervira-t-il qu'à me rendre devant vous plus criminel & plus odieux ? Mais au contraire, penſée conſolante pour une ame fidéle & juſte : c'eſt la croix de Jeſus-Chriſt qui décidera de mon ſort, cette croix en qui j'ai mis toute ma confiance, cette croix qui m'a fortifié & qui me fortifie encore tous les jours dans mes peines, cette croix dont je vais adorer l'image devant cet autel, mais dont je veux être moi-même une image vivante. Dieu crucifié, recevez mes hommages, agréez les ſentimens de mon

cœur, & faites que votre croix après avoir été le sujet de ma vénération & plus encore l'objet de mon imitation, soit éternellement pour moi un signe de bénédiction.



SERMON

SERMON
POUR LA FESTE DE PASQUES.

Sur la Résurrection de Jesus-Christ.

Traditus est propter delicta nostra, & resurrexit propter justificationem nostram.

Il a été livré pour nos péchés, & il est ressuscité pour notre justification. Aux Romains, chap. 4.

SIRE,

C'Est sur ce témoignage de S. Paul, que s'est fondé saint Bernard, quand il a dit que la résurrection du Fils de Dieu, qui est proprement le mystere de sa gloire, avoit été au même tems la consommation de sa charité envers les hommes. Il n'en faut point d'autre

preuve que les paroles de mon texte puisqu'elles nous font connoître que c'est pour notre intérêt, pour notre salut, pour notre justification, que ce Sauveur adorable est entré en possession de sa vie glorieuse, & qu'il est ressuscité : *Et resurrexit propter justificationem nostram.* A en juger selon nos vûes, on croiroit d'abord que les choses devoient être au moins partagées ; & que Jesus-Christ ayant achevé sur la croix l'ouvrage de notre Rédemption, il ne devoit plus penser qu'à sa propre grandeur, c'est-à-dire, qu'étant mort pour nous, il devoit ne ressusciter que pour lui-même. Mais non, Chrétiens, son amour pour nous n'a pû consentir à ce partage. C'est un Dieu, dit saint Bernard, mais un Dieu Sauveur, qui veut nous appartenir entierement ; & dont la gloire & la béatitude ont dû par conséquent se rapporter à nous, aussi-bien que ses humiliations & ses souffrances : *Totus in usus nostros expensus.* Tandis que ses humiliations nous ont été utiles & nécessaires, il s'est humilié & anéanti. Tandis que pour nous racheter, il a fallu qu'il souffrît, il s'est livré aux tourmens & à la mort. Du moment que l'ordre de Dieu exige que son humanité soit glorifiée, il veut que nous profitions de sa gloire même : car s'il ressuscite, poursuivit le même saint Bernard, c'est pour établir notre foi, pour affermir notre espé-

Bernard.

rance, pour ranimer notre charité ; c'eſt pour reſſuſciter lui-même en nous, & pour nous rendre capables de reſſuſciter ſpirituellement avec lui : en un mot, comme il eſt mort pour nos péchés, il eſt reſſuſcité pour notre ſanctification : *Et reſurrexit propter juſtificationem noſtram.* Voilà le myſtere que nous célébrons, & dont l'Egliſe univerſelle fait aujourd'hui le ſujet de ſa joie. Myſtere auguſte & vénérable, ſur lequel roule non-ſeulement toute la religion Chrétienne, parce qu'il eſt le fondement de notre foi ; mais toute la piété Chrétienne, parce qu'il doit être la regle de nos mœurs. C'eſt ce que j'entreprnds de vous montrer, après que nous aurons imploré le ſecours de la Mere de Dieu, & que nous l'aurons félicité de la reſurrection de ſon Fils. *Regina cœli.*

POur entrer d'abord dans mon ſujet, je préſuppoſe ici, Chrétiens, ce que la foi nous enſeigne, & ce que nous devons regarder comme un point eſſentiel de notre religion ; ſçavoir, que Jeſus-Chriſt en mourant nous a parfaitement juſtifiés, & que pour nous remettre en grace avec Dieu rien n'a manqué au mérite de ſa mort. Mais outre ce mérite, il nous falloit, dit ſaint Chryſoſtome, un exemplaire & un modéle ſur qui nous puiſſions nous former & que nous euſſions ſans

cesse devant les yeux, pour travailler nous-mêmes à l'accomplissement de ce grand ouvrage de notre justification, ou si vous voulez, de notre conversion, à laquelle selon l'ordre de Dieu nous devions coopérer; & c'est à quoi le Sauveur du monde a divinement pourvû par sa résurrection glorieuse.

Vous le sçavez, Chrétiens, & vous ne pouvez l'ignorer, puisque c'est un article de la foi même que vous professez : le péché du premier homme fut une présomption téméraire, qui le porta jusqu'à s'élever au-dessus de lui-même; jusqu'à vouloir se mesurer avec Dieu, être éclairé comme Dieu, ressembler
Genes. 3. à Dieu : *Eritis sicut dii.* Mais vous sçavez aussi la sage conduite que Dieu a tenue à l'égard de l'homme, lorsque par un secret bien surprenant de sa providence, il lui a ordonné pour reméde ce qui sembloit avoir été la cause de son mal; & qu'il l'a obligé à se sanctifier, par ce qui l'avoit rendu criminel : je veux dire, lorsque ce Dieu de gloire s'incarnant & s'humanisant, s'est mis lui-même dans des états, où non-seulement il est permis à l'homme de vouloir ressembler à son Dieu, mais où son plus grand désordre est de ne le vouloir pas, & en effet de ne lui ressembler pas. Or quel état sur-tout l'Ecriture nous marque-t-elle, où le Fils de Dieu ait prétendu que nous dussions lui être semblables, &

où ce ne fût plus un crime, mais un mérite & un devoir de nous conformer à lui ? l'état de sa résurrection.

Car c'est pour cela, dit expressément le grand Apôtre, qu'il est ressuscité d'entre les morts, afin que sanctifiés par son exemple nous prenions un nouvelle vie : *Ut quomodò Christus surrexit à mortuis, ita & nos in novitate vitæ ambulemus.* Rom. 6. Au reste, mes Freres, ajoute saint Chrysostome, ces paroles ne sont pas une simple instruction de l'Apôtre, mais un oracle du Saint Esprit, qui nous révele, & qui nous fait comprendre le dessein de Dieu : d'où il s'ensuit, que non-seulement la résurrection du Sauveur a eu d'elle-même toutes les qualités requises pour nous servir de modéle dans notre conversion ; mais que Dieu a prétendu nous la proposer comme un modéle, & que c'est particulierement dans cette vûe qu'il a voulu que Jesus-Christ ressuscitât. *Ut quomodò Christus surrexit, ita & nos ambulemus.* Tertull. Ce qui faisoit dire à Tertullien que les pécheurs convertis & réconciliés par la grace, sont des abrégés & comme des copies de la résurrection de Jesus-Christ : *Appendices resurrectionis.* Car c'est ainsi qu'il les appelloit : pourquoi ? parce que tout pécheur qui se convertit & qui change de vie, doit exprimer en soi-même par une parfaite imitation les caracteres & les traits qui

conviennent à l'humanité de Jesus-Christ dans l'état de sa résurrection. Voici donc quels ont été ces caracteres ; & par la comparaison que nous en allons faire, reconnoissons aujourd'hui ce que nous devons
Luc. 24. être devant Dieu. *Surrexit Dominus verè, & apparuit Simoni :* le Seigneur est vraiement ressuscité, disoient les disciples du Sauveur parlant de leur maître, & il s'est fait voir à Pierre. Voilà les deux regles que nous devons suivre, & en quoi consiste cette conformité qu'il doit y avoir entre Jesus-Christ & nous. Il est vraiement ressuscité, pour nous donner l'idée d'une conversion véritable ; & il a paru ressuscité, pour nous donner l'idée d'une conversion exemplaire. Il est vraiement ressuscité, afin que nous nous convertissions véritablement & solidement, c'est la premiere partie : & il a paru ressuscité, afin que si nous sommes convertis, nous le paroissions pour la gloire de notre Dieu, librement & généreusement, c'est la seconde partie. L'un sans l'autre, dit saint Augustin, est défectueux : car paroître converti, & ne l'être pas, c'est imposture & hypocrisie ; & ne le paroître pas, ou plutôt craindre de le paroître, c'est foiblesse & respect humain. Il faut donc l'être & le paroître : *Surrexit & apparuit.* L'être en esprit & en vérité, par une conversion de mœurs qui se soutien-

ne devant Dieu. *Surrexit verè.* Le paroître avec une sainte liberté, en sorte que cette conversion soit encore selon l'Evangile, comme une lumiere qui luise devant les hommes; *Et apparuit.* Serai-je assez heureux, Chrétiens, pour vous bien persuader ces deux importantes obligations? Elles feront tout le partage de ce discours: commençons.

C'Est saint Paul qui l'a dit, & je n'ai rien moins prétendu dans la premiere proposition que j'ai avancé, que d'établir un principe de religion, dont il ne nous est pas permis de douter: Jesus-Christ est vraiement ressuscité, & sur ce modéle Dieu veut que nous soyons vraiement convertis. Mais j'ajoute, comme la suite naturelle de ce principe, que Jesus-Christ après être sorti du tombeau n'a plus vêcu en homme mortel, mais en homme céleste & ressuscité; & que c'est une loi pour nous, qu'après notre conversion, nous ne vivions plus en hommes charnels & mondains, mais d'une vie toute spirituelle, & conforme au bienheureux état où se trouvent élevés par la grace, des hommes sincerement & solidement convertis. Deux pensées ausquelles je réduits ces admirables paroles de l'Epître aux Romains, dont je fais toute la preuve des vérités que je vous prê- I. PARTIE.

Rom. 6. che : *Consepulti sumus cum Christo per baptismum in mortem ; ut quomodò surrexit à mortuis, ita & nos in novitate vitæ ambulemus* : nous sommes, mes Freres, ensevelis avec Jesus-Christ par le baptême, pour mourir au péché, afin que comme ce Dieu Sauveur est ressuscité par sa vertu toute-puissante, nous soyons animés du même esprit, & intérieurement ressuscités, pour mener cette vie nouvelle qui est l'effet d'une véritable conversion. Appliquez-vous, Chrétiens, & ne perdez rien d'une instruction si nécessaire.
Luc. 24. re. *Surrexit Dominus verè* : le Seigneur est vraiement ressuscité : principe encore une fois auquel vous & moi nous devons nous attacher d'abord, pour nous former une juste idée de la conversion du pécheur. Ne vous étonnez pas, mes chers Auditeurs, que Jesus-Christ, selon le rapport de l'Evangéliste, s'intéressât tant à prouver & à prouver par lui-même sa résurrection. Les Apôtres étoient saisis de frayeur en le voyant,
Ibidem. parce qu'ils croyoient voir un esprit ; *Conturbati & conterriti existimabant se spiritum videre* : & il ne pouvoit souffrir qu'ils demeurassent dans cette incertitude & dans ce trouble. Non, leur disoit-il pour les rassurer, ce n'est point un esprit : c'est moi-même. Regardez mes piés & mes mains, touchez mes plaies, & vous apprendrez que je ne

ſuis point un fantôme, mais un corps ſolide & réel. Pourquoi, demande ſaint Chryſoſtome, ce ſoin ſi exact de leur faire connoître la vérité de ſa réſurrection? Ah, mes Freres, répond ce ſaint Docteur, c'eſt qu'outre les autres raiſons qu'il avoit d'en uſer ainſi, il ſçavoit bien la loi qui nous étoit dès-lors impoſée, & l'engagement où nous devions être en qualité de pécheurs, de reſſuſciter à la vie de la grace, comme il étoit lui-même reſſuſcité à la vie de la gloire; *Ut quomodò ſurrexit, ita & nos in novitate vitæ ambulemus.* Or il étoit à craindre que cette réſurrection ſpirituelle de nos ames, au lieu d'être une vérité, ne fût une pure fiction; & que paſſant pour des hommes convertis, nous ne fuſſions rien moins au dedans, que ce que nous paroiſſions au dehors. De-là vient qu'il n'omettoit rien pour convaincre ſes diſciples, qu'il n'étoit pas ſeulement reſſuſcité en apparence, mais en effet: voulant que cette réſurrection véritable nous ſervît de modéle & d'exemple.

L'entendez-vous, Chrétiens, & aviez-vous jamais pénétré la conſéquence d cette parole: *Surrexit verè*? Voilà néanmoins à quoi elle ſe rapporte: à condamner tant de converſions imaginaires, qui n'ont d'une vraie converſion que l'extérieur & le maſque, ſans en avoir le fond & le mérite. Car

permettez-moi de faire ici une réflexion toute semblable à celle que faisoit saint Paul, instruisant les Corinthiens sur la résurrection
I. Cor. 15. des corps : *Ecce mysterium vobis dico; omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur.* Voici, mes Freres, leur disoit-il, un important secret que je vous déclare : nous ressusciterons tous à la fin des siécles ; mais nous ne serons pas tous changés. Il vouloit par-là leur faire entendre, que quoique les réprouvés dussent avoir part à la résurrection future aussi-bien que les élûs, leurs corps n'y seroient pas transformés comme les corps des élûs, ni rendus semblables au corps glorieux de Jesus-Christ. Différence terrible sur laquelle insistoit l'Apôtre pour donner aux fidéles une crainte salutaire du jugement de Dieu. Mais quelque terrible que doive être cette différence des réprouvés & des élûs dans le jugement de Dieu, en voici une autre, qui pour être plus intérieure, n'en est pas moins fatale au pécheur ; & qui sans attendre la fin des siécles se trouve aujourd'hui dans le Christianisme selon les différentes dispositions des Chrétiens à cette fête. Nous avons tous célébré la résurrection de Jesus-Christ : mais je ne sçais si nous avons tous éprouvé ce bienheureux changement, que cette sainte solemnité, par une grace qui lui est propre, devoit opérer dans nos ames. En

recevant l'adorable Sacrement du Sauveur, nous avons tous paru ſpirituellement reſſuſcités, mais peut-être s'en faut-il bien que nous ayons tous été renouvellés, & que dans ce grand jour nous puiſſions tous également nous rendre ce témoïgnage devant Dieu, que nous ne ſommes plus les mêmes hommes. Voilà le myſtere, mais le redoutable myſtere que je vous annonce, & ſur lequel chacun de nous doit s'examiner : *Omnes quidem reſurgemus, ſed non omnes immutabimur.* I.Cor..;2

Car, avouons-le de bonne foi ; & puiſqu'une expérience malheureuſe nous force à le reconnoître, ne nous en épargnons pas la confuſion. Le déſordre capital qu'on ne peut aſſez déplorer, ni trop vous reprocher, c'eſt que dans cette ſolemnité de Pâques, abuſant de la pénitence, qui ſelon les Peres, eſt le Sacrement de la réſurrection des pécheurs, nous mentions ſouvent au Saint Eſprit, nous impoſions au monde, & nous nous trompions nous-mêmes. Oui, mes Freres, juſques dans le tribunal de la pénitence nous mentons au Saint Eſprit, en déteſtant de bouche ce que nous aimons de cœur ; en diſant que nous renonçons au monde, & ne renonçant jamais à ce qui entretient dans nous l'amour du monde ; en donnant à Dieu des paroles que nous ne comptons pas de garder, & que nous ne ſommes pas en effet bien déterminés à tenir :

ayant avec Dieu moins de bonne foi, que nous n'en avons avec un homme, & même avec le dernier des hommes. Nous imposons au monde par je ne sçais quelle fidélité à nous acquitter dans ce saint tems du devoir public de la religion, par l'éclat de quelques bonnes œuvres passageres ; par une ostentation de zele sur des points, où sans être meilleur, on en peut avoir ; par quelques réformes dont nous nous parons & à quoi nous nous bornons, tandis que nous ne travaillons pas à vaincre nos habitudes criminelles & à mortifier les passions qui nous dominent. Nous nous trompons nous-mêmes, en confondant les inspirations & les graces de conversion avec la conversion même ; en nous figurant que nous sommes changés, parce que nous sommes touchés du désir de l'être ; & sans qu'il nous en ait coûté le moindre combat, en nous flattant d'avoir remporté de grandes victoires. Et parce qu'en fait de pénitence, tout cela n'est qu'illusion & que mensonge, à tout cela l'Evangile oppose aujourd'hui cette seule regle, *Surrexit verè*, il est vraiement ressuscité ; &par cette regle nous donne à juger, combien nous sommes éloignés des voies de Dieu, puisqu'entre notre vie nouvelle & la vie glorieuse de Jesus-Christ, il y a une opposition aussi monstrueuse, que celle qui se trouve entre l'ap-

parent & le réel, entre le vuide & le solide entre le faux & le vrai. Ah, mes chers Auditeurs, combien de fantômes de conversion, ou pour user du terme de S. Bernard, combien de chimeres de conversion ne pourrois-je pas vous produire ici, s'il m'étoit permis d'entrer dans le secret des cœurs & de vous en découvrir le fond? Combien de conversions purement humaines, combien de politiques, combien d'intéressées, combien de forcées, combien d'inspirées par un autre esprit que celui qui nous doit conduire quand il s'agit de retourner à Dieu? Conversions, si vous voulez, fécondes en beaux sentimens, mais stériles en effet; magnifiques en paroles, mais pitoyables dans la pratique; capables d'éblouir, mais incapables de sanctifier. Combien de consciences se sont présentées devant les autels comme des sépulchres blanchis, & sous cette surface trompeuse cachent encore la pourriture & la corruption? Sont-ce là les copies vivantes de cet homme-Dieu, qui renaît du sein de la mort, pour être, comme dit S. Paul, l'aîné d'entre plusieurs freres: *Ut sit ipse primogenitus in multis fratribus?* Non, non, Chrétiens, ce n'est point par là qu'on a le bonheur & la gloire de lui ressembler; il faut quelque chose de plus, & sans une conversion véritable on n'y peut prétendre. Or qu'est-ce qu'une véritable conversion? Com- *Rom. 6.*

prenez ceci, s'il vous plaît ; c'eſt-à-dire ; une converſion de cœur & ſans déguiſement, une converſion ſurnaturelle dont Dieu ſoit le principe, l'objet, & la fin. Que ne m'eſt-il permis de développer ces deux articles importans dans toute leur étendue !

Converſion ſincere & ſans déguiſement : car, dit ſaint Bernard, pourquoi nous contrefaire devant Dieu, qui nous ayant faits ce que nous ſommes, voit mieux que nous-mêmes ce qui eſt en nous & ce qui n'y eſt pas ? & pourquoi feindre devant les hommes, dont l'eſtime ne nous juſtifiera jamais, & dont l'erreur ſur ce point ſera même un jour notre confuſion ? N'eſt-ce pas pour cela que ſaint Paul repréſentant aux Chrétiens, comme autant d'obligations, les conſéquences qu'ils devoient tirer de ce myſtere, en revenoit toujours à cette loi : que Jeſus-Chriſt notre Agneau Paſchal avoit été immolé pour nous, & que nous devions célébrer cette fête, non avec le vieux levain, avec ce levain de diſſimulation & de malice, dont peut-être nos cœurs juſqu'à préſent avoient été infectés,
1. Cor. 5. *Non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ & nequitiæ* ; mais dans un eſprit de ſincérité & de vérité, *ſed in azymis ſinceritatis & veritatis* : Pourquoi ? parce que le Seigneur même avoit dit, que cette ſincérité de converſion étoit la condition eſſentielle qui devoit nous

donner avec Jeſus-Chriſt reſſuſcité une ſainte reſſemblance.

En effet, ce qui nous perd devant Dieu, & ce qui nous empêche de reſſuſciter en eſprit, comme Jeſus-Chriſt reſſuſcita ſelon la chair, c'eſt communément un levain de péché, que nous fomentons dans nous, & dont nous ne travaillons pas à nous défaire. Je m'explique. On ſe réconcilie avec ſon frere, & l'on pardonne à ſon ennemi : mais il reſte néanmoins toujours un levain d'aigreur & de chagrin qui differe peu de l'animoſité & de la haine. On rompt une attache criminelle : mais on ne la rompt pas tellement qu'on ne s'en réſerve, pour ainſi dire, certain droit, à quoi l'on prétend que la loi de Dieu n'oblige pas en rigueur de renoncer ; certains commerces, que l'honnêteté & la bienſéance ſemblent autoriſer ; certaines libertés que l'on s'accorde, en ſe flattant qu'on n'ira pas plus loin. Voilà ce que ſaint Paul appelle le levain du péché : *Neque in fermento malitiæ & nequitiæ.* Or il faut, mes Freres, ajoutoit l'Apôtre, vous purifier de ce levain, ſi vous voulez célébrer la nouvelle Pâque. Il faut vous ſouvenir que comme un peu de levain, quand il eſt corrompu, ſuffit pour gâter toute la maſſe, auſſi ce qui reſte d'une paſſion mal éteinte, quoiqu'amortie en apparence, peu détruire & anéantir tout le mérite de notre conver-

1. Cor. 4. sion : *Expurgate vetus fermentum, ut sitis nova conspersio.*

Conversion surnaturelle & dans la vûe de Dieu : car que peuvent tous les respects humains & toutes les considérations du monde, quand il s'agit de nous faire revivre à Dieu, & de reproduire en nous tout de nouveau l'esprit de la grace après que nous l'avons perdu ? On nous dit que le désordre où nous vivons peut être un obstacle à notre fortune, que cette attache nous rend méprisables, que ce scandale nous rend odieux, & sur cela précisément nous nous corrigeons. On nous fait entendre que la piété pourroit servir à notre établissement, & pour cela nous nous réformons. Qu'est-ce qu'une telle conversion, eût-elle d'ailleurs tout l'éclat de la plus exacte & de la plus sincere régularité ? On s'éloigne du monde par un dépit secret, par impuissance d'y réussir, par désespoir de parvenir à certains rangs que l'ambition y cherche. On se détache de cette personne, parce qu'on en est dégoûté, parce qu'on en a découvert la perfidie & l'infidélité. On cesse de pécher parce que l'occasion du péché nous quitte, & non pas parce que nous quittons l'occasion du péché. Tout cela, ombres de conversion. Il faut qu'un principe surnaturel nous anime, comme Jesus-Christ ressuscita par une vertu divine. Il faut que sur le

modéle de Jeſus-Chriſt, qui dans ſa réſurrection, ſelon le beau mot de ſaint Auguſtin parut entierement Dieu, *In reſurrectione totus Deus*, parce qu'en vertu de ce myſtere, l'humanité fut toute abſorbée dans la divinité; auſſi dans notre converſion il n'y ait rien qui reſſente l'homme, rien qui tienne de l'imperfection de l'homme, rien qui participe à la corruption de l'homme : que l'intérêt n'y entre point, que la prudence de la chair ne s'en mêle point, & que ſi la créature en eſt l'occaſion, le créateur en ſoit le motif. Ainſi le pratiquoit l'Apôtre, quand il diſoit : Loin de moi cette fauſſe juſtice que je pourrois trouver dans moi, & qui ſeroit de moi, parce que Dieu dès-lors n'en ſeroit pas l'objet, ni le principe. Il ne me ſuffit pas même d'avoir cette juſtice imparfaite qui vient de la loi : mais il me faut celle qui vient de Dieu par la foi, celle qui me fait connoître Jeſus-Chriſt & la vertu de ſa réſurrection, afin que je parvienne, s'il eſt poſſible, à cette réſurrection bienheureuſe, qui diſtingue les vivans d'avec les morts, c'eſt-à-dire, les pécheurs juſtifiés d'avec ceux qui ne le ſont pas. *Ut inveniar in illo non habens meam juſtitiam quæ ex lege eſt, ſed illam quæ ex fide eſt Chriſti Jeſu : ad cognoſcendum illum, & virtutem reſurrectionis ejus : ſi quomodò occurram ad reſurrectionem quæ eſt ex*

Auguſt.

Philip. 3.

mortuis. Ainſi après l'Apôtre en ont uſé tous les vrais pénitens, en ſe convertiſſant à Dieu. Ils ont fermé les yeux à tout le reſte, ils n'ont conſulté ni la chair ni le ſang, ils ont foulé le monde aux piés, ils ſe ſont élevés au-deſſus d'eux-mêmes : & pourquoi ? parce qu'ils cherchoient, dit ſaint Paul, une réſurrection plus ſolide & plus avantageuſe que celle qui nous eſt figurée dans la converſion prétendue
Hebr. 11. des mondains : *Ut meliorem invenirent reſurrectionem.* Car encore une fois, il y a maintenant une diverſité de converſions, comme à la fin des ſiécles il y aura une diverſité de réſurrections ; & comme, ſelon l'Evangile, les uns ſortiront de leurs tombeaux pour reſſuſciter à la vie, les autres pour reſſuſciter à
Jean, 5. leur condamnation & à la mort, *Et procedent qui bona fecerunt, in reſurrectionem vitæ ; qui verò mala egerunt, in reſurrectionem judicii :* de même voit-on des pécheurs ſortir du tribunal de la pénitence, les uns vivifiés par la grace & réconciliés avec Dieu, les autres par l'abus du Sacrement encore plus endurcis dans le péché & plus ennemis de Dieu. Heureux, conclut le Saint Eſprit dans l'Apocalypſe, heureux & ſaint quiconque aura part à la premiere réſurrection ! il parle de
Apoc. 20. la réſurrection des juſtes : *Beatus & ſanctus qui habet partem in reſurrectione prima.* Je dis par la même regle, heureux & ſaint qui-

conque a eu part à la premiére converſion ! heureux & ſaint celui qui reſſuſcitant avec Jeſus-Chriſt, ſelon la maxime de l'Apôtre, n'envifage dans ſa converſion que les choſes du ciel, détourne ſa vûe de tous les objets de la terre, ne cherche point les proſpérités, s'éleve au-deſſus des adverſités, eſt content de poſſéder Dieu, & s'attache à Dieu pour Dieu même ! Or c'eſt cette converſion, Chrétiens, que Dieu vous demande aujourd'hui, & dont il vous propoſe le modéle dans la perſonne de ſon Fils.

Cependant n'en demeurons pas-là : j'ai dit que le Sauveur du monde, après être ſorti du tombeau, n'avoit plus vêcu en homme mortel, mais en homme céleſte & reſſuſcité ; & que c'eſt une loi pour nous, de mener après notre converſion une vie nouvelle, & conforme à l'heureux état où ſont élevés par la grace, des hommes vraiement convertis : *Ut quomodò ſurrexit à mortuis, ita & nos in novitate vitæ ambulemus.* Rom. 6. Mais en quoi conſiſte cette nouvelle vie ? Retournons à notre modéle. Le voici. Jeſus-Chriſt en qualité d'homme étoit compoſé d'un corps & d'une ame : mais ſon corps au moment qu'il reſſuſcita, par un merveilleux changement, de matériel & de terreſtre qu'il étoit dans ſa ſubſtance, devint un corps tout ſpirituel dans ſes qualités ; & ſon ame en vertu

de la même résurrection se trouva par un autre prodige parfaitement séparée du monde, quoiqu'elle fût encore au milieu du monde. Deux traits de ressemblance, que Jesus-Christ ressuscité doit nous imprimer, pour faire en nous ce renouvellement, qui est la preuve nécessaire, mais infaillible, de notre conversion. Il avoit un corps, & ce corps revêtu de gloire sembloit être de la nature & de la condition des esprits. Vérité si constante, que saint Paul, envisageant le mystere que nous célébrons, ne craignoit
II. Cor. 5. point de dire aux Corinthiens: *Itaque etsi cognovimus secundùm carnem Christum, sed nunc jam non novimus.* C'est pourquoi, mes Freres, quoiqu'autrefois nous ayons connu Jesus-Christ selon la chair, maintenant qu'il est ressuscité d'entre les morts, nous ne le connoissons plus de la même sorte, ni selon cette même chair. Que dites-vous, grand Apôtre, reprend là-dessus saint Chrysostome? quoi vous ne connoissez plus votre Dieu, selon cette chair adorable, dans laquelle il a opéré votre salut? cette chair formée par le Saint Esprit, conçûe par une Vierge, unie & associée au Verbe divin; cette chair qu'il a immolée pour vous au Calvaire, qu'il vous a laissée pour nourriture dans son Sacrement, & qui doit être un des objets de votre béatitude dans le ciel, vous ne la con-

noissez plus? Non, répond l'Apôtre sans hésiter, depuis que cet homme-Dieu dégagé des liens de la mort a pris possession de sa vie glorieuse, je ne le connois plus selon la chair : *Etsi cognovimus secundùm carnem Christum, sed nunc jam non novimus.* Ainsi le disoit le maître des Gentils, & n'en faites-vous pas d'abord l'application ? C'est-à-dire, que si vous êtes vraiment convertis, il faut que l'on ne vous connoisse plus, ou plutôt que vous ne vous connoissiez plus vous-mêmes selon la chair ; que vous ne cherchiez plus à satisfaire les désirs déréglés de la chair ; que vous ne soyez plus esclaves de cette chair, qui vous a jusques à présent dominés ; que cette chair purifiée par la pénitence, ne soit plus désormais sujette à la corruption du péché ; & que nous, les ministres du Seigneur, qui gémissions autrefois de ne pouvoir vous regarder que comme des hommes sensuels & charnels, maintenant nous ayons la consolation, non-seulement de ne vous plus connoître tels que vous étiez, mais de vous connoître là-dessus divinement changés & transformés, en sorte que nous puissions dire de vous par proportion : *Etsi cognovimus vos secundùm carnem, sed nunc jam non novimus.*

Car c'est par-là, mes chers Auditeurs, que nos corps, selon la doctrine de saint Paul, participent dès cette vie à la gloire de Jesus-

Christ ressuscité. C'est par-là qu'ils deviennent spirituels, incorruptibles, pleins de vertu, de force, d'honneur : mais souvenons-nous qu'ils ne sont rien de tout cela, qu'autant que nous y coopérons, & que par une pleine correspondance nous travaillons, selon la regle du Saint Esprit, à en faire des hosties pures & agréables aux yeux de Dieu. Les corps glorieux possédent toutes ces qualités par une espece de nécessité; mais ces qualités ne conviennent aux nôtres que dépendamment de notre liberté. C'est ce qui fait sur la terre notre mérite ; mais c'est aussi ce qui doit redoubler notre crainte, & ce qui demande toute notre vigilance. Car quelque affermis que nous puissions être dans le bien, nous ne sommes pas inébranlables : les graces qui nous ont fortifiés dans notre conversion, ne sont point des graces à fomenter notre paresse, beaucoup moins à autoriser notre présomption. Quelque confiance que nous devions avoir dans la miséricorde & dans le secours de Dieu, il est toujours vrai que nous pouvons nous démentir de nos plus fermes résolutions, & que nos infidélités peuvent nous faire décheoir de cet état de pureté où la pénitence nous a rétablis. Que faut-il donc faire, & comment devons-nous vivre désormais dans le monde ? comme Jesus-Christ après sa résurrection. Il étoit dans le monde,

mais ſans y être ; c'eſt-à-dire, ſans prendre part aux affaires du monde, aux intérêts du monde, aux aſſemblées & aux converſations du monde; ne s'entretenant qu'avec ſes diſciples, & ne leur parlant que du Royaume de Dieu. Vous donc, mes Freres, concluoit S. Paul, & je le conclus après lui, ſi vous êtes reſſuſcités avec Jeſus-Chriſt : *Si conſurrexiſtis cum Chriſto ;* n'ayez plus déſormais de goût que pour les choſes du ciel, *Quæ ſursùm ſunt ſapite* ; ne cherchez plus déſormais que les choſes du ciel, *Quæ ſursùm ſunt quærite.* Séparez-vous du monde, vivez hors du monde, non pas toujours en ſortant du monde, puiſque votre condition vous y retient ; mais n'y ſoyez, ni d'eſprit, ni de cœur. Sur-tout ſi vous vous montrez dans le monde, que ce ſoit pour l'édifier par votre changement. Etre converti, c'eſt le premier devoir, & ç'a été le ſujet de la premiere partie. Paroître converti, c'eſt l'autre devoir, dont j'ai à vous parler dans la ſeconde partie. Coloſſ. 3.

II. PARTIE.

C'Eſt un myſtere, Chrétiens, mais ce n'eſt point un myſtere obſcur, ni difficile à pénétrer, ſçavoir, pourquoi Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection voulut encore demeurer parmi les hommes durant l'eſpace de quarante jours. Dans l'ordre naturel des choſes, du moment qu'il étoit reſſuſcité, le ciel devoit être ſon

séjour, & la terre n'étoit plus pour lui qu'une demeure étrangere. Pourquoi donc différe-t-il cette Ascension triomphante, qui le devoit mettre en possession d'un Royaume dû à ses mérites; & pourquoi suspend-il en quelque sorte cette félicité consommée, qui lui étoit si légitimement acquise & par tant de titres? Pourquoi? une raison supérieure le fait consentir à ce retardement : la voici, mes chers Auditeurs, prise de l'Evangile même. C'est qu'il veut soutenir toujours son caractere de Sauveur, & rapporter à notre justification aussi-bien les mysteres de sa gloire, que ceux de ses humiliations & de ses souffrances, afin qu'il soit vrai de dire en toute maniere, *Traditus est propter delicta nostra, & resurrexit propter justificationem nostram.* Or pour cela, dit saint Chrysostome, il ne se contente pas d'être ressuscité, mais il veut paroître ressuscité. Il veut se faire voir au monde dans l'état de cette nouvelle vie où il est entré. Il veut par ses apparitions répandre au-dehors les rayons de cette divine lumiere dont il vient d'être revêtu. Voilà, dis-je, pourquoi il employe quarante jours à se montrer, tantôt à tous ses disciples assemblés, tantôt à quelques-uns en particulier, tantôt dans une pêche miraculeuse, tantôt dans un repas mystérieux, tantôt sous la forme d'un jardinier, tantôt sous celle d'un voyageur,

Rom. 4.

geur, agissant, parlant, se communiquant, & donnant par tout des preuves du miracle opéré dans sa personne, & de son retour d'entre les morts. Excellente leçon pour nous, Chrétiens, si nous en sçavons profiter. Tout ceci nous regarde, & nous apprend, que comme ce n'est point assez de paroître convertis si nous ne le sommes en effet, aussi ne suffit-il point de l'être & de ne le pas paroître.

Car pour développer cette importante morale, ce sont, mes chers Auditeurs, deux obligations différentes que d'être converti, & de paroître converti ; & notre erreur est de ne les pas assez distinguer. Comme ce sont deux espéces de désordres, que d'être impie & de paroître impie (car être impie, disoit Tertullien, c'est un crime ; & le paroître, c'est un scandale :) aussi devons nous être bien persuadés, qu'il y a deux préceptes dans la loi divine, dont l'un nous oblige à nous convertir, & l'autre à donner des marques extérieures de notre conversion. En sorte que d'obéir à l'un de ces deux préceptes, sans se mettre en devoir d'accomplir l'autre, ce n'est qu'une justice imparfaite. En effet, si Jesus-Christ après être sorti du tombeau, s'étoit tenu caché dans le monde, & qu'il n'eût point paru ressuscité, il n'auroit, si je l'ose dire, exécuté qu'à demi le dessein de

son adorable mission ; il auroit laissé notre foi dans le trouble ; & par rapport à nous, la religion qu'il vouloit établir, n'auroit point eu de solide fondement. De même, si nous négligeons après notre conversion, ou si nous craignons de paroître convertis, nous ne faisons qu'imparfaitement l'œuvre de Dieu : & bien loin de lui plaire, nous encourons la malédiction prononcée par l'Apôtre saint Jacques, quand il dit que quiconque viole un commandement, quoiqu'il en observe un autre, est censé coupable comme s'il
Jac. 2. avoit transgressé toute la loi : *Qui peccat in uno, factus est omnium reus.* Je dis plus, être & paroître converti, sont tellement deux obligations différentes, qu'elles sont néanmoins inséparables : & qu'à prendre la chose dans la rigueur, il est impossible de s'acquitter de la premiere sans satisfaire à la seconde, parce qu'il est constant, comme l'Ange de l'École saint Thomas l'a judicieusement remarqué, que paroître converti, est une partie de la conversion même. Je m'explique. Vous avez pris enfin, dites-vous, la résolution de changer de vie, & de renoncer à votre péché : mais vous avez du reste, ajoûtez-vous, des mesures à garder, & vous ne voulez pas qu'on s'apperçoive de votre changement. Mais moi je soutiens qu'il y a de la contradiction dans ce que vous vous proposez, parce qu'une

des circonstances les plus essentielles de ce changement de vie, qui doit faire votre conversion, est qu'on s'en apperçoive, & qu'il paroisse. Je dis que tandis qu'il ne paroîtra pas, & qu'on ne s'en appercevra pas, quelque idée que vous en ayez, c'est un changement équivoque & suspect, ou même chimérique & imaginaire : pourquoi ? parce qu'une conversion pour être complette, doit embrasser sans exception tous les devoirs de l'homme Chrétien. Or un des devoirs de l'homme Chrétien est de paroître ce qu'il est ; & s'il a été pécheur & rebelle à Dieu, un de ses devoirs les plus indispensables est de paroître obéissant & soumis à Dieu. Je dis que ce devoir est fondé sur l'intérêt de Dieu que vous avez offensé, sur l'intérêt du prochain que vous avez scandalisé, sur votre intérêt propre, j'entends l'intérêt de votre ame & de votre salut que vous avez ouvertement abandonné. Trois preuves invincibles de la vérité que je vous prêche, & dont je puis me promettre que vous serez touchés.

Obligation de paroître converti, prise de l'intérêt de Dieu qu'on a offensé. Autrement, Chrétiens, quelle réparation ferez-vous à Dieu de tant de crimes, & comment lui rendrez-vous la gloire que vous lui avez ravie en les commettant ? Quoi, pécheur qui m'écoutez, vous avez outragé mille fois ce

Dieu de majesté, & vous rougirez maintenant de paroître humilié devant lui ? Vous avez méprisé hautement sa loi, & vous croirez en être quitte pour un secret repentir ? Votre libertinage qui l'irritoit, a été public ; & votre pénitence qui doit l'appaiser, sera obscure & cachée ? Est-ce traiter Dieu en Dieu ? Non, non, mes Freres, dit saint Chrysostome, en user ainsi, ce n'est point proprement se convertir. Quand nous n'aurions jamais péché, & que nous aurions toujours conservé l'innocence de notre Baptême, Dieu veut que nous nous déclarions ; & envain lui protestons-nous dans le cœur qu'il est notre Dieu, si nous ne sommes prêts à nous en expliquer devant les hommes, & même devant les tyrans, par une confession
Luc. 12 libre & généreuse : *Quicumque confessus fuerit me coram hominibus.* Telle est la condition qu'il nous propose, & sans laquelle il nous réprouve comme indignes de lui. Or si le juste même, quoique juste, reprend saint Chrysostome, est sujet à cette condition, combien plus le pécheur qui se convertit, puisqu'il s'agit pour lui non-seulement de confesser le Dieu qu'il sert & qu'il adore, mais de faire justice au Dieu qu'il a deshonoré ? Et comment la lui fera-t-il cette justice, si ce n'est par une conversion qui édifie, par une conversion dont on voye les fruits, par une

conversion aussi exemplaire qu'elle doit être de bonne foi & sincére ? Il faut donc, conclut saint Chrysostome, que la vie de ce pécheur dans l'état de sa pénitence, soit désormais comme une amende honorable qu'il fait à son Dieu. Il faut que son respect dans le lieu saint, que son attention à l'adorable sacrifice, que son assiduité aux autels, que sa fidélité aux observances de l'Eglise, que ses discours modestes & religieux, que sa conduite réguliére, que tout parle pour lui & réponde à Dieu de la contrition de son ame : pourquoi ? afin que Dieu soit ainsi dédommagé ; & que ceux qui voyant autrefois cet homme dans les désordres d'une vie impure & libertine, demandoient où étoit son Dieu, & doutoient presque qu'il y en eût un, non seulement n'en doutent plus, mais le glorifient d'une conversion si visible & si éclatante : *Nequandò dicant gentes, ubi est Deus eorum* ? Car voilà ce que j'appelle l'intérêt de Dieu. *Ps. 113.*

En effet, quand saint Pierre après la résurrection du Sauveur paroissoit dans les Synagogues & dans les places publiques, prêchant le nom de Jesus-Christ avec une sainte liberté, d'où lui venoit sur-tout ce zéle ? de la pensée, & du souvenir de son péché. J'ai trahi mon maître, disoit-il dans l'amertume de son cœur, & mon infidélité lui a eté plus

ſenſible, que la cruauté des bourreaux qui l'on crucifié: il faut donc qu'aux dépens de tout, je faſſe voir maintenant ce que je lui ſuis, & que je me ſacrifie moi-même pour effacer de mon ſang une tache ſi honteuſe. Voilà ce qui l'excitoit, ce qui le déterminoit à tout entreprendre & à tout ſouffrir pour cet homme-Dieu qu'il avoit renoncé. Or c'eſt dans ce ſentiment, mon cher Auditeur, que vous devez entrer aujourd'hui. Comme le Prince des Apôtres, vous reconnoiſſez, & vous êtes obligé de reconnoître, qu'en mille occaſions où le torrent du monde vous entraînoit, vous avez renoncé votre Dieu; vous confeſſez que votre vie, ſi je puis parler de la ſorte, a été un ſujet perpétuel de confuſion pour Jeſus-Chriſt; n'eſt-il donc pas juſte que vous vous mettiez en état de lui faire honneur, & que par une vie chrétienne vous effaciez au moins les impreſſions que votre impiété a pû donner contre ſa loi? N'eſt-il pas juſte, autre penſée bien touchante, n'eſt-il pas juſte que vous honoriez la grace même de votre converſion? Car ſçavez-vous, Chrétiens, quel ſentiment la grace de la pénitence vous doit inſpirer? Sçavez-vous ce que vous devez être dans le monde en conſéquence de cette grace, ſi vous y avez répondu? Je dis que vous devez être dans le monde, ce que furent les Apôtres & les

premiers disciples après la résurrection du Fils de Dieu. L'Ecriture nous apprend que leur principal, ou plutôt leur unique emploi, fut de lui servir de témoins dans la Judée, dans la Samarie & jusqu'aux extrémités de la terre: *Eritis mihi testes in Jerusalem & in omni Judæa & Samaria.* Ainsi, mes Freres, devez-vous être persuadés, qu'en qualité de pécheurs convertis & réconciliés avec Dieu par la grace de son Sacrement, Dieu attend de vous un témoignage particulier, un témoignage que vous lui pouvez rendre, un témoignage qui lui doit être glorieux. Comme s'il vous disoit aujourd'hui: Oui, c'est vous que je choisis pour être mes témoins irreprochables, non plus dans la Samarie ni dans la Judée, mais dans un lieu où il m'est encore plus important d'avoir des disciples qui soutiennent ma gloire; mais à la Cour où ce témoignage que je vous demande, m'est beaucoup plus avantageux : *Eritis mihi testes.* Vous, hommes du monde, qui vous êtes livrés aux passions charnelles, mais en qui j'ai créé un cœur nouveau, vous à qui j'ai fait sentir les impressions de ma grace, vous que j'ai tirés de l'abîme du péché, c'est vous qui me servirez de témoins; & où ? au milieu du monde & du plus grand monde : car c'est-là sur-tout qu'il me faut des témoins fidéles : *Eritis mihi testes.* Il est vrai, vous avez jus-

Act. 1.

ques à présent vécu dans le désordre ; mais bien loin que les désordres de votre vie affoiblissent votre témoignage, c'est ce qui le fortifiera & ce qui le rendra plus convainquant. Car en vous comparant avec vous-mêmes, & voyant des désordres si publics suivis d'une conversion si édifiante, le monde, tout impie qu'il est, n'en pourra conclurre autre chose, sinon que ce changement est l'ouvrage de la grace, & un miracle de la main toute-puissante du très-Haut : *Eritis mihi testes.* Et en effet, Chrétiens, si vous aviez toujours vécu dans l'ordre, quelque gloire que Dieu en tirât d'ailleurs, il n'en tireroit pas le témoignage dont je parle. Vous seriez moins coupables devant lui : mais aussi seriez-vous moins propres à faire connoître l'efficace de sa grace. Pour lui servir à la Cour de témoins, il falloit des pécheurs comme vous ; & c'est ainsi qu'il vous fait trouver dans votre péché même de quoi l'honorer.

Obligation de paroître converti, fondée sur l'intérêt du prochain que vous avez scandalisé. Car, comme disoit saint Jérôme, je me dois à moi-même la pureté de mes mœurs, mais je dois aux autres la pureté de ma réputation : *Mihi debeo meam vitam, aliis debeo meam famam.* Or ce sentiment convient encore plus à un pécheur qui se convertit. Je me dois à moi-même ma conversion, mais je

Hieron.

dois aux autres les apparences & les marques de ma conversion : & pourquoi les apparences? pour réparer par un reméde proportionné les scandales de ma vie. Car ce qui a scandalisé mon frere, peut-il ajoûter, ce n'est point précisément mon péché, mais ce qui a paru de mon péché. Je ne fais donc rien, si je n'oppose à ces apparences criminelles de saintes apparences; & je me flatte, si je me contente de détester intérieurement le péché, & que je n'en retranche pas les dehors. Il faut, mon cher Auditeur, que ce prochain pour qui vous avez été un sujet de chûte, profite de votre retour, & qu'il soit absolument détrompé des idées qu'il avoit de vous. Il faut qu'il s'apperçoive que vous n'êtes plus cet homme dont les exemples lui étoient si pernicieux; que vous n'entretenez plus ce commerce, que vous ne fréquentez plus cette maison, que vous ne voyez plus cette personne, que vous n'assistez plus à ces spectacles profanes, que vous ne tenez plus ces discours lascifs, en un mot que ce n'est plus vous. Car d'espérer, tandis qu'il vous verra dans les mêmes sociétés, dans les mêmes engagemens, dans les mêmes habitudes, qu'il vous croye, sur votre parole, un homme changé & converti, ce seroit à lui simplicité de le penser, & c'est à vous une présomption de le prétendre. Ne sortons point de notre mysté-

re : la résurrection du Fils de Dieu, que nous avons devant les yeux, sera pour vous & pour moi une preuve sensible de ce que je dis.

Pourquoi Jesus-Christ a-t-il paru ressuscité ? ou plutôt, à qui a t-il paru ressuscité ? ceci mérite votre attention. Il a paru ressuscité, dit saint Augustin, aux uns pour les consoler dans leur tristesse, aux autres pour les ramener de leurs égaremens ; à ceux-là pour vaincre leur incrédulité, à ceux ci pour leur reprocher l'endurcissement de leur cœur. Magdelaine & les autres femmes qui l'avoient suivi, pleurent auprès du sépulchre, pénétrées de la vive douleur que leur cause le souvenir & l'image encore toute récente de sa mort : il leur apparoît, dit l'Evangéliste, pour les remplir d'une sainte joie, & pour faire cesser leur larmes. Les disciples foibles & lâches l'ont abandonné, & ont pris la fuite le voyant entre les mains de ses ennemis : il leur apparoît pour les rassembler comme des brebis dispersées, & pour les faire rentrer dans le troupeau. Saint Thomas persiste à être incrédule, & à ne vouloir pas se rendre au témoignage de ceux qui l'ont vû : il lui apparoît pour le convaincre, & pour ranimer sa foi presque éteinte. Les autres, quoique persuadés de la vérité, sont encore froids & indifférens : il leur apparoît pour leur reprocher leur indifférence, & pour réveiller

leur zéle. Encore une fois, modéle divin, sur quoi nous devons-nous former. Car c'est ainsi que nous devons paroître convertis pour la consolation des justes, pour la conversion des pécheurs, pour la conviction des libertins. Reprenons.

Pour la consolation des justes. Car dans l'état de votre péché, mon cher Auditeur, vous étiez mort, & combien d'ames saintes pleuroient sur vous ! Quelle douleur la charité qui les pressoit, ne leur faisoit-elle pas sentir à la vûe de vos désordres ! Avec quel serrement, ou si vous voulez, avec quel épanchement de cœur n'en ont-elles pas gémi devant Dieu ! Par combien de pénitences secrettes n'ont-elles pas tâché de les expier ! Et depuis combien de tems ne peut-on pas dire qu'elles étoient dans la peine, demandant grace à Dieu pour vous & soupirant après votre conversion ! Dieu enfin les a exaucées, & selon leurs vœux vous voilà spirituellement ressuscité : mais on vous dit que l'étant, elles ont droit d'exiger que vous leur paroissiez tel, afin qu'elles s'en réjouissent sur la terre, comme les Anges bienheureux en triomphent dans le ciel : que c'est une justice que vous leur devez ; que comme votre péché les a désolées, il faut que votre retour à Dieu les console. Cela seul ne doit-il pas vous engager à leur en donner des preuves, mais des

preuves assûrées, qui d'une part les comblent de joie, & qui de l'autre mettent comme le sceau à l'œuvre de votre salut ?

Pour la conversion des pécheurs. Il y a de vos freres dans le monde qui se perdent, & qui sortis des voies de Dieu, vivent au gré de leurs passions & ne suivent plus d'autre voie que celle de l'iniquité. Il est question de les sauver, en les ramenant d'une maniere douce, mais efficace, au vrai Pasteur de leurs ames, qui est Jesus-Christ; & c'est vous, vous dis-je, pécheur converti, qui devez servir à ce dessein. Pourquoi vous? Je le répéte, parce qu'après vos égaremens, vous avez pour y réussir, un don particulier que n'ont pas les justes qui se sont toujours maintenus justes. Aussi, remarque Origene, saint Pierre fut-il singuliérement choisi pour ramener au Fils de Dieu les disciples que la tentation avoit dissipés: *Et tu aliquandò conversus, confirma fratres tuos.* Et vous Pierre, lui dit le Sauveur du monde, ayez soin d'affermir vos freres, quand vous serez une fois converti vous-même. Il ne donna pas cette commission à saint Jean, qui s'étoit tenu inséparablement attaché à sa personne, ni à Marie qui l'avoit accompagné jusqu'à la croix, mais à saint Pierre qui l'avoit renoncé. Pourquoi cela? adorable conduite de la providence! parce qu'il falloit, dit Origene, un

Luc. 22.

disciple pécheur, pour attirer d'autres pécheurs ; & parce que le plus grand pécheur de tous, étoit le plus propre à les attirer tous. Ah ! Chrétiens, combien de conversions votre exemple seul ne produiroit-il pas, si vous vous regardiez comme saint Pierre, chargés de l'honorable emploi de gagner vos freres à Dieu ! *Et tu aliquandò conversus, confirma fratres tuos.* Cet exemple épuré de toute ostentation & soutenu d'un zéle également humble & prudent, quel succès merveilleux n'auroit-ils pas ; & que pourroient faire en comparaison tous les Prédicateurs de l'Evangile ? Quel attrait sur tout ne seroit-ce pas pour certains pécheurs, découragés & tentés de désespoir, lorsqu'ils se diroient à eux-mêmes : Voilà cet homme que nous avons vû dans les mêmes débauches que nous ; le voilà converti & soumis à Dieu ? Y auroit-il un charme plus puissant pour les convertir eux-mêmes ; & quand il ne s'agit pour cela, que de paroître ce que vous êtes, ne craignez-vous point en y manquant, d'encourir la malédiction dont Dieu par son Prophéte vous a menacés ? *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* *Ezech. 3.*

Pour la conviction des libertins & des esprits incrédules. L'Apôtre saint Thomas devenu fidéle, eut une grace spéciale pour répandre le don de la foi ; & s'il n'eût jamais

été incrédule, c'eſt la réflexion de ſaint Grégoire Pape, ſa prédication en eût été moins touchante. Mais la merveille étoit de voir un homme, non-ſeulement croire ce qu'il avoit opiniatrément combattu, mais l'aller publier juſques devant les tribunaux, & ne pas craindre de mourir pour en confirmer la vérité. Voilà ce qui perſuadoit le monde. Son incrédulité toute ſeule, dit ſaint Chryſoſtome, nous auroit perdus, ſa foi toute ſeule ne nous auroit pas ſuffi ; mais ſon infidélité ſuivie de ſa foi, ou plutôt ſa foi précédée de ſon infidélité, c'eſt ce qui nous a faits ce que nous ſommes. J'en dis de même, Chrétiens, en vous appliquant cette penſée : ſi vous à qui je parle, ne vous étiez jamais égaré, peut-être le monde auroit-il du reſpect pour vous : mais à peine le monde dans le libertinage de créance où il eſt aujourd'hui plongé, tireroit-il de vous une certaine conviction dont il a particulierement beſoin. Ce qui touche les impies, c'eſt d'entendre un impie comme eux, ſur tout un impie ſage d'ailleurs ſelon le monde, ſans autre intérêt que celui de la vérité qu'il a connue, dire, Je ſuis perſuadé, je ne puis plus réſiſter à la grace qui me preſſe, je veux vivre en Chrétien & je m'y engage. Car cette déclaration eſt un argument ſenſible qui ferme la bouche à l'impiété, & dont les ames les plus libertines ne peuvent ſe défendre.

Enfin obligation de paroître converti, fondée sur notre intérêt propre. Car cette prudence charnelle qui nous fait trouver tant de prétextes, pour ne nous pas déclarer, n'est qu'un artifice grossier dont se sert l'ennemi de notre salut pour nous tenir toujours dans ses liens, au moment même que nous nous flattons d'être rentrés dans la liberté des enfans de Dieu. En effet, on ne veut pas qu'il paroisse à l'extérieur qu'on ait changé de conduite, pourquoi? parce qu'on sent bien que si ce changement venoit une fois à éclater, on seroit obligé de le soutenir; qu'on ne pourroit plus s'en dédire, & que l'honneur même venant au secours du devoir & de la religion, on se feroit de la plus difficile vertu, qui est la persévérance, non pas un simple engagement, mais comme une absolue nécessité. Or en quelque bonne disposition que l'on se trouve, on veut néanmoins se réserver le pouvoir de faire dans la suite ce que l'on voudra. Quoiqu'on renonce actuellement à son péché, on ne veut pas se lier ni s'interdire pour jamais l'espérance du retour. Cette nécessité de persévérer paroît affreuse, & l'on en craint les conséquences. C'est-à-dire, on ne veut pas être inconstant, mais on veut, s'il étoit besoin, le pouvoir être; & parce qu'en donnant des marques de conversion, on ne le pourroit plus, ou qu'on ne

le pourroit qu'aux dépens d'une certaine réputation dont on est jaloux, on aime mieux dissimuler & courir ainsi les risques de son inconstance, que de s'assurer de soi-même en s'ôtant une pernicieuse liberté. Car voilà, mes chers Auditeurs, les illusions du cœur de l'homme. Mais je raisonne tout autrement, & je dis que nous devons regarder comme un avantage de paroître convertis, puisque de notre propre aveu, le paroître & l'avoir paru est une raison qui nous engage indispensablement à l'être & à l'être toujours. Je dis que nous devons compter pour une grace d'avoir trouvé par-là le moyen de fixer nos légeretés, en faisant même servir les loix du monde à l'établissement solide & invariable de notre conversion. Mais si je retombe par une malheureuse fragilité dans mes premiers désordres, ma conversion au lieu d'édifier, deviendra la matiere d'un nouveau scandale. Abus, Chrétiens: c'est à quoi la grace de Jesus-Christ nous défend de penser, si non autant que cette pensée nous peut être salutaire, pour nous donner des forces & pour nous animer. Je dois craindre mes foiblesses, & prévoir le danger; mais je ne dois pas porter trop loin cette prévoyance & cette crainte: elle me doit rendre vigilant; mais elle ne me doit pas rendre pusillanime: elle doit m'éloigner des occasions par une

fainte défiance de moi-même ; mais elle ne doit pas m'ôter la confiance en Dieu, jusqu'à m'empêcher de faire des démarches pour mon falut, fans lefquelles la réfolution que j'ai prife d'y travailler, fera toujours chancelante. Si je me déclare, on jugera de moi, on en parlera : hé bien, ce fera un fecours contre la pente naturelle que j'aurois à me démentir, de confidérer que j'aurai à foutenir les jugemens & la cenfure du monde. On m'accufera de fimplicité, de vanité, d'hypocrifie, d'intérêt : je tâcherai de détruire tous ces foupçons ; celui de la fimplicité, par ma prudence ; celui de l'orgueil, par mon humilité ; celui de l'hypocrifie, par la fincérité de ma pénitence ; celui de l'intérêt, par un détachement parfait de toutes chofes. Du refte, difoit faint Auguftin, le monde parlera felon fes maximes, & moi je vivrai felon les miennes : fi le monde eft jufte, s'il eft Chrétien, il approuvera mon changement, & il en profitera ; s'il ne l'eft pas je dois le méprifer lui-même, & l'avoir en horreur.

Quoi qu'il en foit, être & paroître converti, être & paroître fidéle, être & paroître ce qu'on doit être, voilà, mes chers Auditeurs, la grande morale que nous prêche Jefus-Chrift reffufcité. Heureux, fi je vous laiffe en finiffant ce difcours, non-feulement

instruits, mais persuadés & touchés de ces deux importantes obligations. Après cela, quelque indigne que je sois de mon ministere, peut-être pourrai-je dire aussi-bien que saint Paul, quand il quitta les Chrétiens d'Ephese, & qu'il se sépara d'eux, que je suis pur devant Dieu & innocent de la perte des ames, si parmi ceux qui m'ont écouté, il y en
Act. 20. avoit encore qui dussent périr : *Quapropter contestor vos, quia mundus sum à sanguine omnium.* Et pourquoi ? parce que vous sçavez, ô mon Dieu, que je ne leur ai point caché vos vérités ; mais que j'ai pris soin de les leur représenter avec toute la liberté, quoique respectueuse, dont doit user un ministre de votre parole. Quand vous envoyiez autrefois vos Prophetes, pour prêcher dans les Cours des Rois, vous vouliez qu'ils y parussent comme des colomnes de fer & comme des murs d'airain, c'est-à-dire, comme des ministres désintéressés, généreux, intrépides :
Jerem. 1. *Ego quippe dedi te hodiè in columnam ferream, & in murum æneum, regibus Juda.* Mais j'ose dire, Seigneur, que je n'ai pas même eu besoin de ce caractere d'intrépidité pour annoncer ici votre Evangile, parce que j'ai eu l'avantage de l'annoncer à un Roi Chrétien ; à un Roi qui honore sa Religion, qui l'honore dans le cœur & qui fait au-dehors une profession ouverte de l'hono-

rer ; en un mot, à un Roi qui aime la vérité. Vous défendiez à Jérémie de trembler en présence des Rois de Juda ; *Ne formides à facię eorum* ; & moi, j'aurois plutôt à me consoler, de ce que la présence du plus grand des Rois, bien loin de m'inspirer de la crainte, a augmenté ma confiance ; bien loin d'affoiblir mon ministere, l'a fortifié & autorisé. Car la vérité que j'ai prêchée à la Cour, n'a jamais trouvé dans le cœur de ce Monarque qu'une soumission édifiante & qu'une puissante protection. *Ibidem.*

Voilà, Sire, ce qui m'a soutenu : mais voilà ce qui éleve votre Majesté, & ce qui doit être pour elle un fonds de mérite que rien ne détruira jamais : l'amour & le zele qu'elle a pour la vérité. L'Ecriture nous apprend que ce qui sauve les Rois, ce n'est ni la force, ni la puissance, ni le nombre des conquêtes, ni la conduite des affaires, ni l'art de commander & de régner, ni tant d'autres vertus Royales qui font les héros & que les hommes canonisent : *Non salvatur Rex per multam virtutem.* *Psal. 32.* Il a donc été de la sagesse de Votre Majesté & de la grandeur de son ame, de n'en pas demeurer là, mais de se proposer quelque chose encore de plus solide. Ce qui sauve les Rois, c'est la vérité ; & Votre Majesté la cherche, & elle se plaît à l'écouter, & elle aime ceux qui la lui font connoître, & elle

n'auroit que du mépris pour quiconque la lui déguiseroit; & bien loin de lui résister, elle se fait une gloire d'en être vaincue: car rien, dit saint Augustin, n'est plus glorieux que de se laisser vaincre par la vérité. C'est, Sire, ce que j'appelle la grandeur de votre ame, & tout ensemble votre salut. Nous estimons nos Princes heureux, ajoutoit le même saint Augustin, si pouvant tout, ils ne veulent que ce qu'ils doivent; si élevés par leur dignité au-dessus de tous, ils se tiennent par leur bonté redevables à tous; s'ils ne se considerent sur la terre que comme les Ministres du Seigneur; si dans les honneurs qu'on leur rend, ils n'oublient point qu'ils sont hommes; s'ils mettent leur grandeur à faire du bien; s'ils font consister leur pouvoir à corriger le vice; s'ils sont maîtres de leurs passions, aussi-bien que de leurs actions; si lorsqu'il leur est aisé de se venger, ils sont toujours portés à pardonner; s'ils établissent leur religion pour regle de leur politique; si se dépouillant de la majesté, ils offrent tous les jours à Dieu dans la priere, le sacrifice de leur humilité. Portrait admirable d'un Roi vraiement Chrétien, & que je ne crains pas d'exposer aux yeux de Votre Majesté, puisqu'il ne lui représente que ses propres sentimens & que ce qui doit être le sujet de sa consolation. C'est vous, ô mon Dieu, qui

donnez à votre peuple des hommes de ce caractere pour le gouverner, vous qui tenez dans vos mains les cœurs des Rois, vous qui présidez à leur salut, & qui vous glorifiez dans l'Ecriture d'en être spécialement l'auteur : *Qui das salutem regibus.* Montrez, Seigneur, montrez que vous êtes en effet le Dieu du salut des Rois, en répandant sur notre invincible Monarque l'abondance de vos bénédictions & de vos graces, mais particulierement la grace des graces, qui est celle du salut éternel. Quand nous vous prions pour la conservation de sa personne sacrée, pour la prospérité de ses armes, pour le succès & la gloire de ses entreprises, quoique ces prieres soient justes & d'un devoir indispensable, elles ne laissent pas d'être en quelque sorte intéressées. Car nos fortunes, nos vies étant attachées à la personne de ce grand Roi ; notre gloire étant la sienne, & ses prospérités les nôtres, nous ne pouvons sur cela nous intéresser pour lui sans faire autant de retours vers nous. Mais quand nous vous conjurons de verser sur lui ces graces particulieres qui font le salut des Rois, c'est pour lui que nous vous prions, puisqu'il n'y a rien pour lui ni pour tous les Rois du monde, de personnel & d'essentiel que le salut. Tel est, Sire, le sentiment que Dieu inspire au dernier de vos sujets pour votre auguste per-

Ps. 143.

ſonne. Tel eſt le ſouhait que je forme tous les jours, & le ſouhait le plus ſincere & le plus ardent. Dieu l'écoutera ; & après vous avoir fait régner avec tant d'éclat ſur la terre, il vous fera régner encore avec plus de bonheur & plus de gloire dans le ciel, où nous conduiſe, &c.



SERMON
POUR LE LUNDI DE PASQUES.

Sur la Perſévérance Chrétienne.

Et appropinquaverunt Caſtello quò ibant : & ipſe ſe finxit longiùs ire. Et coëgerunt illum, dicentes : Mane nobiſcum.

Lorſqu'ils furent proche du bourg où ils alloient, il feignit de vouloir aller plus loin. Et ils le preſſerent de demeurer avec eux, en lui diſant : Demeurez avec nous. En ſaint Luc, chap. 24.

VOici, Chrétiens, un grand myſtere que l'Evangile nous propoſe, & qui renferme pour nous une importante vérité. Deux diſciples marchent avec le Fils de Dieu déguiſé ſous la forme d'un voyageur ; & lorſqu'il ſemble vouloir ſe ſéparer d'eux, ils l'invitent à demeurer, & lui font même une eſpece de violence pour le retenir : *Et coëgerunt illum, dicentes : Mane nobiſcum.* Fi-

gure bien naturelle d'une ame Chrétienne, qui l'a reçû ce Sauveur des hommes dans la communion Paſchale. Elle ne ſe contente pas qu'il ſoit venu chez elle, ou plutôt dans elle, caché ſous le voile & ſous les eſpeces de ſon Sacrement : elle l'engage encore à demeurer avec elle ; & par mille vœux redoublés, par de ferventes & d'inſtantes prieres, par une ſainte importunité, mais qu'elle ſçait lui devoir être agréable, elle le preſſe, elle le conjure, & lui dit intérieurement : Ah! Seigneur, ne vous retirez pas de moi : car ſi je viens à vous perdre, je perds tout, puiſqu'en vous perdant je perds mon unique & mon ſouverain bien : *Mane nobiſcum.* Cependant, mes Freres, s'il nous eſt ſi important que Jeſus-Chriſt demeure dans nous & avec nous, il ne nous eſt ni moins important, ni moins néceſſaire de demeurer en lui & avec lui ; & voilà ce qui s'accomplit, ſelon ſa parole même, dans ce Sacrement adorable où il s'eſt donné à nous & où nous avons dû nous donner à lui : *Qui manducat meam carnem, & bibit meum ſanguinem, in me manet, & ego in eo.* (*Joan. 6.*) Il faut qu'il demeure en nous par la grace, & il faut que nous demeurions en lui par notre perſévérance dans la grace. Il faut qu'il demeure en nous pour nous aider de ſon ſecours, & il faut que nous demeurions en lui pour lui marquer notre fidélité. Il le

faut

ſaut, mes chers Auditeurs; & de ſa part il n'y a rien à craindre, parce qu'il ne nous abandonne jamais le premier : au lieu que tout eſt à craindre de la nôtre, parce que nous ſommes l'inconſtance même. Heureux, ſi je pouvois aujourd'hui vous fortifier, vous affermir, & par-là vous préſerver de ces rechûtes ſi ordinaires dans le Chriſtianiſme & ſi funeſtes ! C'eſt ce que j'entreprends dans ce diſcours, où je vais vous parler de la perſévérance Chrétienne, après que nous aurons ſalué Marie. *Ave, Maria.*

C'Eſt par ſa paſſion & par ſa mort que Jeſus-Chriſt a vaincu le péché : mais j'oſe dire que cette victoire ſeroit imparfaite, s'il ne triomphoit encore de notre inconſtance. Or c'eſt ce qu'il fait par ſa réſurrection glorieuſe, & c'eſt une des graces particulieres qui y ſont attachées. Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité comme il l'avoit dit, *Surrexit ſicut dixit :* mais la *Mat.* 28. queſtion eſt de ſçavoir, s'il eſt reſſuſcité dans nous. Car comme ſaint Paul nous apprend que Jeſus-Chriſt doit être formé dans nous par la prédication de l'Evangile, *Donec formetur Chriſtus in vobis :* Comme il nous *Galat.* 4. enſeigne que Jeſus-Chriſt eſt tout de nouveau crucifié dans nous par le péché, *Rurſum crucifigentes ſibimetipſis Filium Dei :* Auſſi eſt- *Hebr.* 6. ce une ſuite néceſſaire de la doctrine de ce

grand Apôtre, que Jesus-Christ doit ressusciter en nous par la grace de la pénitence. Or de toutes les marques à quoi nous devons reconnoître, s'il est ainsi ressuscité, la plus évidente & la moins sujette aux illusions, est la disposition où nous sommes de persévérer & d'accomplir fidelement ce que nous avons promis à Dieu en nous convertissant à lui. Pour vous porter, mes chers Auditeurs, à cette sainte persévérance, je fais deux propositions qui vont partager ce discours. Je dis que le mystere de Jesus-Christ ressuscité nous engage fortement à la persévérance chrétienne : ce sera la premiere partie. J'ajoûte que la persévérance chrétienne est le titre le plus légitime & le plus certain pour participer un jour à la gloire de Jesus-Christ ressuscité : ce sera la seconde. Résurrection du Sauveur, principe de la persévérance chrétienne. Persévérance chrétienne gage assuré de notre résurrection bienheureuse. Voilà ce qui demande toute votre attention.

I. PARTIE. Etre incapable de pécher, c'est le propre de la nature de Dieu; n'être plus en pouvoir de pécher, c'est le privilége de la gloire; n'avoir jamais péché, c'est l'avantage de l'état d'innocence; se convertir après le péché, c'est l'effet ordinaire de la pénitence : mais être converti pour ne plus pécher, c'est ce qui

s'appelle la grace & le don de la persévérance. Or de ces états ainsi distingués, le premier qui consiste à être incapable de pécher, est le plus excellent ; mais il ne convient pas à la créature. Le second, de n'être plus sujet à la corruption du péché, est le plus souhaitable ; mais il est réservé pour l'autre vie. Le troisiéme, de n'avoir jamais péché, étoit un des plus heureux : mais par le malheur de notre origine nous en sommes déchûs. Le quatriéme, d'avoir pleuré & réparé son péché, est absolument nécessaire ; mais quelque ressource que nous y trouvions, il ne suffit pas pour notre sûreté. Le dernier, j'entends celui de la persévérance dans la grace, est par rapport à nous un bonheur parfait, puisqu'il nous fait participer, quoiqu'en différentes manieres, & à l'impeccabilité de Dieu, & à l'innocence du premier homme, & à la sainteté consommée des bienheureux dans le ciel, & à la béatitude commencée de ces pécheurs, dont Dieu se plaît, selon l'Ecriture, à faire sur la terre des vases de miséricorde. Aussi est-ce cet état où Jesus-Christ a prétendu nous élever, & dont il nous propose dans sa résurrection la regle la plus infaillible que nous puissions avoir devant les yeux. Car je considere quatre choses dans la résurrection du Sauveur du monde, qui toutes nous engagent à la persévérance : sçavoir, l'exem-

ple de cette résurrection, la foi de cette résurrection, la gloire de cette résurrection, & le Sacrement de cette résurrection. L'exemple de la résurrection du Sauveur est le vrai modéle de notre persévérance dans la grace. La foi de la résurrection du Sauveur est le solide fondement de notre persévérance dans la grace. La gloire de la résurrection du Sauveur est un des plus touchans motifs de notre persévérance dans la grace; & le Sacrement de la résurrection du Sauveur, de la maniere que je l'expliquerai, est comme le sceau de notre persévérance dans la gracé. Quatre considérations très-efficaces pour nous affermir dans la sainte résolution que nous avons formée, de renoncer au péché & de vivre désormais à Dieu. Ecoutez-moi, Chrétiens, & pour bien comprendre ces importantes vérités, attachons-nous à la doctrine de saint Paul, dont voici le grand mystére que je vais vous développer.

Le Sauveur est ressuscité, dit ce grand Apôtre; mais ce qu'il y a de remarquable dans le triomphe de sa résurrection, c'est que ce Dieu homme est ressuscité pour ne plus mourir, & que désormais la mort n'aura plus sur lui d'empire. Il est mort, mais une fois seulement, pour l'expiation du péché; & maintenant il posséde une vie incorruptible, une
Rom. 6. vie qu'il ne perdra jamais : *Christus resurgens*

ex mortuis, jam non moritur; mors illi ultrà non dominabitur. Or qu'eſt-ce que ſaint Paul inféroit- delà ? ah ! Chrétiens, ce que nous n'aurions jamais attendu ; mais ce que l'eſprit de Dieu lui faiſoit conclurre pour nous : *Ita & vos exiſtimate, mortuos quidem eſſe peccato, viventes autem Deo.* Ainſi vous, mes Freres, ajoutoit-il, ſi vous êtes reſſuſcités par la grace de la pénitence, faites état que vous êtes morts pour jamais au péché, & que vous devez vivre conſtamment & pour toujours à Dieu. Comme s'il nous eût dit : Prenez bien la choſe, & ne vous faites pas une idée abſtraite ni une foi ſpéculative de cet état d'immortalité que Jeſus-Chriſt a acquis en reſſuſcitant. Car ce ſeroit l'entendre mal. Quand on vous dit que ce Dieu homme depuis qu'il eſt reſſuſcité, n'eſt plus ſujet à la mort, ce n'eſt point un ſimple dogme de religion que l'on vous explique; c'eſt un fonds d'obligation que l'on vous découvre, & un devoir que l'on vous enſeigne. Devoir qui ſe réduit à conſerver inviolablement cette vie de la grace que vous avez recouvrée par la pénitence : car il eſt certain & de la foi même, que votre converſion, quelque fervente qu'elle ait été d'ailleurs, n'aura de vertu qu'autant qu'elle portera le divin caractere de la ſainte immortalité du Sauveur.

En effet, Chrétiens, cette vie de la grace

que nous rend la pénitence, est de sa nature aussi immortelle & aussi incorruptible que notre ame qui en est le sujet. Si contre le dessein de Dieu nous perdons cette grace, c'est à nous & non point à elle que nous devons l'imputer; & en cela, dit l'Ange de l'école saint Thomas, consiste notre désordre, c'est-à-dire, en ce que par le péché nous nous ôtons volontairement à nous-mêmes une vie aussi noble & aussi excellente que celle-là, une vie qui selon la propriété de son être ne devroit jamais finir. Et pourquoi pensez-vous, mes chers Auditeurs, que la résurrection de Jesus-Christ soit la seule que Dieu a choisie, pour nous servir de modele dans notre conversion? Car ceci n'a pas été sans dessein. Lazare & plusieurs autres dont parle l'Ecriture, étoient ressuscités. Ces résurrections étoient véritables, surnaturelles, miraculeuses; & cependant l'Ecriture ne nous les propose point comme des exemples à quoi nous devions nous conformer, ni comme des regles pour reconnoître devant Dieu si nous sommes convertis. En voici la raison que donne saint Augustin: parce que la résurrection de Lazare, quoique miraculeuse, n'étoit qu'une résurrection passagere, qui ne l'affranchissoit pas absolument des loix de la mort, & qui ne l'avoit fait sortir du tombeau que pour y rentrer à quelque tems de-là. Or

Dieu ne vouloit pas que notre conversion fût si peu durable ; mais il vouloit qu'elle fût sans retour ; & parce qu'il n'y avoit que la résurrection de Jesus-Christ qui eût cette prérogative, c'est uniquement sur l'idée de celle-ci qu'il prétend que nous nous formions : *Resurgens jam non moritur* ; *ita & vos.* Ressuscité qu'il est, il ne meurt plus ; ainsi ne mourez plus vous-mêmes. C'étoit le raisonnement de saint Paul ; & c'est ce qui condamne ces légeretés criminelles, qui détruisent en nous & qui annéantissent l'effet de tous les dons de Dieu ; ces inégalités & ces inconstances, qui rendent suspectes nos ferveurs & nos vertus mêmes ; ces découragemens, qui nous font désespérer de soutenir le bien que nous avons commencé ; cette facilité malheureuse à reprendre le cours du mal que nous avions interrompu ; ces dégoûts de la piété, ces retours scandaleux au monde & à toutes les vanités du monde ; ces apostasies de la dévotion, souvent aussi funestes pour le salut, que celles de la religion ; ces déplorables vicissitudes de relâchement & de zéle, de pénitence & de rechûte, de vie & de mort. Car qu'y a-t-il de plus opposé à tout cela, que ce bienheureux état où est entré le Fils de Dieu par sa résurrection glorieuse ? *Mors illi ultrà non dominabitur* : La mort n'aura plus de pouvoir sur lui ; & telle est la regle que je me

dois appliquer & par où je dois juger de ma conversion : *Ita & vos existimate , mortuos quidem esse peccato viventes autem Deo.*

Si donc vous qui m'écoutez, & qui dans cette solemnité avez reçû la grace de votre Dieu, vous n'êtes pas dans la disposition de la conserver ; si vous n'êtes pas déterminés à sacrifier toutes choses, pour faire toujours vivre cette grace dans vos ames ; si par la connoissance que vous avez de vous-mêmes, vous prévoyez que cette grace s'affoiblira bientôt, & succombera même aux attaques qu'elle va recevoir dans les occasions dangereuses où vous l'exposerez ; si cette passion qui lui est contraire, mais à laquelle vous avez renoncé, après une trève de quelques jours, reprend encore l'ascendant sur vous, & qu'au lieu de vous confirmer dans une vie chrétienne par la solidité de la grace, vous donniez, pour ainsi dire, à la grace même & à la vie chrétienne que vous avez embrassée, le caractere de votre instabilité ; enfin si le divorce que vous avez fait avec la chair & avec le monde, est semblable aux ruptures de ces ames passionnées, qu'on voit après bien des éclats, bien des dépits, bien des reproches, revenir à de nouveaux engagemens & s'attacher l'un à l'autre plus étroitement & plus fortement que jamais : si cela est, Chrétiens, désabusez-vous, & n'ajoutez pas au

malheur de votre état le désordre d'un aveuglement volontaire. Votre pénitence n'est point ce qu'elle doit être, parce que vous n'êtes pas ressuscités comme Jesus-Christ. Ah! Seigneur, s'écrioit le Prophete Royal, & devons-nous nous écrier avec lui, puisque dans la ferveur de sa pénitence il parloit au nom de tous les pécheurs, c'est sur ce modele de la résurrection de votre Fils, que vous m'avez jugé, que vous m'avez éprouvé, que vous avez examiné si ma conversion avoit toutes les qualités d'une résurrection parfaite : *Probasti me, & cognovisti me ; tu cognovisti sessionem meam & resurrectionem meam.* Ps. 138.
Et par où, Seigneur, avez-vous connu qu'elle seroit telle que vous la demandiez, ou qu'elle ne le seroit pas? Le Prophéte l'exprime dans la suite du Pseaume : *Intellexisti cogitationes meas de longè ;* Ibidem.
Vous avez découvert de loin toutes mes pensées; vous avez suivi toutes les traces de ma vie, vous avez prévû toutes mes voies; & pénétrant dans l'avenir par une lumiere anticipée, vous avez observé si ma conduite répondroit à mes résolutions, si je tiendrois ferme dans le parti de votre loi, si je résisterois aux attraits du vice & de la passion, si le torrent du monde ne m'emporteroit point, si le respect humain ne m'ébranleroit point, si la contagion du mauvais exemple ne me corromproit point, si je ne

me laisserois point tourner, comme un roseau, de tous côtés: si lassé de quelques démarches que j'aurois faites dans le chemin du salut, je ne retournerois point en arriere : *Et omnes vias meas prævidisti.* C'est sur cela, mon Dieu, qu'est établi le jugement que vous avez porté de moi; & au moment même que je me suis relevé de mon péché en le détestant, c'est par-là que vous avez reconnu si ma résurrection auroit du rapport avec celle de mon Sauveur : *Tu cognovisti sessionem meam, & resurrectionem meam.* Comme si le Prophéte eût dit : Supposé que vous n'ayez prévû, Seigneur, après ma conversion, que de honteuses & de lâches rechûtes, vous l'avez connue, mais vous l'avez connue pour la réprouver. Au contraire, si votre prescience adorable vous y a fait voir de la fermeté & de la constance, vous l'avez connue, mais pour l'approuver, mais pour la récompenser, mais pour la couronner : *Tu cognovisti sessionem meam, & resurrectionem meam.* Voilà le modele de la persévérance d'un pécheur converti : en voulez-vous le fondement solide? c'est ici que votre attention m'est nécessaire.

Ibidem.

J'ai dit que le Sauveur du monde en ressuscitant selon la chair pour ne plus mourir, nous engageoit indispensablement à ressusciter en esprit pour ne plus pécher. Comment

cela ? le voici : c'eſt qu'à prendre la choſe dans ſa ſource, Jeſus-Chriſt ayant toujours donné aux Juifs ſa réſurrection comme le gage authentique de ſes promeſſes & comme la preuve inconteſtable de ſa doctrine, il s'enſuit, & c'eſt le ſentiment de tous les Peres, que toute la foi chrétienne eſt eſſentiellement fondée ſur la réſurrection de cet homme-Dieu. S'il n'eſt pas reſſuſcité, diſoit ſaint Paul, nous avoüons que notre foi eſt vaine : mais s'il eſt reſſuſcité, nous prétendons & avec juſtice, qu'il n'eſt rien de plus ſolide, ni rien, pour ainſi parler, de plus ſubſiſtant que notre foi. Or prenez garde, Chrétiens, ce qui fait ſubſiſter notre foi, c'eſt ce qui fait ſubſiſter notre converſion, parce que notre converſion, ſelon le Concile de Trente, n'a point d'autre fondement que notre foi. En effet, ce qui m'affermit dans la ſainte diſpoſition où je puis être, de fuir déſormais le péché, c'eſt la ſolidité de ma créance ; & ce qui ſoutient ma créance, c'eſt la réſurrection de Jeſus-Chriſt : par conſéquent, la réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt comme le premier principe de ma perſévérance dans le bien. Tandis que je me fonde ſur cette réſurrection, ma foi ne peut chanceler ; & tandis que ma foi ne peut chanceler, je ne puis chanceler moi-même dans l'obéiſſance que je dois à Dieu. Or le Fils de Dieu reſſuſcité

opere dans moi l'un & l'autre : car en ressuscitant il appuie ma foi, & en appuyant ma foi il anime & fortifie ma volonté.

C'est de quoi nous avons un bel exemple dans la personne des Apôtres. Avant la résurrection du Sauveur, rien de plus fragile & de plus foible que les Apôtres. Ils protesterent à Jesus-Christ qu'ils le suivroient jusqu'à la mort; & dans un moment ils l'abandonnerent. Saint Pierre parut hardi & intrépide dans le jardin; mais dans la maison du Pontife une simple femme l'intimida. C'étoient, dit saint Augustin, les colomnes de l'Eglise, mais des colomnes sans appui, & qui n'avoient rien de stable. Ils vouloient & ils ne vouloient pas, ils avoient du zele & ils n'en avoient pas, ils étoient à Jesus-Christ & ils n'y étoient pas. Mais dès que Jesus-Christ par sa résurrection eût dissipé tous les nuages de leur incrédulité, ce furent des hommes plus fermes que des rochers, ce furent des colomnes de bronze & d'airain; ils ne céderent, ni à la violence des persécutions, ni à la rigueur des tourmens, ni à la mort même; ils s'exposerent à tout, ils endurerent tout pour la cause de leur maître. Qui fit ce miracle ? la foi de Jesus-Christ ressuscité.
Psal. 74 *Ego confirmavi columnas ejus.* Oui, dit cet homme-Dieu par son Prophete, selon la paraphrase de saint Augustin, c'est moi qui les

ai affermis, & qui voulant poser sur eux l'édifice de mon Eglise, dont ils devoient être la base, leur ai donné une vertu à l'épreuve de toutes les tentations. Ils ont crû ma résurrection, & dès-lors ils ont eu comme un esprit nouveau, comme un cœur nouveau; ils se sont sentis confirmés dans la grace : *Ego confirmavi columnas ejus*. Or je vous demande, Chrétiens, pourquoi la résurrection du Sauveur ne fait-elle pas la même impression sur nous? Avons-nous une autre foi que les Apôtres? Est-ce pour les Apôtres plutôt que pour nous, que Jesus-Christ est ressuscité glorieux & immortel? Ce mystere est-il moins efficace pour fixer notre inconstance; & si nous en sommes aussi persuadés qu'eux, pour quoi ne serons-nous pas aussi fidéles qu'eux? Disons quelque chose encore de plus particulier, & faisons ensemble une réflexion bien touchante.

Quand saint Paul exhortoit les Hébreux à la persévérance chrétienne, voici une des grandes raisons dont il se servoit : *Christus heri, & hodiè, ipse & in sæcula* : Jesus-Christ, leur disoit l'Apôtre, n'est plus sujet à aucun chagement; il étoit hier, il est encore aujourd'hui, & il sera le même dans tous les siécles. Pourquoi donc, concluoit-il, changeriez-vous à son égard de sentiment & de conduite? *Doctrinis variis & peregri-* Hebr. 13. Ibidem.

nis nolite ergò abduci. Ah ! Chrétiens, appliquons-nous à nous-mêmes ce raisonnement. Il est difficile que nous n'ayons été quelquefois touchés de Dieu, & que dans le cours de notre vie il n'y ait eu d'heureux momens, où détrompés de la vanité du monde, & confus de nos égaremens passés, nous n'ayons dit à Dieu de bonne foi : Oui, Seigneur, je veux être à vous, & je ne me départirai jamais de la résolution sincere que je fais aujourd'hui de vivre dans votre loi & en Chrétien. Rappellons un de ces momens, ou plutôt rappellons les sentimens de ferveur & de piété que le Saint Esprit excitoit alors dans nos cœurs ; car nous sçavons ce qui nous touchoit, & nous n'en n'avons pas encore perdu le souvenir. Remettons-nous donc du moins en esprit dans l'état où nous nous trouvions, & sur cela raisonnons ainsi avec nous-mêmes : Hé bien, la résolution que je fis en tel tems de renoncer à mon péché & de m'attacher à Dieu, n'est-elle pas encore maintenant aussi-bien fondée, & d'une nécessité aussi absolue pour moi, que je la conçûs alors ? Les principes de foi sur lesquels je l'établissois, ont-ils changé ? m'est-il survenu quelque nouvelle lumiere pour en douter ? les choses considérées de près & en elles-mêmes, sont-elles différentes de ce qu'elles étoient ? Quand je comparus devant

Dieu dans le tribunal de la pénitence, & que je confeſſai à Dieu mon iniquité, je me condamnois moi-même ; je fus moi-même mon accuſateur & mon juge ; & par conſéquent je fus convaincu moi-même, que ce que j'appellois iniquité, l'étoit en effet : & quand je promis à Dieu d'avoir pour jamais en horreur cette iniquité, qui faiſoit le déſordre de ma vie, quand je m'engageai à en fuir l'occaſion, je crus fortement que ma conſcience, que ma religion me l'ordonnoit. Me trompois-je ? étoit-ce prévention, étoit-ce erreur ? non ſans doute : car je ſuis obligé de reconnoître que c'étoit l'eſprit de Dieu qui m'éclairoit, & que je ne penſai jamais mieux, ni plus ſainement. Tout cela étoit donc vrai, & s'il l'étoit alors, il le doit être encore aujourd'hui ; & il le ſera encore demain & juſqu'à la fin des ſiécles, puiſque la vérité de Dieu, auſſi-bien que ſon être, eſt immuable : *Chriſtus heri, & hodiè, ipſe & in ſæcula.*

Excellente pratique, mes chers Auditeurs, pour ſe maintenir dans une ſainte perſévérance : ſe dire à ſoi-même, je fus perſuadé un tel jour, & un tel jour mon eſprit fut pénétré de cette vérité ; j'en eûs une vûe ſi parfaite que j'en fus ſaiſi, que j'en fus attendri juſques aux larmes. Je ne la goûte plus cette vérité comme je la goûtois : mais c'eſt tou-

jours néanmoins la même vérité ; & tout ce que j'y goûtois, s'y trouve encore. Elle ne me paroît plus dans ce beau jour, où elle se montroit, quand j'en étois sensiblement émû ; mais dans le fond elle n'a rien perdu de tout ce que j'y découvrois. Malheur à moi de ce qu'elle n'a plus pour moi le même goût ; mais graces à mon Dieu de ce que j'en ai conservé la foi. Parler ainsi, & agir ensuite, non plus en vertu du sentiment présent, mais des résolutions passées ; les faire revivre en nous, & quand la tentation nous attaque, nous sollicite, quand l'occasion se présente, nous munir de cette pensée : j'avois prévû tout cela, & j'y étois disposé lorsque je formai le dessein d'être à Dieu : puisque j'ai encore ce qui opéroit en moi cette disposition, pourquoi ne ferois-je pas aujourd'hui ce que j'aurois fait alors, & pourquoi voudrois-je abandonner Dieu & me contredire moi-même ? non, non, Seigneur, il n'en ira pas de la sorte ; il ne faut pas que le caprice de ma volonté l'emporte sur la regle de ma foi & de ma raison : vous êtes, ô mon Dieu, un trop grand maître, pour être servi par humeur ; & je tiens à vous par des liens trop forts, pour prétendre jamais m'en détacher : j'ai cru, Seigneur, *Credidi* ; & c'est pour cela que je vous ai donné une parole dont j'ai pris le ciel à témoin, sçavoir de gar-

der inviolablement le traité & le pacte solemnel que j'ai fait avec vous dans ma pénitence, *Credidi, propter quod locutus sum.* *Ps.* 115.
Voilà, mes chers Auditeurs, ce que j'appelle agir par la foi, & vivre de l'esprit de la foi, en quoi consiste proprement le caractere de l'homme juste : *Justus autem meus ex fide vi-* *Hebr.* 10.
vit. Résurrection de Jesus-Christ, modele de notre persévérance, fondement de notre persévérance, & motif encore de notre persévérance : comment cela ? apprenez-le.

C'est que la résurrection du Sauveur nous met devant les yeux la gloire & l'immortalité bienheureuse où nous aspirons, & qui doit être notre récompense éternelle. Aussi prenez garde que ce fut la vûe de cette résurrection qui inspira au Patriarche Job tant de constance dans les plus rigoureuses épreuves. Toutes choses le portoient, ce semble, à quitter Dieu : il se trouvoit accablé de miseres & de calamités, qui l'assiégeoient de toutes parts; ses amis mêmes s'étoient tournés contre lui ; sa femme insultoit à sa piété, en la traitant de simplicité : *Adhuc tu permanes in simplici-* *Job.* 2.
tate tua ? Mais que lui répondoit ce saint homme ? Allez, lui disoit-il, vous parlez en insensée : *Quasi una de stultis mulieribus lo-* *Ibidem.*
cuta es. Vous me reprochez mon attachement au Dieu que j'adore ; & moi je vous dis que je l'aurai jusqu'au dernier soupir de

ma vie, & que toutes les calamités du monde ne m'obligeront jamais à m'en départir. Et quel motif en apportoit-il ? Ah! Chré-
Job. 19. tiens, admirable leçon pour nous! *Scio enim quòd Redemptor meus vivit, & in novissimo die de terra surrecturus sum :* Oui, je serai constant & fidéle, ajoutoit-il, parce que je sçais que je dois avoir un Sauveur qui ressuscitera plein de gloire, & que je ressusciterai moi-même un jour comme lui. Or cette gloire dont je le vois déja tout éclatant, cette gloire qui par communication doit se répandre sur moi, c'est ce qui m'engage à souffrir sans murmurer, c'est ce qui réprime mes plaintes, c'est ce qui adoucit mes maux, c'est ce qui me soutient dans l'accablement extrême où me réduisent l'humiliation & la douleur : cette espérance que je nourris dans mon sein,
Ibidem. est le grand motif de ma persévérance : *Reposita est hæc spes in sinu meo.* Ainsi parloit cet homme de Dieu. Or, mes Freres, reprend saint Augustin, si la vûe d'une résurrection si éloignée inspiroit à Job ces sentimens au milieu de la gentilité ; nous élevés au milieu du Christianisme, nous qui la voyons de si près cette même résurrection, nous qui dans cette solemnité en célébrons la mémoire, en serons-nous moins touchés, & le devons-nous moins être ?

Enfin Jesus-Christ ressuscité devient par

un excès de son amour, & par un effet merveilleux du Sacrement de son corps, le sceau de notre persévérance dans la grace, puisque tout ressuscité & tout immortel qu'il est, il veut bien être notre Agneau Paschal, selon l'expression de l'Apôtre, & s'immoler tout de nouveau sur nos autels, pour s'unir intimement à nous, & pour nous faire vivre en lui & par lui : *Pascha nostrum immolatus est Christus.* 1. Cor. 5. Ce Dieu de gloire, le jour même de sa résurrection, se fait notre nourriture ; & après être sorti triomphant du tombeau, il vient obscur & invisible, s'ensevelir dans nous par la communion. Que prétend-il ? on vous en a instruit, Chrétiens, & vous ne le pouvez ignorer : il prétend servir à votre ame d'aliment, mais d'un aliment céleste & spirituel ; & comme le propre de l'aliment est d'entretenir la vie, il se donne à vous pour conserver cette vie divine, cette vie de la grace que la pénitence vous a rendue. Avez-vous fait, mon cher Auditeur, quelque réflexion aux saintes & vénérables paroles que le Prêtre, comme ministre de l'Église, a prononcé en vous admettant à la participation du corps de Jesus Christ ? Peut-être n'y avez-vous pas pensé, & néanmoins c'est à quoi vous deviez être attentif. Car voici comment il vous a parlé : Recevez, mon Frere, le corps de votre Seigneur & de votre Dieu,

afin qu'il garde votre ame, & qu'il la préserve de la mort du péché ; non pas pour quelques jours ni pour quelques mois, mais pour la vie éternelle : *Custodiat animam tuam in vitam æternam.* Et en effet, s'il n'avoit été question que de vous faire vivre pour quelque tems, en vain Jesus-Christ auroit-il daigné nourrir votre ame de sa propre chair. Il ne falloit pas pour cela un pain si exquis : mais ce pain dont vous avez fait votre Pâques, est un pain, dit Jesus-Christ même, qui se mange pour ne mourir jamais:
Joan. 6. *Hic est panis de cœlo descendens, ut si quis ex ipso manducet, non moriatur.* Et voilà ce que je vous ai proposé d'abord comme le Sacrement de votre persévérance dans la grace. Vérité reconnue de tous les Peres, puisque c'est ainsi qu'ils expliquent cette grande promesse du Sauveur : *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum :* Celui qui mangera ce pain, vivra éternellement ; non pas, dit saint Jerôme, d'une vie corporelle & matérielle, mais d'une vie spirituelle & surnaturelle, qui doit être le fruit de l'adorable Eucharistie. Si donc engagés comme vous l'êtes à la persévérance chrétienne, & par l'idée de la résurrection de Jesus-Christ, & par la foi de la resurrection de Jesus-Christ, & par la gloire de la résurrection de Jesus-Christ, enfin par le Sacrement de la résur-

Ibidem.

rection de Jesus-Christ : si, dis-je, comme tant de lâches Chrétiens, vous retourniez à vos premieres habitudes ; si vous vous laissiez encore surprendre aux illusions du monde ; & au lieu de donner à la grace le tems de s'enraciner dans vos cœurs, si vous étouffiez ce bon grain, selon la parabole, & qu'au bout de quelques semaines on vous revît dans les mêmes engagemens & les mêmes désordres, n'aurois-je pas droit de vous faire le reproche que faisoit saint Paul aux Galates ? Il leur avoit annoncé le Royaume de Dieu, il les avoit tous engendrés en Jesus-Christ par l'Evangile ; & tandis qu'il avoit été parmi eux, ils étoient demeurés fermes dans la foi. Mais à peine les eut-il quittés, qu'ils oublierent ce qu'ils étoient, & qu'ils reprirent les observances du Judaïsme. S. Paul le sçut, & voici en quels termes il leur témoigna là-dessus son ressentiment : plaise au ciel que je n'aye jamais sujet de vous les appliquer. *Miror, quòd tam citò transferimini ab eo qui vos vocavit in gratiam Christi.* Gal. 1. En vérité, mes Freres, il est bien étrange que vous ayez si-tôt changé de sentimens, & qu'en si peu de jours vous ayez renoncé à celui qui vous avoit appellés & conduits par sa grace à la connoissance de Jesus-Christ. *O insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati ?* Galat. 3. O insensés que vous êtes, qui vous a

ensorcellés pour vous faire abandonner lâchement & honteusement le parti de la vérité? *Si stulti estis, ut cum spiritu cœperitis, nunc carne consummemini*? Quelle folie d'avoir commencé par la pureté de l'esprit, & de finir maintenant par la corruption de la chair! Ainsi leur parloit l'Apôtre, & vous parlerois-je, Chrétiens. Car j'aurois bien de quoi m'étonner, que des résolutions prises à la face des Autels en la présence du Seigneur, se fussent tout-à-coup évanouies. Hé quoi, mes Freres, vous dirois-je aussi-bien que saint Paul, vous faisiez à Dieu de si saintes protestations; vous nous donniez dans le sacré tribunal des paroles si expresses; vous vous obligiez de si bonne foi, ce semble, à tout ce que nous vous prescrivions; vous deviez être si réguliers à le pratiquer: mais l'avez-vous fait? *Sic stulti estis, ut cum spiritu cœperitis, nunc carne consummemini*? En êtes-vous moins coleres & moins emportés? en êtes-vous moins ambitieux & moins entêtés de votre fortune? en êtes-vous moins sensuels & moins adonnés à votre plaisir? n'avez-vous plus revû cette personne, écueil funeste de votre fermeté & de votre constance? n'avez-vous plus recherché ces occasions si dangereuses pour vous? n'avez-vous plus tenu ces discours ou médisans ou impies? Vous aviez jetté les fondemens d'une

Ibidem.

vie chrétienne & ſpirituelle : qui vous a empêchés d'élever ce ſaint édifice ? On eſpéroit tout de vous ; & dans un moment toutes les eſpérances qu'on en avoit conçûes, ſont renverſées. Falloit-il pour cela faire tant d'avances ? falloit-il puiſer dans les ſources ſalutaires de la grace ? falloit-il ſe laver dans les eaux de la pénitence ? falloit-il manger la chair de l'Agneau ? *Sic ſtulti eſtis* ? Pourſuivons, mes chers Auditeurs : je vous ai fait voir que la réſurrection du Fils de Dieu étoit pour nous un engagement à la perſévérance dans la grace ; & j'ajoûte que la perſévérance dans la grace eſt le gage le plus certain que nous puiſſions avoir, d'une réſurrection glorieuſe à la fin des ſiécles, & ſemblable à celle du Fils de Dieu. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

DIeu l'a ainſi ordonné, Chrétiens, & une des loix de ſa providence eſt, que le ſalut dans cette vie nous ſoit incertain, & que nous n'ayons jamais ſur la terre nulle aſſûrance de notre prédeſtination éternelle. Providence, dit ſaint Auguſtin, que nous devons adorer, puiſqu'elle nous entretient dans l'humilité, & qu'elle excite en nous la ferveur & la vigilance. Il eſt néanmoins vrai, ſans déroger en rien à cette regle, que la perſévérance dans le bien & l'accompliſſement des ſaintes réſolutions qu'on a formées, eſt la marque la

II. PARTIE.

plus infaillible à quoi nous puiſſions recon-noître ſi nous ſerons un jour ſemblables à Jeſus-Chriſt reſſuſcité, & ſi nous aurons le bonheur de participer à ſa gloire. Je m'explique. Tous les Théologiens conviennent, qu'il y a certains ſignes par où nous pouvons diſtinguer ceux d'entre les fidéles qui doivent un jour reſſuſciter à la vie, & ceux qui reſſuſciteront, comme parle le Fils de Dieu, pour leur damnation. Mais ſelon les mêmes Théologiens, ces ſignes après tout ſont équivoques & douteux, & rien n'eſt plus ordinaire ni plus à craindre que de s'y tromper. S'il y en a un, diſent-ils, ſur lequel nous ſoyons en droit de faire fond, & qui ſoit capable d'établir ſolidement notre eſpérance pour la réſurrection bienheureuſe, c'eſt cette perſévérance dans l'état où nous ſommes entrés en nous convertiſſant à Dieu. Pourquoi ! par trois raiſons importantes que je vous prie de bien méditer : parce qu'il eſt certain que la perſévérance repréſente déja dans nous l'état de cette bienheureuſe réſurrection? parce qu'elle nous diſpoſe, & qu'elle nous conduit à cette bienheureuſe réſurrection : enfin parce qu'elle nous fait mériter, autant qu'il eſt poſſible, la grace ſpéciale de cette bienheureuſe réſurrection. Développons ces trois penſées.

Je dis que la perſévérance chrétienne repréſente déja dans nous l'état de cette bienheureuſe

heureuſe réſurrection, dont nous voyons les prémices dans la perſonne du Sauveur. Car en quoi conſiſte cet état des corps glorifiés ? le voici : en ce qu'ils ne ſont plus ſujets à aucune viciſſitude ; en ce que la gloire dont ils ſont revêtus, n'eſt point une gloire paſſagere, mais permanente, & qui durera autant que Dieu même ; en ce qu'ils ſont aujourd'hui ce qu'ils ſeront éternellemnt, & ce qu'ils ne peuvent jamais ceſſer d'être. Tel eſt l'avantage d'un corps reſſuſcité, & réformé, comme dit l'Apôtre, ſur le modele du corps glorieux de Jeſus-Chriſt. Or rien n'approche plus de cet état que la perſévérance du juſte, ou d'un pécheur converti & inébranlable dans le plan de converſion qu'il s'eſt tracé. Car au lieu que les mondains, ſemblables aux flots de la mer, ſont dans un changement perpétuel, & que toujours agités par leurs paſſions, ils ſuccombent a la crainte, ils cédent au reſpect humain, ils plient ſous l'adverſité, ils s'enflent dans la proſpérité, ils ſuivent l'attrait du plaiſir, ils ſe laiſſent vaincre par l'intérêt, abattre par la triſteſſe, corrompre par la joie, entraîner par l'occaſion; qu'ils tournent, non-ſeulement leur raiſon, mais leur religion, au gré de l'humeur qui les domine, & que bien loin de s'affermir par la grace dans la piété, ils anéantiſſent dans eux la piété & la grace même par leurs variations

continuelles : état déplorable, où selon saint Paul, la créature doit gémir de se voir réduite, *Vanitati enim creatura subjecta est* : Le juste au contraire, fortifié de la bonne habitude qu'il s'est faite, élevé au-dessus de tout ce qui pourroit le retirer des voies de Dieu, vainqueur du monde & de soi-même, marche toujours d'un même pas, suit toujours la même route, ne vit plus dans une pitoyable alternative de conversion & de rechute, de ferveur & de relâchement, de régularité & de libertinage ; mais déterminé à la pratique de ses devoirs, est inviolablement ce qu'il doit être, & par-là anticipe l'heureux état de la résurrection future.

Rom. 8.

C'est sur quoi saint Cyprien félicitoit avec tant d'éloquence des Vierges chrétiennes, qui s'étoient consacrées à Jesus-Christ, & qui trouvoient dans leur retraite ce précieux trésor d'une éternelle stabilité : *Vos resurrectionis gloriam in hoc sæculo jam tenetis* : Vous possédez, leur disoit-il, dès maintenant la gloire de la résurrection que nous attendons. La chasteté que vous avez vouée solemnellement à Dieu, fait dès-à-présent dans vos ames quelque chose de semblable à ce que la résurrection doit faire dans les corps des Saints ; & votre constance à suivre le divin époux que vous avez choisi, commence déja visiblement dans vos personnes, ce que la béatitude

Cyprian.

céleste achevera & consommera. Or ce que saint Cyprien disoit a ces épouses de Jesus-Christ, je vous le dis, mes chers Auditeurs. Oui, de quelque condition que vous soyez, si vous êtes ressuscités avec Jesus-Christ, de cette résurrection véritable & durable, dont je vous ai fait connoître l'importance & la nécessité, *Si consurrexistis cum Christo*; si Colos. 3. vous êtes disposés, mais efficacement, mais sincerement, à persévérer dans la voie où la grace de la pénitence vous a rappellés, je dis que vous avez déja part à ce qu'il y a de plus avantageux dans cet état d'immortalité où nous espérons un jour de parvenir. Je dis qu'être constans comme vous l'êtes, ou comme vous paroissez le vouloir être dans le service de votre Dieu, c'est être déja marqués de ce sceau du Dieu vivant, que l'Ange de l'Apocalypse doit imprimer sur le front de tous les élûs : *Vos resurrectionis gloriam in hoc* Luc. 21. *sæculo jam tenetis.* Et il n'y a personne de ceux qui m'écoutent, qui n'ait droit de prétendre à ce bonheur. Car les libertins mêmes & les plus impies, sont capables d'une parfaite conversion comme les autres pécheurs ; & nous avons quelquefois la consolation de voir les plus endurcis & les plus obstinés dans le péché, quand ils se sont reconnus & remis dans l'ordre, s'y tenir plus étroitement & plus inséparablement atta-

chés : comme si Dieu prenoit plaisir à faire éclater en eux toutes les richesses de sa miséricorde. Puissant motif pour exciter dans tous les cœurs un saint zele & une sainte confiance ! Mais si par votre infidélité, la grace n'agit en vous que foiblement, que superficiellement ; si dans la pratique vous n'exécutez rien de ce que vous avez conclu & arrêté avec Dieu ; si dès les premiers jours, désespérant de pouvoir aller jusques au bout & déja lassés du peu de chemin que vous avez fait, vous regardez derriere vous & vous commencez à reculer : j'ose, Chrétiens, vous le dire, quoiqu'avec douleur, il est bien à craindre que vous ne soyez pas du nombre de ceux qui selon la parole du Prophete Royal, doivent un jour ressusciter dans l'assemblée des justes ; & par une triste conséquence, que vous ne soyez jamais reçûs dans le Royaume de Dieu. Si je faisois de moi-même cette triste prédiction, peut-être pourriez-vous ne m'en pas croire, & en appeller à un autre témoignage que le mien. Mais Jesus-Christ même nous l'a ainsi déclaré dans son Evangile, & c'est de sa bouche qu'est sorti ce terrible arrêt : *Nemo mittens manum suam ad aratrum, & respiciens retrò, aptus est regno Dei.* Comment, mes Freres, reprend saint Chrysostome, expliquant ce passage de saint Luc, comment un homme inconstant & lé-

Luc. 9.

ger feroit-il propre pour le Royaume de Dieu, puifqu'il ne l'eft pas même pour le monde, ni pour les affaires & le commerce du monde? Que penfe-t-on dans le monde d'un efprit volage & changeant? qui fe confie en lui? qui fait fond fur lui, & de quoi le croit-on capable? Or fi le monde même, ajoûte faint Chryfoftome, malgré fon inconftance naturelle, eft néanmoins le premier à condamner l'inconftance de ceux qui fuivent fes loix, comment Dieu s'accommodera-t-il de la nôtre? & d'ailleurs, conclut le même Pere, fi nous ne fommes pas propres au Royaume de Dieu, que fert-il de l'être pour toute autre chofe? Euffions-nous les plus rares talens, & les plus fublimes, les plus éminentes qualités, avec toutes les qualités & tous les talens, que fommes-nous devant Dieu, fi nous ne fommes pas en état d'entrer dans fa gloire, & de le poffeder lui-même? Ce n'eft qu'en perfévérant qu'on s'attache à lui; & ce n'eft qu'en s'attachant à lui, qu'on fe rend digne de lui, & digne de la couronne qu'il nous promet. Voilà le titre le plus légitime pour y prétendre & pour l'obtenir, & c'eft ma feconde propofition.

Car prenez garde à ceci, mes chers Auditeurs : que fait la perfévérance chrétienne dans un pécheur converti, & fidele à la grace de fa converfion? elle le conduit à la per-

févérance finale. Et qu'eft-ce que la perfévérance finale? c'eft la derniere difpofition à l'immortalité bienheureufe. Je m'explique. Quand les Théologiens parlent de la prédeftination des Saints, ils nous la font concevoir comme une chaîne myftérieufe, compofée de plufieurs anneaux entrelacés les uns dans les autres & qui fe tiennent fans interruption. Du côté de Dieu, difent-ils, cette chaîne n'eft autre chofe qu'une fuite de moyens, de fecours, de graces que Dieu a préparés pour foutenir fes élûs,& pour les faire arriver à la couronne de juftice qui leur eft réfervée. Ainfi l'enfeigne S. Auguftin. Mais de notre part cette chaîne eft une fuite d'actes, qui fe fuccedent les uns aux autres, & par où nous méritons cette couronne, en rendant chaque jour à Dieu l'obéïffance qui lui eft dûe. Tous ces actes, ajoûtent les Docteurs, font comme autant de parties de cette perfévérance totale qui nous fauve, & en cela ils font tous de même nature: mais il y en a un néanmoins, & c'eft le dernier, auquel tous les autres fe terminent, & qui fait la perfévérance finale. Quoique ce dernier acte confidéré en lui-même, n'ait ni plus de perfection, ni plus de mérite que les autres, cependant parce qu'il eft le dernier, c'eft lui qui couronne tous les autres & qui confomme notre bonheur. Car, comme dit faint Jérô-

me, dans les prédestinés on ne cherche pas le commencement, mais la fin. Paul a mal commencé, & bien fini; Judas a mal fini & bien commencé: Judas est réprouvé, & Paul glorifié. C'est donc de la fin que dépend le sort & le discernement des hommes dans l'autre vie. En vain aurions-nous passé des siécles entiers dans la pratique de toutes les vertus, il ne faut qu'une pensée pour nous rendre criminels, & si Dieu nous prend au moment que nous formons cette pensée & que nous y consentons, il n'y a point de salut pour nous. Par conséquent, c'est la persévérance qui met le comble à la prédestination des élûs: sans elle tout le reste est inutile, & c'est elle qui nous met en main la palme, & qui nous introduit dans la gloire: *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, de reliquo reposita est mihi corona justitiæ.* II. Tim. 4.

Cela s'entend, me direz-vous, de la persévérance finale. Je le veux, mon cher Auditeur. Mais par où arrive-t-on à la persévérance finale, sinon par la persévérance commencée qui est celle de la vie? Car sans commencement il n'y a point de fin, & toute fin a un rapport essentiel à son commencement. D'où il s'ensuit, que pour persévérer à la mort, c'est-à-dire, que pour avoir la persévérance finale, nous devons commencer à persévérer dans la vie, puisque la persévérance

de la mort est le terme & la consommation de la persévérance de la vie. Et voilà pourquoi j'ai dit que la persévérance dans les exercices d'une vie chrétienne, est la voie qui nous méne au Royaume éternel. Et en effet, tandis que nous suivons cette voie, tous les pas que nous faisons nous sont comptés. Mais du moment que nous la quittons, nous nous éloignons de ce bienheureux héritage, que Dieu nous propose comme l'objet de notre espérance : & ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que tout ce que nous avons fait jusques-là, n'est plus pour nous de nulle valeur ; parce que notre rechûte dans le péché, & notre retour au monde en suspendent tout le mérite. Il faut recommencer tout de nouveau, reprendre la route que nous avions perdue, rentrer dans la carriere & la fournir par une persévérance infatigable. Ainsi nous ne nous disposons actuellement à régner un jour comme les Saints dans le ciel, qu'autant que nous nous accoutumons à persévérer comme eux sur la terre. Voilà tout le secret de ce grand mystere que nous appellons prédestination. En parler de la sorte, ce n'est ni philosopher, ni user de conjectures, puisque tout ce que j'en ai dit est fondé sur l'oracle de Jesus-Christ même : *Qui autem perseveraverit us-*
Mat. 10 *que in finem, hic salvus erit* : Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé. Or ces paro-

les, remarque saint Chrysostome, ne doivent pas être entendues de la grace de la persévérance, mais de la vertu de persévérance, puisqu'il est constant que le Fils de Dieu a prétendu par-là nous exhorter à une chose, qui fût en notre pouvoir, & qu'il dût récompenser comme un effet de notre fidélité; ce qui convient à la persévérance prise comme vertu, & non point comme don & comme grace. D'où vient que le Saint Esprit nous fait ailleurs de cette persévérance un commandement : *Esto fidelis usque ad mortem*; Tenez ferme & combattez jusqu'à la mort. *Apoc.* 2.
Vous me répondrez peut-être qu'il est toujours vrai que cette vertu de persévérance dépend essentiellement de la grace de la persévérance; & que d'ailleurs cette grace de la persévérance est tellement donnée de Dieu, que nous ne la pouvons mériter. Ah! Chrétiens, retenez bien ce qui me reste à vous dire, c'est par où je finis, & ce sera l'éclaircissement de ma troisiéme proposition.

Je le sçais, mes chers Auditeurs, quelque justes que nous soyons, quelque bonnes œuvres que nous ayons pratiquées & que nous pratiquions encore tous les jours, nous ne pouvons mériter ce don souverain de la persévérance finale : le mériter, dis-je, d'un mérite parfait, d'un mérite de justice, d'un mérite qui nous donne droit de l'exiger, ou si

vous voulez que je m'exprime avec l'école, d'un mérite de condignité. C'est ainsi que tous les Peres de l'Eglise l'ont reconnu. Mais outre ce mérite, il y en a un autre : un mérite de convenance, un mérite, disent les Théologiens, de congruité, un mérite fondé sur la miséricorde & sur la pure libéralité de Dieu : c'est-à-dire, que Dieu voyant l'homme appliqué de sa part à se maintenir dans la grace, & pour cela se faire violence à lui même, mortifier ses passions, résister & combattre, il se sent réciproquement émû en vûe d'une telle constance, à le gratifier de ses plus singulieres faveurs, & en particulier du don de la persévérance finale, parce que c'est la marque de la plus grande distinction & du choix le plus spécial que Dieu puisse faire d'une ame dans l'ordre du salut. Or je prétends qu'à l'entendre ainsi, nous pouvons mériter cet excellent don. De-là, mes freres, quand nous voyons un juste, après avoir long-tems persévéré dans l'observation de la loi de Dieu, mourir saintement, nous ne nous en étonnons point. Nous disons : Cela est conforme aux idées que l'Ecriture nous donne des jugemens de Dieu : cet homme a trop bien vécu, pour finir autrement sa course ; selon les loix communes de la providence, une vie si innocente & si fervente ne pouvoit être terminée que par une pareille mort ; Dieu

lui a fait grace, mais en lui faisant grace il a eu égard à ses bonnes œuvres. Nous reconnoissons donc dans cette conduite de Dieu une espéce de convenance, qui sans blesser en rien sa justice, l'engage à déployer toute sa miséricorde & à l'exercer. Au contraire quand on nous parle de certains justes, qui par un triste naufrage, après une longue persévérance, ont péri jusques dans le port & se sont malheureusement perdus ; quand on nous rapporte ces exemples, nous en sommes effrayés, nous les regardons comme des prodiges, nous nous écrions avec saint Paul : *O altitudo* ! Nous jugeons qu'il y a eu dans cette disposition de Dieu quelque chose que nous ne comprenons pas ; que cet homme qui vivoit régulierement en apparence, avoit peut-être un orgueil caché que Dieu a voulu punir ; que l'effet d'une justice si rigoureuse suppose un fond d'iniquité, qui ne paroissoit pas au dehors, & que Dieu voyoit. Quoi qu'il en puisse être, ces chûtes inopinées & ces coups de réprobation nous font trembler : mais la surprise même où ils nous jettent, est une preuve évidente que ce n'est donc point ainsi que Dieu en use selon les regles ordinaires, & que nous sommes persuadés nous-mêmes que la persévérance finale est communément & presque immanquablement le fruit d'une persévérance chrétienne pendant la vie. *Rom. 11.*

C'est à cette persévérance de la vie, que je ne puis, mes chers Auditeurs, assez vous porter; & souffrez qu'empruntant ici les paroles de saint Jérôme, je vous dise pour conclusion de ce discours, ce que disoit ce saint Docteur à un homme du monde, qui commençoit à chanceler dans le dessein qu'il avoit pris de chercher dans la retraite de Bethléhem un azyle contre les périls du siécle. Car voici comment il lui parloit, & comment Dieu m'inspire de vous parler à vous-mêmes. *Hieron.* *Obsecro te, frater, & moneo parentis affectu; ut qui Sodomam reliquisti, ad montana festinans, post tergum ne respicias*: Pécheur qui m'écoutez, puisqu'en vertu de la grace que vous avez reçûe, vous venez d'abandonner Sodome; c'est-à-dire, puisque vous avez renoncé à vos engagemens criminels, je vous conjure par la charité que vous vous devez à vous-même, de ne tourner plus les yeux vers le monde; ce monde profane, ce monde corrupteur que vous avez quitté, & dont vous avez si long-tems éprouvé la tyrannie. *Idem.* *Ne aratri stivam, ne fimbriam Salvatoris quam semel tenere cœpisti, aliquando dimittas*: Non, mon cher Frere, ne pensez plus à secouer le joug du Seigneur que vous vous êtes imposé; & tenez toujours la robe de votre Sauveur, pour le suivre. Vous ne pouvez avoir un meilleur guide, & il ne vous

appelle après lui que pour vous conduire à sa gloire. *Ne de tecto virtutum, pristina quæsiturus vestimenta, descendas* : Prenez garde à ne pas décheoir des hautes vertus où vous avez voulez par votre conversion vous élever ; & n'allez pas reprendre les dépouilles de la vanité & du luxe, après vous être revêtu des livrées de Jesus-Christ. *Ne de agro revertaris domum* : du champ de l'Eglise où vous êtes rentré, & où vous commencez à recueillir les fruits de la grace, ne retournez point à ces maisons où votre innocence a tant de fois échoué, ni à ces lieux de scandale & de débauche. *Ne campestriacum Loth, ne amœna hortorum diligas, quæ non irrigantur de cœlo, ut terra sancta, sed de turbido flumine Jordanis* : Ne vous arrêtez pas comme Loth à tout ce qui pourroit vous rapprocher de l'embrasement dont vous vous êtes sauvé : fuyez ces demeures agréables, mais dont l'air est si contagieux pour vous ; ces rendez-vous si propres à rallumer votre passion, ces jardins si commodes pour l'entretenir ; où la pluie du ciel ne tombe jamais, & qui ne sont arrosés que des eaux troubles du Jourdain. Voilà, dit saint Jérôme, à quoi il ne faut plus retourner. *Cœpisse multorum est, ad culmen pervenisse paucorum* : Plusieurs, ajoûtoit-il, ont l'avantage de commencer ; mais bien peu ont le bonheur de persévérer. Or il faut

Idem.
Idem.
Idem.
Idem.

que vous soyez de ce nombre. Ma douleur est de penser, Chrétiens, que la plûpart de ceux à qui je parle, en doivent être exclus, ou plutôt, sont dans la disposition de s'en exclurre eux-mêmes, ce qui m'afflige jusqu'à

Ps. 118. dire comme David, *Tabescere me fecit zelus meus.* Mon zéle m'a fait sécher de regret; c'est de faire aujourd'hui cette triste réflexion, que d'une si nombreuse assemblée à peine y en aura-t-il quelques-uns que le monde bientôt ne rengage pas dans ses fers, & sur qui le péché ne reprenne pas tout son empire. Mon Dieu, que vos jugemens sont profonds, & que notre inconstance est déplorable! Le comble de l'affliction pour moi, est de voir, comme saint Bernard, que la résurrection du Fils de Dieu soit devenue le terme fatal, ou pour mieux dire, le commencement de nos rechû-

Bernard. tes: *Proh dolor! terminus recidendi facta est resurrectio Salvatoris.* Car n'est-ce pas là que vont recommencer les parties de plaisir, les jeux, les spectacles; & par une conséquence infaillible, les impudicités, les dissolutions, les excès: en sorte qu'il semble que Jesus-Christ ne soit ressuscité, que pour nous faire lâcher plus impunément la bride à nos pas-

Idem. sions & à nos sens: *Ex hoc nempè redeunt comessationes, ex hoc laxantur concupiscentiis frana: quasi ad hoc surrexerit Christus, & non propter justificationem nostram.* Mais

non, Seigneur, vous acheverez votre ouvrage: car ç'a été votre ouvrage que ma conversion. Vous le soutiendrez comme vous l'avez commencé, & moi-même je le soutiendrai avec vous & par vous. Votre grace m'a prevenu, & je l'ai suivie. Elle me montrera toujours le chemin, elle me servira toujours de guide, & je la suivrai toujours, jusqu'à ce que je puisse arriver à la gloire, où nous conduise, &c.



SERMON
POUR LE DIMANCHE DE QUASIMODO.

Sur la Paix Chrétienne.

Dixit ergò eis iterum, Pax vobis.

Il leur dit une seconde fois, La paix soit avec vous En saint Jean, chap. 20.

VOilà, Chrétiens, le précieux trésor que Jesus-Christ laisse à ses Apôtres. Il leur donne la paix, & je trouve que cette paix est encore un des fruits que le mystere de sa résurrection produit dans nos ames, lorsque nous nous réconcilions avec Dieu par la pénitence, & que nous approchons dignement des sacrés mysteres par la communion Paschale. Ce divin Sauveur vient à nous dans le Sacrement de son corps: il nous honore tous en particulier, non-seulement d'une apparition, mais d'une visite qu'il nous fait en per-

ſonne ; & à ce moment-là même il nous dit intérieurement : *Pax vobis* : Vous voilà réconciliés avec mon Pere, vous voilà unis à moi ; jouiſſez du bonheur que vous poſſédez, & goûtez la douceur de la paix. Car c'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, que S. Jacques nous fait concevoir la paix d'une ame chrétienne, en nous diſant qu'elle eſt le fruit de la juſtice & de la ſainteté : *Fructus autem juſtitiæ in pace ſeminatur.* Jac. 3. Et en effet, toute autre paix que celle-là n'eſt qu'une paix fauſſe & imaginaire. Pour être ſolide & véritable, il faut qu'elle vienne du principe de la ſainteté & de la grace. Or telle eſt celle que Jeſus-Chriſt nous communique, quand il ſe communique lui-même à nous. Parlons donc aujourd'hui de cette paix ſpirituelle ; de cette paix de Dieu, qui ſurpaſſe tout ſentiment ; de cette paix que ſaint Paul ſouhaitoit tant aux Philippiens : *Et pax Dei, quæ exuperat omnem ſenſum, cuſtodiat corda veſtra & intelligentias veſtras, in Chriſto Jeſu.* Philip. 4. Mes Freres, leur diſoit-il, le plus grand déſir que Dieu m'inſpire de former en votre faveur, eſt que la paix qu'il nous a donnée, garde vos eſprits & vos cœurs. Je fais aujourd'hui, Chrétiens, pour vous le même ſouhait & la même priere. Puiſque vous avez reçû cette paix, prenez ſoin de la conſerver, & qu'elle vous conſerve vous-mêmes dans les

saintes dispositions où vous êtes devant Dieu : *Pax Dei custodiat corda vestra & intelligentias vestras in Christo Jesu.* Mais d'où vient que le Fils de Dieu ne se contenta pas de donner une fois la paix à ses Apôtres, & que dans une même apparition, il leur dit deux fois & dans les mêmes termes, *Pax vobis*? C'est une circonstance que saint Chrysostome a remarquée dans l'Evangile, & cette circonstance n'est pas sans mystere: Or c'est ce mystere que je vais vous développer, après que nous aurons rendu à Marie, comme à la Reine de la paix, l'hommage ordinaire. *Ave, Maria.*

JE ne sçais, Chrétiens, si vous avez pris garde à ces deux paroles de saint Paul, *Pax Dei custodiat corda vestra & intelligentias vestras*: Que la paix de Dieu conserve vos cœurs, *corda vestra*; & qu'elle posséde vos esprits, *intelligentias vestras.* Pourquoi l'Apôtre souhaitoit-il aux Philippiens ce double avantage; l'un par rapport à l'esprit, l'autre par rapport au cœur? C'est, répond saint Chrysostome, que pour établir dans l'homme une paix parfaite, il faut la mettre également dans les deux puissances de son ame, c'est-à-dire, dans son esprit & dans son cœur. La paix du cœur doit nécessairement être précédée de la paix de l'esprit, & la paix de

l'esprit ne peut être constante sans la paix du cœur. Il faut donc pacifier l'esprit de l'homme, en lui ôtant toutes les inquiétudes qu'il peut avoir dans la recherche de la vérité ; & il faut pacifier son cœur, en le dégageant de tous les désirs qui le tourmentent dans la recherche de son repos. Voilà, mes chers Auditeurs, tout le mystere de notre Evangile. Le Sauveur du monde ne se contente pas de dire une fois à ses disciples, *Pax vobis*, La paix soit avec vous : il le leur redit une seconde fois dans la même apparition, parce qu'il veut leur donner cette double paix qui fait toute la perfection de l'homme, la paix de l'esprit & la paix du cœur. Mais par quelle voie l'homme peut-il espérer d'avoir l'une & l'autre ? Ah, Chrétiens, c'est encore le secret, & le secret admirable que notre Evangile nous découvre. Car j'y trouve la paix de l'esprit solidement établie dans la soumission à la foi, *Beati qui non viderunt & crediderunt* ; & j'y trouve la paix du cœur parfaitement conservée dans l'assujettissement à la loi de Dieu, *Dominus meus, & Deus meus.* *Joan. 20.* *Ibidem.*
Comprenez, s'il vous plaît, les deux propositions que j'avance. Le Sauveur du monde dit à saint Thomas, que bienheureux sont ceux qui croient sans avoir vû ; & S. Thomas répond au Sauveur du monde, qu'il est son Seigneur & son Dieu. Croire ce que l'on ne voit

pas, c'eſt ſoumettre la raiſon à la foi ; & réconnoître l'empire & le domaine du Fils de Dieu, c'eſt vouloir obéir à ſa loi. Or dans ces deux devoirs ſont contenus les deux grands principes de la paix. Car en ſoumettant ma raiſon à la foi, je me procure la paix de l'eſprit ; & en m'aſſujettiſſant à la loi de Dieu, je me mets en poſſeſſion de la paix du cœur. En deux mots, n'eſpérons pas que notre eſprit ſoit jamais tranquille, tandis que nous l'abandonnerons à la conduite de notre raiſon ; & n'eſpérons pas plus que notre cœur ſoit jamais content, tandis qu'il s'abandonnera lui-même à ſes paſſions. Il faut que la foi gouverne notre eſprit, ſi nous voulons qu'il ſoit dans le calme : c'eſt la premiere partie. Il faut que la loi de Dieu regne dans notre cœur, ſi nous voulons qu'il jouiſſe d'un bonheur ſolide : c'eſt la ſeconde. Deux vérités importantes qui feront le partage de ce dernier diſcours.

I. PARTIE. C'Eſt une queſtion que les Peres de l'Egliſe ont traitée avec autant de force que de ſubtilité, ſçavoir, pourquòi Dieu ayant créé l'homme raiſonnable, il n'a pas voulu dans la choſe la plus eſſentielle, qui eſt la religion, le conduire par la raiſon, mais par la foi. Saint Auguſtin dit, que Dieu en a uſé de la ſorte, pour l'intérêt de ſa propre gloire. Car

de même qu'un maître ne veut pas que ses serviteurs entreprennent d'examiner sa conduite, particulierement sur les affaires les plus secrettes & les plus importantes de sa maison ; aussi étoit-il de la grandeur de Dieu, que l'homme qui n'est qu'un néant, ne présumât pas d'entrer en raisonnement avec lui sur ce qu'il y a de plus caché & de plus impénétrable dans les desseins de sa providence & dans l'ordre de ses jugemens. C'est ainsi que parle saint Augustin. En effet, il faut convenir que cette obéissance que nous rendons à Dieu par la foi, est un hommage dû à la souveraineté infinie de son être. Mais s'il est honorable & glorieux à Dieu de gouverner l'homme par la foi, je soutiens avec le docteur Angélique saint Thomas, qu'il n'est pas moins avantageux à l'homme d'être conduit par cette voie : pourquoi ? non-seulement, parce que la conduite de la foi est plus méritoire pour l'homme, que celle de la raison; non-seulement, parce que sans la foi nous ignorerions bien des mysteres & bien des vérités qui surpassent notre raison ; non-seulement, parce qu'il y a peu d'esprits capables d'acquérir par la seule raison une connoissance de Dieu telle que nous la devons avoir ; d'où il s'ensuit que Dieu n'auroit pas pourvû la plûpart des hommes d'un moyen suffisant pour le bien connoître ; & que la plû-

part des hommes demeureroient ſans religion, ſi Dieu au défaut de la raiſon, ou plutôt pour fortifier & pour éclairer la raiſon, n'avoit établi la foi ; mais ſur-tout, parce qu'en matiere de religion, il eſt impoſſible, quelque intelligens que nous puiſſions être, que nous trouvions jamais le repos de notre eſprit hors d'une humble ſoumiſſion à la foi.

Principe qui me paroît inconteſtable. Car donnez-moi un homme déterminé à ne croire que ce qu'il lui plaît, & à ne déférer jamais à la foi, ſur quoi s'appuiera-t-il, pour ſe mettre dans cette ſituation qui rend un eſprit calme & tranquille? Ou il vivra dans l'indifférence par rapport à la religion, comme les libertins & les impies ; ou il ſe fera une religion particuliere ſelon ſes vûes, comme les ſages mondains & les Philoſophes. S'il vit dans une indifférence entiere touchant la religion, c'eſt-à-dire, ſans ſe mettre en peine, ni s'il y a un Dieu, ni comment il faut l'honorer, ni ce qui ſuit après cette vie, ni s'il y en a une autre que celle-ci : vous ſçavez quel eſt le malheur de cet état, & il ne faut qu'un rayon de lumiere pour le comprendre. Car quelle horreur ! & qu'eſt-ce qu'un homme inſenſible aux choſes mêmes qui ſont les plus inſéparables de ſon être & de ſa condition : qu'un homme qui ne ſçait ce qu'il eſt,

ni pourquoi il eſt; qui ne penſe pas à ce quil ſera, ni à ce qu'il deviendra : qui ne croyant rien, eſt incapable de rien eſpérer ; & qui n'étant aſſuré de rien, doit néceſſairement craindre tout : qui abandonne au hazard ſon bonheur & ſon malheur éternel : en ſorte que s'il y a un bonheur éternel, il fait état d'y renoncer, & que s'il y a un malheur éternel, il s'y expoſe évidemment ; qui court tout le riſque de l'un, & qui ſe prive de toute la conſolation de l'autre ; qui ne connoît pas Dieu, & qui ne veut pas s'appliquer à le chercher ; ou plutôt, qui veut ignorer Dieu, lorſque toutes choſes le forcent à le connoître ? Car voilà les caracteres d'un libertin ſans religion. Or je vous demande, s'il eſt poſſible que l'homme trouve là un repos ſolide ; & ſi du moment qu'il eſt raiſonnable, tout cela ne doit pas le troubler, l'agiter, l'effrayer ? Mais conſidérons-le dans l'autre état, où il ſe fait une religion de ſa raiſon, c'eſt-à-dire, une religion fondée ſur les ſeules connoiſſances qu'il a reçûes de la nature : telle qu'a été & qu'eſt encore la religion des Philoſophes & des ſages du monde. Je ne dis point ici quel déſordre ce ſeroit, que chacun eût droit de ſe faire une religion particuliere, & qu'il y eût autant de religions que de ſentimens : cela n'eſt pas de mon ſujet. J'examine ſeulement, ſi dans cet état l'eſprit de l'hom-

me pourroit trouver une vraie tranquillité, & je prétends que non : pourquoi ? parce qu'un homme sage, pour peu qu'il se connoisse lui-même, est convaincu de trois choses touchant sa raison : premierement, qu'elle est sujette à l'erreur ; en second lieu, qu'elle est naturellement curieuse ; enfin, que la plûpart de ses connoissances ne sont tout au plus que de simples opinions, qui la laissent toujours dans l'incertitude en lui proposant même la vérité. Or ces trois choses sont absolument incompatibles avec le repos de l'esprit, & vous l'allez voir.

Si je suis sage, je ne puis établir ma religion sur ma raison : pourquoi ? parce que je sçais que ma raison est sujette à mille erreurs, sur-tout en ce qui concerne la religion. Je sçais ce que l'histoire de tous les siécles m'apprend, qu'il n'y a rien sur quoi les hommes soient tombés dans des égaremens d'esprit si prodigieux, que sur ce qui regarde le culte de la divinité. Je sçais ce que S. Chrysostome remarque, qu'au même tems que le démon arrachoit du cœur des hommes la religion du vrai Dieu, il les engageoit dans des superstitions honteuses, jusqu'à leur faire adorer les plus vils animaux : ce qu'ils auroient dû, ce semble, avoir en horreur, & ce qu'ils se laissoient néanmoins persuader. Je sçais ce qui causoit l'étonnement de saint

Augustin,

Auguſtin, lorſqu'il conſidéroit que les Egyptiens, après avoir été les peuples de la terre les plus polis, en étoient toutefois venus à la plus baſſe de toutes les idolâtries, ayant reconnu pour leur Déeſſe ce qu'on n'oſeroit preſque nommer; & que les Romains qui furent depuis les maîtres du monde, dans l'état le plus floriſſant de leur Empire, avoient préſenté de l'encens à des Dieux ſujets aux vices les plus infâmes & les plus abominables. Je ſçais qu'il eſt aiſé de juſtifier par la tradition de l'Egliſe, qu'après la venue même de Jeſus-Chriſt, il n'y a point eu d'héréſie ſi extravagante, qui n'ait trouvé des ſectateurs qui l'ont reçûe & qui l'ont goûtée. Et ce qui eſt encore plus ſurprenant, je ſçais que les plus extravagantes de ces héréſies ont été ſouvent approuvées par les génies les plus ſublimes. Enfin, je ſçais ce que ſaint Jérôme a judicieuſement obſervé, qu'autant de fois que l'eſprit de l'homme a franchi les bornes de la foi, & voulu faire par ſa ſeule raiſon de nouvelles découvertes dans le champ de la religion, toutes ſes recherches n'ont abouti qu'à l'embarraſſer, & qu'à l'envelopper dans les plus groſſiéres erreurs.

Si je ſuis bien inſtruit, je ſçais tout cela. Or quelle apparence que ſçachant tout cela, je puiſſe me fier à ma raiſon, & m'en rapporter à elle ſur les points de ma religion : à

moins que je ne me flatte d'avoir une raison plus épurée, plus droite & plus infaillible que tout le reste des hommes ; ce qui seroit un excès de présomption & un orgueil insoutenable. Il faut donc, pour peu que j'aie même de raison, que là où il s'agira de la religion, je tienne ma raison pour suspecte, ou plutôt, que je la renonce. Or dès-là elle n'est plus capable de pacifier mon esprit, & de le tenir dans une sainte assûrance. C'est la conclusion que tire Guillaume de Paris ; & cette conclusion est évidente par elle-même. Ajoûtez à cela, que le caractére de notre esprit dans la plupart des jugemens qu'il forme, est un caractére d'incertitude, d'inconstance, d'irrésolution : autre qualité directement contraire au repos qu'il cherche. C'est-à-dire, que pour une connoissance certaine que nous avons, & que notre raison nous garantit, il y en a cent qu'elle ne nous garantit pas. Bien plus : celle que nous supposons aujourd'hui certaine, demain ne nous paroît plus que douteuse ; & après y avoir encore pensé, nous la rejettons même absolument comme fausse. Or si cela est vrai à l'égard des choses du monde, qui sont, pour ainsi dire, de notre ressort ; beaucoup plus l'est-il à l'égard des choses de Dieu, qui nous sont d'autant moins connues qu'elles sont plus relevées au-dessus de nous, & qui par-là doi-

vent jetter un esprit dans de plus grandes inquiétudes, quand il n'est pas réglé par la foi.

Voilà, Chrétiens, l'état déplorable où étoit saint Augustin avant sa conversion, lorsque par un vain orgueil il vouloit décider & juger en maître, au lieu de s'instruire avec la docilité & l'humilité d'un disciple. Car c'est lui-même qui le confesse, dans le livre qu'il nous a laissé touchant l'utilité de la foi. Je passois, dit-il, de secte en secte & d'opinion en opinion, selon les divers mouvemens de mon esprit: tantôt je me déclarois pour l'une, & tantôt pour l'autre: il n'y en avoit pas une que je ne voulusse embrasser, & pas une que je ne voulusse abandonner. Aujourd'hui j'étois Manichéen, & demain je ne l'étois plus: je désespérois même souvent de parvenir jamais à la vérité; & après un long combat, fatigué de mes propres pensées, je me laissois emporter au sentiment des Académiciens, qui ne tenoient rien de certain dans le monde: aimant mieux avec eux douter de tout, que de prononcer avec les autres sur des probabilités: *Sæpe mihi videbatur non posse omnino inveniri quod quærebam, magnique fluctus cogitationum mearum in Academicorum sententiam ferebantur.* Sur quoi en passant vous remarquerez, qu'au moins saint Augustin n'étoit pas sujet à ce *August.*

vice si commun dans notre siécle, de se préoccuper d'un sentiment sans en vouloir écouter d'autre ; de croire toujours une chose, parce qu'on l'a crue d'abord, ou de n'y acquiescer jamais, parce qu'on l'a une fois combattue ; de s'entêter qu'elle est, parce qu'on veut qu'elle soit ; de la contredire avec obstination, parce qu'on a intérêt qu'elle ne soit pas ; & quelque parti qu'on prenne, de se faire un faux honneur d'y demeurer, sans avoir d'autre régle de sa conduite, qu'un attachement opiniâtre à son sens. Car voilà mes chers Auditeurs, ce qui produit tous les jours parmi nous tant de desordres. Saint Augustin, dis-je, n'eut pas au moins cette foiblesse, dans le tems même qu'il n'avoit pas encore soumis son esprit à l'empire de la foi : car il examinoit tout, & n'étoit prévenu de rien. Mais par un défaut tout opposé à celui-là, à force d'examiner, & de donner, dans l'examen qu'il faisoit, trop de liberté à sa raison, il ne trouvoit plus rien à quoi se fixer, & c'est ce qui l'embarrassoit & ce qui le troubloit. Voyez ces prétendus esprits forts du monde, qui pour avoir peu de religion, raisonnent éternellement sur la religion. Quoique ce ne soit pas, comme S. Augustin, par une abondance de lumieres, & qu'il y ait communément dans leur libertinage plus d'ignorance que de doute, c'est là qu'ils en vien-

nent. Ils raisonnent, mais sans sçavoir eux-mêmes ce qu'ils croient & ce qu'ils ne croient pas; incertains de tout & ne convenant jamais du principe auquel ils veulent s'arrêter; détruisant aujourd'hui ce qu'ils avoient hier avancé; parlant tantôt d'une façon & tantôt de l'autre, selon qu'ils se sentent poussés & que le caprice les emporte. D'où est venu cette confusion, qui a paru de tout tems dans le progrès des hérésies, & qui fit en particulier du luthéranisme un monstre à cent têtes, par la diversité des factions qui le partagérent? de l'orgueil de la raison humaine. Chacun s'érigeoit en maître, & dogmatisoit à sa mode; & chacun vouloit être écouté. L'un prenoit la réformation dans toute sa rigueur, l'autre l'adoucissoit & la modéroit: celui-ci à quelque prix que ce fût vouloit sauver la réalité dans le Sacrement de Jesus-Christ; celui-là ne la pouvoit souffrir. De-là naissoit la division des esprits, de-là les schismes des Eglises, de-là les guerres dans les Etats. Or ce qui est arrivé dans une même Secte, c'est ce qui arrive à toute heure dans un même esprit; & l'expérience nous fait voir qu'il se divise lui-même & qu'il se confond, dès qu'il est assez malheureux pour ne s'attacher pas à la simplicité de la foi.

Quand il n'y auroit que la curiosité de sçavoir, qui toute défectueuse qu'elle est, passe

pour un droit & pour une prérogative dont la raison de l'homme se prévaut, avec cette insatiable avidité d'acquérir sans cesse de nouvelles connoissances, pourrions-nous espérer de procurer la paix à notre esprit? Car, comme dit saint Thomas, raisonner c'est chercher; & chercher toujours, c'est n'être jamais content. Il faut donc pour mettre notre esprit en possession de cette bienheureuse paix à laquelle il aspire, quelque chose de stable qui arrête & qui borne sa curiosité, quelque chose de certain qui remédie à ses inconstances, quelque chose d'infaillible qui corrige ses erreurs. Or ce sont les trois caractéres de la foi. Car la foi borne notre raison, en réduisant tous ses discours à ce seul principe, c'est Dieu qui l'a dit; c'est Jesus-Christ, la sagesse de Dieu-même, qui a parlé: & ne lui permettant jamais de passer outré. D'où vient que Tertullien disoit, qu'après Jesus-Christ la curiosité ne nous étoit plus d'aucun usage, & que l'exercice nous en étoit interdit depuis que l'Evangile nous avoit été annoncé : *Nobis curiositate opus non est post Christum, nec inquisitione post Evangelium.* Or si en cela notre raison paroît céder ses droits, parce qu'elle se retranche dans des limites que la nature ne lui préscrit point; du moins est-il vrai que dans ce retranchement qui lui est volontaire, toutes

Tert.ull.

ses inquiétudes cessent, & qu'elle y trouve un parfait repos.

De plus, la foi remédie à ses inconstances, & cela n'est pas moins évident ; parce qu'il est de la substance même de la foi divine, de nous mettre dans cette sainte disposition d'esprit, où nous renoncerions plutôt à toutes les lumiéres de la nature & à toutes les connoissances des sens, que de ne pas croire ce que nous croyons. Car qu'est-ce que d'être fidéle, sinon d'être disposé de la sorte ? Or ce qui détermine ainsi notre esprit, est ce qui fait sa paix. Enfin, la foi par un don de grace qui lui convient uniquement, assûre la raison de l'homme contre le mensonge & l'erreur, parce qu'elle est aussi infaillible que Dieu-même. Non-seulement infaillible en soi, puisqu'elle est immédiatement fondée sur l'autorité & sur la révélation de Dieu ; mais infaillible même par rapport à nous, puisqu'elle nous applique cette révélation par des régles si saintes, que si par impossible nous étions trompés, Dieu seroit responsable de nos erreurs, suivant cette consolante parole de Richard de saint Victor : *Domine, si error est quem credimus, à te decepti sumus.* Oui, Seigneur, s'il y avoit de l'illusion dans notre foi, ce seroit à vous que nous aurions droit de nous en prendre. Or ce droit qu'a notre raison d'en appeller

Richard de S. Vict.

à Dieu comme à ſon garant, & de faire fond ſur ſon infaillibilité, c'eſt ce qui l'aſſûre dans cette paix dont dépend ſon bonheur & ſa perfection.

Et voilà ce que j'appelle le don de Dieu, & la béatitude de la foi dans un eſprit ſoumis à Dieu. Car c'eſt un abus, Chrétiens, dont il eſt important que nous nous détrompions, de ſe figurer que notre foi ſoit une foi ignorante, qu'elle ſoit une foi imprudente, qu'elle ſoit même une foi aveugle en toutes manieres; comme les Manichéens vouloient le perſuader à ſaint Auguſtin, pour le détourner du parti Catholique. Non, cette foi ſurnaturelle dans ſon objet, dans ſon motif, & dans ſon principe, n'eſt point une foi ignorante, puiſqu'avant que de croire, il nous eſt permis de nous éclaircir, ſi la choſe eſt révélée de Dieu, ou ſi elle ne l'eſt pas. Et en cela je puis dire ſans parler témérairement, que la foi qui me fait Chrétien, toute obéiſſante qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'être raiſonnable, & qu'en ſacrifiant même ma raiſon, elle ſe réſerve toujours le pouvoir de raiſonner. J'avoue qu'elle ne peut plus raiſonner, quand elle connoît une fois que c'eſt Dieu qui parle; parce que Dieu ne prétend pas nous rendre compte de ce qu'il a fait, ni de ce qu'il a dit: mais il ne veut pas auſſi que nous lui donnions créance ſans raiſon & ſans diſcer-

nement; puiſqu'il nous défend au contraire de croire à tout eſprit, & qu'un des écueils qu'il veut que nous évitions le plus, eſt de nous expoſer indiſcrétement à prendre la parole d'un homme pour la ſienne. Voilà pourquoi il nous permet, ou pour mieux dire, il nous commande de raiſonner: n'eſtimant pas, dit ſaint Jérôme, qu'il ſoit indigne de ſa grandeur d'en paſſer par une telle preuve, *Probate ſpiritus, ſi ex Deo ſint* : & de ſe ſoumettre en un ſens à notre raiſon avant que d'obliger notre raiſon à ſe ſoumettre à lui. *1. Joan. 4.*
Et c'eſt ce que le Prince des Apôtres a ſi bien exprimé dans ces deux myſtérieuſes paroles, lorſqu'il nous exhorte à devenir par la foi comme des enfans, mais comme des enfans raiſonnables. Il ſemble, dit ſaint Auguſtin, qu'il y ait en cela de la contradiction : car ſi nous ſommes des enfans, comment pouvons-nous être raiſonnables ? & ſi nous ſommes raiſonnables, comment pouvons-nous être des enfans ? Mais ce qui eſt impoſſible dans l'ordre de la nature, eſt le devoir le plus naturel & le plus intelligible dans l'ordre de la grace. Car c'eſt-à-dire, que par la foi nous devons être comme des enfans, pour ne plus raiſonner avec Dieu quand il lui a plû de s'expliquer & de ſe déclarer à nous : mais que nous devons être raiſonnables pour diſcerner ſi ce que l'on nous propo-

ſe eſt de Dieu, ou de quelqu'un autoriſé de Dieu. En un mot, que nous devons être raiſonnables avant la foi, & non pas dans l'exercice actuel de la foi; raiſonnables pour les préliminaires de la religion, & non pas pour l'acte eſſentiel de la religion ; raiſonnables pour apprendre à croire & pour nous diſpoſer à croire, & non pas pour croire en effet. Or ce tempérament & ce mélange de raiſon & de foi, de raiſon & de religion, de raiſon & d'obéiſſance, c'eſt en quoi conſiſte le repos d'un eſprit judicieux & bien ſenſé.

Ce n'eſt pas aſſez, notre foi n'eſt pas imprudente, puiſqu'elle eſt fondée ſur des motifs qui ont convaincu les premiers hommes du monde, qui ont perſuadé les eſprits les plus délicats, qui ont converti les plus libertins & les plus impies, & qui ont fait dire à ſaint Auguſtin, qu'il n'y avoit qu'une folie extrême qui pût réſiſter à l'Evangile. Ne ſeroit-il pas bien étonnant, que ce qui a paru folie à ce Docteur de l'Egliſe, nous parût ſageſſe, & qu'on appellât imprudence ce qu'il a regardé comme la ſouveraine raiſon? Enfin, notre foi n'eſt point une foi aveugle en toute maniere, puiſqu'à l'obſcurité des myſtéres qu'elle nous révéle, elle joint une eſpéce d'évidence, & c'eſt l'évidence de la révélation de Dieu : concevez, s'il vous plaît, ma penſée. Je dis une eſpéce d'évidence, parce

qu'après les motifs qui m'engagent à croire par exemple l'incarnation ou la résurrection de Jesus-Christ, quoique le mystére d'un Dieu fait homme, le mystére d'un homme-Dieu ressuscité, me soit obscur en lui-même, la révélation de ce mystére ne me l'est pas. Et en effet, si pour confirmer la vérité de ce mystére, Dieu au moment que je parle, faisoit un miracle à mes yeux, il me seroit évident que ce mystére m'est révélé de Dieu, & cette évidence ne répugneroit ni à la qualité ni au mérite de ma foi. Or j'ai des motifs plus forts & plus pressans pour m'en convaincre, que si j'avois vû ce miracle; & je puis dire aussi-bien que le plus saint de nos Rois, qu'il ne me faut point de miracle, parce que la voix de l'Eglise, celle des Prophétes, & tant d'autres témoignages ont quelque chose de plus authentique pour moi. Pourquoi donc ne conclurrois-je pas que j'ai comme une évidence de la révélation divine au milieu des ténébres de la foi? Or cela joint à tout le reste, achéve de calmer mon esprit.

Au contraire si je sorts des voies de la foi, de ces voies simples & droites, je tombe dans un labyrinthe, où je ne fais que tourner, que me fatiguer, sans trouver jamais d'issue. Il faut pour y renoncer à cette foi, que je me porte aux plus grandes extrêmités : à ne plus

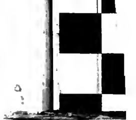
reconnoître de Dieu, à ne plus reconnoître de Sauveur homme-Dieu, à démentir tous les Prophétes qui l'ont promis, à m'inſcrire en faux contre toutes les Ecritures, à traiter tous les Evangéliſtes d'impoſteurs, à combattre tous les miracles de Jeſus-Chriſt, à contredire tous les hiſtoriens ſacrés & prophanes. Or pour en venir là & pour y demeurer, quels combats n'y a-t il pas à ſoutenir & de quels flots de penſées un eſprit ne doit-il pas être agité?

Et certes, dirois-je à un libertin, dans cette contrariété de ſentimens qui eſt entre vous & moi, qui de nous deux s'expoſe davantage, & qui de nous deux doit plus craindre? Eſt-ce-moi qui crois ce que la religion m'enſeigne, ou n'eſt-ce pas vous qui n'en croyez rien? Eſt-ce moi qui me ſoumets à croire pour conformer ma vie à ma créance, ou n'eſt-ce pas vous qui ne voulez rien croire pour vivre dans le libertinage? En croyant ce que je crois, tout ce qui peut m'arriver de plus fâcheux, c'eſt de me priver inutilement & ſans fruit, pendant la vie, de certains plaiſirs défendus par la loi que je profeſſe & défendus même par la raiſon. Voilà le riſque ſeul que je cours, ſuppoſé que ma créance ne fût pas bien établie. Mais vous, ſi ce que vous ne croyez pas ne laiſſe pas d'être vrai, vous vous mettez dans le danger d'une dam-

nation éternelle. Telle est la différence de nos conditions: moi qui hazarde peu (si toutefois je hazarde en effet quelque chose) je vis sans inquiétude; mais vous qui hazardez tout, puisque vous hazardez une éternité, vous devez être en de perpétuelles allarmes.

Concluons donc avec le Sauveur du monde : *Beati qui non viderunt, & crediderunt.* Joan.
Heureux ceux qui croient, & qui croient sans avoir vû! Heureux ceux qui croient, je ne dis pas seulement, parce qu'en soumettant leur raison à la foi, ils en corrigent toutes les imperfections; je ne dis pas, parce qu'au lieu d'une raison foible & aveugle à laquelle ils renoncent, ils entrent par la foi en communication des plus pures lumieres de l'esprit de Dieu; mais parce qu'en captivant leur esprit sous le joug de la foi, ils l'établissent dans une paix inaltérable. Et heureux ceux qui croient sans avoir vû, parce que moins ils ont besoin de voir pour croire, plus la paix de leur esprit est solide & constante. Non non, Chrétiens, ne pensons pas que les Apôtres ayent été plus privilégiés que nous, parce qu'ils ont vû le Fils de Dieu sur la terre, & qu'ils ont été témoins de ses miracles. Le Fils de Dieu lui-même nous dit aujourd'hui tout le contraire, & il nous assûre que si nous sçavons profiter de notre condition, elle peut être en cela plus

Joan. 20. heureuse : *Beati qui non viderunt, & crediderunt.* Ce n'est point proprement la vûe des miracles, qui donne à un esprit cette paix & cette tranquillité dont nous parlons. C'est la simple soumission à la foi. Les Apôtres avoient vû tous les miracles que Jesus-Christ avoit opérés pendant sa vie ; & cependant ils n'en furent pas moins troublés au tems de sa passion. Après sa résurrection même, quoiqu'il leur eût tant de fois apparu, leurs esprits n'étoient pas encore bien rassûrés ; & le Sauveur en montant au ciel, fut obligé de leur reprocher leur incrédulité. Ce qui les confirma, ce fut ce don de foi & de soumission que le Saint-Esprit leur apporta du ciel, lorsqu'il descendit visiblement sur eux. Or sans avoir vû, je puis avoir cet esprit de soumission aussi bien que les Apôtres, & même encore plus que les Apôtres, parce qu'il y a bien plus de soumission à croire sans avoir vû, qu'à croire quand on a vû. Ainsi je puis être dans l'exercice de ma foi, encore plus heureux que les Apôtres. Ah ! mes chers Auditeurs, quel repos pour nous si nous étions bien persuadés de ce principe ! Quelle paix si nous avions sacrifié à Dieu toutes ces vaines curiosités dont nous nous occupons ; cette demangeaison de sçavoir & d'approfondir certains points que Dieu a voulu nous tenir cachés, & où nous n'entrons jamais que



pour nous rendre malheureux; cette force d'esprit prétendue dont nous nous flattons, & dont nous voulons acquérir l'estime aux dépens de notre foi, parce que nous ne pouvons peut-être pas l'acquérir par une autre voie; cette liberté présomptueuse de parler de tout, de disputer sur tout, qui va peu-à-peu à éteindre la religion dans nos cœurs ? Car voilà ce qui nous perd. C'est ce qui a perdu tous ces esprits superbes, qui ont voulu se donner l'essor & s'élever trop haut. Ils se sont épuisés à raisonner, mais en vain. Après s'être bien tourmentés, ils ont été contraints d'avouer que la religion n'étoit point l'ouvrage de l'homme, & ils se sont repentis cent fois d'avoir commencé à y toucher. Luther le disoit lui-même, & quand on lui demandoit son avis sur quelque article de la religion, il étoit le premier, comme son histoire nous l'apprend, à conseiller de ne pas suivre son exemple & de se tenir à la grande régle de la soumission. Soumission à la foi, nécessaire pour avoir la paix de l'esprit ; & soumission à la loi, nécessaire pour avoir la paix du cœur : c'est la seconde partie.

IL est impossible de résister à Dieu & d'avoir la paix ; mais il est aussi comme impossible de n'avoir pas la paix, quand on est parfaitement soumis à Dieu. Deux vérités de la II. PARTIE.

foi, & dont la premiere eſt conçûe dans les
Job. 9. propres termes de l'Ecriture : *Quis reſtitit ei, & pacem habuit*? Où eſt l'homme qui ait eu la témérité de ſe ſoulever contre Dieu, & au même-tems l'avantage de trouver la paix ? C'eſt le défi que Job faiſoit aux pécheurs, prétendant qu'il n'y en avoit point d'exemple. Quand le Saint Eſprit ne nous l'auroit pas dit, la raiſon ſeule jointe à l'expérience, ſuffiroit pour nous en convaincre. Car, comme dit S. Auguſtin, Dieu étant le ſouverain bien de l'homme, la béatitude de l'homme, la fin derniére de l'homme & par conſéquent le centre du cœur de l'homme, il eſt impoſſible que le cœur de l'homme ait jamais du repos qu'autant qu'il eſt uni à Dieu. Or cette union du cœur de l'homme avec Dieu, ne ſe peut faire dans cette vie, que par un aſſujettiſſement volontaire à la loi de Dieu. Quand un élément eſt hors de ſon centre, fût-il d'ailleurs dans le lieu le plus agréable, il n'y demeure qu'avec des violences extrêmes ; & quand une partie du corps humain eſt hors de ſa place, quoi que vous faſſiez pour la ſoulager, elle y reſſent des douleurs éternelles. Or telle eſt, Chrétiens, la ſituation du cœur de l'homme, quand il eſt ſéparé de Dieu par le péché. Dieu étoit ſon centre, & il l'a quitté. Sa place, diſons mieux, ſon devoir étoit d'être ſoumis à Dieu, & il a voulu s'élever

contre Dieu. Avec cela, quoiqu'il ait tous les plaisirs du monde, il n'y aura jamais de tranquillité ni de paix pour lui. Et c'est ce que saint Augustin concluoit si bien, par ces admirables paroles, que vous avez cent fois entendues, quand il disoit à Dieu: *Fecisti nos, Domine, ad te: & irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* C'est pour vous-même, Seigneur, que vous nous avez faits ce que nous sommes: car nous ne sommes que pour vous, comme vous n'êtes que pour vous-même; & en cela nous pouvons dire que nous avons une fin aussi noble que vous-même. Or cette fin est quelque chose de si essentiel & pour vous & pour nous, que tout Dieu que vous êtes, vous n'avez pû nous faire pour un autre que pour vous, puisque vous cesseriez d'être Dieu, si nous pouvions être pour un autre que pour vous, qui êtes notre Dieu: *Fecisti nos Domine, ad te.* Voilà un grand principe, Chrétiens, & que s'ensuit-il de là? Ce que S. Augustin ajoute: *Et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* Nous sommes faits pour vous: notre cœur est donc nécessairement dans l'inquiétude & dans le trouble dès qu'il ne se repose pas en vous. Et comment se repose-t-il en Dieu? par une obéissance fidelle à la loi de Dieu. Le pécheur veut vivre dans l'indépendance, & dès-là il se précipite dans un

August.

abîme de malheurs ; dès-là toutes les créatures s'arment, pour ainsi dire, contre lui ; dès-là les prospérités mêmes, qui sont pour les autres des dons de Dieu, se tournent pour lui en châtimens ; dès-là l'affliction de l'esprit & l'amertume du cœur le vont chercher, & le trouvent, fût-il au comble du bonheur humain, en sorte qu'il peut bien
Ps. 118. dire comme David, *Tribulatio & angustia invenerunt me* : dès-là sa raison devient son ennemie, sa foi le condamne, sa religion l'effraye, sa conscience le déchire, son péché lui est un supplice inévitable qui le suit par tout. Quand il n'y auroit point d'autre misére que de n'être plus dans l'ordre établi de Dieu, que de n'avoir plus de part à la protection de Dieu ; que d'être exclus du nombre des serviteurs de Dieu, des amis de Dieu, des enfans de Dieu ; que de pouvoir faire cette triste réfléxion, & de la faire souvent malgré soi, Je suis l'objet de la haine de Dieu, je suis actuellement exposé aux coups de Dieu : cela seul vivement conçu, n'est-il pas capable de faire dans l'ame du pécheur une espéce d'enfer ?

Or cela, mes Freres, reprend saint Augustin, est de la justice & de la loi éternelle de la providence. Car vous l'avez ainsi ordonné, Seigneur, & l'arrêt s'exécute tous les jours, que tout esprit qui se révolte contre

vous, sans sortir hors de lui-même, soit déja lui même son tourment : *Jussisti, Domine, & sic est, ut omnis animus inordinatus pœna sit ipse sibi.* Vérité que le Saint-Esprit a voulu nous faire comprendre, mais par un trait de la plus sublime & de la plus divine éloquence : c'est au livre de la Sagesse, où Salomon parlant des pécheurs, disoit à Dieu : *Non enim impossibilis erat omnipotens manus tua immittere illis multitudinem ursorum aut novi generis irâ plenas ignotas bestias.* Car il vous étoit aisé, Seigneur, de leur envoyer des monstres pour les dévorer, & votre main toute-puissante pouvoit former des créatures d'une nouvelle espéce, pour les exterminer & pour être les instrumens & comme les ministres de votre colére. Mais parce qu'en châtiant les hommes vous ne cherchez point précisément à faire éclater votre grandeur toute-puissante, & qu'il vous suffit de leur faire sentir les effets de votre justice souveraine ; vous vous contentez de les punir par cela même qui fait leur crime, & vous n'avez qu'à les abandonner à eux-mêmes, pour en tirer une pleine vengeance : *Sed & sine his uno spiritu poterant occidi, persecutionem passi ab ipsis factis suis.* Voilà, Chrétiens, l'idée que le Saint-Esprit nous donne de l'état des pécheurs ; voilà comment il nous les repré-

August.

Sap. 11.

Ibidem.

ſente : comme des hommes livrés à eux-mêmes, comme des hommes perſécutés par eux-mêmes : comme des hommes révoltés contre eux-mêmes, après qu'ils ſe ſont révoltés contre Dieu : *Perſecutionem paſſi ab ipſis factis ſuis.* En effet, le remords du péché a toujours été la plus immédiate & la plus infaillible peine du péché : *Prima illa & maxima peccati pœna, eſt peccaſſe.* C'eſt ainſi qu'en parloit un Payen, & la raiſon même lui inſpiroit ce ſentiment.

Mais il n'y a qu'à conſulter l'expérience pour en être encore plus ſenſiblement convaincus. Car voyons-nous que les pécheurs du ſiécle jouiſſent d'une véritable paix ? Peut-être en ont-ils les apparences : mais en ont-ils le fonds ? Qu'eſt-ce que leur vie ? concevez-le bien : un eſclavage où ils gémiſſent ſous la tyrannie de leurs paſſions & des vices qui les dominent ; une dépendance perpétuelle du monde & de ſes loix ; un aſſujettiſſement ſervile à la créature, c'eſt-à-dire, au caprice, à la vanité, à la légéreté, à l'infidélité même ; un engagement à ſouffrir beaucoup, pour ſe damner & pour ſe perdre. Car ne croyez pas qu'en ſecouant le joug de Dieu, ils en ſoient plus libres. Pour une ſervitude honorable à laquelle ils renoncent, ils ſe réduiſent dans la ſervitude la plus honteuſe ; & pour les croix ſalutaires dont ils ne veu-

lent point, ils en ont d'inutiles à porter, mais bien plus dures & plus pesantes, qui les accablent. Qu'est-ce que leur vie ? une suite de désordres, qui les rendent également criminels & malheureux : parce que c'est, par exemple, une ambition qu'ils ne peuvent satisfaire ; une avarice qui ne dit jamais, c'est assez ; une délicatesse & un amour propre, qui leur fait sentir jusqu'aux plus légéres atteintes du mal, une jalousie qui les dévore, une haine qui les envenime, une colére qui les transporte : parce qu'ils désirent toujours ce qu'ils n'ont pas, & qu'ils ne se contentent jamais de ce qu'ils ont ; qu'ils prennent ombrage de l'un, qu'ils forment des intrigues contre l'autre, qu'ils rompent avec celui-ci, qu'ils sont pleins d'animosité contre celui-là, qu'à peine eux-mêmes ils peuvent se supporter : tant le péché leur attire de chagrins, de dégoûts, de mortifications, de traverses. *Contritio & infelicitas in viis eorum, & viam pacis non cognoverunt.* Ps. Il n'y a, dit le Prophéte Royal, que malheur & qu'affliction dans leurs voies. Et comment auroient-ils la paix, puisque bien loin d'y parvenir, ils ne sçavent pas même par quel chemin on y arrive, & qu'ils ne la connoissent pas ?

Mais enfin, direz-vous, ces pécheurs du siécle ont souvent tout ce qui fait les hommes heureux dans cette vie : on les voit ri-

ches, puiſſans, élevés, le monde les honore, & il ſemble que le monde n'eſt fait que pour eux. Hé bien, mon cher Auditeur, je veux qu'ils ſoient tels que vous vous les figurez. Peut-être en faudroit-il beaucoup rabbattre : mais qu'ils ſoient ce que vous penſez, & encore plus, s'il eſt poſſible; j'y conſens. Vous dites que c'eſt là ce qui fait les hommes heureux dans cette vie; & moi je prétends que ce qui fait le bonheur des hommes dans cette vie, n'eſt rien préciſément de tout cela. Vous dites qu'avec la moindre partie de ce qu'ils ont, vous ſeriez content; & moi je ſoutiens, que quand vous en auriez cent fois davantage, vous ne le ſeriez pas, ſi vous n'y ajoûtiez quelque choſe de plus; & ce ſurplus que vous y ajoûteriez, pourroit ſans tout cela vous rendre heureux. Voilà des principes bien oppoſés. Mais pour vous convaincre de ce que j'avance, & pour vous faire au même-tems reconnoître l'erreur où vous êtes, je m'en tiens encore à l'expérience. Car l'expérience nous fait voir tous les jours des hommes contens ſans tout cela, & des hommes malheureux avec tout cela; ou plutôt un nombre infini de malheureux avec tout cela, & beaucoup de contens ſans tout cela. Expérience dont les Payens eux-mêmes ſont convenus, & ſur laquelle leur Philoſophie a triomphé; mais

dont je tire, moi qui n'ai point d'autre philosophie que celle de l'Evangile, des conclusions chrétiennes, qui m'édifient & qui me consolent. Car il m'est évident par-là qu'il n'y a donc rien sur la terre qui puisse remplir mon cœur; qu'il y a quelque chose de plus grand que tout ce que je vois, qui doit faire mon souverain bien; & que c'est uniquement, ou dans la possession, ou dans la poursuite de ce souverain bien que je dois chercher la paix. Or ces maximes éternelles dont j'étois déja persuadé dans la spéculation, me deviennent sensibles dans l'usage du monde, & dans la connoissance que j'en ai. Combien de riches, par exemple, qui malgré leur bonne fortune s'estiment malheureux, & qui le sont en effet? Mais ils passent pour heureux dans l'opinion du monde. Ah, mes Freres, reprend saint Chrysostome, c'est encore là le surcroît de leur misére, de ce qu'étant malheureux dans leur idée, ils passent pour heureux dans celle d'autrui: c'est-à-dire, de ce qu'étant malheureux véritablement, ils ne laissent pas d'être heureux en apparence. Car ce qui fait leur bonheur ou leur malheur, n'est pas l'opinion & l'idée d'autrui, mais leur propre opinion & leur propre idée: & quand tous les hommes du monde conspireroient à les béatifier, cela n'empêche pas qu'ils ne se consument de chagrins, & qu'assujettis, com-

me ils sont, à la loi du péché, ils ne se crucifient eux-mêmes. Or voyant cela, dit S. Ambroise, que puis-je juger, sinon qu'il y a une providence, mais une providence de miséricorde aussi bien que de justice, qui ne permet pas que les pécheurs goûtent le repos qu'ils s'étoient faussement promis ? Car enfin cet avare & ce voluptueux en sont des preuves invincibles : j'estime l'un content, & il ne l'est pas ; je crois l'autre à son aise, & il souffre plus que moi. Ainsi ils détruisent le jugement que j'en fais, par leur propre jugement, ou si vous voulez, ils réfutent mon erreur par leur expérience véritable : ce sont les paroles de saint Ambroise. *Hæc videns nega, si potes, divini judicii remunerationem ; nam ille tuo affectu beatus est, & suo miser ; tibi dives videtur, sibi pauper est, & sic tuum judicium suo refellit.* Il n'y a qu'une chose qui semble contraire à ce que je dis, & c'est que les pécheurs eux-mêmes prétendent qu'ils ont la paix : car ils le prétendent quelquefois. Mais prenez garde : s'il vous plaît : outre qu'ils le prétendent rarement, outre qu'ils ne le prétendent pas constamment ; outre que quand ils le prétendent, c'est lorsqu'ils sont moins en état d'en bien juger, parce que c'est communément dans l'ardeur du crime, & dans l'aveuglement actuel du péché ; outre cela, j'ose dire qu'ils ne le prétendent jamais, que leur

cœur,

cœur par un témoignage ſecret, ne leur faſſent ſentir la fauſſeté de leur prétention. C'eſt de quoi le Saint-Eſprit m'aſſûre par le Prophéte Jérémie : *Dicentes, Pax, pax, & non erat pax.* Ils ſe vantent d'avoir la paix, & ils ſe répondent intérieurement à eux-mêmes, qu'ils ne l'ont pas. Ils voudroient bien ſe perſuader que c'eſt une vraie paix : mais ils ſont forcés de reconnoître que ce n'eſt qu'une paix chimérique : *Pax, pax, & non erat pax.* Du reſte, quand ils auroient la paix de la maniére qu'ils l'entendent, ne ſeroit-ce pas une paix plus funeſte pour eux que tous les troubles, puiſque ce ſeroit la paix dans le péché ? Car la paix dans le péché, ſi dans le péché toutefois il y en a, c'eſt ce qui met le comble à l'endurciſſement, & ce qui rend, ſans un miracle de la grace, la pénitence comme impoſſible. *Jerem. 6.*

Où trouver donc la paix du cœur ? je vous l'ai dit, mes chers Auditeurs, dans l'aſſujettiſſement à la loi de Dieu. Hors-de-là ne l'eſpérons pas. *Pax multa diligentibus legem tuam.* Oui, mon Dieu, diſoit David, c'eſt pour ceux qui aiment votre loi, qu'il y a une paix intérieure ; & il n'eſt pas juſte, ni même poſſible, qu'il y en ait pour d'autres que pour eux, parce que votre loi étant, comme elle l'eſt, le principe de l'ordre, elle eſt eſſentiellement le principe de la paix. Paix *Pſal. 118.*

inébranlable du côté de Dieu, inébranlable, du côté du prochain, & inébranlable de notre part même.

Paix inébranlable du côté de Dieu. Car que peut-il m'arriver qui puisse troubler ma paix avec Dieu, quand je me soumets à sa loi ? S'il m'envoye des afflictions, je les reçois comme des épreuves qu'il veut faire de ma fidélité : s'il me suscite des persécutions, je le bénis ; & au lieu de me plaindre, je m'en fais, comme Chrétien, des sujets de joie : s'il m'ôte les forces & la santé, ne pouvant plus agir pour lui, je me console d'être au moins en état de souffrir pour lui ; s'il me survient des pertes, je le remercie de ce que ne pouvant plus l'honorer de mes biens, je puis encore le glorifier par ma pauvreté : si ma réputation est attaquée, je me réjouis d'avoir dequoi lui faire un sacrifice de charité & de patience : si rien de ce que j'entreprends ne me réussit, je l'adore, sûr que ce qu'il en ordonne, est meilleur pour moi que le succès le plus favorable. En un mot, je ne veux plus que ce qu'il veut, & de la maniére qu'il le veut, & dans les circonstances qu'il le veut ; ce qu'il ne veut pas, je me fais un plaisir & un mérite de ne le pas vouloir ; ce qu'il me défend, je me le défends à moi-même ; en toutes choses sa volonté devient la mienne : & comme sa volonté est

dans une éternelle paix ; en y conformant la mienne, je jouis de la paix de Dieu, ou plutôt Dieu lui-même, ſelon la parole de ſaint Paul, eſt ma paix ; *Ipſe enim eſt pax noſtra.* Epheſ. 2.

Paix inébranlable du côté du prochain. Car ſoumis que je ſuis, & obéiſſant à la loi de mon Dieu, il n'y a plus rien en moi de tout ce qui altére la paix parmi les hommes ; c'eſt-à-dire, il n'y a plus en moi de ces reſſentimens, plus de ces envies, plus de ces ſoupçons, plus de ces haines, plus de ces enflûres de cœur, plus de ces fiertés, plus de ces aigreurs qui ſont comme des ſemences de diviſion & de diſcorde : je conſerve la paix avec tout le monde, même avec ceux qui ne veulent pas la conſerver, *Cum his qui oderunt pacem, eram pacificus* ; je ne bleſſe perſonne, je ne juge de perſonne, je ne veux me venger de perſonne, parce que la loi de Dieu, à laquelle je me ſuis inviolablement attaché, m'interdit toute vengeance, tout jugement, toute injure que je pourrois faire aux autres, & qui les pourroit ſoulever contre moi. Pſal. 118.

Paix inébranlable de ma part même : comment ? parce que cette ſoumiſſion à la loi de Dieu, tient toutes mes paſſions dans le calme, ou du moins toutes mes paſſions ſujettes à ma raiſon ; & dès qu'elles ſont

une fois sujettes à ma raison, elles ne troublent plus mon cœur : la colére ne m'emporte plus, la tristesse ne m'accable plus : j'obéis à Dieu, & quand j'obéis à Dieu, toutes mes passions m'obéissent ; Dieu régne en moi, & par une suite naturelle, il me fait régner moi-même sur moi-même. Voilà, Chrétiens, le bienheureux état des justes ou des pécheurs mêmes, quand ils ont trouvé la paix de Dieu, en se reconciliant avec Dieu. Je ne parle pas seulement d'un saint Paul, qui defioit toutes les créatures de le troubler dans la possession de cette paix. Je ne parle pas des martyrs, qui par un miracle de la grace, au milieu des supplices goûtoient sensiblement cette paix. Je parle de tous les Chrétiens, qui dans la pratique des vertus sont fidéles à Dieu, & persévérent dans son amour. Oui, mes chers Auditeurs, voilà votre état, quand vous marchez dans la voie de l'innocence & de la pénitence ; voilà l'avantage qui vous revient, quand vous tenez ferme dans l'observance de cette divine loi, dont je puis bien dire ce que
Sap. 7. Salomon disoit autrefois de la Sagesse : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illâ.* S'il vous reste encore dans la vie des difficultés & des peines, ce n'est point parce que vous êtes soumis à cette loi, mais au contraire parce que vous ne l'êtes pas. Ces

chagrins & ces peines ne viennent pas de votre ſoumiſſion, mais du défaut de ſoumiſſion. Car ſi votre ſoumiſſion étoit parfaite, dès-là ces peines & ces chagrins ceſſeroient. Voilà l'état, ô mon Dieu, le dirai-je? où quoiqu'indigne de vos miſéricordes, il me ſemble que je me ſuis quelquefois trouvé moi-même, & où je me trouve encore quand je me tourne vers vous. Quoique je ne puiſſe ſçavoir avec aſſurance ſi je ſuis en grace, & digne d'amour, permettez-moi néanmoins, Seigneur, de faire ici cette confeſſion publique. Je ne ſçai ſi vous êtes content de moi, & je reconnois même que vous avez bien des ſujets de ne l'être pas : mais pour moi, mon Dieu, je dois confeſſer à votre gloire que je ſuis content de vous, & que je le ſuis parfaitement. Il vous importe peu que je le ſois, ou non: mais après tout c'eſt le témoignage le plus glorieux que je puiſſe vous rendre. Car dire que je ſuis content de vous, c'eſt dire que vous êtes mon Dieu, puiſqu'il n'y a qu'un Dieu qui me puiſſe contenter. Or ſi tout imparfait que je ſuis, je ne laiſſe pas de me trouver dans cette diſpoſition, que ſera-ce de ces ames ſaintes & ferventes qui vous ſervent avec une entiére fidelité? Et ſi dans cette vie on peut gouter une telle paix, qu'eſt-ce que la paix qu'on goute dans le ciel en

vous possédant ? Ah ! Chretiens, animons aujourd'hui notre langueur ; excitons-la par ce motif. Il est intéressé : mais Dieu veut bien que nous nous en servions, & que nous agissions par intérêt, quand notre intérêt est joint avec le sien. Attachons-nous donc à Dieu ; cherchons notre paix en Dieu, puisqu'elle n'est nulle part ailleurs. Nous ne l'éprouvons que trop ; & ce qui est à craindre pour nous, c'est que notre expérience ne fasse notre condamnation. Puisque le monde ne peut nous donner la paix, & que cette paix n'est point dans le monde, ne nous obstinons pas à l'y vouloir trouver. Cherchons-la où elle est, & où Dieu l'a mise. Or il ne l'a mise que dans lui-même, & il n'a pû la mettre ailleurs. Cherchons-la dans une parfaite soumission à la foi & à la loi. Si nous suivons cette double régle, nous aurons tout à la fois la paix de l'esprit & la paix du cœur. *Quicumque hanc regulam secuti fuerint, pax*
Galat. 6. *super illos.* Et non seulement nous aurons la paix, mais l'abondance de la paix en cette vie, & la félicité éternelle dans l'autre, où nous conduise, &c.



Voici les deux Lettres dont on a parlé dans la Préface. Ce sont deux témoignages d'un trop grand poids, & trop avantageux au Pere Bourdaloue, pour ne les pas conserver. On avoit eu d'abord dessein de les mettre à la tête du premier volume, & c'étoit, ce semble, leur place ; mais comme il y avoit déja plus de matiére dans ce volume que dans les autres, on n'a pas crû qu'il fût à propos de le grossir davantage.



LETTRE DE MONSIEUR *** *à une perſonne de ſes proches.*

LA perte que nous avons faite d'un ami qui nous aimoit, & que nous aimions tendrement eſt ſi grande pour nous , qu'il n'y a qu'une entiére ſoumiſſion aux ordres de la providence qui nous en puiſſe conſoler.

Une longue habitude avoit formé entre nous une parfaite union ; la connoiſſance & l'uſage de ſon mérite l'avoit augmentée ; l'utilité de ſes conſeils, ſa prudence, l'étendue de ſes lumiéres, ſon deſintéreſſement, ſon attention & ſa fidélité pour ſes amis, m'avoient engagé à n'avoir rien de caché pour lui. Il ſe trouvera peu d'exemples d'un ami, dont on puiſſe dire ce que je dis de celui-ci Pendant quarante-cinq années que j'ai été en commerce avec lui, mon cœur ni mon eſprit n'ont rien eu pour lui de ſecret. Il a connu toutes mes foibleſſes & mes vertus : il n'a rien ignoré des affaires les plus importantes qui ſont venues juſqu'à moi : nous nous ſommes ſouvent délaſſés de nos travaux par les mêmes amuſemens ; & jamais je ne me ſuis repenti de la confiance que j'avois en lui.

A peine étois-je en âge de connoître les hommes, que je connus le Pere Bourdaloue. J'y remarquai d'abord un génie ſupérieur aux autres. Dès qu'il s'appliquoit à quelque choſe, il laiſſoit ceux qui avoient le même objet, bien loin derriére lui. L'eſtime que j'avois conçue pour ſa perſonne, augmenta par le commerce que j'avois avec le monde ; parce que je ne trouvois point dans la plûpart de ceux que je fréquentois, la même élévation d'eſprit, la même égalité de ſentimens, la même grandeur d'ame

ſoutenue d'un naturel bon, facile, ſans art & ſans affectation.

Dès qu'il revint à Paris, il eut d'abord toute la réputation qu'il a eue juſqu'à ſa mort. Les applaudiſſemens qu'eurent ſes Sermons, le concours infini des Auditeurs, l'empreſſement des Grands à partager ſon amitié, tout ce qui eſt capable de gâter & de corrompre le cœur, fit en lui un effet tout contraire. Il connut le monde, & c'eſt le ſeul fruit qu'il voulut retirer du commerce des hommes. Il ſe ſervit de cette connoiſſance pour exciter les hommes à la vertu. Il crut profiter aſſez de la conſidération qu'on avoit pour lui, s'il faiſoit connoître par ſes diſcours à ceux qui venoient l'entendre, ce que c'étoit que le monde ; & s'il leur apprenoit, que ce qu'ils déſirent avec plus d'ardeur, eſt peu de choſe, & qu'ils s'écartent preſque toujours du véritable bien, pour chercher & pour ſuivre ce qui n'eſt qu'une ſimple idée & ce qui n'a qu'une apparence ſans fonds.

Sa ſublime éloquence venoit ſur tout de la connoiſſance parfaite qu'il avoit du monde. Il bannit de la Chaire ces penſées frivoles, plus propres pour des diſcours académiques, que pour inſtruire les peuples. Il en retrancha auſſi ces longues diſſertations de Théologie, qui ennuyent les Auditeurs, & qui ne ſervent qu'à remplir le vuide des Sermons. Il établit les vérités de la religion ſolidement, & jamais perſonne n'a ſçû comme lui, tirer de ces vérités des conſéquences utiles aux Auditeurs, & ſi naturelles, que chacun de ceux qui l'entendoient pouvoit s'appliquer ce qu'il diſoit.

Quoiqu'il ne recherchât pas toujours dans ſes diſcours l'exactitude des expreſſions, il ne lui en échappoit aucune qu'on pût trouver baſſe, & peu digne du ſujet qu'il traitoit. S'il s'engageoit dans quelque deſcription, ou qu'il deſcendit dans quelque détail, il ne tomboit point dans ces ſortes de diſcours,

qui ne conviennent ni aux Prédicateurs ni aux Auditeurs : qualité rare dans ceux qui parlent en public, & qui vient d'une profonde méditation & d'une juste connoissance des matiéres qu'on traite.

Mais pourquoi vous parler de la grande réputation que le Pere Bourdaloue s'est acquise dans la prédication ? c'est un talent que tous ceux qui l'ont le moins connu, n'ignorent pas. Parlons plutôt de ses vertus, que nous nous flattons d'avoir plus senti que ceux qui ne l'ont pas pratiqué aussi souvent que nous.

Il est plus rare de trouver des hommes grands dans le commerce intime & particulier, que d'en trouver de grands, lorsqu'ils représentent, ou qu'ils sont, pour ainsi dire, montés sur le théatre. Car lorsque les hommes sont en quelque fonction publique, tout ce qui s'offre à leurs yeux les excite, & les instruit de ce qu'ils doivent être : mais lorsqu'ils sont rendus à eux-mêmes ; lorsque tous les objets qui les tenoient attentifs, sont écartés, qu'il est rare de les trouver aussi grands dans le repos, qu'il nous ont paru grands dans l'action ! C'est cependant en cela que consiste la véritable grandeur : car je n'appelle grand que ce qui se soutient par soi-même, & qui n'a pas besoin d'ornemens empruntés. J'ai bien vû des hommes grands dans l'opinion commune ; mais je n'en ai point connu d'aussi grands dans le particulier, que dans le public ; ou plutôt, je n'en ai guéres connu, qui ne perdissent dans un commerce long & familier, beaucoup de l'estime qu'on avoit pour eux.

Le Pere Bourdaloue n'étoit pas de ce nombre. Jamais personne n'a plus gagné que lui, à être vû tel qu'il étoit. Ses moindres qualités ont été celles qui l'ont fait honorer & respecter du public.

Il étoit naturellement vif & vrai ; il ne pouvoit souffrir le déguisement & l'artifice ; il aimoit le com-

merce de ses amis, mais un commerce aisé, sans étude & sans contrainte. Néanmoins combien de fois l'avons-nous vû forcer son naturel, & vivre familiérement avec des gens d'un caractére fort opposé au sien ?

Toute sa vivacité ne lui laissoit jamais échapper la moindre impatience, quand il s'agissoit d'une affaire importante. Souvent même il perdoit un tems aussi cher que le sien, pour remplir des devoirs d'une pure amitié & d'une reconnoissance fondée uniquement sur les sentimens d'estime qu'on avoit pour lui.

Quoiqu'il ait eu la confiance de tout ce qu'il y a de plus élevé dans la France, on ne peut pas dire qu'il l'ait jamais désirée. Il se dévouoit de la même maniére à tous ceux que la providence lui envoyoit, sans rechercher les Grands, & sans mépriser les petits : parlant à chacun selon son caractére, & ne s'appliquant qu'à perfectionner l'ouvrage qu'il avoit en ses mains.

Il avoit eu l'estime d'un grand Ministre dès ses premiéres années ; il l'a conservée tant que ce Ministre a vécu. En a-t-il retiré quelque utilité pour lui ? S'est-il servi de son crédit pour se mêler dans les intrigues de la Cour, ou pour élever ses parens, qui par leur naissance & par leur mérite étoient en état de recevoir les graces qu'il pouvoit faire tomber sur eux ?

Un autre Ministre voulut attirer auprès de lui le Pere Bourdaloue ; il le connut, il l'aima, il lui confia ses prospérités & ses chagrins. Ce commerce ne diminua rien de l'estime & de la confiance du premier. Quoiqu'ils eussent l'un & l'autre des intérêts différens, tous deux le regardoient également comme un ami fidéle. Il répondoit à leur amitié par un sincére attachement, sans se mêler d'aucune affaire, sans même vouloir négocier entre eux, par-

ce qu'il ne croyoit pas que le tems en fût encore venu. Content de leur dire à chacun ses sentimens sur ce qu'ils lui proposoient, il faisoit des vœux au ciel pour ces deux grands hommes, dont l'union étoit si nécessaire à la France.

Il a gardé la même conduite à l'égard de toux ceux qu'il a fréquentés : & des familles qu'il voyoit ordinairement, & qui quelquefois étoient divisées entre elles, nous n'en avons connu aucunes, où malgré leur division il n'ait été également honoré & aimé de ceux qui les composoient.

Ce n'étoit point par orgueil, ni par gloire, qu'il vouloit qu'on le désirât, & qu'il n'alloit jamais audevant des nouvelles habitudes : c'étoit par la crainte d'entrer dans d'autres affaires que celles de sa profession. Il donnoit ses conseils à ceux qui les lui demandoient : il n'étoit pas jaloux qu'on les suivît, excepté sur ce qui regardoit la conscience : c'étoit uniquement sur ce point qu'il se rendoit infléxible : il falloit lui obéir, ou le quitter. En toute autre matiére, il se contentoit de dire son sentiment, de l'appuyer de raisons solides : mais il ne vouloit point par prudence se charger d'aucune négociation.

Avec quelle sagesse sçavoit-il distinguer les conseils qui pouvoient regarder la conscience, de ceux qui n'étoient que pour les affaires du monde ? L'avez-vous jamais vû, comme d'autres Directeurs, faire de toutes les actions, des points de conscience, vouloir gouverner par tout, sous pretexte de conduire les ames à la perfection ; se rendre nécessaire entre le mari & la femme, entre le pere & les enfans, entre le maître & les domestiques, & s'ériger un tribunal souverain, pour sçavoir & pour ordonner jusqu'aux moindres choses qui se font dans une maison !

Le Pere Bourdaloue étoit aussi très-éloigné de ceux qui condamnent tout sans rien examiner. Il

vouloit réfléchir long-tems, avant que de donner ses décisions. Il présumoit toujours le bien, & ne croyoit le mal, que lorsqu'il en étoit pleinement convaincu. Il n'effrayoit point les hommes par sa présence, ni par ses discours : il les ramenoit au contraire par sa prudence, & par une certaine insinuation à laquelle il étoit difficile de résister.

Sévére & implacable contre le péché, il étoit doux & compatissant pour le pécheur. Loin d'affecter une austérité rebutante, & dont bien des gens de sa profession se font un mérite, il prevenoit par un air honnête & affable. Austére pour lui-même, exact à observer ses devoirs, il étoit indulgent pour les autres, sans rien perdre de la sévérité évangélique & sans donner dans aucun relâchement. Ses maniéres ont plus attiré d'ames dans la voie du Seigneur, que celles de bien d'autres, qui s'imaginent que la vraie dévotion consiste autant dans l'extérieur que dans l'intérieur.

Instruisoit-il à contre-tems ceux qui conversoient avec lui ? les reprenoit-il à tout propos ? en un mot, étoit-il Prédicateur à toute heure & en tous lieux ? Il prenoit les tems propres pour dire à chacun ce qui lui convenoit. Il ne laissoit jamais échapper ces momens heureux que lui donnoit la providence ; & il avoit un talent admirable, pour ne rien souffrir dans une conversation qui fût contre les bonnes mœurs, sans offenser néanmoins les personnes avec qui il se trouvoit. Il sçavoit se conformer à toutes les compagnies, sans rien perdre de son caractére, & sans que ce caractére éloignât de lui ceux qui par leur conduite y paroissoient les plus opposés.

Sa principale application dans les conseils qu'il donnoit, étoit à prendre garde si ce qu'il conseilloit pour un bien à celui qui le consultoit, n'étoit point nuisible à d'autres ; si sous ombre de faire une bonne œuvre, on ne cherchoit point à contenter une

ſecrette paſſion de haine ou de vengeance. Il conſidéroit comme un très-grand mal, tout ce qui troubloit le repos des familles; parce qu'outre le mal que fait la premiére action qui le trouble, elle eſt la ſource d'une infinité de mauvaiſes actions.

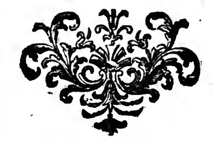
Il vouloit que chacun vécût & ſe ſanctifiât dans ſa profeſſion, perſuadé que Dieu nous donne des graces proportionnées à notre état, & que c'eſt notre faute ſi nous n'en faiſons pas un bon uſage. Il regardoit la charité comme le fondement de la morale chrétienne: tout ce qui la bleſſoit, ou qui la pouvoit altérer le moins du monde, lui paroiſſoit un crime.

Je ne finirois point, ſi je voulois vous marquer en détail toutes les actions de ce grand homme: ſon amour pour ſon état, ſon zéle pour le ſalut des ames, tout ce qu'il a fait dans la ſeule vûe de faire du bien. Il étoit auſſi appliqué auprès d'un homme de la lie du peuple, qu'auprès des Têtes couronnées.

Souvenez-vous combien de fois nous l'avons vû donner tous ſes ſoins à un domeſtique, à un homme de la campagne, & quitter pour cela une bonne & agréable compagnie. Et comment la quittoit-il? Etoit-ce en annonçant ce qu'il alloit faire? lui ſeul ſçavoit le bien qu'il faiſoit: jamais perſonne ne s'eſt fait moins que lui, un mérite de ſa vertu.

N'eſpérons pas retrouver jamais tout ce que nous avons perdu dans noſtre illuſtre ami: mais après avoir donné quelque tems pour pleurer ſa perte, diſons-nous ce qu'il nous diroit lui-même ſi nous pouvions l'entendre. Ce n'eſt point par des larmes que nous devons honorer ſa mémoire: imitons ſes vertus, ſi nous voulons marquer le reſpect & la vénération que nous avons pour lui. Rempliſſons nos devoirs, comme nous lui avons vû remplir les ſiens: jugeons favorablement de notre prochain: édifions-le par nos exemples: tenons-nous dans l'état où

Dieu nous a mis : conſervons la paix & l'union entre nos proches, même entre nos domeſtiques : rendons-nous aimables à ceux qui nous approchent : tâchons à gagner leur confiance par une conduite déſintéreſſée : ne nous laiſſons point entraîner à notre pente naturelle : réflechiſſons beaucoup avant que d'agir : recherchons avec plus d'empreſſement ce qui convient aux perſonnes avec qui nous avons à vivre, que ce que nous pouvons déſirer pour nous : préférons notre prochain à ce qui nous peut plaire : mais faiſons tout cela ſans aucun faſte, ſans aucun déſir de nous ſingulariſer ; nous ſuivrons ainſi les inſtructions de notre illuſtre ami ; nous le ferons revivre en nous, & profitant des exemples qu'il nous a donnés, nous eſpérerons le rejoindre un jour dans le ciel.



LETTRE DU P. MARTINEAU

de la Compagnie de JESUS , *Confesseur de Monseigneur le Duc de Bourgogne.*

MON RE'VE'REND PERE. Cette Lettre apprendra à Votre Révérence la perte que la Maison Professe fit hier à cinq heures du matin dans la personne du Pere Louis Bourdaloue, qu'une fiévre accompagnée d'une violente inflammation de poitrine, nous a enlevé en moins de deux jours. Car il eut encore Dimanche dernier, fête de la Pentecôte, le bonheur de dire la Messe à son ordinaire.

Nous pouvons dire que cette courte & fâcheuse maladie a été l'effet de son zéle. Il avoit depuis quelque tems un assez gros rhume ; & cependant il prêcha il n'y a pas plus de dix jours, & il s'est si peu ménagé dans la suite, qu'il semble même avoir redoublé son assiduité auprès des malades & au confessional. Ainsi il a eu la consolation de mourir, comme il souhaitoit, les armes à la main, & avant que les années d'un âge plus avancé le missent hors de combat.

Vous pouvez juger, mon Révérend Pere, de la grandeur de notre affliction par l'avantage que cette Maison avoit de posséder un homme en qui se trouvoient dans un éminent dégré toutes les qualités qui peuvent rendre utiles à l'Eglise les personnes de sa profession : un génie facile & élevé, un esprit vif & pénétrant, une exacte connoissance de tout ce qu'il devoit sçavoir, une droiture de raison qui le faisoit toujours tendre au vrai, une application constante à remplir ses devoirs, une piété qui n'avoit rien que de solide.

Ces qualités avoient paru en lui dès ses premiéres années, dans les classes, où selon nos usages il a été, soit en qualité d'écolier de Théologie, soit en qualité de Professeur de Grammaire, de Rhéthorique, de Philosophie, & de Théologie morale. Mais le tems marqué par la providence pour le mettre sur le Chandelier par les deux plus importantes fonctions du ministére évangélique, étant venu, elles parurent avec un éclat que rien n'a pû effacer, & dont on conservera long-tems le souvenir.

Nul n'ignore jusqu'où il a porté l'éloquence de la Chaire. S'il avoit reçû tous les talens propres pour y réussir, il les a cultivés par un travail si constant, il les a employés avec un si grand succès pendant l'espace de quarante ans, que la France le regarde comme le premier Prédicateur de son siécle. Ce qu'on peut dire de lui sur ce point de plus singulier, c'est que comme il parloit toujours avec beaucoup de justesse & de solidité, il sçavoit rendre la Religion respectable aux libertins mêmes, les vérités chrétiennes conservant dans sa bouche toute leur dignité & toute leur force.

En effet, sans faire son capital de la politesse qui ne lui manquoit assurément pas, il donnoit à ses discours une beauté majestueuse, une douceur forte & pénétrante, un tour noble & insinuant, une grandeur naturelle & à la portée de tout le monde. Ainsi également gouté des grands & du peuple, des sçavans & des simples, il se rendoit maître du cœur & de l'esprit de ses Auditeurs, pour les soumettre à la vérité qu'il leur annonçoit. Aussi avoit-il souvent la consolation de cueillir lui-même la moisson qu'il avoit préparée, en jettant le bon grain de la parole de Dieu dans le champ du Pere de famille. Car combien a-t-on vû de personnes du grand monde même, aveuglés par l'enchantement du siécle, & endurcis par une longue suite de crimes, venir mettre en-

tre ses mains leurs cœurs ébranlés par la crainte ; & brisés par la componction qu'il leur avoit inspirée ?

Il n'a pas moins réussi dans la conduite des ames. Evitant toute affectation & toute singularité, il les menoit par les routes les plus sûres à la perfection propre de leur état ; & appliqué à connoître la disposition particuliére que la grace produisoit en elles, il sçavoit parfaitement s'en servir pour avancer l'ouvrage de leur sanctification. La solide piété de tant de personnes de toutes sortes de conditions qui l'ont eu pour directeur, soit dans le siécle, soit dans les maisons Religieuses, en est une preuve bien sensible.

Mais ce don si excellent de conduire les ames par les voies de la justice, éclatoit particuliérement quand il assistoit les malades. Rien de plus capable de les instruire & de les soutenir, que ce qu'il leur disoit dans ces tristes momens, où l'homme livré à la douleur & enveloppé des ombres de la mort, ne trouve que de foibles secours dans sa propre raison. On étoit si convaincu que le Pere Bourdaloue avoit grace pour cela, que depuis plusieurs années il étoit très-souvent appellé auprès des mourans : à quoi il répondoit de son côté avec tous les empressemens de la charité chrétienne, passant quelquefois de la Chaire au lit des malades, sans se donner un moment de repos.

De si importantes fonctions exercées avec tant de distinction, lui avoient attiré une considération si universelle, que ce qu'il y a de plus élevé dans le Royaume, l'honoroit de son estime, & se faisoit même honneur, si je l'ose dire, d'avoir quelque liaison avec lui. A peine a-t-on sçû sa maladie, que les personnes du premier rang, soit de la Cour, ou de la Ville, ont envoyé avec des marques d'une inquiétude véritable sçavoir de ses nouvelles ; & dès qu'on a été informé de sa mort, tout le monde a pris part

à notre affliction, & s'en est fait comme un devoir de reconnoissance, pour tout le bien qu'il a plû à Dieu d'opérer par lui, à l'avantage du public, durant le cours de tant d'années. Pour ceux qui lui avoient donné leur confiance, je ne sçais si rien sera capable de les consoler. Comme ils le connoissoient encore mieux que les autres, l'entretenant plus souvent, recevant de lui des conseils très-salutaires, le trouvant toujours prêt à les secourir dans le besoin, & ne le quittant jamais sans une nouvelle conviction de son mérite, ils ont dû aussi ressentir plus vivement la grandeur de cette perte.

Mais ce qui doit, mon Révérend Pere, nous rendre plus précieuse la mémoire du Pere Bourdaloue, ce sont les vertus solides qu'il a sçû joindre selon l'esprit de nos régles, aux grands talens dont Dieu l'avoit pourvû. Le zéle de la gloire de Dieu étoit l'ame de tout ce qu'il faisoit dans l'étendue de ses emplois; la sienne ne le touchoit point. Loin de s'applaudir lui-même par une vanité dont il est si difficile de se défendre dans les grands succès, les applaudissemens qu'on lui donnoit le faisoient souffrir; & toujours renfermé dans la plus exacte modestie sur ce qui le regardoit, il étoit prodigue de louanges à l'égard de ceux en qui l'on voyoit quelque mérite. Je sçais d'une personne pour qui il avoit beaucoup de considération, que lui ayant un jour demandé s'il n'avoit point de complaisance parmi tant de choses capables d'en inspirer. il lui répondit que depuis long-tems Dieu lui avoit fait la grace de connoître le néant de tout ce qui brille le plus aux yeux des hommes, & qu'il lui faisoit encore celle de n'en être point touché. Il a dit à une autre, qu'il étoit si parfaitement convaincu de son incapacité pour tout bien, que malgré tous ses succès, il avoit beaucoup plus à se défendre du découragement que de la présomption.

Il n'étoit pas plus ſenſible à tous les agrémens qu'il pouvoit trouver dans le commerce que ſon miniſtére l'obligeoit d'avoir avec le monde. Comme il ſervoit le prochain ſans intérêt, c'étoit auſſi ſans attachement : en voici une preuve qui ne peut manquer de vous édifier.

Il y a pluſieurs années qu'il preſſa les Supérieurs de lui permettre de paſſer le reſte de ſes jours à travailler loin de Paris dans une de nos maiſons de Retraite ; & cette tentative n'ayant pas réuſſi, il en fit une il y a trois ans auprès de notre très-Révérend Pere Général, pour obtenir la permiſſion de ſe retirer au Collége de la Fléche, afin de s'occuper uniquement de ſa propre ſanctification. Mais Dieu qui vouloit ſe ſervir de lui pour en ſanctifier bien d'autres, ne permit pas qu'il réuſsît mieux cette ſeconde fois que la premiére. On peut dire néanmoins que le Pere Bourdaloue a eu ce qu'il ſouhaitoit le plus en cela. Car redoublant ſon attention ſur lui-même, il a ſçû ſe procurer dans l'embarras où il étoit retenu par la providence, les mêmes accroiſſemens de vertu qu'il ſe propoſoit dans le ſaint repos après lequel il ſoupiroit.

Au reſte cette attention ſur ſoi-même l'a accompagné pendant toute ſa vie ; & c'eſt par ce moyen qu'il a accompli ſi parfaitement l'avis de l'Apôtre à Tite ſon diſciple : *Soyez en toutes choſes un exemple de bonnes œuvres dans ce qui regarde la doctrine, l'intégrité, la ſageſſe. Que ce que vous dites ſoit ſaint & irrépréhenſible, afin que quiconque eſt déclaré contre nous, demeure confus, n'ayant rien à nous reprocher.* Vous le reconnoiſſez aſſurement dans ces paroles, mon Révérend Pere, pour peu que vous rappelliez dans votre eſprit ce que vous avez vû vous-même ſi ſouvent. Je ne parle pas ici de ſes diſcours publics, où de l'aveu de tout le monde il ne lui eſt rien échappé que la critique la plus exacte pût ju-

ſtement cenſurer. Je parle de ſa conduite ordinaire ; que la médiſance s'eſt vûe contrainte de reſpecter ſous un habit qu'elle a coutume d'épargner ſi peu.

Au milieu des affaires dont la diſſipation paroît le plus inſéparable, il ne perdoit point la poſſeſſion de ſon ame, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture. Tellement qu'obligé de ſe communiquer au dehors pour répondre à la confiance qu'on avoit en lui, il ne s'éloignoit jamais des bienſéances de ſon état ; & que recherché de toutes ſortes de perſonnes, il traitoit avec chacun d'eux d'une maniere proportionnée au rang où la providence les avoit mis. Ainſi il étoit reſpectueux envers les Grands, ſans perdre la liberté de ſon miniſtére ; & ſans en avilir la dignité, il étoit facile & affable aux petits. Le fond de cette prudence n'étoit point un rafinement de politique : car il étoit l'homme du monde le plus ſolide & le plus vrai ; il n'y avoit rien de frivole en tout ce qu'il faiſoit, rien de contraire à ſon caractére, & nulle conſidération n'altéroit ſa franchiſe & ſa ſincérité. C'étoit la droiture, le bon ſens & la foi, qui lui faiſoient découvrir dans chaque choſe ce que Dieu y a mis pour ſervir de régle à notre conduite.

C'étoit par de ſemblables principes que tous lui étoient égaux à l'égard du ſalut des ames : les gens de la plus baſſe condition trouvant en lui les mêmes ſecours pour leur ſanctification, que les perſonnes de la premiere qualité. Il y en a qui lui ayant marqué que ſa haute réputation les empêchoit de s'adreſſer à lui au tribunal de la Pénitence, ont été convaincus par ſes maniéres ſimples & prévenantes, qu'il ne bornoit pas ſon miniſtére aux gens diſtingués par leur naiſſance & par leurs emplois. Il ſe comportoit de même quand il s'agiſſoit de prêcher : car il le faiſoit auſſi volontiers dans les hôpitaux, dans les priſons, dans les villages, qu'à la Cour ou dans les plus grandes villes du Royaume. Le dé-

ſir de rendre ſervice au prochain, lui fit toujours négliger ces ménagemens de vogue & de ſanté, qu'on craint ordinairement d'uſer en ſe prodiguant au public : ce que Dieu a tellement béni, que par un rare exemple on l'a vû prêcher dans un âge avancé avec la même vigueur & le même ſuccès, que dans ſes plus belles années.

Comme c'eſt la piété envers Dieu qui donne le prix à toutes les vertus, je dois après ce que je viens de dire, vous faire voir juſqu'où elle a été dans le Pere Bourdaloue. Il étoit très-religieux obſervateur des ſaintes pratiques que la régle nous preſcrit, pour entretenir en nous l'eſprit d'une véritable dévotion. Les premiers jours de chaque année, il les conſacroit à la retraite ; & afin de conſerver la ferveur qu'il y avoit priſe, il donnoit chaque jour un tems conſidérable à la priére. L'office divin avoit pour lui un attrait particulier. Il avoit commencé à le réciter réguliérement, long-tems avant que d'y être obligé par les ordres ſacrés ; & l'obligation qu'il en eut dans la ſuite, ne ſervit qu'à lui faire remplir ce devoir avec un ſenſible redoublement de ferveur. Pour ce qui eſt du ſacrifice de nos Autels, pénétré de la grandeur d'une fonction ſi ſublime, il s'étoit fait une régle de le célébrer tous les jours, comme ſi chacun eût été le dernier de ſa vie. Ainſi, ni l'accoutumance qui attiédit ordinairement le cœur, ni la multitude des affaires qui le diſſipe, ne l'empêchoient point de puiſer avec abondance dans cette ſource de graces. D'où il arrivoit, que plein des ſentimens que produit dans une ame bien diſpoſée la participation des divins myſtéres, il parloit dans l'occaſion des choſes de Dieu d'une maniére également vive & touchante.

Enfin tout ce qui concerne le culte divin, lui étoit précieux. Les moindres cérémonies de l'Egliſe n'avoient rien que de grand pour lui. A l'exemple du Prophéte, il aimoit la beauté de la maiſon du Sei-

gneur ; & le zéle qu'il avoit pour elle, lui faisoit prendre un soin particulier de la décoration des Autels. Sur combien d'autres choses la modestie du Pere Bourdaloue a-t-elle jetté un voile qu'il n'est pas possible de lever ? Car content de plaire aux yeux de Dieu scrutateur des cœurs, il cachoit à ceux des hommes tout ce que la loi de l'édification ne l'obligeoit pas de faire paroître. Une dévotion d'appareil n'étoit point de son goût, & l'on ne pouvoit être plus ennemi de l'ostentation.

Je m'apperçois, mon Révérend Pere, que cette Lettre passe de beaucoup les bornes ordinaires. Il faut donc la finir, pour vous apprendre en peu de mots quelle a été la fin d'une si belle vie. Le Pere Bourdaloue a vû les approches de la mort avec une tranquillité qui étoit beaucoup moins l'effet de la force naturelle de son esprit, que de celle de sa foi & de l'espérance chrétienne qui le soutenoit. Il l'a acceptée comme l'exécution de la sentence portée par la justice divine contre l'homme pécheur ; & il l'a regardée en même tems comme le commencement des miséricordes éternelles sur lui : sentimens qu'il a exprimés en des termes si énergiques, que l'impression en demeurera long-tems gravée dans le cœur de ceux qui les ont entendus. « Je vois bien (ce sont à » peu près ses propres paroles) je vois bien que je ne » puis guérir sans miracle ; mais qui suis-je, pour que » Dieu daigne faire un miracle en ma faveur ? ..... » L'unique chose que je demande, c'est que sa sainte » volonté s'accomplisse aux dépens de ma vie, s'il » l'ordonne ainsi ...., Qu'il détruise ce corps de pé» ché, j'y consens de grand cœur ; qu'il me sépare de » ce monde, où je n'ai été que trop long-tems, & » qu'il m'unisse pour jamais à lui. »

Il demanda lundi matin les derniers Sacremens de l'Eglise, beaucoup moins par une nécessité pressante, autant qu'on en pouvoit juger alors, que par

le désir de les recevoir avec plus d'attention & de présence d'esprit. Aussi les reçut-il d'une maniére si édifiante, que tous en furent infiniment touchés.

Tant d'illustres amis, que son mérite lui avoit faits, seront peut-être bien aises de sçavoir qu'il ne les a pas oubliés dans ces derniers momens. Il pria de les assurer que si Dieu lui faisoit miséricorde, ainsi qu'il espéroit, il se souviendroit d'eux devant lui, & qu'il regardoit leur séparation comme une partie du sacrifice qu'il faisoit de sa vie au souverain domaine de Dieu.

J'ajoûterai, mon Révérend Pere, qu'après m'avoir entretenu en particulier sur quelques affaires avec tout le bon esprit que vous lui avez connu, il me demanda ma bénédiction d'une maniére qui me fit comprendre que le véritable mérite n'est pas incompatible avec la simplicité qu'inspire l'Evangile; ni avec cette foi, qui découvre à l'humble Religieux la personne de Jesus-Christ, dans celle du Supérieur, quelque méprisable qu'il puisse être. Au reste ce n'est pas la premiére preuve qu'il m'en a donnée; car je ne dois pas omettre ici, que pendant toute sa vie il a aimé la dépendance; qu'il l'a pratiquée avec exactitude, & qu'il l'a préférée à des emplois qui devoient l'en tirer, & qu'on l'a pressé plusieurs fois d'accepter.

Bien des raisons doivent le faire regretter dans la Compagnie. Mais la plus touchante de toutes, est le tendre & sincére attachement qu'il avoit pour elle. On ne peut dire combien il l'estimoit, & jusqu'à quel point cette estime le rendoit sensible à ses avantages & à ses disgraces. En vain s'est-il trouvé des gens qui pour dissimuler l'honneur qu'il lui faisoit, ont voulu plus d'une fois persuader le contraire au monde. C'est dans ces occasions qu'on voyoit son zéle pour elle prendre une nouvelle vivacité. Avec quelle force d'expression ne protestoit-il pas alors,

qu'il

qu'il lui devoit tout, & que l'une des plus grandes graces que Dieu lui eût faite, étant de l'y avoir appellé, il eût été le plus injuste de tous les hommes, s'il eût eu la moindre indifférence pour elle ?

Le Pere Bourdaloue étoit né à Bourges le 20. d'Août de l'année 1632. & l'année 1648. il entra dans la Compagnie le 10. de Novembre. Ainsi il a vécu 72. ans, dont il a passé 56. ans dans la Compagnie. Bénissons Dieu de la fidélité qu'il lui a donnée pour fournir avec tant de distinction une si longue carriére, & prions-le en même tems de lui avancer la possession du bonheur éternel, s'il n'en jouit pas encore. J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect, &c. . . . . .

A Paris ce 14. de Mai 1704.

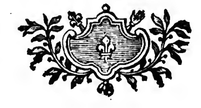


TABLE DES SERMONS,

AVEC

l'Abrégé de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége ; & le second, la page où ce même article finit.

Sermon pour le Dimanche de la cinquiéme Semaine, sur la Parole de Dieu, pag. 1.

DIVISION. Si la parole de Dieu ne produit plus présentement les mêmes fruits qu'elle produisoit autrefois, ce n'est ni à cette sainte parole qu'il faut s'en prendre, ni aux Prédicateurs qui la débitent, mais aux Chrétiens qui l'écoutent, & qui lui opposent trois obstacles bien ordinaires; sçavoir le dégoût de la parole de Dieu, l'abus de la parole Dieu, & une résistance volontaire à la parole de Dieu. Surquoi je fais trois propositions ; & je dis, que le dégoût de la parole de Dieu est un des plus terribles châtimens que doive craindre un Chrétien, 1. Partie. Que l'abus de la parole de Dieu est un des désordres les plus essentiels que puisse commettre un Chrétien, 2. Partie. Enfin que la résistance à la parole de

Dieu est une des plus prochaines dispositions à l'endurcissement & à la réprobation d'un Chrétien, 3. Partie. p. 1. 8.

I. PARTIE. Le dégoût de la parole de Dieu est un des plus terribles châtimens que doive craindre un Chrétien. C'est par sa parole que Dieu a sanctifié le monde, & c'est par sa parole encore qu'il le veut sanctifier. D'où il s'ensuit qu'un des plus grands malheurs pour nous est de tomber dans le dégoût de cette divine parole. p. 9. 10.

Ceci suffiroit pour établir ma premiére proposition : mais je vais plus loin. Car que fait ce dégoût de la sainte parole ? 1. il nous en éloigne, 2. il nous rend incapables d'en profiter. Double châtiment de Dieu. p. 10. 12.

1. Ce dégoût nous éloigne de la parole de Dieu, premier châtiment. Figure des Juifs qui se dégoûtérent de la manne, & qui ne la recueilloient plus qu'avec dédain ; effet de la vengeance du Seigneur, selon la remarque d'Origéne & de saint Jérôme. Application à la parole de Dieu. p. 12. 14.

2. Ce dégoût nous rend incapables de profiter de la parole de Dieu, autre châtiment. Pour profiter de cette sainte parole, il faut que Dieu y ajoute l'onction de sa grace : & quand Dieu voit le mépris que nous faisons de sa parole, il nous laisse dans notre indifférence, sans se faire sentir intérieurement à nous. p. 14. 16.

Vous me direz que ce dégoût n'est point précisément un dégoût de la parole de Dieu, mais de la parole de Dieu mal annoncée. Et moi je réponds : S'il étoit vrai, comme vous le prétendez, qu'il n'y eût plus de Prédicateurs capables de vous bien annoncer la parole de Dieu, cela même ne seroit-il pas une punition visible du ciel ? Cependant nous n'en sommes pas là : & j'ajoute que le châtiment ne consiste pas en ce qu'il n'y ait point de Prédicateurs, mais

en ce qu'il n'y en ait point selon votre goût dépravé ; car c'est à votre égard comme s'il n'y en avoit point du tout. Le comble du malheur est que vous ne comprenez pas là-dessus votre malheur. p. 16. 21.

II. Partie. L'abus de la parole de Dieu est un des désordres les plus essentiels que puisse commettre un Chrétien. A quoi l'Apôtre saint Paul réduisoit-il l'abus de la communion ? à ne pas faire un juste discernement du corps de Jesus-Christ, & à manger cette viande céleste comme une viande commune : *Non dijudicans corpus Domini.* J'applique ceci à mon sujet. Nous commettons mille abus dans l'usage de la parole de Dieu : mais l'abus capital est que nous ne faisons pas le discernement nécessaire de cette adorable parole : c'est-à-dire, que nous ne l'écoutons pas comme parole de Dieu, mais comme parole des hommes ; & voilà ce que j'appelle un désordre. 1. désordre par rapport à Dieu. 2. désordre par rapport à nous-mêmes. p. 21. 24.

1. Désordre par rapport à Dieu. Quand vous ne faites pas un juste discernement du corps de Jesus-Christ, vous le profanez ; & par la même regle je dis que vous profanez la parole de Dieu, quand vous ne sçavez pas la discerner de la parole de l'homme. Ainsi nous l'enseigne saint Augustin. p. 24. 28.

2. Désordre par rapport à nous-mêmes. Comment ? c'est qu'en abusant de la parole de Dieu & en la profanant, nous nous la rendons inutile. La parole de Dieu reçue comme parole de l'homme, ne peut produire que des effets proportionnés à la vertu de la parole de l'homme. Or la parole de l'homme n'est d'elle-même pour le salut qu'un vain instrument. Dans cette ville de Lycaonie où saint Barnabé & saint Paul furent écoutés avec tant d'applaudissement, qu'on vouloit leur offrir de l'encens, leurs

prédications ne firent aucun fruit : pourquoi ? parce qu'on écoutoit ces deux Apôtres & qu'on les admiroit comme hommes. Ainsi tant de mondains admirent quelquefois le Prédicateur, mais ne se convertissent pas. C'est ce que faisoient les Juifs, lorsque le Prophéte Ezéchiel leur annonçoit les calamités dont Dieu devoit bientôt les affliger. *Audiunt verba tua, & non faciunt ea.* p. 28. 32.

Aussi est-il de l'honneur de Dieu, que la conversion des ames, qui est le grand ouvrage de sa grace, ne soit pas attribuée à la parole des hommes, ni même à la sienne confondue avec celle des hommes. Pour vous punir, il ne vous laissera de sa parole que ce qu'elle a de spécieux & d'agréable : mais ce qu'elle a de solide & d'avantageux, il le donnera à ces ames choisies qui ne cherchent dans sa parole que sa parole même. Et qui sommes-nous en effet, mes Freres, pour mériter que vous vous occupiez de nous ? Ce n'est pas que vous ne pussiez choisir tel Prédicateur préférablement à l'autre. Mais sur cela voici deux avis importans que vous devez suivre. 1. Entre les ministres de Jesus-Christ ne préférez pas tellement l'un, que vous méprisiez les autres ; car ils sont tous envoyés de Dieu. 2. N'ayez égard dans le choix que vous faites, qu'à votre avancement spirituel & à votre perfection. p. 32. 36.

III. Partie. La résistance à la parole de Dieu est une des plus prochaines dispositions à l'endurcissement & à la réprobation d'un Chrétien. Il y a des choses qui ne peuvent être inutiles, sans devenir préjudiciables, & telle est la parole de Dieu. C'est ainsi que la parole de Dieu a toujours son effet : ou effet de miséricorde, ou effet de justice : *Non revertetur ad me vacuum.* Or quels sont ces effets de justice attachés pour nous à la parole de Dieu, quand nous lui résistons ? 1. Endurcissement du pécheur. 2. condamnation du pécheur. p. 36. 39.

1. Endurciſſement du pécheur. Exemple de Pharaon : il réſiſta à la parole de Dieu en réſiſtant à la parole de Moyſe ; & Dieu lui endurcit le cœur, ou plutôt il s'endurcit lui-même le cœur par ſon opiniâtre réſiſtance. p. 39. 42.

2. Condamnation du pécheur. Car plus le talent qu'on lui avoit mis dans les mains étoit précieux, plus eſt-il criminel de n'en avoir fait nul uſage. Dieu lui en demandera compte dans ſon jugement dernier, & deux ſortes de perſonnes s'éleveront contre lui : Auditeurs qui auront honoré la divine parole, & Prédicateurs qui la lui auront annoncée. p. 42. 45.

Sermon pour le Jeudi de la cinquiéme Semaine ſur l'amour de Dieu, page 46.

DIVISION. L'amour de Dieu qui nous eſt commandé, doit avoir trois caractéres : l'un par rapport à Dieu, l'autre par rapport à la loi de Dieu, le troiſiéme par rapport au Chriſtianiſme où nous ſommes engagés par la vocation de Dieu. Par rapport à Dieu, amour de préférence, 1. Partie. Par rapport à la loi de Dieu, amour de plénitude, 2. Partie. Par rapport au Chriſtianiſme, amour de perfection. 3. Partie. p. 46. 50.

I. PARTIE. Amour de préférence, c'eſt-à-dire, amour en vertu duquel je préfére Dieu à toute créature. Dieu ne me commande pas de l'aimer d'un amour tendre & ſenſible, ni d'un amour contraint & forcé, ni même d'un amour fervent juſqu'à certain dégré : mais il exige de moi que je l'aime par préférence à tout ce qui n'eſt pas Dieu ; en ſorte que je ſois prêt à tout quitter & à tout ſacrifier pour lui. Cet amour n'eſt-il pas bien raiſonnable ? un Roi veut être ſervi en Roi ; pourquoi Dieu ne ſera-t-il pas aimé en Dieu ? Or il ne peut être aimé en Dieu, s'il n'eſt aimé préférablement à toutes les créatures,

puisqu'il n'est Dieu que parce qu'il est au-dessus de toutes les créatures. p. 50. 53.

Ainsi l'aimoit saint Paul, quand il s'écrioit : *Qui me séparera de la charité de Jesus-Christ ?* Application de ces paroles aux différentes occasions où nous pouvons nous trouver, & où nous devons dire comme saint Paul & dans le même sens : *Je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni la grandeur, ni l'abaissement, ni les principautés, ni les puissances, ni toute autre créature ne pourra jamais me détacher de mon Dieu.* Tel étoit aussi le sentiment de S. Augustin. p. 53. 58.

Faisons une supposition. Imaginez-vous la chose du monde pour laquelle vous avez plus de passion : c'est votre honneur. Supposons qu'on vous l'ait ôté. Sur cela je vous demande si vous aimez assez Dieu, pour croire que vous voulussiez alors lui faire un sacrifice de votre ressentiment. Sans cette disposition il n'y a point de vrai amour de Dieu. Amour de préférence, c'est ce qui condamnera au jugement de Dieu tant d'ames, qui pour s'être attachées à de fragiles créatures, les ont aimées jusqu'à oublier l'essentielle obligation que leur imposoit la charité dûe au Créateur. p. 58. 60.

II. Partie. Amour de plénitude par rapport à la loi de Dieu, c'est-à-dire, amour qui nous doit faire observer toute la loi de Dieu : & voilà le mystére de cette grande parole de l'Apôtre : *Plenitudo legis est dilectio.* L'essence de la charité ne souffre point de partage, non plus que la substance de la foi. Doutez d'un seul article, plus de foi : & violez un seul précepte, plus d'amour de Dieu. p. 60. 63.

C'est donc dans l'amour de Dieu que sont réunis comme dans leur centre tous les commandemens de la loi, parce que cet amour en vertu de ce qu'il contient, & de ce que nous appellons sa plénitude, est une défense générale de tout ce qui répugne à l'ordre

& un commandement universel de tout ce qui est conforme à la raison. p. 63. 64.

Sur quoi saint Augustin fait une réflexion bien judicieuse, en comparant deux passages de l'Evangile, l'un où Jesus-Christ dit, *Si vous gardez mes commandemens, vous serez dans l'exercice actuel de mon amour*; & l'autre où il dit, *Si vous m'aimez, gardez mes commandemens.* Est-ce donc par la charité que la loi s'accomplit, demande saint Augustin ? ou bien est-ce par l'accomplissement de la loi que la charité se pratique ? L'un & l'autre répond ce Pere, se vérifie parfaitement. Car quiconque aime Dieu de bonne foi, a déja rempli tous les préceptes dans la disposition de son cœur; & quand il vient à les accomplir dans l'exécution, il ratifie seulement & il confirme par ses œuvres ce qu'il a déja fait par ses sentimens. D'où il s'ensuit qu'un homme qui manque à un point de la loi, quoiqu'il observe tous les autres, n'a pas plus de charité, j'entends de cette charité divine & surnaturelle qui nous sauve, que s'il manquoit à toute la loi. Et voilà le sens de cette parole de saint Jacques : *Quiconque péche contre un seul précepte est aussi coupable*, c'est-à-dire, perd aussi immanquablement la grace & la charité, *que s'il péchoit contre tous.* p. 64. 68.

Faut-il conclurre de-là, que quand on a une fois violé un précepte & perdu la charité, on peut donc impunément les violer tous ? ce seroit raisonner en impie. Quelqu'indivisible que soit la charité, il est toujours vrai, reprend saint Augustin, que plus vous violez de commandemens, plus vous vous rendez Dieu ennemi, & plus vous vous exposez à ses vengeances. p. 68. 70.

III. Partie. Amour de perfection par rapport au Christianisme. Ceci se réduit à deux points. 1. Dans le Christianisme le précepte de l'amour de Dieu impose à l'homme des obligations beaucoup

plus grandes que dans l'ancienne loi. 2. Par conséquent l'acte d'amour de Dieu doit être dans nous beaucoup plus héroïque qu'il ne devoit l'être dans un Juif ou dans un Gentil, avant que la loi de grace eût été publiée. p. 70. 71.

1. Dans le Christianisme le précepte de l'amour de Dieu impose à l'homme des obligations beaucoup plus grandes, que dans l'ancienne loi : pourquoi cela ? parce que la loi nouvelle à quoi il nous oblige, est beaucoup plus sainte que la loi de Moyse. Voilà ce que Tertullien appelloit le poids du Baptême, & voilà pourquoi il s'étonnoit que les Catéchuménes eussent tant d'empressement pour être incorporés dans l'Eglise de Jesus-Christ. Il raisonnoit mal dans la conséquence qu'il tiroit : mais son principe étoit toujours vrai, que le Baptême est pour nous un engagement pénible & onéreux : *Pondus baptismi.* 1. p. 71. 77.

2. Concluons donc que l'amour de Dieu doit être beaucoup plus généreux & plus fort dans un Chrétien, puisqu'il doit avoir une vertu proportionnée à ces saintes & rigoureuses obligations que le Baptême nous impose. p. 77. 79.

Je vais plus avant, & je dis même avec Guillaume de Paris, que l'acte d'amour de Dieu doit embrasser tous les conseils sous condition : en sorte que s'il étoit nécessaire pour marquer à Dieu mon amour, de pratiquer ce qu'il y a dans les conseils de plus mortifiant & de plus humiliant, je fusse disposé à tout entreprendre & à tout souffrir. D'où vient que Tertullien appelle la foi, *Fidem martyrii debitricem* : Expression qui convient également à la charité. Ainsi quand les martyrs versoient leur sang, ils étoient loués simplement dans l'Eglise pour avoir fait leur devoir, & non pas plus que leur devoir. p. 79. 82.

Or, dites-moi, Chrétiens : s'il s'agissoit mainte-

nant ou de renoncer notre Dieu ou de mourir pour lui, trouveroit-il encore dans nous des martyrs? Si nous ne ſommes diſpoſés de cœur à mourir pour ſa cauſe, nous ne l'aimons pas. Quelques-uns prétendent qu'il eſt dangereux de faire ces ſuppoſitions; & moi je ſoutiens que ces ſuppoſitions ainſi faites ſont d'une utilité infinie. 1. Pour nous donner une haute idée de Dieu. 2. Pour nous inſpirer, quand il eſt queſtion de lui obéir, des ſentimens nobles & généreux. 3. Pour nous humilier quand nous manquons à certains devoirs aiſés & communs. Mais ces ſuppoſitions peuvent porter au déſeſpoir. Oui, elles peuvent porter au déſeſpoir: mais qui? ceux qui comptent ſur leurs forces, & non point ceux qui s'appuyent ſur les forces de la grace. p. 82. 84.

Je conçois maintenant quel eſt le mérite de la charité divine. Mais ſi tout ce que j'ai dit eſt néceſſaire pour aimer Dieu, quel eſt celui qui aime Dieu? p. 84. 86.

Sermon pour le Mercredi de la cinquiéme Semaine, ſur l'état du Péché & l'état de la Grace. page 87.

DIVISION. Rien n'eſt plus important pour nous, que de nous enrichir pour le ciel. D'où je forme ces deux propoſitions. État du péché état ſouverainement malheureux, parce qu'alors, quoi que faſſe le pécheur, ſon péché en détruit devant Dieu tout le mérite, 1. Partie. Etat de la grace état ſouverainement heureux, parce qu'alors pour peu que faſſe le juſte, la grace qui le ſanctifie, en reléve devant Dieu le mérite, 2. Partie. p. 87. 91.

I. PARTIE. Etat du péché état ſouverainement malheureux, parce qu'alors, quoi que faſſe le

pécheur, ſon péché en détruit devant Dieu tout le mérite. Sur quoi j'avoue d'abord que je ne puis aſſez admirer la profondeur & la ſévérité des jugemens de Dieu. Car enfin, je ne ſuis pas ſurpris que les actions les plus éclatantes ſelon le monde, ſoient ſouvent les plus indignes des récompenſes de Dieu, parce qu'elles ſont ſouvent les plus vicieuſes dans leur fonds. Je ne ſuis pas ſurpris que certaines vertus morales ne ſoient comptées pour rien devant Dieu, parce que ce ſont des vertus purement humaines. Je conçois même comment des actions chrétiennes, au moins en apparence, ſont cependant rejettées de Dieu, parce qu'elles ſe trouvent corrompues dans l'intention & dans le motif. Mais que des actions vraiement religieuſes & ſaintes dans toutes leurs circonſtances, hors qu'elles n'ont pas été faites dans l'état de la grace, ſoient éternellement & abſolument perdues, c'eſt ce qui me fait trembler & ce qui m'apprend combien le péché eſt un mal à craindre. p. *91. 96.*

Or l'arrêt néanmoins en eſt porté dans l'Ecriture, & l'Apôtre lui-même l'a prononcé, en diſant aux Corinthiens : Quoi que je faſſe, & quoi que mon zéle m'inſpire, ſi je ne ſuis pas en grace avec Dieu & ſi je n'ai pas la charité, c'eſt en vain que je travaille. Voyons-en les raiſons. J'en trouve ſur tout deux. p. *96. 98.*

Premiére raiſon, tirée de l'état ou de la diſpoſition habituelle du pécheur. Car l'état du péché eſt un état de mort. Or dans un état de mort comment faire des actions de vie ? & ſi ce ne ſont pas des actions de vie, comment mériteroient-elles la plus excellente de toutes les vies qui eſt la vie de la gloire ? p. 98. 101.

Approfondiſſons encore cette penſée. Selon tous les Peres & les Théologiens, le péché anéantit l'homme en quelque maniére, & le réduit, par une eſpéce

de destruction, à n'être plus rien dans l'ordre de la grace. Or d'un rien on ne doit rien attendre. p. 101. 103.

Seconde raison, fondée sur la nature du mérite. Nos actions ne sont méritoires pour l'éternité, qu'autant qu'elles sont consacrées & comme divinisées par Jesus-Christ. Or pour cela il faut que nous soyons unis à Jesus-Christ par la charité. Otez cette communication, nous devenons, selon la figure du Prophéte & de l'Evangile, comme des sarmens inutiles. p. 103. 108.

Cependant devez-vous conclurre de-là, que dans l'état du péché, il ne faut donc plus se mettre en peine de bien faire, ni de bien vivre, puisque les œuvres les plus saintes ne sont de nulle valeur ? Raisonnement impie. Au contraire, 1. Il y a des œuvres d'obligation que vous ne pouvez omettre dans l'état même du péché, sans vous rendre coupables d'un nouveau péché. 2. Vous devez tâcher, non seulement par ces œuvres d'obligation, mais par des œuvres de surérogation, à toucher la miséricorde de Dieu & à fléchir sa justice. En use-t-on autrement dans le monde, sur tout à la Cour ? p. 108. 111.

II. PARTIE. Etat de la grace état souverainement heureux, parce qu'alors pour peu que fasse le juste, la grace qui le sanctifie, en releve devant Dieu le mérite. Il y a une espéce d'émulation entre la miséricorde de Dieu & sa justice : en sorte qu'autant qu'il est sévere à l'égard du pécheur, autant est-il miséricordieux à l'égard du juste. Ramassez tout jusques aux fragmens, disoit Jesus-Christ. Quels sont ces fragmens, demande S. Grégoire Pape ? ce sont mille petits mérites que nous négligeons, & que nous pouvons recueillir. Avec peu, reprend S. Bernard, on gagne beaucoup auprès de Dieu. Ce que nous faisons n'est rien, & ce qu'il nous

promet comprend tout. Cent pour un, voilà le traité qu'il fait avec nous. p. 111. 114.

Aussi le Fils de Dieu dans l'Evangile s'engage à nous donner son Royaume : pourquoi ? pour un verre d'eau. Où donc est notre prudence, si nous ne profitons pas d'une telle libéralité ? Le laboureur ne néglige pas son grain sous prétexte que c'est peu de chose : mais il le cultive, parce qu'il sçait que ce grain, tout petit qu'il est, contient toute l'espérance de l'avenir. p. 114. 117.

Du reste ne cessons point d'admirer le pouvoir de la grace sanctifiante. Car dans cet état, il n'est pas même nécessaire que nos œuvres soient saintes par elles-mêmes : c'est assez, quoiqu'elles soient indifférentes de leur nature, que la charité les dirige & que la grace les anime. Vous me demandez sur quoi tout ceci est fondé ? sur trois belles qualités qui conviennent au juste, & qui le distinguent devant Dieu. 1. Qualité d'ami de Dieu, 2. Qualité de ministre de Dieu. 3. Qualité de membre incorporé à Jesus-Christ qui est l'homme-Dieu. p. 117. 118.

1. Qualité d'ami de Dieu. D'un ami tout est bien reçû. *Vous avez blessé mon cœur*, dit l'époux à l'ame fidéle ; & par où l'avez-vous blessé ? *par l'éclat d'un de vos yeux, & par un cheveu de votre tête.* p. 118. 120.

2. Qualité de ministre de Dieu, parce que le juste agissant comme juste, agit pour Dieu & au nom de Dieu. Or quand les Saints agissoient au nom de Dieu, que n'ont-ils pas fait avec les plus foibles instrumens ? p. 120.

3. Qualité de membre incorporé à Jesus-Christ qui est l'homme-Dieu. Car du moment que nous sommes en grace avec Dieu, nous ne faisons plus qu'un corps avec Jesus-Christ. Par conséquent c'est Jesus-Christ qui agit en nous. Or si c'est Jesus-

Christ qui agit en nous, de quel prix doivent être toutes nos actions? p. 120. 122.

Que ne fait-on pas pour s'enrichir & pour s'aggrandir dans le monde? Ayons au moins le même soin pour amasser des richesses spirituelles & pour nous aggrandir devant Dieu. p. 122. 125.

Sermon pour le Jeudi de la cinquiéme Semaine, sur la Conversion de Magdelaine, pag. 126.

DIVISION. Les péchés de Magdelaine lui furent-ils remis, parce qu'elle aima beaucoup; ou aima-t-elle beaucoup, parce que ses péchés lui avoient été remis? L'un & l'autre est vrai, & exprimé dans l'Evangile de ce jour. En deux mots: ses péchés lui furent remis, parce qu'elle aima beaucoup d'un amour pénitent, 1. Partie. Elle aima beaucoup d'un amour reconnoissant, parce que ses péchés lui avoient été remis, 2. Partie. p. 126. 131.

I. PARTIE. Les péchés de Magdelaine lui furent remis, parce qu'elle aima beaucoup d'un amour pénitent. Je distingue dans elle quatre choses que l'Evangeliste nous fait remarquer: son péché, la source de son péché, la matiére de son péché, & le scandale de son péché. Or l'amour qu'elle conçut pour Jesus-Christ, cet amour pénitent, 1. expia son péché, 2. purifia la source de son péché, 3. consacra à Dieu la matiére de son péché, 4. répara le scandale de son péché. p. 131. 134.

1. Son amour expia son péché. Le péché de Magdelaine fut le libertinage de ses mœurs: ou pour nous servir de termes moins odieux, disons que son péché fut son amour propre & son orgueil. Or l'amour pénitent de Magdelaine substitua à cet amour

propre une ſainte haine d'elle-même, & à cet orgueil une profonde humilité. p. 134. 137.

Elle aima, *Dilexit :* & par une conſéquence néceſſaire, elle commença à ſe haïr. Car aimant ſon Dieu, ce Dieu de pureté & de ſainteté, & ne voyant dans elle que corruption & que déſordre, comment auroit-elle pû ne ſe pas haïr elle-même? Elle aima, *Dilexit;* & du moment qu'elle aima, elle ceſſa d'avoir ces ſoins exceſſifs d'une fragile beauté dont elle s'étoit toujours occupée. Voyez-la aux pieds de Jeſus-Chriſt, les cheveux épars, le viſage abattu, les yeux baignés de larmes. Elle aima, *Dilexit;* & parce qu'elle aima, elle voulut faire à Dieu une réparation ſolemnelle des attentats de ſon orgueil. Proſternée aux pieds du Sauveur, elle ſe ſouvint combien elle avoit été jalouſe d'avoir elle-même des adorateurs dans le monde. Voilà ſur quoi elle ſe confondit mille fois. Elle aima, *Dilexit ;* & toutes ſes injuſtices furent expiées, tous ſes crimes lui furent pardonnés. D'où nous devons conclurre quelle eſt l'efficace & le mérite de l'amour de Dieu. p. 138. 144.

2. Son amour purifia la ſource de ſon péché. Cette ſource étoit ſon cœur, un cœur ſenſible & tendre. Or elle tourna toute cette ſenſibilité & cette tendreſſe vers Dieu. p. 144. 146.

3. Son amour conſacra la matiére de ſon péché. J'appelle la matiére de ſon péché, tout ce qui ſervoit à ſes plaiſirs & à ſon luxe. Elle avoit aimé les parfums, & tout ce qui flatte les ſens : mais il ne m'appartient plus, dit-elle, de chercher les délices de la vie. Touchée de ce ſentiment, elle apporte avec elle un parfum précieux, elle le répand ſur les pieds de Jeſus-Chriſt, elle les eſſuye avec ſes cheveux. Je ne m'arrêterai point ici, Femmes mondaines, à vous marquer tout ce qu'il y a à retrancher dans l'extérieur de vos perſonnes, & tout ce qu'il

faudroit sacrifier à Dieu. Dans un mot je comprends tout : aimez comme a aimé Magdelaine ; & quand le feu de l'amour de Dieu sera bien allumé dans vos cœurs, vous verrez alors tous les sacrifices que vous avez à faire, & tous ces sacrifices ne vous coûteront plus rien. p. 146. 151.

4. Son amour répara le scandale de son péché. Elle aima, *Dilexit ;* & autant qu'elle s'étoit déclarée pour le monde, autant voulut-elle se déclarer pour Jésus-Christ. C'est pour cela qu'elle le vint trouver dans la maison de Simon le Pharisien, & au milieu d'une nombreuse assemblée. Quoi qu'on en puisse dire, je ne me persuaderai jamais qu'une ame soit bien convertie & bien pénitente, tandis qu'elle aura honte du service de Dieu, & qu'elle ne tâchera pas à ramener par son exemple dans les voies de Dieu tant de pécheurs qu'elle a égarés. p. 151. 154.

II. PARTIE. Magdelaine aima beaucoup d'un amour reconnoissant, parce que ses péchés lui avoient été remis. Dans les ames lâches la vûe des péchés remis ne produit, ou qu'une fausse sécurité, ou qu'une oisive tranquillité. Mais que fit Magdelaine ? Parce que ses péchés lui avoient été pardonnés, 1. elle se dévoua, par un attachement inviolable, au Fils de Dieu, tandis qu'il vécut sur la terre. 2. Elle lui marqua une fidélité héroïque dans le tems de sa passion & de sa mort, 3. Elle demeura avec une invincible persévérance auprès de son tombeau. 4. Elle le chercha avec toute la ferveur d'une épouse, & d'une épouse passionnée quand elle le crut ressuscité. Quatre effets de sa reconnoissance. p. 154. 159.

1. Magdeleine convertie n'eut plus désormais d'attachement que pour Jesus-Christ. Elle le suivoit, dit saint Luc, dans ses voyages ; elle employoit ses biens pour lui : *Et ministrabat ei de facultatibus suis.* Elle se tenoit à ses pieds, écoutant sa parole & la méditant ; *Sedens secus pedes Domini, audiebat*

verbum illius. Ainsi en use une ame vraiement pénitente. Se tenir auprès de son Sauveur, converser avec lui, le nourrir dans la personne des pauvres, le recevoir souvent chez elle & dans elle par la communion, voilà désormais sa vie & à quoi elle se borne. p. 159. 163.

2. Magdelaine convertie marqua à Jesus-Christ une fidélité héroïque dans le tems de sa passion & de sa mort. Ses disciples l'abandonnerent : mais Magdelaine sans rien craindre demeura au pied de la croix, c'est dans cette constance que paroît la vraie fidelité. Car n'être fidéle à Dieu qu'autant qu'il nous fait trouver de goût dans son service, c'est ne payer le plus grand de tous les bienfaits qui est la grace de la conversion, que d'une reconnoissance apparente. p. 163. 167.

3. Magdelaine convertie demeura avec une invincible persévérance auprès du tombeau de Jesus-Christ. Là, combien de fois se fit-elle pour sa propre instruction, ces divines leçons que l'Apôtre dans la suite devoit faire aux fidéles pour leur sanctification : *Vous êtes morts, & votre vie est cachée avec Jesus-Christ en Dieu. Vous êtes ensevelis avec Jesus-Christ.* Mort spirituelle à quoi elle se condamna : mais affreuse mort pour tant de femmes qui voudroient vivre à Dieu, sans mourir au monde & à elles-mêmes. p. 167. 170.

4. Magdelaine chercha Jesus-Christ ressuscité avec toute la ferveur de l'amour le plus généreux & le plus ardent. Avec quelle générosité s'offrit-elle à l'enlever elle-même, si elle étoit assez heureuse pour le trouver : *Et ego eum tollam.* Dès que Jesus-Christ se fit connoître à elle, quel fut le ravissement de son ame ? Sainte ferveur que nous voyons encore dans les plus grands pécheurs, lorsque de bonne foi revenus à Dieu ils considérent dans quel abîme ils s'étoient plongés & par quelle miséricorde la grace les a sauvés. p. 170. 172.

Quoi qu'il en soit, voilà, Pécheurs, l'avantage que vous pouvez tirer de vos péchés mêmes. Ils vous ont séparés de Dieu ; mais du moment qu'ils vous sont pardonnés, ils peuvent servir à vous attacher plus étroitement à Dieu, & à vous élever même au-dessus de bien des justes. p. 172. 173.

Sermon pour le Vendredi de la cinquiéme Semaine, sur le Jugement téméraire. pag. 174.

DIVISION. Nos jugemens au désavantage du prochain sont communément téméraires ; & par défaut d'autorité, & par défaut de connoissance, & par défaut d'intégrité. Défaut d'autorité, parce que Dieu ne nous a donné sur le prochain nulle jurisdiction : 1. Partie. Défaut de connoissance, parce que nous ne pouvons pénétrer dans le cœur du prochain, ni le bien connoître : 2. Partie. Défaut d'intégrité, parce que ce sont nos passions qui nous préoccupent, & que notre intérêt propre est le plus ordinaire motif de nos jugemens : 3. Partie. p. 174. 177.

I. PARTIE. Jugemens téméraires par défaut d'autorité, parce que nous n'avons sur le prochain nulle jurisdiction. Il n'y a que Dieu, qui essentiellement & par lui-même, ait une légitime autorité pour juger les hommes. Juger donc le prochain, c'est attenter sur les droits de Dieu, & faire de notre chef ce que Jesus-Christ ne fera que comme délégué de son Pere céleste p. 177. 179.

Qui êtes-vous, disoit le grand Apôtre, pour juger & pour condamner le serviteur d'autrui ? S'il tombe ou s'il demeure ferme, ce n'est point à vous d'en connoître, mais à celui dont il dépend & qui comme maître est son juge : *Domino suo stat aut*

tadit. Explication de ce passage selon saint Chrysostome. p. 179. 180.

C'est pour cela même que dans les divisions qui naissoient entre les Chrétiens, l'Apôtre en leur défendant de juger, leur en apportoit cette raison, *Omnes enim stabimus ante tribunal Christi.* C'est qu'il y a un tribunal où nous devons tous comparoître, qui est le tribunal de Jesus-Christ. p. 180. 182.

Vous me direz, que le Sauveur du monde nous a promis dans la personne de ses Apôtres de nous faire asseoir avec lui sur le tribunal de sa justice, pour juger non seulement les hommes, mais selon le témoignage de saint Paul, les Anges mêmes. Il est vrai, répond saint Augustin, nous serons assis avec Jesus-Christ pour juger ; mais ne prevenons donc pas ce souverain juge, & attendons le tems où il nous communiquera son pouvoir pour l'exercer, & où il l'exercera lui-même. p. 182. 185.

Mais nous voulons juger dès maintenant. Désordre spécialement condamnable, lorsque nous nous attaquons aux puissances mêmes. *Nolite tangere Christos meos, & in Prophetis meis nolite malignari.* Désordre essentiellement opposé à cette subordination, dont Dieu est l'auteur, & par conséquent le conservateur & le vengeur. Désordre qui ruine & qui anéantit l'obéissance des inférieurs. p. 185. 186.

Et ne me dites point, qu'en condamnant les actions de ceux que Dieu a constitués en dignité, vous ne laissez pas d'honorer leur ministère. Car Dieu en nous défendant de les juger, *Diis non detrahes*, n'a point fait cette précision, parce qu'il prévoyoit que le mépris de la personne seroit toujours suivi du mépris de la dignité. Exemple de Constantin ; exemple de Marie sœur de Moyse. p. 186. 191.

II. Partie. Jugemens téméraires par défaut de connoissance. Car 1. on juge sur de simples apparences ; 2. on juge des intentions par les actions ;

3. on juge sur le rapport d'autrui ; 4. on prend de vains soupçons pour des démonstrations & des convictions. Tout cela autant de sources de faux jugemens que nous formons les uns contre les autres. p. 191. 192.

1. On juge sur de simples apparences, & rien de plus trompeur que les apparences. Dieu juge les hommes, dit saint Augustin, mais pour les juger, que fait-il ? il pénétre jusques dans le fond de leurs cœurs. Jugeons comme lui, ou plutôt, puisque nous ne pouvons avoir dans cette vie les mêmes connoissances que lui, ne jugeons point. p. 192. 194.

2. On juge des intentions par les actions. Mais la même action ne peut-elle pas être faite par cent motifs différens, & ces différens motifs n'en doivent-ils pas fonder autant de jugemens tout opposés ? Pourquoi vous qui me jugez, de deux intentions que je puis avoir, l'une bonne, l'autre mauvaise, m'imputerez-vous la mauvaise à l'exclusion de la bonne ? p. 194. 197.

3. On juge sur le rapport d'autrui : mais instruisons-nous encore là-dessus par l'exemple de Dieu même. Comment jugea-t-il Sodome & Gomorrhe ? Leur péché, dit-il, crie vengeance au ciel, & j'apprends qu'ils ont mis le comble à leur iniquité. Mais je ne m'en tiendrai pas là : j'irai moi-même, & je verrai comme témoin si tout ce qu'on en rapporte, est vrai : *Descendam & videbo.* Précaution sur tout nécessaire aux Grands & aux Princes. p. 197. 200.

4. On prend de vains soupçons & des conjectures pour des évidences & des démonstrations. Vous n'avez pû, dites-vous, ne pas voir ce qui étoit visible ; non, mais si vous n'aviez pas tant aimé à le voir, vous auriez découvert l'illusion ; & ce que vous croyez avoir vû, vous l'auriez vû tout autrement.

Tant de fois peut-être on a jugé de vous sur ce qu'on a cru voir, & sur ce que vous prétendez qu'on n'a jamais vû. Priere de saint Augustin : *Domine*, *noverim me*, *noverim te*. p. 200. 203.

III. PARTIE. Jugemens téméraires par défaut d'intégrité. Nous jugeons par prévention, par aversion, par chagrin, par intérêt, & par mille autres motifs qui corrompent la raison la plus saine & la plus droite. p. 203. 204.

Arrêtons-nous à l'intérêt qui les comprend tous. Tel fut le principe de tous les faux jugemens des Pharisiens contre le Fils de Dieu. Nous sçavons, disoient-ils, que cet homme est un pécheur : *Nos scimus quia hic homo peccator est.* Pourquoi le sçavoient-ils ? parce qu'ils vouloient, & qu'il étoit de leur intérêt que cela fût. Idée bien naturelle des jugemens du monde. p. 204. 206.

Qu'un homme soit dans nos intérêts, dès-là nous nous persuadons qu'il vaut beaucoup. Mais qu'il soit notre ennemi, ses vertus mêmes les plus éclatantes prendront dans notre imagination la teinture & la couleur des vices. Sur tout, si c'est l'envie qui nous empoisonne le cœur. p. 206. 208.

Aussi quelque probité qu'ait un juge, quelque irreprochable que paroisse un témoin, on n'a nul égard ni au jugement de l'un, ni au témoignage de l'autre, dès qu'on y découvre quelque intérêt. Il faudroit donc pour bien juger du prochain, être défait de toute préoccupation. Mais qui peut communément se promettre d'être disposé de la sorte ; & n'est-il pas plus sûr de s'en tenir à cette loi de l'Evangile ; *Nolite judicare*, ne jugez point ? Il est vrai que l'Apôtre parlant de l'homme spirituel, semble en avoir renfermé le caractére dans ces deux qualités, l'une de juger tout, & l'autre de n'être jugé de personne. Mais on a abusé de ses paroles, & on les a mal entendues. Voulons-nous être soli-

dement ſpirituels? laiſſons juger de nous ſans nous plaindre; mais nous, ne jugeons point, ou jugeons toujours favorablement. p. 208. 212.

Sermon pour le Dimanche des Rameaux, ſur la Communion Paſchale. page 213.

DIVISION. Deux ſortes de perſonnes reçoivent le Fils de Dieu dans Jéruſalem, ſes diſciples & les Phariſiens. Ses diſciples le reçoivent avec honneur, & les Phariſiens dans la réſolution de le perdre. Dans le triomphe dont les diſciples honorent ce divin maître, je trouve l'idée d'une ſainte & parfaite communion : 1. Partie. Mais dans la maniére dont ce même Dieu eſt reçu des Phariſiens, je trouve l'idée d'une communion indigne & ſacrilége : 2. Partie. Pour les juſtes, il vient comme un Roi débonnaire & bienfaiſant. Pour les impies engagés & obſtinés dans le crime, il vient comme un ennemi terrible & redoutable. p. 213. 217.

I. PARTIE. Idée d'une bonne communion dans le triomphe dont les diſciples honorent le Fils de Dieu. Il y a dans ce triomphe quatre circonſtances à remarquer. 1. Ce ſont les diſciples qui reçoivent ainſi Jeſus-Chriſt. 2. Ils vont au-devant de lui. 3. Ils portent dans leurs mains des branches de palmiers & d'oliviers. 4. Ils ſe dépouillent de leurs vêtemens, & les mettent ſous les piés de leur maître. Belle figure de la communion des juſtes. p. 217. 219.

1. Ce ſont les diſciples de Jeſus-Chriſt qui le reçoivent en triomphe; & pour le bien recevoir dans la communion, il faut être ſon diſciple, & l'être en effet & dans la pratique. Il s'eſt lui-même déclaré qu'il ne vouloit faire la Pâque qu'avec ſes diſciples,

Tel eſt l'ordre que le grand Apôtre a lui-même intimé à toute l'Egliſe par ces courtes paroles : *Probet autem ſeipſum homo ;* Que l'homme s'éprouve. Sans cela il ne nous eſt pas permis de faire la Pâque, & nous n'y devons pas penſer. Je me trompe, nous y devons penſer ; & ſi pour n'y avoir pas penſé, & ne nous y être pas diſpoſés, nous manquons à recevoir Jeſus-Chriſt dans cette fête ſolemnelle, nous commettons un nouveau crime. p. 219. 223.

2. Les diſciples vont au-devant de Jeſus-Chriſt ; & c'eſt ainſi que nous devons anticiper ſa venue par une ſainte préparation. Je m'explique. Car attendre comme tant de mondains à vous préparer que vous ſoyez au jour précis où vous devez garder le précepte & y ſatisfaire, n'eſt-ce pas mépriſer votre Dieu, & vous expoſer vous-même à un ſcandale preſque inévitable ? En effet ſi moi, par exemple, qui vous écoute au ſacré tribunal, je ne vous trouve pas prêt, que ferai-je alors ? vous accorderai-je la grace de l'abſolution ? ce ſeroit trahir mon miniſtére. Vous la refuſerai-je ? il n'y aura donc point de Pâque pour vous. Si dès le commencement du Carême vous aviez eu recours à un Confeſſeur, & que vous lui euſſiez découvert votre état, on auroit mis ordre à tout : & n'eſt-ce pas pour cela que le Carême eſt inſtitué ? p. 223. 232.

3. Les diſciples vont au-devant de Jeſus-Chriſt avec des branches de palmiers & d'oliviers. La palme eſt le ſymbole des victoires que nous devons remporter ſur le péché, ſur le monde, ſur nous-mêmes: & l'olive, le ſigne de la paix que nous devons faire avec Dieu. p. 232. 234.

4. Les diſciples ſe dépouillent de leurs habits, & les étendent dans le chemin, par où Jeſus-Chriſt devoit paſſer. Cérémonie qui vous apprend, Meſdames, à vous défaire de tout ce qui s'appelle ſuper-

fluité mondaine ; fur-tout de cette fuperfluité d'ajuftemens & de parures. p. 235. 237.

Que fera Jefus-Chrift de fa part ? Il viendra dans nous comme un Roi triomphant : *Ecce Rex tuus.* p. 237. 238.

Il y viendra, non-feulement en Roi triomphant, mais en Roi débonnaire & bienfaifant, *manfuetus.* p. 238. 240.

C'eft pour nous qu'il viendra, c'eft pour nous combler de fes graces, *Venit tibi.* Quand il fut entré dans Jérufalem, tout ce qu'il y avoit de malades, d'aveugles, de paralytiques, parut devant lui, & il les guérit. Ainfi guérira-t-il toutes nos infirmités fpirituelles. p. 240. 243.

II. Partie. Idée d'une communion facrilége dans la maniere dont Jefus-Chrift fut reçû des Pharifiens & de leurs partifans. 1. Ils ne le reçoivent que par refpect humain : *Timebant verò plebem.* 2. Dès que le fils de Dieu paroît dans Jérufalem, ils confpirent & forment des deffeins contre lui, *Collegerunt concilium adversùs Jefum.* 3. Ils contredifent fes miracles, & ils s'aveuglent pour ne les pas reconnoître : *Videntes autem mirabilia quæ fecit, indignati funt.* Mais comment eft-ce auffi que Jefus-Chrift vient à eux ? comme un ennemi redoutable. Que de rapports avec la communion des pécheurs ! p. 243. 246.

1. Les Pharifiens ne reçoivent le Fils de Dieu que par refpect humain & par politique : & c'eft ce que font encore certains pécheurs endurcis, qui veulent feulement garder les apparences & fauver les dehors de la religion. *Timebant verò plebem.* p. 246. 247.

2. De-là ces hommes perdus de confcience & impies conjurent contre Jefus-Chrift dans le cœur, au même tems qu'ils reçoivent fon facrement : de même que les Pharifiens confpirérent contre lui en le recevant dans Jérufalem. On forme des projets pour

pour satisfaire ses passions brutales, & le jour même de la communion devient un jour d'excès & de débauche. p. 247. 248.

3. Par un dernier trait de ressemblance avec les Pharisiens ils traitent d'illusions tous les miracles de Jesus-Christ, je veux dire, tous les effets de grace qu'opére la communion quand elle est bien faite. Je n'ai donc point de peine à comprendre pourquoi Jesus-Christ pleure sur eux comme il pleura sur Jérusalem. p. 248. 249.

Mais si cela est, ne vaudroit-il pas mieux ne point communier du tout, que de communier indignement ? Autre désordre. L'un ne vaut pas mieux que l'autre; car l'un & l'autre est un mal : mais entre l'un & l'autre, il y a un milieu, qui est de communier, & de bien communier. p. 249. 252.

Sermon pour le Lundi de la Semaine Sainte, sur le retardement de la pénitence. pag. 253.

DIVISION. Trois choses sont d'une nécessité absolue pour se convertir à Dieu : le tems, la grace & la volonté. Or le pécheur qui différe sa conversion, ne peut se répondre dans l'avenir, ni du tems de le pénitence, 1. Partie : ni de la grace de la pénitence, 2. Partie : ni de la volonté de faire pénitence, 3. Partie. p. 253. 256.

I. PARTIE. Témérité du pécheur qui différe sa conversion, & qui s'assure pour cela du tems, & du tems de la pénitence. Rien n'est moins dans la disposition de l'homme, que le tems futur. S'assurer donc de ce qui n'est nullement en notre pouvoir, n'est-ce pas une folie ? Des trois différences qui partagent le tems, c'est-à-dire, du passé, du présent & de l'avenir, il n'y a proprement que le

présent qui soit à nous, & sur quoi nous puissions compter. Il n'y a donc aussi que le présent, où nous puissions nous promettre de nous convertir. C'étoit la belle & importante leçon que faisoit l'Apôtre aux Hébreux. p. 256. 261.

Ainsi le pécheur qui remet sa conversion, outre l'injure qu'il fait à Dieu, trahit ses propres intérêts, & se contredit lui-même, puisqu'il ne veut pas se convertir dans le tems où il le peut, qui est l'heure présente, & qu'il le veut pour un tems où il ne sçait s'il le pourra. Car tout est incertain dans le futur. Vous me répondrez, dit saint Augustin, que Dieu a promis au pécheur pénitent la rémission de son péché : j'en conviens ; mais a-t-il promis au pécheur qui différe, le lendemain pour faire pénitence ? Il n'y a donc rien de certain dans le futur, que son incertitude même. Il n'y a rien de certain, sinon que nous y serons surpris. Le Sauveur du monde nous l'a dit en termes formels: *Qua hora non putatis.* Combien l'espérance du lendemain a-t-elle perdu d'ames ? Et quand je l'aurois, sera-ce un tems de pénitence & de conversion ? Car tout tems n'est pas un tems de pénitence. p. 261. 269.

Souvenons-nous qu'il y a des tems & des momens que le Pere céleste s'est réservés, & dont il ne nous appartient pas de disposer. Souvenons-nous que comme il ne lui a pas plû d'envoyer en tout tems un Rédempteur & un Messie pour le salut du monde, il ne lui plaît pas de convertir en particulier chaque pécheur dans tous les tems. Souvenons-nous de ce que dit le Sauveur des hommes en pleurant sur Jérusalem : Parce que tu n'as pas connu la visite du Seigneur, parce que tu n'as pas profité de ce jour marqué pour toi, *in hac die tua*, tu seras abandonnée. Or nous le connoissons, Chrétiens, ce tems de la visite de notre Dieu, & c'est celui-ci. p. 269. 272.

II. PARTIE. Témérité du pécheur qui différe sa conversion, parce qu'il se répond de la grace. Dieu est fidéle; & parce qu'il est fidéle, nous pouvons compter sur lui & sur sa grace. Mais se promettre cette grace pour se maintenir dans l'habitude du péché, 1. c'est vouloir que Dieu soit fidele à celui qui le méprise: 2. c'est vouloir qu'il soit fidéle aux dépens de tous ses interêts, & le combattre par le plus aimable de ses attributs qui est sa miséricorde: 3. c'est vouloir que sa fidélité le rende, tout Dieu qu'il est, prévaricateur & fauteur de notre iniquité. p. 272. 273.

1. C'est vouloir que Dieu soit fidéle à celui qui le méprise. N'est-ce pas le mépriser que de résister actuellement à sa grace? mais malheur à vous qui méprisez, dit le Seigneur, parce que vous serez méprisé. Nous voulons nous convertir quand nous serons rebutés du monde, ou que le monde sera rebuté de nous. Nous voulons nous convertir quand la nécessité & une crainte servile nous y forcera. Est-ce traiter Dieu en Dieu? p. 273. 277.

2. C'est combattre Dieu par ses propres armes, & se servir du plus aimable de ses attributs, qui est sa miséricorde, contre lui-même. Si le pécheur ne comptoit pas sur la miséricorde de Dieu, il ne tarderoit pas à se convertir. D'où vient donc qu'il remet? C'est qu'il se repose sur l'idée d'un Dieu patient & toujours prêt à donner sa grace. p. 277. 280.

3. C'est vouloir rendre Dieu prévaricateur & fauteur de notre iniquité. Car il le seroit évidemment s'il supportoit les pécheurs avec cette patience qui tient de l'insensibilité, & si malgré leur rebellion sa grace leur étoit toujours promise. Et voilà sur quoi Tertullien se fondoit pour appuyer ses sentimens, quoiqu'erronnés touchant la pénitence. Or tout cela ne doit-il pas engager Dieu à refuser sa grace au

pécheur, qui d'une année à l'autre uſe toujours de nouveaux délais pour retarder ſa converſion ? p. 280. 281.

III. Partie. Témérité du pécheur qui différe ſa converſion, parce qu'il ſe répond de ſa volonté. De toutes les choſes du monde, celle dont nous pouvons le moins nous répondre, c'eſt notre volonté propre. Mais ſi ma volonté dépend de moi, n'en puis-je pas diſpoſer ? Oui, reprend ſaint Bernard, & c'eſt juſtement pour cela même que je dois craindre. Car ſi Dieu m'avoit ôté ce pouvoir & qu'il ſe fût abſolument rendu maître de ma volonté, je ſerois en aſſurance. p. 281. 282.

Le pécheur ſe flatte qu'après quelques années il aura aſſez d'empire ſur ſon cœur pour le dégager de l'eſclavage du péché, & il reconnoît que dès maintenant il lui eſt preſqu'impoſſible d'en ſortir : contradiction évidente. Si vous êtes trop foible maintenant pour rompre vos engagemens criminels, comment les romprez-vous quand vous vous ſerez toujours affoibli davantage ? p. 282. 283.

Ce qui nous donne encore plus lieu de nous défier de cette pénitence de l'avenir, c'eſt que ces pécheurs qui différent, remettent communément leur converſion juſqu'à la fin de la vie, & ſouvent juſques au jour même de la mort. Or eſt-on en état alors de faire une bonne pénitence ? p. 283. 285.

Attachons-nous plutôt au ſalutaire conſeil de l'Apôtre, & au commandement qu'il nous fait de ne pas recevoir en vain le don de Dieu, qui nous eſt aujourd'hui préſenté. Le tems eſt favorable, la grace abondante, la diſpoſition même de nos eſprits & de nos cœurs avantageuſe. Allons donc, & ménageons des momens ſi précieux. p. 285. 287.

Sermon pour le Vendredi Saint, sur la Passion de Jesus-Christ. page 288.

DIVISION. Il ne s'agit point ici de pleurer la mort de Jesus-Christ : mais il s'agit d'y reconnoître le dessein de Dieu, ou plutôt l'ouvrage de Dieu. En deux mots ; vous n'avez peut-être jusques à présent considéré la mort du Sauveur, que comme le mystére de son humilité & de sa foiblesse ; & moi je vais vous montrer que c'est dans ce mystére qu'il a fait paroître toute l'étendue de sa puissance : 1. Partie. Le monde jusques à présent n'a regardé ce mystére que comme une folie ; & moi je vais vous faire voir que c'est dans ce mystére que Dieu a fait éclater plus hautement sa sagesse : 2. Partie. p. 288. 293

I. PARTIE. C'est dans le mystére de sa croix que Jesus-Christ a fait paroître toute la puissance d'un Dieu. Car si Jesus-Christ est mort, il est mort en Dieu. 1. Un homme qui meurt après avoir prédit lui-même clairement & expressément toutes les circonstances de sa mort : 2. un homme qui meurt en faisant actuellement des miracles, pour montrer qu'il n'y a rien que de surhumain & de divin dans sa mort : 3. un homme dont la mort bien considérée est elle-même le plus grand de tous les miracles : 4. un homme qui par l'infamie de sa mort parvient à la plus haute gloire, & qui expirant sur la croix triomphe par sa croix même de l'infidélité du monde : n'est-ce pas un homme qui meurt en Dieu, ou si vous voulez, en homme-Dieu ? Or c'est ainsi que Jesus-Christ est mort. p. 293. 296.

1. Jesus-Christ est mort après avoir prédit toutes les circonstances de sa mort. A l'entendre parler de sa passion long-tems avant sa passion même, on

diroit qu'il en parle comme d'un événement déja arrivé : tant il est exact à en marquer jusques aux moindres particularités. Il y avoit déja des siécles entiers que les Prophétes avoient prédit cette mort & toutes ses circonstances : cependant la preuve étoit encore bien plus sensible & plus convainquante dans la prédiction immédiate qu'en faisoit Jesus-Christ lui-même. Aussi tout ce qu'il avoit marqué des livres de Moyse & des Prophétes, comme se rapportant à lui, s'exécuta-t-il bientôt après, & à la lettre, dans la sanglante catastrophe de sa passion & de sa mort. p. 296. 301.

2. Jesus-Christ est mort en faisant des miracles. Il fait trembler la terre, il ouvre les sépulchres, il ressuscite les morts, il déchire le voile du temple, il obscurcit le soleil. Preuves de la vérité de ces miracles. Il n'y eut qu'un seul miracle que Jesus-Christ ne voulut pas faire dans sa passion : c'étoit de se sauver lui-même. Mais pourquoi ne le fit-il pas ? parce que ce seul miracle eût détruit tous les autres, & arrêté le grand ouvrage qu'il avoit entrepris. Je dis plus ; & Jesus-Christ dans la conjoncture où je le considére, pouvant, comme il est indubitable, se sauver lui-même & ne le voulant pas, n'a-t-il pas fait quelque chose de plus grand & plus au-dessus de l'homme, que s'il l'eût en effet voulu ? Enfin cette douceur envers ses ennemis, cette charité héroïque, cette paix & cette tranquillité qu'il fit paroître dans sa passion ; tous ces miracles de patience, dans un homme d'ailleurs d'une conduite irreprochable & pleine de sagesse, n'étoient-ils pas plus miraculeux, que s'il eût pensé à se tirer des mains de ses bourreaux, & qu'il se fût détaché de la croix ? p. 301. 308.

3. La mort de Jesus-Christ a été elle-même le plus grand de tous les miracles ? parce qu'au lieu que les autres hommes meurent par foiblesse, il est mort

par un effet de son absolue puissance. Comment cela ? 1. C'est qu'étant exempt de tout péché & même absolument impeccable, il étoit naturellement immortel ; 2. c'est qu'en vertu de son sacerdoce étant par excellence le souverain Pontife de la loi nouvelle, il n'y avoit que lui qui pût ni qui dût offrir à Dieu le sacrifice de la Rédemption du monde, & immoler la victime qui y étoit destinée. Ce fut donc lui-même qui se sacrifia ; & c'est en ce sens qu'il disoit : *Nemo tollit animam meam à me, sed ego pono eam à me ipso* Aussi mourut-il en poussant un grand cri vers le ciel : ce qui montre qu'il ne mouroit pas par défaillance de nature, & ce qui fit conclurre au Centenier qu'il étoit Dieu. Il est vrai que ce Dieu mourant a eu ses langueurs & ses foiblesses ; mais ses foiblesses mêmes & ses langueurs étoient autant de miracles. S'il sue dans le jardin, c'est d'une sueur de sang ; si quelques momens après sa mort on lui perce le côté, il en sort du sang & de l'eau. p. 308. 318.

4. Jesus-Christ par l'infamie de sa mort, est parvenu à la plus haute gloire ; & expirant sur la croix, il a triomphé par sa croix même de l'infidélité du monde. Au seul nom de Jesus crucifié, tout fléchit le genou, comme Dieu l'avoit révélé à saint Paul dans un tems où tout sembloit s'opposer à un effet si merveilleux. Nous avons peine à comprendre l'obstination & l'aveuglement des Pharisiens après tant de miracles qu'ils avoient vûs : nous en voyons actuellement un encore plus grand, je veux dire le triomphe de la croix ; & notre foi malgré ce miracle est toujours languissante & chancelante. Pour bien profiter de ce mystére, tremblons & pleurons dans l'esprit d'une salutaire componction, au lieu de trembler & de pleurer par le sentiment d'une dévotion passagére & superficielle. Il faut que Jesus-Christ mourant fasse un miracle en nous, & c'est le

miracle de notre conversion. p. 313. 319.

II. PARTIE. C'est dans le mystére de la croix que Dieu a fait éclater plus hautement sa sagesse. Il falloit deux choses : 1. satisfaire Dieu offensé : 2. réformer l'homme perverti & corrompu. Or pour parvenir à ces deux fins, point de moyen plus efficace & plus infaillible que la croix du Sauveur. p. 319. 321.

1. Point de moyen plus efficace & plus infaillible que la croix de Jesus-Christ pour satisfaire Dieu offensé. Dieu ne pouvoit être satisfait que par un homme-Dieu; & qu'a-t-il fait cet homme-Dieu, ou plutôt que n'a-t-il pas fait ? En quoi consistoit l'offense de Dieu ? en ce que l'homme avoit affecté d'être semblable à Dieu, *Eritis sicut dii ;* & moi, dit l'homme-Dieu, pour satisfaire mon Pere, je m'abbaisserai au-dessous de tous les hommes, *Ego autem sum vermis & non homo.* L'homme s'étoit révolté contre Dieu, & moi, dit l'homme-Dieu, je me ferai obéïssant jusques à la mort, & jusques à la mort de la croix ; *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.* L'homme par une intempérance criminelle avoit mangé du fruit défendu : & moi, dit l'homme-Dieu, je me ferai un homme de douleurs, *Virum dolorum.* Pouvons-nous concevoir une réparation plus authentique ? p. 321. 325.

Ce n'est pas assez. Car j'ajoute que ce Sauveur des hommes nous a fait parfaitement comprendre trois choses ausquelles se doit rapporter toute la sagesse de l'homme, & dont la connoissance étoit pour vous & pour moi essentiellement attachée au mystére de Jesus-Christ mourant sur la croix ; sçavoir, 1. ce que c'est que Dieu ; 2. ce que c'est que le péché ; 3. ce que c'est que le salut. Or un mystére qui me donne de si hautes idées de Dieu, qui m'inspire une horreur infinie pour le péché, & qui me fait priser mon salut préférablement à tous les autres

biens, ne doit-il pas être un myſtére de ſageſſe? p. 325. 328.

2. Point de moyen plus efficace & plus infaillible que la croix de Jeſus-Chriſt pour réformer l'homme perverti & corrompu par le péché. Il y a trois ſources du péché, ſelon ſaint Jean : la concupiſcence des yeux, la concupiſcence de la chair, & l'orgueil de la vie. Trois concupiſcences dont voici les remédes, que le Fils de Dieu nous a apportés du ciel, & qu'il nous préſente dans ſa paſſion : le dépouillement de toutes choſes & la nudité où il meurt, contre l'amour des richeſſes qui eſt la concupiſcence des yeux ; ſes humiliations contre l'ambition, qui eſt l'orgueil de la vie ; ſes ſouffrances contre la ſenſualité, qui eſt la concupiſcence de la chair. p. 328. 331.

Mais pourquoi falloit-il que Jeſus-Chriſt ſans être ſujet à nos maux, en éprouvât les remédes dans ſa perſonne? Il le falloit pour nous les adoucir & pour nous en perſuader l'uſage. p 331 332.

Mais pourquoi corriger des excès par d'autres excès? les excès de l'homme par les excés d'un Dieu? Et moi je dis : quelle ſageſſe d'avoir corrigé des excès de malice par des excès de perfection, des excès d'iniquité par des excès de ſainteté, des excès d'ingratitude par des excès d'amour? p. 332. 334.

En voilà trop pour confondre un jour notre raiſon dans le jugement de Dieu ; & n'eſt-il pas déja commencé pour nous ce jugement? Car dès aujourd'hui ce Sauveur mourant s'eſt mis en poſſeſſion de juger le monde : *Nunc judicium eſt mundi.* Sa croix ſera produite contre nous à la fin des ſiécles : *Tunc parebit ſignum filii hominis.* Penſée terrible pour un mondain ; c'eſt la croix de Jeſus-Chriſt qui me jugera. Au contraire, penſée conſolante pour une ame fidéle & juſte. p. 334. 336.

Sermon pour la Fête de Pâques, sur la Résurrection de Jesus-Christ. pag. 337.

DIVISION. Comme Jesus-Christ est ressuscité, disoit l'Apôtre, nous devons entrer nous-mêmes dans une vie nouvelle. Cette vie nouvelle doit donc avoir les deux caractéres de la résurrection du Fils de Dieu, que l'Evangile nous a marqués. Le Seigneur est vraiement ressuscité, *Surrexit Dominus verè;* & il s'est fait voir à Pierre, *& apparuit Simoni.* Ainsi être converti, premier caractére de de notre résurrection spirituelle : 1. Partie. Paroître converti, second caractére de notre résurrection spirituelle : 2. Partie. p. 337. 343.

I. PARTIE. Etre converti comme Jesus-Christ est ressuscité. Jesus-Christ est vraiement ressuscité, & après sa résurrection il n'a plus vécu en homme mortel, mais en homme tout céleste. De même il faut, 1. que nous soyons vraiement convertis : 2. qu'après notre conversion nous ne vivions plus en hommes charnels & mondains, mais d'une vie toute spirituelle & toute sainte. p. 343. 344.

1. Jesus-Christ est vraiement ressuscité : principe incontestable, & dont le Sauveur du monde avant toutes choses prit soin de bien convaincre ses Apôtres, voulant que cette résurrection véritable nous servît d'exemple Car c'est ainsi que nous devons être vraiement convertis Or ne pourrois-je pas bien dire de notre résurrection spirituelle & de notre conversion, ce que saint Paul disoit de la résurrection future de nos corps : *Mes Freres, voici un important secret que je vous déclare : nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés.* Ce n'est point par-là qu'on ressemble à Jesus-Christ

ressuscité : mais par une vraie conversion, c'est-à-dire, par une conversion sincére & sans déguisement, par une conversion surnaturelle, & dont Dieu soit le principe, l'objet & la fin. p. 344. 350.

Conversion sincére & sans déguisement. Ce qui nous perd devant Dieu, & ce qui nous empéche de ressusciter en esprit, comme Jesus-Christ est ressuscité selon la chair, c'est communément un levain de péché que nous fomentons dans nous, & dont nous ne travaillons pas à nous défaire. C'est pourquoi S Paul nous avertit que nous devons célébrer cette fête, non avec le vieux levain, avec un levain de dissimulation & de malice, *Non in fermento veteri, neque in fermento malitiæ & nequitiæ :* mais dans un esprit de sincérité & de vérité; *Sed in azymis sinceritatis & veritatis.* p. 350. 352.

Conversion surnaturelle & dans la vûe de Dieu. Autrement qu'est-ce devant Dieu que notre conversion, si ce sont des motifs humains qui l'animent? Loin de moi, disoit l'Apôtre, cette fausse justice, que je pourrois trouver dans moi, & qui seroit de moi & non de Dieu. p. 352. 355.

2. Jesus-Christ après sa résurrection n'a plus vêcu en homme mortel, mais en homme tout céleste. Il avoit un corps, & ce corps revêtu de gloire sembloit être de la nature & de la condition des esprits. Ce qui faisoit dire à l'Apôtre : *Quoiqu'auparavant nous ayons connu Jesus-Christ selon la chair, maintenant nous ne le connoissons plus de la même sorte; ni selon cette même chair.* Appliquons-nous ces paroles, & concluons que si nous sommes vraiement convertis, il faut qu'on ne nous connoisse plus selon la chair, ni selon les désirs de la chair, mais comme des hommes tout spirituels. Que faut-il donc faire, & comment devons-nous vivre dans le monde? Saint Paul nous l'apprend : *Quæ sursùm sunt sapite;* n'ayez plus de goût que pour les choses du ciel;

Quæ ſursùm ſunt, quærite ; ne cherchez plus que les choſes du ciel. p. 355. 359.

II. Partie. Paroître converti comme Jeſus-Chriſt paroît reſſuſcité. Pourquoi Jeſus-Chriſt demeure-t-il encore quarante jours ſur la terre après ſa réſurrection ? pour la faire connoître à ſes diſciples, & pour les en convaincre. C'eſt pour cela qu'il ſe fait voir à eux ſous tant de figures différentes. Belle leçon pour nous. Etre & paroître converti, ce ſont deux obligations ; & accomplir l'une ſans ſe mettre en devoir de ſatisfaire à l'autre, ce n'eſt qu'une juſtice imparfaite. Je dis plus ; être & paroître converti, ce ſont tellement deux obligations différentes, qu'elles ſont néanmoins inſéparables. Car paroître converti, remarque ſaint Thomas, eſt une partie de la converſion même. Ce devoir eſt fondé : 1. ſur l'interêt de Dieu : 2. ſur l'intérêt du prochain : 3. ſur notre propre intérêt. p. 359. 363.

1. Obligation de paroître converti fondée ſur l'intérêt de Dieu qu'on a offenſé. Sans cela quelle réparation lui ferez-vous de tant de crimes, & comment lui rendrez-vous la gloire que vous lui avez ravie en les commettant ? Auſſi quand ſaint Pierre après la réſurrection du Sauveur, paroiſſoit dans les Synagogues & dans les places publiques, prêchant le nom de Jeſus-Chriſt, d'où lui venoit ſur-tout ce zéle ? du ſouvenir de ſon péché. Le Fils de Dieu voulut que ſes Apôtres qui l'avoient abandonné dans ſa paſſion, lui ſerviſſent enſuite de témoins : *Eritis mihi teſtes.* Voilà ce que vous devez être au milieu du monde, ſur-tout à la Cour. Bien loin que vos déſordres paſſés affoibliſſent votre témoignage, c'eſt au contraire ce qui le fortifiera & le rendra plus convaincant. p 363. 367.

2. Obligation de paroître converti fondée ſur l'intérêt du prochain que vous avez ſcandaliſé. Car,

devez-vous dire, il faut que je répare, par un remède proportionné, les scandales de ma vie : or ce qui a scandalisé mon frere, ce n'est point précisément mon péché, mais ce qui a paru de mon péché. Pourquoi Jesus-Christ a-t-il paru ressuscité ; ou plutôt à qui a-t-il paru ressuscité ? aux uns pour les consoler, aux autres pour les ramener de leur égarement, à ceux-là pour convaincre leur incrédulité, à ceux-ci pour leur reprocher l'endurcissement de leur cœur. C'est ainsi que nous devons paroître convertis, pour la consolation des justes, pour la conversion des pécheurs, pour la conviction des libertins. p. 368. 374.

3. Obligation de paroître converti fondée sur notre intérêt propre. On ne veut pas qu'il paroisse qu'on ait changé de conduite, pourquoi ? parce qu'on sent bien que si ce changement venoit une fois à éclater, on seroit obligé de le soutenir, & que l'honneur même venant au secours du devoir, on ne pourroit plus dans la suite s'en dédire. D'où je conclus que nous devons regarder comme un avantage de paroître convertis, puisque de notre propre aveu le paroître & l'avoir paru est une raison qui nous engage à l'être toujours & à persévérer. Mais si je retombe en effet que dira-t-on ? Ne pensons point à cela, sinon autant que cette pensée nous peut être salutaire pour nous animer ; & du reste prenons confiance, & agissons. p. 375. 378.

COMPLIMENT AU ROI. p. 378. 382.

Sermon pour le Lundi de Pâques, sur la persévérance chrétienne. pag. 383.

DIVISION. Le mystére de Jesus-Christ ressuscité nous engage fortement à la persévérance chrétienne : 1. Partie. La persévérance chrétienne

est le titre le plus légitime, & le gage le plus certain pour participer un jour à la gloire de Jesus-Christ ressuscité : 2. Partie. p. 383. 386.

I. PARTIE. Le mystére de Jesus-Christ ressuscité nous engage fortement à la persévérance chrétienne. Je considére quatre choses dans la résurrection du Sauveur; sçavoir, l'exemple de cette résurrection, la foi de cette résurrection, la gloire de cette résurrection, & le Sacrement de cette résurrection. Or 1. l'exemple de la résurrection de Jesus-Christ est le vrai modéle de notre persévérance dans la grace. 2. La foi de la résurrection de Jesus-Christ est le solide fondement de notre persévérance dans la grace. 3. La gloire de la résurrection de Jesus-Christ est un des plus touchans motifs de notre persévérance dans la grace. 4. Le Sacrement de la résurrection de Jesus-Christ, de la maniére que je l'expliquerai, est comme le sceau de notre persévérance dans la grace. p. 386. 388.

1. L'exemple de la résurrection de Jesus-Christ est le vrai modéle de notre persévérance dans la grace. Car Jesus-Christ ressuscité ne meurt plus, dit l'Apôtre, & nous-mêmes nous ne devons plus mourir. Pourquoi la résurrection du Sauveur est-elle la seule que Dieu ait choisie pour nous servir de modéle dans notre conversion? Pourquoi ne nous a-t-il pas proposé la résurrection de tant d'autres, par exemple, de Lazare? C'est que la résurrection de Lazare n'étoit qu'une résurrection passagére, & que notre conversion doit être durable. p. 388. 394.

2. La foi de la résurrection de Jesus-Cbrist est le solide fondement de notre persévévance dans la grace. Comment cela? C'est que la résurrection de Jesus-Christ est un des principaux fondemens de la foi chrétienne. Or ce qui fait subsister notre foi, fait subsister notre conversion, parce que notre conversion, selon le Concile de Trente, n'a point d'au-

tre fondement que notre foi. Avant la résurrection du Sauveur, rien de plus foible que les Apôtres : mais depuis cette résurrection, ce furent des hommes intrépides & inébranlables. Rappellons un de ces momens où touchés de Dieu nous avons formé de si saintes résolutions, & demandons-nous à nous-mêmes : les principes de la foi & les vérités sur quoi j'établissois ma conversion, ont-ils changé ? Pourquoi donc changerois-je moi de conduite ? p. 394. 401.

3. La gloire de la résurrection de Jesus-Christ est un des plus touchans motifs de notre persévérance dans la grace. La raison est que cette résurrection du Sauveur nous met devant les yeux la gloire & l'immortalité bienheureuse où nous aspirons, & qui doit être notre récompense éternelle. Aussi prenez garde, que ce fut cette vûe qui inspira au saint homme Job, tant de constance dans les plus rigoureuses épreuves. *Scio quòd Redemptor meus vivit, & in novissimo die de terra surrecturus sum.... Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* p. 401. 402.

4. Le Sacrement de la résurrection de Jesus-Christ est comme le sceau de notre persévérance dans la grace. J'appelle le Sacrement de sa résurrection le Sacrement de son corps, que nous avons reçû en célébrant sa résurrection glorieuse. Il prétend par-là servir d'aliment à notre ame ; & c'est pour cela que le Prêtre en nous faisant part de cette divine nourriture, nous a dit : *Que le corps de notre Seigneur Jesus-Christ conserve votre ame pour la vie éternelle.* Ne pourrois-je donc pas bien, si vous retourniez à vos premiéres habitudes, vous faire le même reproche que S. Paul faisoit aux Galates ? *O insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati ?* p. 402. 407.

II. PARTIE. La persévérance chrétienne est le titre le plus légitime, & le gage le plus certain, pour participer un jour à la gloire de Jesus-Christ ressuscité. 1. La persévérance représente déja dans nous

l'état de cette bienheureuſe réſurrection. 2. Elle nous diſpoſe & nous conduit à cette bienheureuſe réſurrection. 3. Elle nous fait mériter, autant qu'il eſt poſſible, la grace ſpéciale de cette bienheureuſe réſurrection. p. 407. 408.

1. La perſévérance chrétienne repréſente déja dans nous l'état de cette réſurrection glorieuſe, dont nous voyons les prémices dans la perſonne du Sauveur. En quoi conſiſte cet état des corps glorifiés? en ce qu'ils ne ſont plus ſujets à aucune viciſſitude; En ce que leur gloire eſt immortelle. Or rien n'approche plus de cet état que la perſévérance du juſte, ou d'un pécheur converti. C'eſt ce que diſoit S. Cyprien à des Vierges chrétiennes: *Vos reſurrectionis gloriam in hoc ſæculo jam tenetis:* Vous poſſédez par avance dans cette vie, la gloire que nous attendons dans l'autre. Mais ſi vous ne ſoutenez pas ce que vous avez entrepris, il eſt bien à craindre que vous ne ſoyez pas du nombre de ceux, qui ſelon la parole du Prophéte Royal, doivent un jour reſſuſciter dans l'aſſemblée des juſtes. Comment un homme inconſtant & léger, reprend S. Chryſoſtome, ſeroit-il propre au Royaume de Dieu, puiſqu'il ne l'eſt pas même pour le monde, & pour les affaires du monde? p. 408. 413.

2. La perſévérance chrétienne nous diſpoſe, & nous conduit à la réſurrection bienheureuſe. Car elle nous conduit à la perſévérance finale, qui eſt la derniére diſpoſition à la bienheureuſe immortalité. En effet, par où arrive-t-on à la perſévérance finale, ſinon par la perſévérance commencée, qui eſt celle de la vie? p. 413. 415.

3. La perſévérance chrétienne nous fait mériter, autant qu'il eſt poſſible, la grace ſpéciale de la réſurrection bienheureuſe, pourquoi? parce qu'elle nous fait mériter, autant qu'il eſt poſſible, la grace de la perſévérance finale. Quand je dis mériter, je n'en-

tends pas d'un mérite de justice, mais d'un mérite de convenance, & fondé sur la miséricorde & la libéralité de Dieu. p. 415. 419.

Je finis par la touchante exhortation de S. Jérôme à un homme du monde, qui commençoit à chanceler dans le dessein qu'il avoit pris de chercher à Bethléem un azile contre les périls du siécle : *Obsecro te, Frater, & moneo parentis affectu, &c....* Application des paroles de ce Pere à un pécheur converti. p. 420. 423.

Sermon pour le Dimanche de Quasimodo, sur la Paix Chrétienne. pag. 424.

DIVISION. Paix de l'esprit & paix du cœur, double paix que le Sauveur donne à ses Apôtres; & voilà pourquoi il leur dit deux fois dans la même apparition, Que la paix soit avec vous. Mais par où arrive-t-on à l'une & à l'autre ; par la soumission à la foi, & par l'obéissance à la loi. En deux mots, il faut que la foi gouverne notre esprit, si nous voulons qu'il soit dans le calme : 1. Partie Il faut que la loi de Dieu regne dans notre cœur, si nous voulons qu'il jouisse d'un bonheur solide : 2. Partie. p. 424. 428.

I. PARTIE. Paix de l'esprit dans la soumission à la foi. Hors de cette soumission à la foi, il est impossible que notre esprit trouve jamais le repos. Car donnez-moi un homme déterminé à ne croire que ce qu'il lui plaît, sans déférer à la foi, sur quoi s'appuyera-t-il ? Ou il vivra dans l'indifférence touchant la religion, ou il se fera une religion particuliére selon ses vûes. S'il vit dans une indifférence entiére touchant la religion, c'est-à-dire, sans se mettre en peine s'il y a un Dieu & une autre vie, vous voyez assez le malheur de cet état. Quelle

paix peut-il goûter, ne ſçachant ni ce qu'il eſt, ni ce qu'il deviendra, & abandonnant au hazard ſon bonheur & ſon malheur éternel? S'il ſe fait une religion de ſa raiſon, je veux dire, ſelon ſes vûes naturelles, il n'y trouvera pas plus de tranquillité: pourquoi? parce qu'un homme ſage, pour peu qu'il ſe connoiſſe lui-même, doit être convaincu de trois choſes touchant ſa raiſon: ſçavoir, qu'elle eſt ſujette à l'erreur, qu'elle eſt naturellement curieuſe, & que la plûpart de ſes connoiſſances ne ſont tout au plus que des opinions, qui la laiſſent toujours dans l'incertitude, en lui propoſant même la vérité. Or ces trois choſes ſont abſolument incompatibles avec le repos de l'eſprit. p. 428. 432.

Si je ſuis ſage, je ne puis établir ma religion ſur ma raiſon, pourquoi? parce que je ſçais que ma raiſon eſt ſujette à mille erreurs, ſur-tout en ce qui concerne la religion. Exemple des Payens, des Egyptiens, des Romains, peuples d'ailleurs ſi polis, qui ſont tombés dans les plus prodigieux égaremens ſur ce qui regarde le culte de la divinité. Exemple de tant d'hérétiques. De plus, qui ne ſçait pas que le caractere de notre eſprit, dans la plûpart des jugemens qu'il forme, eſt un caractere d'incertitude, d'inconſtance, d'irréſolution? Autre qualité directement contraire au repos qu'il cherche. Quand il n'y auroit que la curioſité de ſçavoir, avec cette inſatiable avidité d'acquérir ſans ceſſe de nouvelles connoiſſances, pourrions-nous eſpérer de procurer la paix à notre eſprit? p. 432. 438.

Il faut donc pour mettre notre eſprit en poſſeſſion de cette bienheureuſe paix, où il aſpire, quelque choſe de ſtable, qui arrête & qui borne ſa curioſité; quelque choſe de certain, qui remédie à ſes inconſtances; quelque choſe d'infaillible, qui corrige ſes erreurs. Or ce ſont les trois caractéres de la foi. Du reſte, notre foi n'eſt ni une foi ignorante, ni

une foi imprudente, ni une foi aveugle en toutes maniéres. Ce n'eſt point une foi ignorante, puiſqu'avant que de croire, il nous eſt permis de nous éclaircir, ſi la choſe eſt révélée de Dieu, ou ſi elle ne l'eſt pas. Ce n'eſt point une foi imprudente, puiſqu'elle eſt fondée ſur des motifs qui ont convaincu les premiers hommes du monde. Ce n'eſt point une foi aveugle en toutes maniéres, puiſqu'à l'obſcurité des myſtéres qu'elle nous révéle, elle joint une eſpéce d'évidence, & c'eſt l'évidence de la révélation de Dieu. Voilà ce qui a achevé de calmer mon eſprit. p. 438. 443.

Au contraire, ſi je ſors des voies de la foi, je tombe dans un labyrinthe, où je ne fais que tourner, ſans trouver jamais d'iſſue. Il faut pour y renoncer à cette foi, que je me porte aux plus grandes extrémités : à ne plus reconnoître de Dieu, à ne plus reconnoître de Sauveur homme-Dieu, &c. Or pour en venir là & pour y demeurer, quels combats n'y a-t-il pas à ſoutenir, & de quels flots de penſées un eſprit ne doit-il pas être agité ? p. 443. 444.

Dans cette contrariété de ſentimens qui eſt entre vous & moi, dirois-je encore à un libertin, qui de nous deux s'expoſe davantage, & qui de nous deux doit plus craindre ? en croyant ce que je crois, tout ce qui peut m'arriver de plus fâcheux, c'eſt de me priver inutilement & ſans fruit, pendant la vie, de certains plaiſirs défendus par la loi que je profeſſe, & défendus même par la raiſon. Mais vous, ſi ce que vous ne croyez pas ne laiſſe pas d'être vrai, vous vous mettez dans le danger d'une damnation éternelle. p. 444. 445.

Concluons. Heureux ceux qui croyent, & qui n'ont point vû. Notre condition en cela peut être même plus heureuſe que celle des Apôtres. Car ils

avoient vû les miracles de Jesus-Christ, & nous croyons sans les avoir vûs. p. 445. 447.

II. Partie. Paix du cœur dans l'obéissance à la loi. 1. On ne peut résister à Dieu, & avoir la paix. 2. Il est aussi comme impossible de n'avoir pas la paix, quand on est soumis à Dieu. p. 447. 448.

1. On ne peut résister à Dieu, & avoir la paix, *Quis restitit ei, & pacem habuit?* Dieu, dit saint Augustin, étant le souverain bien de l'homme & sa fin derniére, le cœur de l'homme ne peut être en paix, qu'autant qu'il est uni à Dieu. Or il n'est uni à Dieu dans cette vie, que par un assujettissement volontaire à la loi de Dieu. Le pécheur veut vivre dans l'indépendance, & dès-là il se précipite dans un abîme de malheurs. Aussi, disoit le Sage en parlant à Dieu: vous n'avez, Seigneur, pour punir les pécheurs, qu'à les abandonner à eux-mêmes, sans armer contre eux les créatures. p. 448. 452.

Consultons l'expérience. Voyons-nous que les pécheurs du siécle jouissent d'une véritable paix? Mais ces pécheurs ont souvent tout ce qui fait les hommes heureux dans cette vie; ils sont riches, puissans, élevés. Je prétends moi que ce n'est point tout cela qui fait le bonheur de l'homme: car ne voyons-nous pas tous les jours des hommes contens sans tout cela, & des hommes malheureux avec tout cela? Mais ils passent pour heureux dans l'opinion du monde. Ce qui fait le malheur ou le bonheur, ce n'est pas l'opinion & l'idée d'autrui; mais notre propre idée, notre propre opinion, notre propre sentiment. Mais ils disent qu'ils ont la paix. Ils le disent, j'en conviens; mais tandis qu'ils le disent de bouche, leur cœur les dément. p. 452. 457.

2. Il est comme impossible de n'avoir pas la paix, quand on est soumis à Dieu. Paix inébranlable du côté de Dieu, paix inébranlable du côté du prochain,

chain, paix inébranlable de notre part même. p. 457. 461.

Voilà le bienheureux état des Justes. Tel fut l'état d'un saint Paul, & de tant de Martyrs. Tel est celui de tant de Chrétiens fidéles à la loi. p. 461. 462.



PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Le Pere ***** de la Compagnie de Jesus nous ayant fait exposer qu'il désiroit donner au Public, l'*Avent & le Carême du P. Bourdaloue* de la même Compagnie, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires : Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit Pere ***** de faire imprimer ledit Livre, en telle forme, marge, caractére, & autant de fois que bon lui semblera, & de les faire vendre, & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de quinze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; & à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, & contrefaire ledit Livre, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & intérêts. A

la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & ce en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'expoſer en vente, il en ſera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur PHELYPEAUX, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des préſentes; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour dûement ſignifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles, le vingt-huitiéme jour de Mars, l'an de grace mil ſept cens cinq, & de notre regne le ſoixante-deuxiéme. *Signé*, Par le Roy en ſon Conſeil. LE COMTE. *Et ſcellé du grand Sceau de cire jaune.*

Et à côté est écrit : Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris n. 379. p. 540. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août 1703. A Paris ce 5. Mai 1705. *Signé*, P. A. LE MERCIER, Adjoint.

Et au dos : Je ſouſſigné, déclare, que j'ai cédé à M. Rigaud le privilége du Roi que j'ai obtenu de Monſeigneur le Chancelier, pour l'Ouvrage intitulé l'*Avent & le Carême du P. Bourdaloue* de la Compagnie de Jeſus, en date du 28. Mars 1705. ſuivant les conventions faites entre nous. A Paris ce 20. Janvier 1707. *Signé*, ***** de la Compagnie de Jeſus.

Regiſtré ſur le Regiſtre numéro 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 177. numéro 378. conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août 1703. A Paris ce 6. Mars 1707. *Signé*, GUERIN, Syndic.





